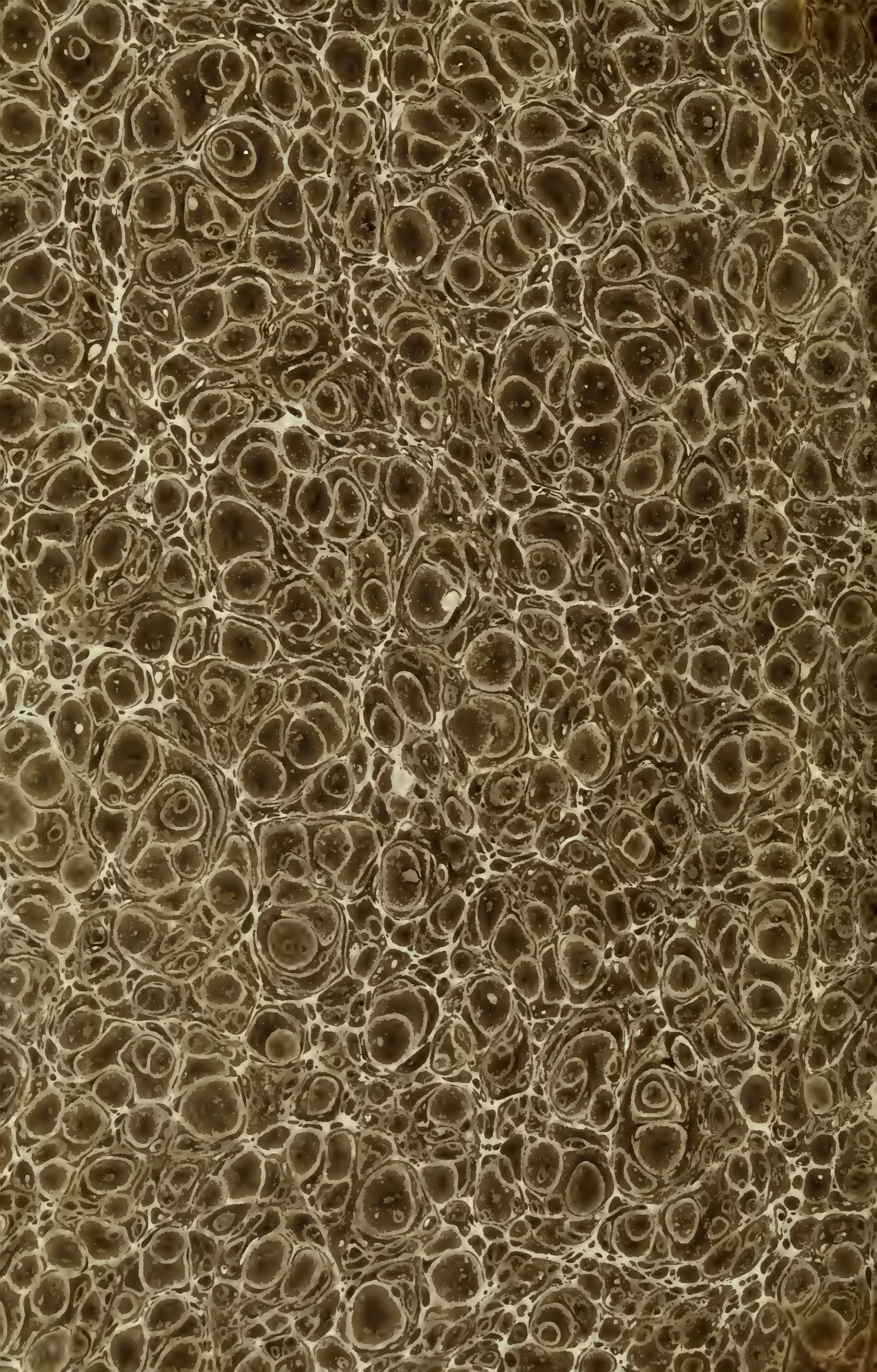
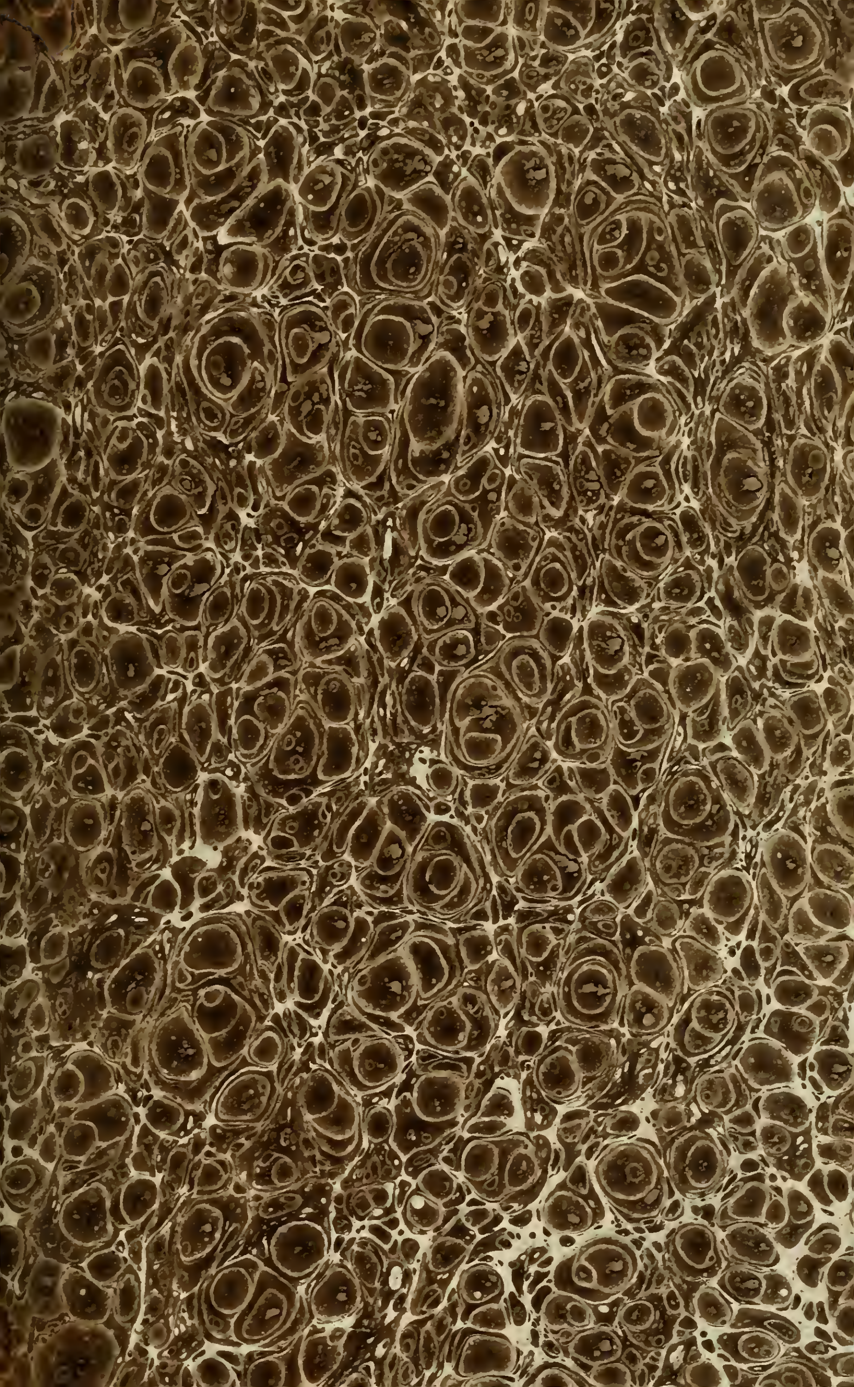
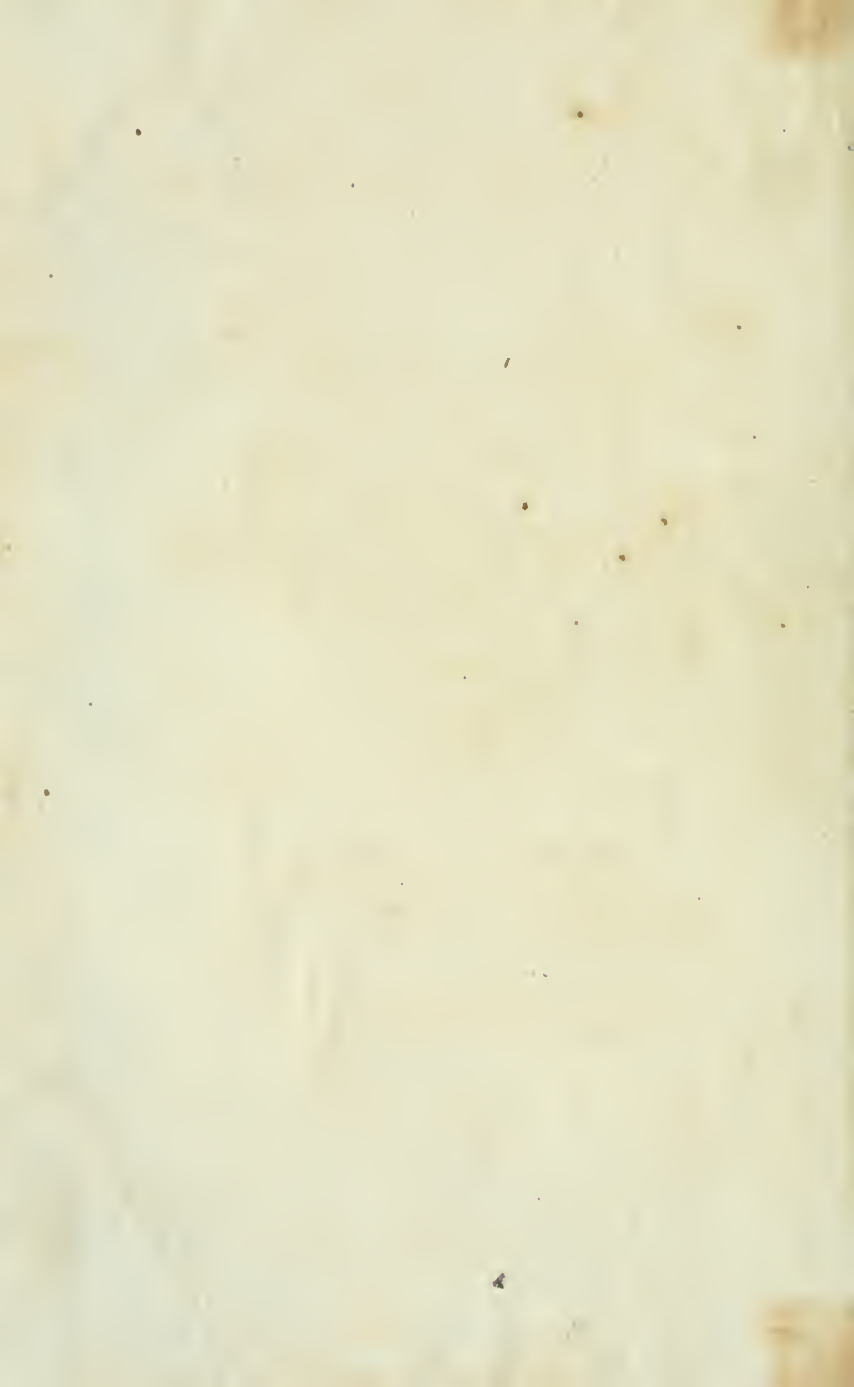
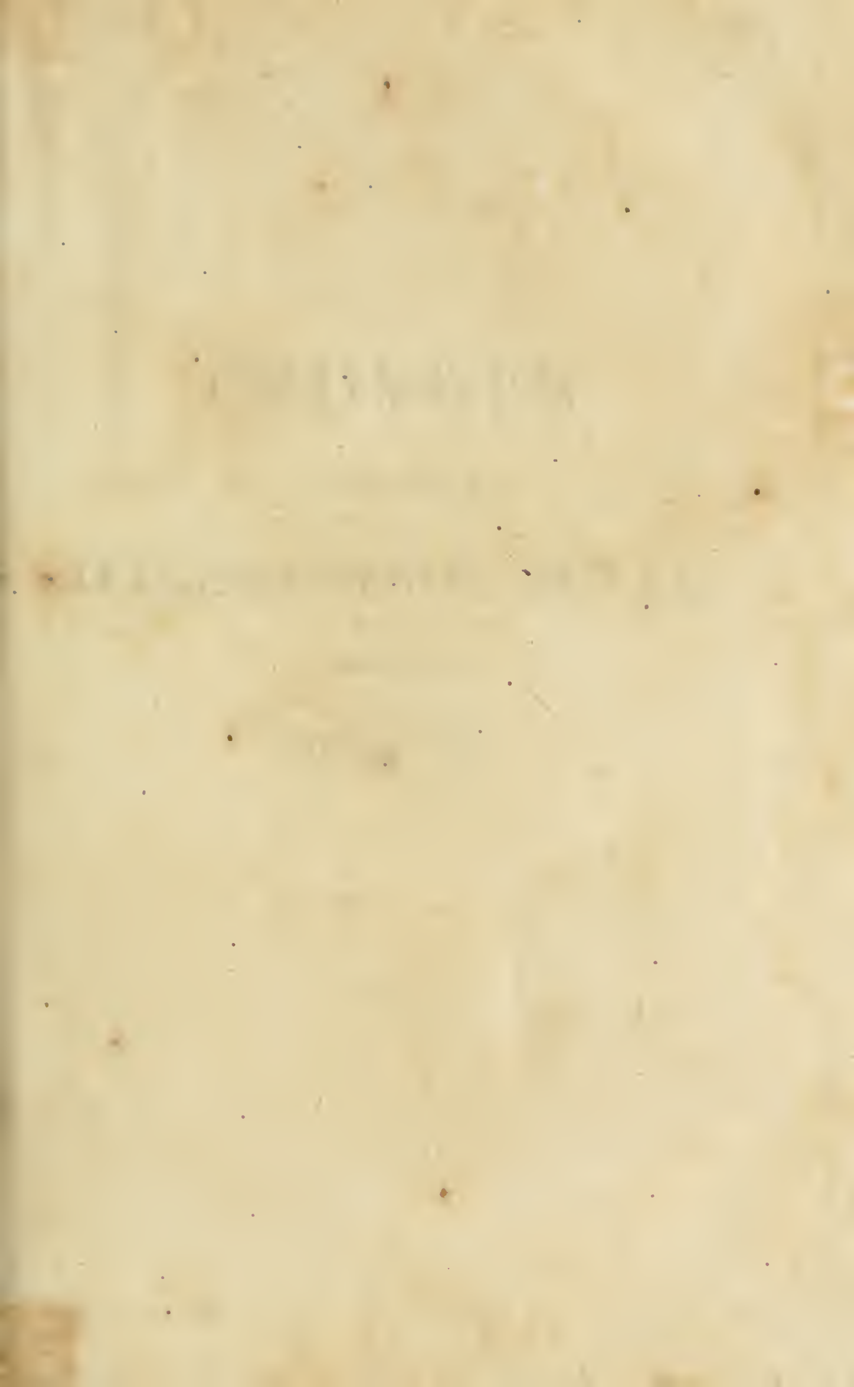












ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME VIII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

D383

OEUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME HUITIÈME.



448533
19-6-46

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51 ;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXIII.

PQ
2235
D8
1822
t.8

LE RETOUR
D'UN CROISÉ,
OU
LE PORTRAIT MYSTÉRIEUX,
GRAND MÉLODRAME EN UN PETIT ACTE,
AVEC TOUT SON SPECTACLE,

etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.

Représenté, sur le théâtre de l'Odéon, le 27 février 1810.



NOTICE

SUR LE RETOUR D'UN CROISÉ.

Je dois l'idée de cette bluette à une conversation qui eut lieu chez Talma à la suite d'un dîner, dont les convives étaient des artistes dans tous les genres, et plusieurs, auteurs dramatiques. La conversation, et, l'on s'en doute bien, toujours animée, parcourut le cercle étendu des beaux-arts. Après avoir épuisé la peinture, la déclamation, elle se fixa plus particulièrement, comme il est encore facile de le croire, sur la littérature dramatique. On en prédit la décadence. Le nouveau genre de pièces qui venait de s'introduire sur les théâtres secondaires, sous le nom de mélodrames, effraya les partisans des Corneille et des Racine. Ils prévoyaient, non sans quelque raison, que le public, qui se sent toujours porté vers le nouveau, quand le nouveau l'amuse, finirait par admettre, même au Théâtre-Français, ce genre tudesque que la raison et le bon goût réprouvent souvent; mais qui, grace à quelque

intérêt, n'en paraît que plus attrayant pour des hommes qui ont trop joui de nos richesses dramatiques. Comme je crois avoir fait, dans mes précédentes Notices, ma profession de foi sur le mérite des drames étrangers comparés aux chefs-d'œuvre de notre scène, je ne me livrerai plus à aucune réflexion sur ce sujet. Je dirai seulement qu'au nombre des observations qui furent faites chez Talma, sur les progrès du mélodrame en France, et sur le goût du public pour les pièces de ce genre, on convint qu'il serait difficile de ramener les amateurs du théâtre vers la simplicité des ouvrages de nos grands auteurs. On compara avec raison le public à ces buveurs qui ne s'enivrent d'abord qu'avec les vins les plus délicats, mais qui, trop tôt blasés, se livrent aux liqueurs fortes pour trouver une ivresse plus prompte. Ce fut à la suite de ces réflexions que l'on chercha les moyens d'arrêter les progrès du mal. Talma n'en vit qu'un seul: c'était de jeter du ridicule sur le genre de plaisirs qui était alors en faveur dans la haute société; de lui démontrer de quelles sottes combinaisons provenaient ces fortes émotions qui lui faisaient délaisser Molière et Racine, pour aller chercher aux boulevards des intrigues romanesques, des tyrans ridiculement bêtes, des princesses persécutées, des niais toujours vertueux, dont le langage préten-

tieux et semé de sentences boursoufflées, devait plutôt appeler le rire que l'intérêt d'un homme de goût (*). —Tu devrais, me dit Talma à ce sujet, essayer quelque plaisanterie originale qui pût tout à la fois servir de leçon au public et aux auteurs. Je me ferais un plaisir de jouer le principal rôle dans ta petite satire. —Je lui répondis que la tentative me paraissait délicate; que ce qu'il me demandait ne pouvait être qu'une *parodie;* que la parodie n'était comique qu'autant qu'elle s'attachait à rendre commun ce qui était noble, et trivial ce qui était sublime; mais qu'il me paraissait impossible de rendre ridicules des personnages moitié nobles moitié bourgeois, qui l'étaient déja par eux-mêmes; que je ne voyais qu'un moyen d'arriver au but qu'il se proposait, c'était de traiter sérieusement ce genre bâtard; de faire un véritable mélodrame, dans lequel seulement on s'attacherait à montrer tous les défauts du genre, en outrant les caractères et le style. Il convint de la justesse de ma réflexion; et, moitié par plaisanterie, moitié par complaisance, je lui promis de faire aussi mon mélodrame.

(*) Je ne prétends pas que tous les mélodrames soient bâtis sur ce modèle; mais on conviendra du moins que c'est là ce que l'on trouve dans le plus grand nombre. Et pourtant des hommes de talent, qui unissent à beaucoup d'imagination une entente admirable de la scène, se sont abaissés jusqu'à travailler dans ce genre.

En effet, peu de temps après, la promesse que j'avais faite à Talma me revint à l'esprit; et, comme il en avait parlé à plusieurs acteurs du Théâtre-Français, ils me demandaient tous les jours quand je leur lirais mon mélodrame. Ayant inventé une intrigue tout-à-fait convenable, ayant amené, trop adroitement peut-être ces grandes surprises qui font toujours tant d'effet (ce qui fit dire, à la première représentation de ma pièce, à l'un des auteurs de ce genre, *que j'avais gâté un beau sujet*), je me mis à l'écrire. Je dois avouer que, tout en écrivant, je ne pouvais m'empêcher de rire des expressions bizarres, des sentences ridicules, des épithètes multipliées dont presque malgré moi s'enrichissait mon dialogue. Dès que j'eus jeté sur le papier cette bagatelle, je m'empressai d'aller la lire aux Français : elle fit rire les comédiens à gorge déployée, et Talma demanda à faire le rôle de niais. Mais quel fut mon dépit quand je vis mademoiselle Contat s'élever hautement contre cette représentation, qui, disait-elle, devait avilir le théâtre. Elle prétendit qu'il serait honteux pour la Comédie-Française de déclarer la guerre aux théâtres des boulevards; que ce serait montrer une basse jalousie des succès momentanés qu'ils avaient obtenus dans l'opinion publique; enfin, elle fit tant par son influence sur ses camarades et la haine qu'elle

me portait alors, que j'en fus tout-à-fait pour mes peines. Je ne rapporterai pas tout ce que Talma dit pour soutenir mon faible enfant, que je n'avais mis au jour que par amitié pour lui ; mais quels que fussent son courage et son éloquence, il fallut succomber sous le pouvoir d'une femme jolie, spirituelle, mais despote, et que ses complaisants appelaient l'impératrice. Talma avait bien raison de vouloir que mon mélodrame eut les honneurs de la représentation : sept ou huit ans après, lorsqu'il me prit fantaisie d'essayer cette bagatelle sur le théâtre de l'Odéon, dont j'étais le directeur, elle y obtint le plus grand succès. Tout Paris vint rire à mon *Comte de Falaise,* et bientôt on vit éclore plusieurs pièces du même genre. Tout est de mode en France : les lettres, les arts, les plaisirs mêmes du public sont soumis aux lois de cette inconstante déesse; et mon *Croisé* donna naissance aux *Femmes innocentes et persécutées*, aux *Tyrans peu délicats*, etc. Comme, en d'autres temps, mon *Prisonnier*, mon mélodrame engendra tout à coup une nombreuse famille ; et le *servum pecus*, toujours à l'affût, prouva encore en cette occasion, comme il l'a prouvé souvent en des choses plus importantes, qu'il est bien plus facile d'imiter que d'inventer.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE FALAISE.

LE BARON DES TOURELLES.

ROSAMONDE, comtesse de FALAISE.

FLEUR-D'AMOUR.

THOMAS.

LA NOURRICE.

L'ENFANT.

UN ÉCUYER.

BOHÉMIENNES.

GARDES.

ACTEUR DU PROLOGUE.

La scène se passe dans le château du comte de Falaise, en Normandie.

PROLOGUE.

UN ACTEUR, *après avoir salué trois fois.*

Messieurs, dans cet instant permettez à mon zèle....

(Il s'arrête comme si le public murmurait.)

Ne vous effrayez pas. Non, ce n'est presque rien :
Tous nos acteurs se portent bien,
Et s'habillent déja pour la pièce nouvelle.
Mais je viens, humblement de la part de l'auteur,
Solliciter votre indulgence;
Cet auteur est de Chartre, et de plus il commence.
Épris dès le berceau du talent enchanteur
De son compatriote, un ami de Thalie,
Que le sort trop tôt nous ravit,
Que vous connaissez tous, et dont l'aimable esprit
Rendit aux amateurs la bonne comédie....
Mais finissons sur ce sujet :
Celui qui vous peignit la *Querelle des Frères*,
Qui traça le tableau des vieux Célibataires,
De l'annonce n'est point l'objet:
C'est son compatriote, auteur du mélodrame
Que l'on va donner à l'instant,
Qui veut vous apprendre comment
L'amour de ce beau genre est entré dans son ame.
Le jeune homme arrive à Paris,

Brûlant d'entrer dans la carrière
Où s'illustra le grand Molière....
Mais jugez comme il est surpris !
A l'exemple de nos ancêtres,
Il veut admirer nos grands maîtres;
Il trouve leurs temples déserts.
Quel abandon ! dit-il, et quel est ce travers?
Quoi ! le génie en France a perdu son empire?
Un vieillard lui répond avec un malin rire :
« Monsieur veut voir du monde, à ce qu'il me paraît ?
« Qu'il aille au boulevard. » — Il y court, en effet.
Il trouva d'amateurs une enceinte garnie,
Et de petits héros en grande compagnie :
Quand il eut écouté la pièce jusqu'au bout :
Bon, du français, dit-il, j'ai vu quel est le goût.
Il aimait autrefois qu'un ouvrage tragique,
Dans ses nobles fureurs peignît la passion,
Que dans la comédie on trouvât du comique,
Et l'esprit joint à la raison :
La mode a tout changé; bien loin que je l'en blâme,
Je décerne le prix au brillant mélodrame :
Il réunit la majesté
Du pathétique à la gaîté,
Et la force de la pensée
Aux charmes d'un beau style et de la vérité.
Je suis poète aussi! la route m'est tracée
Par le plus grand des modernes auteurs.
Formons une trame bien noire;
Prenons, dans quelque vieille histoire,
Des paladins, grands ferrailleurs;

Ayons des enfants, des voleurs,
Des ermites prédicateurs,
Des geoliers que l'on fera boire :
Embellissons le tout de rochers, de creneaux;
Et si sur quelques beaux chevaux,
Je puis promener mes héros,
Je cours à la fortune, et peut-être à la gloire.
Sans suivre trop le plan qui vous est exposé,
L'auteur a fait pour nous le *Retour d'un Croisé*.
Il vient, il nous le lit, nous recevons l'ouvrage.
Or, messieurs, si ce genre est par nous adopté,
Vous devez vous en prendre à la nécessité.
Loin d'un public nombreux nous sommes sans courage.
Nécessité contraint le sage;
On n'a pas toujours le moyen
De demeurer homme de bien.
Afin d'éviter un naufrage
Dans le mélodrame nouveau,
Nous avons vêtu nos actrices
De ce qu'au magasin on avait de plus beau
En clinquant magnifique, en brillant oripeau.
Vous verrez au fond des coulisses....
Mais, non; je me tairai pour vous surprendre mieux.
Veuillez bien écouter; l'ouvrage est sérieux,
Pathétique souvent, et même ténébreux.
Si l'auteur est plein d'innocence,
Si dans la bouche des héros
Il a bien placé la sentence;
Si le tyran gesticule à propos.
S'il a donné la raison à l'enfance,

A son niais l'impertinence,
Ce grand œuvre doit être admis.
Messieurs, un mélodrame attire l'affluence;
De grace, qu'il nous soit permis
De compter sur votre indulgence.
Oui, vous serez contents, j'en suis certain d'avance;
Et vous aurez la complaisance
D'en faire part à vos amis.

LE RETOUR
D'UN CROISÉ.

Le théâtre représente une campagne; sur le côté, un château fort avec son pont-levis. Une des tourelles est à la seconde coulisse, à la droite de l'acteur.

(Nuit.)

SCÈNE I.

AIR : Il m'en souviendra la ri ra.

LE COMTE DE FALAISE, SEUL.

(Il est vêtu comme un mendiant, avec une emplâtre sur l'œil.)

O ciel! me voilà sur mes terres, tout près de mon château, et il ne m'est pas permis d'y rentrer! O brave comte de Falaise! qui t'eût dit, lorsque tu combattais les infidèles, que ta femme deviendrait elle-même infidèle ?... Non, elle ne l'est pas! c'est ce déloyal baron, ce perfide cousin qui s'est emparé de mes états et de ma femme!... Je retrouverai peut-être mes états dans le même état; mais ma femme!... On dit qu'il met des assassins à ma poursuite; heureusement qu'un de ces coquins est un honnête homme, qui m'a avoué ses perfides projets; mais, pour éviter les poignards, je suis obligé de cacher mon rang, mon nom et ma noblesse,

sous les livrées de la misère, de l'infortune et du malheur! Oui, je suis près de la tour du Nord; c'est là du moins que je faisais enfermer mes ennemis lorsque j'étais paisible maître de ce château. (*On entend préluder sur une guitare.*) O ciel! qu'entends-je? je crois reconnaître son luth mélodieux.

(Rosamonde chante de l'intérieur de la tour.)

Air (en mineur): Cadet Roussel est bon enfant.

Mon chevalier ne revient pas,
Cela me met dans l'embarras;
Beau Fleur-d'Amour, je vous en prie,
Sauvez-moi de la tyrannie.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Un époux a tort d'être absent.

Que parle-t-elle du chevalier Fleur-d'Amour?... c'est sans doute une connaissance qu'elle aura faite depuis mon départ.

(Rosamonde continue.)

Sans doute, par un triste sort,
Le comte de Falaise est mort;
Vous, beau chevalier plein de vie,
D'une tour sauvez son amie.
Ah! ah! l'époux absent
Est comme un époux mort vraiment.

Elle me croit mort! pauvre femme! ah! si elle savait que je suis encore de ce monde!... mais ce Fleur-d'Amour!... Non, je dois être rassuré sur la vertu de ma femme; son cœur est pur comme les rayons émanés de la divinité. D'abord, elle est en prison, et les murs

sont trop élevés pour qu'elle ait pu.... Mais quel est ce chevalier qui s'avance dans l'ombre obscure de la nuit?

Air : C'est ici que Rose respire.

SCÈNE II.

FLEUR-D'AMOUR, le Comte de FALAISE.

FLEUR-D'AMOUR, sans voir le Comte.

Les échos de ces lieux ont fait retentir à mon oreille la douce voix de Rosamonde; elle songe à son gentil chevalier.

LE COMTE, à part.

Son gentil chevalier! comme les hommes se vantent !

FLEUR-D'AMOUR.

C'est en vain qu'un barbare te dérobe à l'ardeur de mes feux; l'amour triomphe des obstacles; il fera tomber tout à la fois tes chaînes pesantes, ces tours de pierres et ces barreaux de fer.

LE COMTE, à part.

Ah! que ne puis-je aussi tomber sur toi! mais dissimulons.

FLEUR-D'AMOUR.

Chantons-lui ma romance favorite : la mélodie pénètre tous les cœurs; on prend toujours les femmes par les oreilles.

(Il chante.)

Air (en mineur) : La mère Camus.

Je soupire la nuit, le jour;
En silence ma fin s'avance :

Hélas! faut-il que sans retour
La mort termine mon amour!
En vain une douce espérance
Me ramène vers l'existence;
Mais quand on ne mange pas,
C'est qu'on est près du trépas.

Je soupire, etc.

SCÈNE III.

THOMAS, FLEUR-D'AMOUR, LE COMTE.

THOMAS.

Qu'est-ce que vous faites donc, M. Fleur-d'Amour? est-ce que vous voulez réveillèr notre méchant baron?

FLEUR-D'AMOUR.

Ah! c'est toi mon digne, mon noble confident?

THOMAS.

Noble! cela se peut bien, monsieur, je n'en sais rien; pour honnête; je m'en pique, je sis normand; c'est pourquoi je vous ai promis que, moyennant une bonne récompense, je vous ferais enlever votre maîtresse.

LE COMTE, à part.

Encore un scélérat qui en veut à ma femme! écoutons.

FLEUR-D'AMOUR.

Une récompense, mon ami! je te la promets encore, et je te la promettrai toujours.

THOMAS.

Nennin! nennin! vous me la baillerez.

FLEUR-D'AMOUR.

Crois-tu, mon ami, que la belle Rosamonde consente à me suivre dans mon château?

THOMAS.

Oui, oui; une femme! ça vous suit toujours que de reste, sur tout si vous emmenez sa nourrice et le petit bambin, qui est, ma foi, ben gentil.

LE COMTE, à part.

J'ai un enfant! cependant je ne crois pas.... Ah! père malheureux!

FLEUR-D'AMOUR.

Eh bien! je l'adopterai l'enfant.

LE COMTE, avec sentiment.

Non, ce chevalier n'est point un méchant homme!

FLEUR-D'AMOUR.

Le comte de Falaise est mort, sans doute?

THOMAS.

Oh! que nennin! puisque notre baron a donné l'ordre à quelques bandits de ses amis de l'expédier aussitôt qu'il entrerait sur ses terres; et, afin qu'on ne le manque pas, il veut qu'on lui rapporte son anneau, ses éperons et son épée. Oh! c'est un malin chien que ce baron!

LE COMTE, à part.

Oh! quel féroce homme!

THOMAS.

Ce n'est pas le tout; le baron, en s'emparant du château de son cousin, s'est aussi emparé de sa femme; il en est amoureux comme vous; il veut l'épouser

comme vous, il est plus malin que vous, et il est plus fort que vous.

FLEUR-D'AMOUR.

Non, il ne l'aura pas! c'est moi seul qui dois....

LE COMTE, à part.

Tout le monde veut donc être l'époux de ma femme? et moi, qui bien certainement le suis...

FLEUR-D'AMOUR.

Introduis-moi dans la citadelle, et mon bras invincible triomphera....

THOMAS.

Ah! ah! vous introduire dans le château! vous savez bien que le baron....

FLEUR-D'AMOUR.

Le traître n'y admet que des femmes! ah! pourquoi ne suis-je pas une femme?... Il est vrai que si j'étais autrement....

THOMAS.

Eh bien! qui est-ce qui vous empêche de....

FLEUR-D'AMOUR.

Ce qui m'empêche! tu me le demandes?

THOMAS.

Eh! oui, de vous déguiser en jeune fille; on dit que je ne sis qu'une bête, et je voyons pourtant que j'ons plus d'esprit que vous.

LE COMTE, à part.

Voilà des traîtres bien perfides!

THOMAS.

Notre baron est venu me conter le chagrin de ses peines à l'encontre de sa cousine : Eh! pardine! ai-je

dit, monseigneur, vous avez des Bohémiennes dans ce pays ; que ne leur demandez-vous un philtre pour vous faire aimer !— C'est vrai, m'a-t-il répondu, je ne suis qu'une bête ; amène-les aujourd'hui même ; je permets qu'elles entrent dans mon château.

FLEUR-D'AMOUR.

Comment ! tu vas faire donner un philtre à Rosamonde ? ingrat ! perfide !

THOMAS.

Ne vous échauffez donc pas comme cela ; vous en gagnerez une pleurésie. Comment ! vous ne voyez pas mon projet ? c'est vous qui serez le philtre.

FLEUR-D'AMOUR.

Je serai le philtre !

THOMAS.

Je vous introduirai dans le château avec quelques damoiseaux de vos amis.... vous devez être très-gentil en femme ! il ne vous manque que de.... là... vous m'entendez bien ?

FLEUR-D'AMOUR.

Non, non, il ne me manque rien. Quelle clarté lumineuse frappe mes yeux ! oui, je pénétrerai dans le château, et je cacherai, sous les graces d'une femme, le fer tranchant qui doit ravir le jour à mon indigne rival.

THOMAS.

Par ma fine ! vous l'y ferez ce que vous voudrez. Allez donc !

FLEUR-D'AMOUR.

Oui, je vais, je cours, je vole où m'appellent le devoir, l'honneur, la nature, l'amour et l'humanité.

AIR : Le désespoir m'entraîne.

(Pendant la musique, il fait des gestes qui indiquent l'espoir qu'il a de triompher du tyran.)

SCÈNE IV.

THOMAS, LE COMTE DE FALAISE.

LE COMTE, à part.

Il faut que je parle à ce drôle.

THOMAS, se parlant.

Ce que c'est que l'esprit pourtant! je n'étais du vivant de notre maître qu'un pastoureau, et me voilà le concierge du château.

LE COMTE, à part.

Comment, c'est là ce petit Thomas que je croyais si maladroit?

THOMAS, de même.

Tout le monde est étonné de ma fortune; ils ne conçoivent pas qu'un imbécille comme moi ait pu réussir; ils ne savent pas que les sots font toujours fortune avec les méchants.

LE COMTE, à part.

Il ne raisonne pas mal cet imbécille-là.

THOMAS, à lui-même.

Si le baron des Tourelles eût été honnête homme, qu'est-ce qui m'en serait revenu donc? je serais encore

à garder mes dindons; ce n'est pas l'embarras, j'aimais mes dindons, et quand je les voyais....

LE COMTE, à part.

C'est le moment de me montrer. (*Haut.*) Bonjour, l'ami.

THOMAS.

Tiens, l'ami! il ne se gêne pas; il ne sait pas qu'il parle à un concierge.

LE COMTE.

Je voudrais voir le baron, lui donner des nouvelles du comte de Falaise.

THOMAS.

Ah! mon dieu! est-ce que tu le connais?

LE COMTE.

Oui, je l'ai vu.

THOMAS.

Il n'est donc pas mort?

LE COMTE.

Cela ne te regarde pas. Est-ce que tu désires la mort du comte?

THOMAS.

Oh! cela m'est égal, à moi; je voudrais seulement qu'il ne nous revînt pas. Trois mois après son mariage, ne s'avise-t-il pas de laisser son épouse, et d'aller guerroyer dans la Palestine, où je suis certain qu'il aura perdu ses oreilles.

LE COMTE, à part.

Hélas! non pas mes oreilles, mais c'est là que j'ai laissé mon œil.

THOMAS.

Allons, c'est bon, va-t'en.

LE COMTE.

Coquin! si la prudence ne retenait mon bras, je te couperais en deux.

THOMAS.

Tredame, en deux! doucement, les morceaux n'en seraient pas bons.

LE COMTE.

Va dire au baron que je veux remettre en ses mains propres l'anneau, l'épée et les éperons du comte de Falaise.

THOMAS.

Les éperons du comte de Falaise!... (*A part.*) Ah! c'est le coquin qui l'a assassiné, c'est sûr et certain. (*Haut.*) Je vais prévenir monseigneur, et certainement il s'empressera de recevoir un aussi honnête homme. (*A part.*) Ah! le scélérat bandit! (*Haut.*) Enchanté, en vérité, d'avoir fait votre connaissance. (*A part.*) J'espère bien qu'il sera pendu quelque jour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE DE FALAISE, SEUL.

Ce valet ne me traite aussi poliment que parce qu'il me croit un coquin. O sort!... Ce n'est pas assez de perdre mes biens et ma Rosamonde, il faut encore soumettre ma noble fierté à l'impérieuse nécessité des circonstances malheureuses de ma fatale destinée... Il

n'importe! Oui, je paraîtrai devant le baron : quoiqu'il y ait à peine cinq ans que nous vivions séparés, il ne me reconnaîtra point; il ne doit point me reconnaître. Ah! si je puis pénétrer dans la grande salle... mon portrait cache une issue... mais taisons-nous, on approche! Songe que tu vas paraître devant ton cousin... eh! quel cousin, grands dieux!

SCÈNE VI.

THOMAS, LE COMTE, GARDES.

THOMAS.

Noble étranger, le baron consent à vous recevoir dans son château.

LE COMTE, à part.

Dans son château! voilà un mot qui me fait bien mal!

THOMAS.

Si monsieur voulait me suivre... (*A part.*) Un monsieur, ça! quel pendard!

LE COMTE.

Je vous suis. (*A part.*) Justice divine! tu ne permettras pas que le juste opprimé succombe sous les barbares coups du sévère oppresseur.

(Ils sortent avec les soldats; on entend le bruit du cor. — Le premier morceau du deuxième final de Camille. — Pendant la musique, le comte indique, par des gestes de vengeance, le but qu'il se propose en entrant dans le château.)

Le théâtre change, et représente l'intérieur du château. Sur la gauche de l'acteur, est un grand portrait de chevalier armé de pied en cap.

SCÈNE VII.

L'ENFANT (*), LA NOURRICE, ROSAMONDE.

AIR : Do, do, l'enfant do.

ROSAMONDE.

Pourquoi notre tyran nous a-t-il fait sortir de notre prison?

LA NOURRICE.

Mais où votre mari avait-il donc la tête quand il vous a confiée à ce vilain baron?

ROSAMONDE.

C'était son cousin; et puis, le comte était un si bon homme!... il me confiait à tout le monde.

LA NOURRICE.

Sa générosité lui coûtera cher.

ROSAMONDE.

Non, jamais; je lui resterai fidèle. Il faudrait que des circonstances bien pressantes...

L'ENFANT.

Qu'as-tu donc, maman? tu pleures toujours.

ROSAMONDE.

Ah! mon enfant! malheureux enfant!

L'ENFANT.

Dis-moi, verrons-nous bientôt papa?

(*) Il faut que cet enfant crie à tue-tête tout ce qu'il dit.

ROSAMONDE.

Ton papa! ton papa! hélas!

L'ENFANT.

Est-ce lui qui vient chanter tous les soirs au pied de la tour?

ROSAMONDE.

Non, mon fils; c'est un chevalier généreux qui prend pitié de nos ennuis.

L'ENFANT, regardant le portrait.

Maman, qu'est-ce que c'est que cette grande figure-là?

ROSAMONDE.

C'est votre père, mon fils.

L'ENFANT.

Il est bien laid, maman.

ROSAMONDE.

Quelle touchante naïveté!

L'ENFANT.

Pourquoi ne le voyons-nous pas ici?

ROSAMONDE.

C'est qu'il est allé combattre les Sarrasins.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est que des Sarrasins?

ROSAMONDE.

Ce sont des infidèles, mon fils.

L'ENFANT.

Et qu'est-ce que c'est que des infidèles?

ROSAMONDE.

Ce sont des Sarrasins, mon enfant.

L'ENFANT.

Ah!

LA NOURRICE.

Madame la comtesse, que ne lui dites-vous que M. le comte, au lieu de rester chez lui, est allé guerroyer, et que, selon toutes les apparences, il n'en reviendra pas.

ROSAMONDE.

O ciel! que dis-tu? il reviendra, il faut qu'il revienne absolument, cela presse, je ne puis plus supporter son absence.

L'ENFANT.

Ah! maman, voilà le méchant cousin!

ROSAMONDE.

Rappelons dans mon cœur le courage de ma fermeté.

Air : Monseigneur d'Orléans.

SCÈNE VIII.

L'ENFANT, LA NOURRICE, ROSAMONDE, LE BARON, GARDES AU FOND.

LE BARON.

Madame, je vous...

ROSAMONDE.

Traître, je te...

LE BARON.

Hiu!

ROSAMONDE.

Oses-tu te montrer à mes yeux, après les indignes traitements....

LE BARON.

Je sais bien que je mérite vos reproches; mais tout le mal que je vous fais, et que je pourrai vous faire encore, c'est par amour pour vous.

ROSAMONDE.

Par amour, barbare!

LE BARON.

Oui, si je vous ai fait conduire dans une tour affreuse, c'était dans la crainte de vous perdre.

ROSAMONDE, à part.

C'est d'un amant passionné.

LA NOURRICE.

Mais, seigneur, nous réduire au pain et à l'eau, à notre âge....

LE BARON.

C'était afin de parvenir à lui plaire; c'est ma funeste flamme...

LA NOURRICE.

Vous voyez dans quel état de faiblesse...

LE BARON.

Ah! lorsque je contemple ses attraits, je ne puis concevoir l'excès de mon amour.

ROSAMONDE, à part.

Quelle sensibilité! ah! sans Fleur-d'Amour, mon époux, et... Mais, non, je leur resterai fidèle.

LE BARON.

Je veux réparer tous mes torts: qu'elle dise un mot,

et tous mes vassaux vont tomber à ses pieds; elle règnera dans mon château comme elle règne dans mon cœur.

ROSAMONDE.

Ton château, perfide! et c'est à moi que tu tiens ce langage? ton château! encore si tu disais notre château! Je suis seule maîtresse dans ces lieux, tes vassaux sont les miens; cette forteresse, ces soldats, ces armes, ces meubles, ici tout est à moi, barbare; tu m'as tout pris!

LE BARON.

Eh bien! femme fausse, astucieuse, dissimulée, puisque ma bonté ne peut rien sur vous, tremblez de ma fureur; il faut que vous soyez mon épouse, il faut que je sois heureux! dites oui.

ROSAMONDE.

Non.

LE BARON.

Non?

ROSAMONDE.

Non.

L'ENFANT.

Maman, dis oui; qu'est-ce que cela te fait?

ROSAMONDE.

Et la candeur de cet enfant ne te désarme pas, cruel!

LE BARON.

C'en est trop! mon amour tourne en rage et fureur. Soldats! qu'on les rende à leur prison. Allez, vous ne me reverrez plus du tout.

ROSAMONDE.

O ciel! toi, seul juge de mon innocence, donne-moi la force de supporter mes maux, et de rester constante, vertueuse et fidèle.

AIR : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

(Elle sort avec la nourrice et l'enfant.)

SCÈNE IX.

LE BARON, SEUL.

Quelle fierté! j'en trompherai. Mais si, comme on me l'a dit, on a exécuté mes ordres... me voilà donc un assassin, et l'assassin de mon cousin!.... (*Il montre le portrait.*) Le voilà, oui, c'est lui trait pour trait; son regard me poursuit, j'entends sa voix, il me dit: Rends-moi mes biens, rends-moi ma femme... rends-moi... Je ne te rendrai rien!.... On vient, dissimulons.

SCÈNE X.

THOMAS, LE BARON, LE COMTE DE FALAISE, GARDES.

THOMAS.

Monseigneur, voilà ce monsieur qui... vous savez bien...(*Il fait le signe d'un homme qui en tue un autre.*) Joue de... là... zig... zag.

AIR : Serviteur à M. Lafleur.

LE BARON.

Approchez, brave homme.

THOMAS, à part.

Dieu me garde de ces braves gens-là dans mon chemin !

LE BARON, à Thomas et aux gardes.

Sortez.

THOMAS, bas au baron.

Monseigneur, les Bohémiennes sont là, elles attendent.

LE BARON.

Fais les conduire dans l'appartement voisin ; qu'on ait pour elles les égards dus à la faiblesse de leur sexe ; qu'on les fasse bien déjeuner.

THOMAS.

Allons, je vais les régaler de la bonne manière.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LE BARON ; LE COMTE.

LE COMTE, à part.

Contraignons ma langue, et parlons de sang-froid.

LE BARON, à part.

Je crois reconnaître cet homme ; je l'aurai vu sans doute parmi ces misérables dévoués à mes ordres.

LE COMTE, à part.

Il m'observe dans le silence du calme.

LE BARON, à part.

Il a une bien mauvaise figure.

LE COMTE, à part.

Me reconnaîtrait-il ?

LE BARON, à part.

Il a un œil égaré. (*Haut.*) On m'a dit que tu étais chargé de me remettre quelque chose.

LE COMTE.

Il est vrai; je t'apporte les dépouilles du brave comte de Falaise.

LE BARON.

Brave, c'est vrai, il se battait bien. Tu l'as combattu?

LE COMTE.

Oui.

LE BARON.

Et il a succombé sous tes coups?

LE COMTE.

Oui.

LE BARON.

Tu peux me donner des preuves certaines qu'il n'est plus de ce monde?

LE COMTE.

Oui.

LE BARON.

Ah!

LE COMTE, donnant l'anneau.

Connais-tu cet anneau?

LE BARON.

Oui.

LE COMTE, donnant l'épée.

Connais-tu cette épée?

LE BARON.

Oui.

LE COMTE, donnant les éperons.

Connais-tu ces éperons?

LE BARON.

Oui.

LE COMTE.

Ah!... Hé bien! j'ai donc exécuté les ordres de ta volonté?

LE BARON, à part.

Je frémis de l'interroger.

LE COMTE, à part.

Le remords se peint sur son affreux visage.

LE BARON.

Et n'a-t-il rien dit après avoir reçu la mort?

LE COMTE.

Il a prononcé ton nom.

LE BARON.

Mon nom! mon nom!

LE COMTE.

Il a dit, je suis mort! mais je laisse à mon cousin le baron le soin de me venger; il servira de père à mon fils... il consolera ma femme.

LE BARON.

Hé! je fais tout ce que je peux pour cela.

LE COMTE.

Ah! si tu l'avais vu...

LE BARON.

Je le vois, je le vois, il m'appelle, me recommande son fils, sa femme!... sa femme ne manquera de rien. Oh! comte infortuné! si tu m'entends, sois sûr que j'exécuterai tes dernières volontés.

LE COMTE, *à part.*

Que le coupable est à plaindre, quand il est criminel.

LE BARON.

Je me rappelle les jours de mon enfance; nous nous aimions comme deux frères; nous portions les mêmes couleurs.

LE COMTE, *à part.*

Oui, les couleurs jaunes, il m'en souvient.

LE BARON.

Nous ne les porterons plus!

LE COMTE, *à part.*

Il m'attendrit; ses pleurs tombent sur mon ame. (*Haut.*) Vous êtes donc fâché de la mort du cousin?

LE BARON.

Non, je n'en suis pas faché; il faut qu'il soit mort.

LE COMTE, *à part.*

Ah! monstre! et je t'ai cru capable d'un retour à la vertu!

LE BARON.

Tu me réponds bien qu'il n'est plus?

LE COMTE, *frémissant.*

Oui, il est mort.

LE BARON.

Puisqu'il est mort, n'y pensons plus. Reste dans cet appartement dont tu ne peux sortir; la comtesse y viendra, et tu lui annonceras son veuvage.

(Il sort.)

Les huit premières mesures du premier final de *Camille.*

SCÈNE XII.

LE COMTE, SEUL.

Me voilà donc seul dans mon appartement! mon portrait est encore à la même place; oui, c'est bien lui; je n'étais pas mal autrefois; maintenant... qui croirait que c'est d'après moi... je suis pourtant le même original; ah! que les outrages du temps ajoutent à la vieillesse!... Je vais revoir ma femme! dieux! aurai-je assez d'yeux pour contempler tant d'attraits? — Pendant mon absence, on n'a point découvert l'issue que cache ce portrait, on ne sait pas que cette issue conduit au dépôt des armes... Si je me dérobais à tous les yeux, et si pendant la nuit, je pénétrais... Cherchons le secret... mais on vient.

SCÈNE XIII.

THOMAS, LE COMTE.

THOMAS.

Que fait-il donc là? Est-ce que tu voudrais nous voler ce vilain portrait?

LE COMTE, à part.

Ce vilain portrait! et c'est à moi qu'il parle! qu'il est malhonnête!

THOMAS.

Au reste, c'est égal, tu peux t'en donner... le baron a demandé son écuyer tranchant.

LE COMTE.

Son écuyer tranchant!

THOMAS.

Ah, oui, un homme dans votre genre, qui expédie bien les gens qu'on lui donne.

LE COMTE.

Quoi! les jours de ma vie seraient en danger?

THOMAS.

Tiens! les jours de sa vie... Il semble que c'est quelque chose. Eh! laissez donc, laissez donc, tout s'arrangera; c'est vous qui paierez pour tous.

SCÈNE XIV.

FLEUR-D'AMOUR, *en bohémienne;* LE COMTE, THOMAS.

FLEUR-D'AMOUR.

Ah! c'est toi, Thomas? me laisseras-tu toujours dans la chambre voisine? Je brûle d'impatience de voir mon objet.

THOMAS, bas à Fleur-d'Amour.

Taisez-vous. Est-ce que vous ne voyez pas cette laide face, donc?

LE COMTE, à part.

Eh quoi! mon autre rival est déja dans le château? Mais tandis qu'ils causent, dérobons-nous.

FLEUR-D'AMOUR, à Thomas.

Toutes mes compagnes sont là. Thomas, tu m'entends? quand le signal...

THOMAS.

Eh! laissez-moi donc faire.

(Le comte, pendant qu'ils parlent, pousse le portrait et disparaît. — Un roulement de timbales.)

THOMAS.

Eh bien! où est-il donc allé ce coquin?

FLEUR-D'AMOUR.

Il a disparu.

THOMAS.

Ah! le vieux scélérat! c'est un sorcier, c'est sûr.

SCÈNE XV.

THOMAS, LE BARON, FLEUR-D'AMOUR.

LE BARON, croyant trouver le comte.

La comtesse va se rendre ici avec sa nourrice et son enfant, et c'est de ta bouche même... Où donc est le brave homme que j'avais laissé dans cet appartement?

THOMAS.

Je n'en sais rien, monseigneur; je causais de bêtises ici avec madame, et tout à coup il s'est fait un grand bruit, brou!.. et le drôle a disparu à mes yeux.

FLEUR-D'AMOUR.

C'est la vérité la plus vraie.

LE BARON.

Quel mystère! le ciel, l'enfer se déclarent-ils donc contre moi? N'importe, la comtesse...

THOMAS.

Va vous adorer, c'est sûr; v'là une gentille demoi-

selle qui veut vous en faire aimer, fussiez-vous plus laid que le diable.

LE BARON.

Je ne demande pas si madame est la Bohémienne dont on ma parlé; à son air on le devine assez.

FLEUR-D'AMOUR.

Oui, nous ne sommes pas faites comme tout le monde; mais il faut que je voie tout de suite la rebelle comtesse; et pour cela, monseigneur, allez-vous-en, sans quoi, mes charmes et mes artifices seraient sans effet.

LE BARON.

M'en aller! m'en aller!... eh bien! à la bonne heure; dans un quart d'heure je reviendrai; et souvenez-vous surtout, madame, que dans un quart-d'heure, je veux être adoré. J'entends la comtesse; disposez-la pour le mieux.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

THOMAS, ROSAMONDE, L'ENFANT, LA NOURRICE, FLEUR-D'AMOUR.

FLEUR-D'AMOUR.

O dieu! fais que je triomphe de ce barbare baron.

LA NOURRICE.

Appuyez-vous, ma chère maîtresse. (*A l'enfant.*) Avance donc, petit lambin.

ROSAMONDE.

Que me veut donc encore le tyran? Mais quelle est cette dame, dont la beauté touchante...

FLEUR-D'AMOUR.

Cette dame est le plus tendre amant qui, sous le vêtement de votre aimable sexe...

ROSAMONDE.

Mes yeux ne me trompez-vous point? c'est Fleur-d'Amour que je revois!.. O bonheur! O plaisir! o joie!

L'ENFANT.

Dis donc, maman, est-ce que c'est encore un papa?

FLEUR-D'AMOUR.

O ma belle Rosamonde! nous n'avons qu'un quart-d'heure, mettons-le à profit, et parlons de notre amour.

ROSAMONDE.

Oui, beau chevalier, parlons-en; mais songez qu'il ne m'est pas permis de vous entendre.

FLEUR-D'AMOUR.

O Rosamonde! m'aimez-vous?

ROSAMONDE.

Oui, cruel, je vous aime, je vous adore; mais ne sollicitez pas un aveu que ma bouche ne doit pas prononcer.

FLEUR-D'AMOUR.

Eh bien! vous devez consentir à me suivre et à m'épouser.

ROSAMONDE.

Vous épouser! Est-ce à l'instant que l'on vient de m'apporter l'anneau de mon époux?... Je baignais de

mes pleurs ses beaux éperons dorés.... Hélas! ils étaient sourds à mes larmes.

FLEUR-D'AMOUR.

Puisque le comte est mort!

ROSAMONDE.

Il cst mort! je le sais bien... mais que je ne perde pas à vos yeux le beau nom de la comtesse de Falaise.

FLEUR-D'AMOUR.

Ah! cruelle! qu'exigez-vous?

ROSAMONDE.

Regardez ce portrait, c'est celui de mon époux. Hélas! son regard sévère... O mon époux! pardonne-moi, je te resterai fidèle, jusqu'au moment fatal où mon tendre amant viendra...

FLEUR-D'AMOUR.

Vous me percez le cœur!

ROSAMONDE.

Et le mien, cruel! est-il moins déchiré?

FLEUR-D'AMOUR.

Eh bien! dans la fureur de mon désespoir, si vous ne consentez pas à me suivre, je vais me précipiter de cette croisée....

ROSAMONDE, le rètenant.

Pas tant de précipitation!.... Je te suis, cher amant; je ne demande pas mieux, je t'assure; je te suivrai partout.

(Timballes.)

LE COMTE, derrière le portrait.

Arrête, perfide comtesse!

ROSAMONDE.

O ciel! c'est sa voix! je meurs!

(Elle tombe sur l'épaule de la nourrice.)

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'il dit donc, le papa?

THOMAS.

Tiens, le portrait qui parle comme une personne naturelle!

LA NOURRICE.

Vierge Marie!

FLEUR-D'AMOUR.

Autre infortune, voilà le baron!

SCÈNE XVII.

LE BARON, LE COMTE *derrière le tableau*, ROSAMONDE, FLEUR-D'AMOUR, THOMAS, LA NOURRICE, L'ENFANT.

LE BARON. Il se place à gauche de la comtesse.

Quel tableau! Vous m'avez tenu parole, le philtre opère, car la comtesse ne me dit point d'injures.... Quel calme dans ses traits!....

(Il ne la voit que par derrière.)

LA NOURRICE.

Ah! monseigneur, quelle aventure! le portrait....

LE BARON.

Quel est mon bonheur! l'amour a fait place à la haine.

ROSAMONDE, revenant de son évanouissement.

Qui me parle?

LE BARON, d'nne grosse voix.

C'est le plus tendre amant, c'est le futur époux....

ROSAMONDE, se relevant égarée.

Mon époux! oui, c'est bien sa grosse voix, je l'ai reconnue.... mon ami, viens donc vite embrasser ton enfant, ton fils, ton héritier.

LE BARON.

Comment, mon enfant!.... serait-ce l'excès d'amour? Rosamonde, revenez à vous, c'est le fortuné baron....

ROSAMONDE.

Le baron!.... ah! monstre! scélérat! je te hais, je t'abhorre.... Non, je ne te crains point; le remords est dans le cœur du méchant ici-bas, et le ciel est là-haut.

LE BARON.

C'est donc ainsi qu'on me joue? je suis trahi! Perfides Bohémiennes, imbécille nourrice, comtesse déloyale, vous serez tous punis. Gardes à moi!

AIR : Des Trembleurs.

(Les gardes entrent rapidement et eernent la comtesse, la nourriee et l'enfant.)

SCÈNE XVIII.

LE BARON, LE COMTE, ROSAMONDE, FLEUR-D'AMOUR, LA NOURRICE, L'ENFANT, L'ÉCUYER, THOMAS, GARDES.

LE BARON.

Mon écuyer est-il là?

L'ÉCUYER, en parlant du nez.

Oui, monseigneur.

LE BARON.

Je ne dis plus qu'un mot: comtesse, il faut me suivre à l'autel, ou je vous fais tous périr, et je commence par le petit.

ROSAMONDE.

Mille fois plutôt mourir, que d'être infidèle un instant.

LE BARON.

Eh bien! qu'une première victime....

Pantomime sur l'AIR : On va lui percer le flanc.

(Le baron indique à l'écuyer de s'emparer de l'enfant et de le tuer. L'écuyer veut exécuter ses ordres, la comtesse retient son enfant; l'écuyer fait des efforts pour l'arracher; il y parvient après plusieurs mouvements faits à la mesure de la musique. Même pantomime au fond du théâtre: la comtesse se trouve mal et tombe entre les bras de plusieurs soldats; d'autres gardes s'emparent de la nourrice. L'écuyer tient l'enfant en l'air.)

L'ENFANT.

Maman, ils vont tuer ton fils.

(L'écuyer le met à terre.)

ROSAMONDE.

O ciel! la pitié! mon cœur! mon fils! ma fidélité! ma vertu!

(Roulement de timballes.)

LE COMTE, toujours derrière le tableau.

Baron des Tourelles, tremble!

LE BARON.

Quelle voix! je frémis.

ROSAMONDE.

Le ciel fait un miracle en ma faveur; tu connais ce portrait?

LE BARON, d'un ton sombre.

C'est celui de ton époux.

THOMAS.

Il est parlant.

ROSAMONDE, se jetant à genoux.

Dieu protecteur des épouses fidèles, s'il est vrai que tu ne veuilles pas que je succombe, animé cette image guerrière, fais que je trouve dans le portrait de mon illustre époux, le défenseur de ma vertu.

(Un roulement.)

SCÈNE XIX.

LE BARON, LE COMTE, ROSAMONDE, FLEUR-D'AMOUR, LA NOURRICE, L'ENFANT, L'ÉCUYER, THOMAS, GARDES.

(Le portrait tourne, et le comte saute sur le théâtre, armé de pied en cap; il se trouve en garde devant le baron.)

LE COMTE.

Il la défendra jusqu'à son dernier soupir.

TOUS.

Grands dieux!

LE BARON.

Quel prodige!

LE COMTE.

Reconnais-moi, perfide! le ciel va punir tes crimes.

LE BARON.

Fût-ce le diable....

FLEUR-D'AMOUR, passe à la droite du baron.

Fût-ce le comte lui-même, je le défendrai.

LE BARON.

Madame, ne vous mêlez point de nos affaires.

FLEUR-D'AMOUR.

A moi, mes Bohémiennes.

SCÈNE XX.

LE BARON, LE COMTE, ROSAMONDE, FLEUR-D'AMOUR, LA NOURRICE, L'ENFANT, THOMAS, L'ÉCUYER, LES BOHÉMIENNES, GARDES.

(Les gardes se réunissent au fond, à gauche; les Bohémiennes entrent par la droite, et se mettent en bataille devant les gardes.)

LE BARON.

Que veulent ces femmes? Soldats! point de quartier.

FLEUR-D'AMOUR.

Ces femmes! elles ont la tête près du bonnet. Aux armes! punissons le perfide!

(Timballes.)

(Les habits des Bohémiennes disparaissent, et l'on ne voit plus que des chevaliers l'épée à la main, qui ont conservé leurs coiffes de femmes; ils attaquent les gardes et les repoussent; pendant ce temps, le baron attaque le comte, mais Fleur-d'Amour se met entre eux et se bat avec le baron : ce combat doit être ridicule ; ils se portent des coups avec rage et ne se touchent jamais, leurs fers même ne se joignent point.)

AIR : Je ne t'ai jamais vu comme ça.

LE BARON.

Le ciel se déclare contre moi; je suis vaincu.

(Les chevaliers le saisissent.)

LE COMTE.

O fatalité du destin! Ce que c'est que de nous! tout à l'heure, tu faisais trembler tout le monde, et tout le monde te fait trembler; mais rassure-toi, je serai généreux; je n'oublierai point que tu es mon cousin : je te pardonne. (*Ils s'embrassent affectueusement.*) Soldats! qu'on le charge de chaînes, et qu'on l'emmène à la tour.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

ROSAMONDE.

O mon illustre époux! quelle joie de vous retrouver vivant! De quel œil me voyez-vous?

LE COMTE.

Je ne puis vous voir que d'un bon œil. Vous, che-

valier généreux, recevez nos remercîments; sans vous, nous périssions; devenez mon ami, celui de ma femme.

FLEUR-D'AMOUR.

C'est tout ce que je demande.

THOMAS.

Monseigneur, tous les habitants du château, instruits de votre arrivée, veulent vous témoigner dans le ravissement de leur joie....

LE COMTE.

Chère comtesse, allons jouir de l'amour de nos bons vassaux, et surtout n'oublions pas que le ciel n'abandonne jamais la bonté, la candeur, l'innocence et la vertu.

VAUDEVILLE.

AIR : Meunier, meunier, tu es cocu.

FLEUR-D'AMOUR.

Un mélodrame est assez beau
Quand on a, dans un vieux château,
Un brigand vigoureux et beau
Qui fait trembler de peur, dans le plus beau moment,
La dame et son amant,
La nourrice et l'enfant.

LE COMTE.

Vous qui voyagez, bons maris,
Ne laissez point, dans le pays,
Femme à garder à vos amis;
On peut à la maison trouver, en revenant,
La dame, le brigand,
La nourrice et l'enfant.

LA COMTESSE.

Ah! lorsqu'une femme de bien
Se trouve au pouvoir d'un vaurien,
Et quand le traître s'y prend bien,
Il faut dans ses projets arrêter le brigand,
Par un tableau touchant
De nourrice et d'enfant.

THOMAS.

Notre nourrice a si bon cœur,
Que lorsque sa maîtresse a peur,
Elle la prie, avec ardeur,
De lui donner sa place, et s'en va, très-gaîment,
Se livrer au brigand,
Pour sa dame et l'enfant.

FLEUR-D'AMOUR.

Par moi, deux époux généreux
Sont sauvés d'un malheur affreux;
Je deviens un ami pour eux;
Mais ce qui m'attendrit le plus en ce moment,
C'est de voir ci-présent,
Un père à cet enfant.

LE COMTE, au public.

Messieurs, de notre jeune auteur,
Vous voyez quelle est la candeur.
De la main guidez son ardeur;
Traitez son mélodrame avec ménagement,
Comme un père prudent
Encourage un enfant.

FIN DU RETOUR D'UN CROISÉ.



L'ENFANT PRODIGUE,

OU

LE BON TROUBADOUR,

COMÉDIE, EN CINQ ACTES, DU XII[e] SIÈCLE,

TRADUITE DE LA LANGUE ROMANE.



NOTICE
SUR L'ENFANT PRODIGUE.

On ne voyait, il y a une quinzaine d'années, sur tous les théâtres que des *Enfants Prodigues*. Ce pieux sujet était à la mode : l'Académie royale de Musique le dansait; le Théâtre-Français le déclamait; l'Opéra-Comique le chantait; les Variétés le parodiaient. L'Odéon, dont j'étais alors le directeur, n'avait à sa disposition que la comédie de Voltaire, qu'il n'était ni prudent pour mes acteurs, ni utile pour la caisse de jouer concurremment avec le Théâtre-Français. Lorsque j'eus vu tous ces *Enfants Prodigues* déclamants, chantants et dansants, je fis la réflexion que tous les auteurs n'avaient suivi qu'une seule idée pour le plan de leurs ouvrages; et, à cela près du genre, qui variait selon le théâtre, je rencontrai partout la même combinaison. En effet, les différents auteurs qui avaient traité ce sujet moral et intéressant, enchaînés par nos règles dramatiques, avaient été forcés, pour ne pas les violer, de ne montrer que le repentir de l'enfant prodigue, tandis que si un auteur étranger, un véritable élève de *Shakespear* eût voulu mettre en scène les malheurs que peut s'attirer un jeune homme sans expérience, il aurait eu le soin de peindre ses

égarements, de le représenter au milieu de ses faux amis qui le pillent, des femmes qui le séduisent et le trompent. Le tableau des malheurs qui suivent l'inconduite de l'imprudent jeune homme, devenant alors le résultat forcé de l'action précédente, eut donné à cette comédie une variété de caractères et une vivacité d'action, qui auraient joint la gaîté piquante d'une comédie à l'intérêt d'un drame. Mais, comme je l'ai dit, la sévérité de notre règle des vingt-quatre heures s'opposant à ce que l'on pût joindre la vie dissipée du héros de la pièce à son tardif repentir, et tous nos auteurs français n'ayant pu peindre les erreurs de leur enfant prodigue que par des récits, étaient forcés de se priver d'un grand nombre de beautés comiques et morales, pour arriver promptement à la scène intéressante du dénouement.

Ces réflexions sur le défaut principal des pièces modernes qui ont été faites sur ce sujet, me conduisirent tout naturellement au désir d'essayer d'accorder les règles d'Aristote avec les licences dramatiques des étrangers. Je ne désespérai pas de parvenir à peindre les erreurs de mon jeune homme, et je crus en avoir trouvé le moyen, en faisant de ses erreurs mêmes, dans une pièce en cinq actes, une pièce à part en trois actes. Le premier acte n'en devenait pas moins l'exposition, et correspondait au cinquième, qui amenait le dénouement ordinaire, le pardon du père.

Je dus à l'*Hamlet* de Shakespear cette première idée, et l'ayant développée avec succès, je me l'appropriai si bien, que je finis par m'en croire l'auteur. Tout fier d'avoir fait un *Enfant Prodigue* sur un nouveau plan, et d'avoir offert dans un même cadre les erreurs et le repentir de mon étourdi ; encore tout échauffé de mon travail, je confiai à Picard le nouveau moyen que j'avais trouvé pour sortir de la route battue, sans contrevenir à notre code dramatique. Je lui retraçai en détail tout mon plan ; je lui fis remarquer avec un certain air de triomphe l'avantage que je retirais de ma nouvelle idée, puisqu'elle seule me procurait trois actes d'une comédie d'action que tous mes devanciers n'avaient pu mettre qu'en récit. Picard m'écouta tranquillement, et lorsque j'eus fini de me congratuler sur ma riche conquête, il me dit froidement : « Ton idée peut être bonne, mais elle n'est « pas nouvelle : tu la trouveras tout entière dans « une comédie de Corneille, qui a pour titre l'*Illu*-« *sion.* » On peut concevoir combien je fus désappointé. Cette idée que je croyais nouvelle pour le Théâtre-Français, avait déja été développée par le père de notre tragédie. Sans doute, cette comédie n'était connue que de ceux qui ont du plaisir à lire les ouvrages qui ont abandonné la scène ; mais comme cette classe de lecteurs est très-considérable, je n'en dus pas moins renoncer à l'honneur de l'invention. Je ne sais par quel hasard

j'avais oublié cette pièce de l'*Illusion*, qui, dès les premières pages, à la nouvelle lecture que j'en fis, revint tout entière à ma mémoire. Je ne crois pas être le premier auteur à qui pareille mésaventure soit arrivée. Je connais beaucoup de mes confrères qui livrent au public des ouvrages qui ont un grand air de famille avec d'autres qui les ont précédés. On s'imagine que l'on crée, et l'on ne fait qu'imiter. Encore si, lorsqu'on s'aperçoit de son erreur, on avait la franchise d'en convenir, comme je le fais, il n'y aurait que demi-mal; mais le champ de la littérature est tel, qu'il est permis à tout le monde d'y moissonner, et même d'y voler le voisin, quand on a le courage de braver les journalistes qui quelquefois crient au voleur.

En comparant ma pièce avec celle de Corneille, je n'y trouvai d'autre rapport que la ressemblance du cadre; mais comme j'attachais principalement l'espoir du succès de ma pièce à la nouveauté de l'idée, dès que je fus certain que je n'avais rien inventé, je pris en dégoût cet ouvrage bizarre. Cependant les administrateurs de l'Odéon voulurent le jouer : sa bizarrerie offrait l'espoir d'un genre de succès qui pouvait être productif pour le théâtre; et ce motif, qui était pour eux d'un grand poids, m'engagea à leur permettre la représentation de ma pièce. Mais quand elle revint de la censure, au moment même où l'on allait s'occuper des décorations, mon dégoût pour l'ouvrage me reprit; et comme ce fut au mi-

lieu de mes irrésolutions que l'on m'ôta ma place de directeur, je me trouvai tout naturellement dispensé de faire un sacrifice pour essayer de contribuer à la prospérité du théâtre. Depuis, le nouveau directeur me proposa de jouer l'ouvrage; mais comme les motifs qui pouvaient me déterminer à le laisser représenter n'existaient plus, je tins ferme, et je ne voulus point consentir à livrer au parterre ma grande découverte. Lorsque l'on veut se frayer une nouvelle route dans les arts, il faut au moins avoir les honneurs d'une courageuse invention, et je n'étais point dans cette position : la principale idée appartenait à Corneille, et plusieurs de mes scènes au *Timon d'Athènes*, de Shakespear. Je sais que ces imitations, pour ne pas dire plagiats, qui ne sont guère reconnues par le public qu'après la représentation, ne nuisent jamais au succès d'un ouvrage; mais à moi il n'en fallait pas plus pour m'ôter le désir de produire le mien sur la scène. Ainsi, par prudence autant que par découragement, je n'ai pas voulu exposer à la sévérité du parterre mon *Enfant Prodigue*, qui pourtant, dans sa bizarre conception, pourrait à la représentation offrir tout à la fois quelques scènes originales, comiques et peut-être même intéressantes.

PERSONNAGES.

Le Baron de BEAUMANOIR.
EDMOND, fils du baron de Beaumanoir.
Le Comte de VIVEAU.
Mademoiselle DÉBORA, tante du comte de Viveau.
MARIETTE, filleule de mademoiselle Débora.
ERMANCE, pupille et nièce du baron de Beaumanoir.
CAMILLE, comtesse de Torsini.
FLORESTINE, suivante de la Comtesse.
ZERBELIN, écuyer troubadour.
Le Sénéchal de GRANDPRÉ.
Le Chevalier D'ARBOIS.
Un BARON Allemand.
Un ÉCUYER de la comtesse Torsini.
Un ARCHITECTE.
Un PEINTRE.
Un DOMESTIQUE.
Une PETITE FILLE D'AUBERGE.
Une DAME, convive.

Troubadours,
Menestrels,
Jongleurs,
Seigneurs, amis d'Edmond,
Chevaliers,
Soldats,
Domestiques.

} Personnages muets.

L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie gothique ouverte sur la cour d'un château fort.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DÉBORA, MARIETTE.

MADEMOISELLE DÉBORA, environnée d'une troupe de jeunes filles qui tressent des guirlandes.

Est-ce donc ainsi qu'on s'occupe? Que la jeunesse d'aujourd'hui est fainéante!... De mon temps, les jeunes gens étaient plus alertes, plus vifs.

MARIETTE.

Eh! mon dieu, ma marraine, nous aurons fini avant que la fiancée n'arrive au château.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Comme ces fleurs-là sont arrangées avec peu de goût!... De mon temps.....

MARIETTE, malignement.

Oh! de votre temps les fleurs étaient bien plus fraîches! N'est-il pas vrai, mademoiselle Débora?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oui, sans doute, et les jeunes filles aussi.... Je me souviens qu'à votre âge, lorsque ce vieux baron de Beaumanoir me faisait la cour....

MARIETTE.

Comment! il vous a fait la cour?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Je l'aurais épousé,... s'il n'en eût pas épousé une autre. Aussi ce mariage a-t-il bien réussi!... Le baron n'a eu qu'un enfant, et c'est un mauvais sujet, qui court le monde et qui....

MARIETTE.

Pauvre jeune homme! tous ceux qui l'ont connu le regrettent bien. S'il habitait encore le pays, votre neveu n'épouserait pas la jeune Ermance, qui aimait bien son cousin.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! vous croyez?

MARIETTE.

Sans doute! et le gentil Edmond aimait bien aussi sa cousine.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oui, jolie manière d'aimer; il n'est pas plutôt majeur, qu'il va demander le bien de sa mère au vieux baron, qui est assez fou pour le lui donner.

MARIETTE.

Tredame, le joli garçon voulait voir Paris..... Ces hommes, ça veut courir le pays.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Eh bien! il en verra; car on ne sait pas ce qu'il est devenu.

MARIETTE.

Bath! il se retrouvera, peut-être plus tôt qu'on ne voudra.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oui, il reviendra pour voir son Ermance la femme de mon neveu.

MARIETTE.

Aussi, ce n'est pas ce qui réjouit le plus les vassaux de monsieur le baron; car ils disent.... Mais je n'ose pas....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils disent donc, mademoiselle?

MARIETTE.

Vous vous fâcherez peut-être?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Non, non, je ne me fâcherai pas.

MARIETTE.

Cependant....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Jour de dieu! parlerez-vous, petite impertinente?

MARIETTE.

Eh bien! ils disent comme ça, que si monsieur le comte, votre neveu, ne lui avait pas mis ce beau voyage en tête, s'il ne lui eût pas conseillé toutes ses sottises, il ne les eût jamais faites.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oh! les méchantes langues!... Je conviens que mon

neveu n'est pas toujours aimable.... ; mais tromper et corrompre un jeune homme ; ah ! mon Sauveur !... Et d'ailleurs quel intérêt....

MARIETTE.

Ah ! c'est qu'on dit aussi que monsieur le comte est amoureux des grands biens de la demoiselle ; et que c'était pour ne pas trouver d'obstacle à cet amour-là, qu'il avait inspiré au damoiseau le goût de l'indépendance.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Taisez-vous, sotte !... Apprenez que mon neveu pouvait très-bien prétendre à la main de cette petite Ermance.... Si vous saviez ce que c'est que d'être noble, je vous dirais que son père était un très-petit seigneur ; et certes, en recherchant son alliance, Raoul de Viveau lui fait beaucoup d'honneur.... Savez-vous que Raoul de Viveau est un des premiers seigneurs de la chrétienté... Savez-vous que son trisaïeul, mort sous Louis VI, dit *le Gros*... Non, ce n'est pas cela ; c'était le grand-père de Jacquette Percemuraille, qui avait épousé en seconde noce.... Non, mon bisaïeul maternel, Jehan de Vieuxfort, après avoir sauvé la vie à Barberousse...... Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que cette petite personne doit être très-honorée de notre alliance.

MARIETTE.

Mais, je ne dis pas le contraire, ma marraine.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Et que dites-vous donc ?... Tenez, vous feriez mieux d'aller dans la grande salle des Chevaliers, voir ce que font là tous ces troubadours, ces menestrels, ces jon-

gleurs qui, depuis plusieurs jours, sont arrivés pour la fête....

MARIETTE.

Oh! ils ne me laisseront pas entrer; ils se sont enfermés pour se parler.... Et puis ils disent des mots que je n'entends pas.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Parce que tu es une ignorante; car si tu avais seulement la plus petite teinture de la gaie-science, tu saurais qu'ils vont nous débiter des tensons, des sirventes, comme on en composait jadis en mon honneur et gloire.... Ah dieu! je n'oublierai jamais ce tant joli troubadour qui, certain soir, dans un bosquet, me disait, dans un gentil couplet d'amour, que je ressemblais à la lune. Qu'il était aimable! il n'avait pas alors plus de dix-huit ans, et il y en a plus de vingt que je le pleure, cet ingrat. Ah! pourquoi s'est-il avisé d'aller guerroyer dans la Palestine?

MARIETTE.

Oh! il reviendra, marraine. Seulement, il aura un peu plus de dix-huit ans.... Mais, à propos de nos troubadours, savez-vous que le vieux, qui a l'air d'être le chef, passe dans la maison pour être sorcier. Il appelle tous les vieux domestiques par leur nom, il raconte toutes les vieilles aventures du château; il dit que vous avez été jolie dans votre temps, mais que vous étiez un peu médisante, et que vous aimiez bien les chansons des troubadours...

MADEMOISELLE DÉBORA.

L'impertinent! Est-ce qu'il n'a dit que cela?

MARIETTE.

Voilà tout ce qu'on m'a raconté; mais moi, je l'ai entendu qui disait à de jeunes jongleurs : Ne vous effrayez pas; je vous guiderai : l'illusion sera complète; nous démasquerons le traître, nous attendrirons le vieillard, nous épouserons la demoiselle....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! bon dieu! ils ont le projet de m'épouser!... Je ne le souffrirai pas.

MARIETTE.

Vous vous effrayez peut-être à tort : moi, je ne les crois pas si méchants que de vous en vouloir.... Et puis d'ailleurs, plusieurs de ces menestrels ont leur femme avec eux.

MADEMOISELLE DÉBORA.

C'est égal, ma chère enfant, il faut les surveiller... Tu ne sais pas, comme moi, de quoi ces trouvères sont capables. Ah! je me rappellerai toujours.... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. (*Regardant les jeunes filles.*) Ah! pourtant nos guirlandes sont finies! Bien; tout est disposé pour recevoir la future. Allez maintenant visiter la salle des festins, et voir si tout est préparé avec le luxe et la grandeur qui conviennent à la noble famille des comtes de Viveau.

(Les jeunes filles sortent.)

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DÉBORA, SEULE.

Comme on jase dans les environs! Je me doutais

bien que mon neveu avait usé d'intrigue dans toute cette affaire. Je le crois adroit et cauteleux....

SCÈNE III.

LE COMTE, MADEMOISELLE DÉBORA.

LE COMTE, entrant vivement.

Qu'on appelle mon écuyer! qu'il prépare mes armes!

MADEMOISELLE DÉBORA.

Vos armes, monsieur le comte! contre qui voulez-vous donc vous en servir?

LE COMTE.

Contre le chevalier le plus téméraire, le plus insolent, qui m'outrage, me défie....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Quoi! vous allez vous battre le jour de vos fiançailles! Mais, savez-vous que cela peut déranger un peu votre mariage.... Et quel est donc ce chevalier malencontreux?...

LE COMTE.

Je ne le connais pas : il ne prend pas d'autre titre que celui de chevalier aux armes noires. Voilà son défi; mon chapelain vient de me le lire; et la fureur que ce billet m'inspire, a gravé ses menaces dans ma mémoire. — « Chevalier déloyal, me dit-il, tu as abusé de la jeunesse d'Edmond pour le conduire à sa perte. Ermance doit être ta fiancée; elle ne sera jamais ta femme. Je t'appelle au combat; viens, je t'attends près de la Croix des Chasseurs, dans la vallée des Bruyères.

Si tu manques à ce rendez-vous, je viendrai jusque dans ton château, en présence des nobles qui composent ta fête, te déclarer un lâche et félon chevalier. » Et il a signé : « Le Chevalier aux armes noires. »

MADEMOISELLE DÉBORA.

Il avait bien affaire de venir nous troubler, ce chevalier de malheur !

LE COMTE.

On ne m'abuse pas facilement : tout ceci cache un mystère que je saurai découvrir.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Je le croirais volontiers, d'après les bruits qu'on répand dans les environs ; bruits qui ne sont point à notre avantage : on prétend que si votre mariage n'était pas aussi avancé, il ne se ferait jamais ; que votre prétendue aime encore son Edmond, et que le père pleure tous les jours son fils unique.

LE COMTE.

Que m'importent tous ces propos ? Je touche au but de tous mes vœux. Bientôt le baron et sa pupille vont arriver dans le château.... C'est le moment de mon triomphe.... Rien ne pourra s'opposer à ce mariage. Oui, je sais que la future regrette son jeune damoiseau, elle implore mon indulgence pour ses regrets... Pleurez, pleurez, belle Ermance ; mais soyez en mon pouvoir ; que je devienne l'héritier des Beaumanoir ; que ma maison, ruinée dans la Palestine, se relève plus brillante, plus riche, et fasse encore trembler tous ces misérables vassaux qui ont osé se soustraire à l'hommage qu'ils me devaient.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oh! que c'est noble! que c'est grand!... Il me semble entendre votre père, de glorieuse mémoire, mon bien aimé frère.... Ah! sans doute, il eût été bien plus sage à lui de rester dans ses foyers; mais non, il engage ses bois, ses fermes, ses châteaux, pour suivre le roi: il me laisse toute seule avec madame la comtesse; et Dieu sait les malheurs qui nous sont arrivés... Ah! je me rappellerai toujours ce jeune seigneur Descoudrais qui profita de l'absence de votre père pour nous assiéger, et nous imposer des lois bien rigoureuses... Que de pauvres femmes sont à plaindre au milieu des batailles, et qu'elles y passent de cruels moments!... Je vous dirai que madame la comtesse, votre très-honorée mère, qui était très-jolie, fut enlevée par deux chevaliers....

LE COMTE.

Par saint Jacques! quelles histoires allez-vous me conter!.... Vous avez bien pris votre moment, mademoiselle Débora, pour m'ennuyer de vos vieilles aventures....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Mes vieilles aventures!...

LE COMTE.

Ne voyez-vous pas que je suis menacé par des ennemis inconnus, et que je dois tout employer pour éviter le piége qu'on me prépare?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Mais vous ne vous rendrez pas, j'espère, au défi de cet inconnu?

LE COMTE.

Je me garderai bien d'y manquer; je veux connaître l'ennemi qui ose me menacer, et qui viendrait peut-être ici me braver en présence d'Ermance, et dévoiler.... Et qui sait s'il n'a pas, dans ce château même, quelques complices?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Je le croirais volontiers. Ne serait-ce point parmi ces troubadours que vous avez appelés pour la fête? Ils ont avec eux un certain vieillard qui passe, dans la maison, pour un vrai sorcier.

LE COMTE.

Quel conte! des troubadours se mêler d'intrigues!... Vous les connaissez bien. Ils n'ont d'autre ambition que de nous charmer par leurs talents, de séduire les dames et d'acquérir du renom.... J'ai mis, je l'avoue, quelque orgueil à en réunir un grand nombre. Rien n'égalera, disent-ils, l'éclat de la fête qu'ils me préparent: ils se sont, à cet effet, emparés de cette grande salle, où ils ont fait travailler des ouvriers de toute espèce... Occupés qu'ils sont de leurs préparatifs, à peine en voit-on quelques-uns circuler dans le château... Plus ils mettent de temps, de soins à composer les chants qui doivent célébrer mon bonheur, et plus ces chants, redits dans l'avenir, seront la gloire de mes descendants.... Non, non, mes ennemis sont parmi des nobles, mes vassaux, qui, jaloux de mon hymen, veulent s'y opposer; mais mon adresse égale mon courage, et si je parviens à les connaître, ils ont tout à craindre de ma vengeance. (*On entend un bruit de cors.*) Déja le

bruit des cors se fait entendre : il m'annonce l'arrivée du baron et de sa belle pupille; je cours les recevoir.... Songez qu'il faut garder le plus profond silence sur cet imprudent chevalier, sur son appel au combat.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DÉBORA, SEULE.

Non, certes, je ne dirai rien... Vous n'êtes pas assez galant, mon cher neveu, pour passer aux dames la plus petite indiscrétion.... (*On entend une marche.*) Mais le cortége s'avance!... Allons, mesdemoiselles, approchez! Apportez vos fleurs, vos guirlandes; montrez-nous des visages riants, comme si vous étiez à la fête pour vous amuser.

SCÈNE V.

LE COMTE, LE BARON, ERMANCE, MADEMOISELLE DÉBORA, MARIETTE, SUITE DU BARON, SUITE DU COMTE.

(Au moment où le baron entre avec sa suite, mademoiselle Débora vient avec ses demoiselles, lui offrir des fleurs.

LE BARON.

Je suis touché de cette réception.... Tenez, jeune fille, acceptez cette bague; elle vous portera bonheur.

LE COMTE.

Ah! digne et respectable seigneur! et vous, belle

Ermance, je ne puis vous exprimer le bonheur que j'éprouve à vous voir dans ce château dont vous êtes déja la souveraine.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Permettez aussi, noble demoiselle, à celle qui pourra bientôt se dire votre tante, de vous.... (*A part.*) Et mon compliment que j'oubliais ; pourvu que je me le rappelle.... Gente demoiselle, ainsi que la timide colombe, vous venez près du tourtereau....

LE COMTE, en fureur.

Eh! pour dieu! madame!...

ERMANCE, à part.

Comme il s'emporte!

LE COMTE, se contraignant.

Je veux dire, ma tante, qu'il ne faut point employer de phrases ridicules pour peindre la joie de nos cœurs.

LE BARON.

Laissons cela, monsieur le comte, vous voyez que je suis exact à la promesse que je vous ai faite. Vous n'oublierez jamais, je l'espère, l'importance du présent que je vous fais.... Vous connaissez ma tendresse pour ma chère pupille; vous n'avez point ignoré mes premiers projets : oui, je vous ai dit que si mon fils se fût montré digne du bonheur que je lui réservais; si le cruel, par son ingratitude et son inconduite, n'eût pas brisé des cœurs qui le chérissaient tendrement, il serait aujourd'hui l'époux de mon Ermance.... Mais écartons de vous cette idée; votre persévérance, vos nobles qualités ont effacé de ma mémoire jusqu'au souvenir d'un méchant... Je n'ai plus de fils : devenez-le,

mon cher comte, et remplissez le vide affreux que son absence a fait dans mon cœur.

LE COMTE.

Ah! noble baron! mon respectable père, que ma vie consacrée à vous servir...

MADEMOISELLE DÉBORA, à part.

Voyez, voyez comme il est gentil à présent.

ERMANCE.

Oui, monsieur le comte, prouvons-lui notre reconnaissance par les plus tendres attentions. Remplacez près de lui son Edmond, dans ce temps heureux que cet ingrat ne voyait pas de plus grande félicité que de vivre près de nous!... Maintenant qu'il est errant, vagabond,.... mort, peut-être.... Ah! malgré moi, mes larmes....

LE COMTE, à part.

Que ses pleurs m'outragent; mais bientôt....

ERMANCE.

Pardonnez à ce dernier souvenir.... Edmond fut le compagnon de mon enfance, et la plus tendre amitié...

LE COMTE.

(*A part.*) Quel supplice!.. (*Haut.*) Livrez-vous, belle Ermance, à votre sensibilité....... Je ne suis point assez cruel pour vous arracher à des regrets que le temps seul et le plus tendre amour doivent effacer de votre ame.

LE BARON.

Mes chers enfants, ne parlons plus de ce malheureux : vous connaissez tous les tourments qu'il m'a

causés; et les rappeler à ma mémoire, c'est me rendre à la douleur.... Mais, que nous veut ce vieillard?

ERMANCE.

C'est un troubadour?

LE COMTE.

Des plus célèbres. Depuis plusieurs jours, il habite ce château, avec un grand nombre de menestrels et de jongleurs.... Pouvais-je ne pas emprunter leurs talents pour célébrer le plus beau jour de ma vie? (*Au troubadour.*) Que me voulez-vous?

SCÈNE VI.

LE BARON, LE COMTE, UN VIEUX TROUBADOUR, MADEMOISELLE DÉBORA, ERMANCE, SUITE DU BARON, SUITE DU COMTE.

LE TROUBADOUR, au comte.

Votre écuyer, à la tête de plusieurs hommes d'armes, m'a prié de vous dire qu'il était prêt à marcher.

LE COMTE.

Je cours revêtir mon armure, et je les rejoins à l'instant.

LE BARON.

Vous vous armez?... Quel motif?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Un motif très-singulier.... Un chevalier maudit....

LE COMTE, bas, à mademoiselle Débora.

Qu'allez-vous dire?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Non, non; je ne dirai pas que c'est un inconnu aux

armes noires qui... (*Le comte lui fait signe.*) Mais mon neveu vous expliquera cela ; car, pour moi, j'ai bien promis de ne commettre aucune indiscrétion.

LE BARON.

Comte, quel est ce secret?

LE TROUBADOUR, à part.

Voyons, quel prétexte il prendra!

LE COMTE, en souriant.

Monsieur le baron ne connaît-il pas ma chère tante? L'honneur me force, en effet, de m'éloigner du château pendant quelques heures. Appelé par l'un de mes voisins à être juge d'un combat entre deux chevaliers, je ne puis me dispenser d'y paraître. Peut-être mon esprit conciliant préviendra-t-il un évènement qui peut devenir funeste à mon meilleur ami.

LE BARON.

Je ne saurais vous blâmer de votre générosité. Je connais les lois de l'honneur.

MADEMOISELLE DÉBORA.

N'est-il pas vrai, mademoiselle, qu'il serait bien désagréable qu'il lui arrivât aujourd'hui....

LE COMTE.

(*A part.*) Quelle langue maudite!... (*Haut.*) Vous, troubadour, avez-vous disposé vos jeux? êtes-vous prêt à chanter la beauté d'Ermance, mon amour?

LE TROUBADOUR.

Oui, monsieur le comte.... Fiez-vous à mon zèle du soin d'intéresser, d'attendrir la belle Ermance et ce

respectable seigneur, dont les vertus font le bonheur de toute la contrée.

ERMANCE.

Troubadour, vous connaissez donc mon digne tuteur ?

LE TROUBADOUR.

Qui n'a pas entendu parler du baron de Beaumanoir, de l'excellent père du malheureux Edmond?

ERMANCE, bas au troubadour.

Chut !

LE BARON.

Dites du méchant, du coupable....

LE TROUBADOUR.

Je dirai toujours de l'infortuné, de l'imprudent Edmond.

ERMANCE.

Vous avez le cœur sensible; vous devez être un excellent troubadour!

LE COMTE, au troubadour avec humeur.

Faut-il donc affliger un vieillard, en lui rappelant... Que vous importe Edmond et sa famille? Est-ce donc pour cela que, vous recevant dans ce château....

LE TROUBADOUR.

Je connais mon devoir, et je le remplirai.

LE COMTE, sévèrement.

J'y compte. Pendant mon absence, qui ne sera pas longue, commencez vos chants !... (*A mademoiselle Débora.*) Vous, madame, que les salles des festins soient prêtes à recevoir les officiers et les vassaux de

monsieur le baron..... Vous, écuyer, songez à faire préparer la lice : elle est ouverte au courage. J'y veux proclamer, en présence de tous les chevaliers des environs, que la jeune Ermance est la plus belle et la plus noble dame.... (*A part.*) Il est temps que je m'éloigne.... (*Au baron.*) Rappelez-vous, digne seigneur, que vous m'avez promis que je recevrais aujourd'hui, des mains de votre belle Ermance, ce gage d'amour dont Edmond fut long-temps le possesseur, et que j'arrachai des indignes mains....

ERMANCE.

Ah! seigneur, pourquoi rappeler....

LE BARON.

Cette action, plus encore que ses extravagances, ont tout-à-fait banni cet ingrat de ma pensée.... Sacrifier à de méprisables beautés le gage donné par l'innocence!... Le méchant!.... Oui, seigneur, vous avez acquis le droit de porter ce collier, en le rendant à ma pupille. Recevez-le de ses mains, et qu'il devienne le premier lien de votre futur hymen.

ERMANCE le lui présente.

(*A part.*) O dieux! il faut donc le donner, ce gage de mon amour! et ce n'est plus Edmond.....

LE COMTE.

Ce n'est qu'à genoux que je dois recevoir ce présent fait par la beauté. (*Elle le lui passe au cou.*) Adorable Ermance! je suis donc certain que vous allez m'appartenir!... Que me font maintenant tous ces ennemis inconnus qui m'osent défier!... Je porte un talisman qui va me rendre invulnérable. Qu'ils paraissent mainte-

nant, ces perfides envieux de mon bonheur! qu'ils paraissent! ils seront anéantis.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Le BARON, Un vieux TROUBADOUR, Mademoiselle DÉBORA, ERMANCE, suite du baron, suite du comte.

LE BARON.

Que parle-t-il d'ennemis de son bonheur, mademoiselle Débora?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Monseigneur, ne m'interrogez pas. On m'a recommandé le secret; mais voilà monsieur le troubadour, que dans toute la maison on prend pour un sorcier, et qui va vous révéler....

ERMANCE, se reculant.

Quoi! vous êtes sorcier, monsieur le troubadour?

LE TROUBADOUR.

Mademoiselle Débora pense rire; et je veux l'étonner par des merveilles....

LE BARON.

Quoiqu'il soit très-ordinaire au temps où nous vivons de croire à l'astrologie, vous me permettrez, monsieur le troubadour, de ne pas ajouter foi à vos prétendues merveilles.

LE TROUBADOUR.

J'espère pourtant bien vous convaincre du pouvoir de mon art.

LE BARON.

En ce cas, commencez par nous dire quel est le

véritable motif qui force le comte à nous quitter.... La raison qu'il m'a donnée....

LE TROUBADOUR.

Est un mensonge.... Apprenez que c'est un chevalier qui le défie et l'appelle au combat près de la Croix des Chasseurs, dans la vallée des Bruyères....

MADEMOISELLE DÉBORA.

C'est la vérité; comment savez-vous?......

ERMANCE.

Mais, pourquoi ce combat?

LE TROUBADOUR.

Cet inconnu veut punir le comte de sa trahison envers votre amant, envers votre fils.

ERMANCE.

Que voulez-vous dire?

LE TROUBADOUR, au baron.

Qu'Edmond n'eut jamais de plus cruel ennemi que le comte; que lui seul est la cause de ses malheurs et de sa perte.

LE BARON.

Non, je ne vous crois pas; ses passions seules lui firent naître le désir de me quitter.

LE TROUBADOUR.

Les conseils seuls d'un séducteur; et ce séducteur est le comte: il enflamma l'imagination du jeune homme par le tableau des plaisirs de la capitale; il le fit rougir de la nullité dans laquelle semblait le retenir la volonté paternelle. Sorti de votre maison, il l'enveloppa de piéges, de nombreux amis, agents secrets de sa perfidie: et quel fut le motif de tant d'intrigues? le

désir d'obtenir la main de mademoiselle, ou plutôt de devenir le possesseur du bien de ses ancêtres.

MADEMOISELLE DÉBORA, à part.

Voilà un sorcier qui n'est pas de nos amis.

LE BARON.

Ermance, que dis-tu de cela?

ERMANCE.

Que mon cœur ne peut repousser une pareille accusation.... Ah! mon cher tuteur, je n'ai jamais osé vous témoigner mes craintes; mais.....

MADEMOISELLE DÉBORA.

(*A part.*) Ah! mon dieu! si le mariage allait manquer?... (*Haut.*) Monsieur le baron, pourriez-vous ajouter foi au discours d'un imposteur qui, au retour de monsieur le comte, sera puni de sa témérité?

LE TROUBADOUR.

Doucement, madame Débora! Vous ne croyez donc pas à la puissance de mon art?... Faut-il vous en convaincre, et faut-il, à l'instant même, vous punir de votre incrédulité?

MADEMOISELLE DÉBORA.

(*A part.*) Il me fait pourtant trembler. (*Haut.*) Vous me permettrez, au moins, de défendre mon neveu?

LE TROUBADOUR.

Au lieu de mépriser mes talents, que ne vous en servez-vous plutôt pour me demander des nouvelles de ce jeune écuyer que l'on appelait, je crois, Zerbelin!

MADEMOISELLE DÉBORA, étonnée.

Comment, vous savez son nom?... (*A part.*) S'il

parle, dans quel embarras je vais me trouver! — Monsieur le troubadour!...

LE TROUBADOUR.

Avez-vous donc oublié ces tant doux moments qu'il passait près de vous?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire....

LE TROUBADOUR.

Comment, je serai obligé de vous rappeler....

(Il lui parle bas.)

MADEMOISELLE DÉBORA.

Je n'en doute plus : il est sorcier.

LE BARON.

Troubadour, je vois en effet que vous pénétrez les mystères les plus cachés.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! monsieur le baron, vous pouvez croire à tout ce qu'il vous dira. (*A part.*) Qui se serait douté qu'on eût pu savoir?...

ERMANCE.

Je ne sais quel pressentiment me porte à vous donner aussi toute ma confiance. L'intérêt que vous semblez prendre à mon sort l'autorise. Daignez employer votre art pour convaincre mon tuteur que son fils n'est peut-être pas aussi coupable qu'il a le droit de le penser.

LE BARON.

Que pourraient les discours d'un étranger, quand j'ai par-devers moi des preuves de son ingratitude et de sa perversité.

LE TROUBADOUR.

Ce n'est pas par des discours que je veux essayer de vous convaincre; c'est en vous présentant le tableau de ses erreurs passées, que je veux attirer sur lui votre pitié.

LE BARON.

Par le tableau de ses erreurs! je ne vous entends pas. Quoi! vous pourriez, ramenant le passé, me représenter mon fils....

LE TROUBADOUR.

Dans les principales actions de sa vie: je porterai l'illusion à un tel degré, que vous croirez voir ses traits, entendre sa voix. Dans trois tableaux qui se succéderont assez rapidement, je vous le montrerai en proie à l'extravagance de ses passions, se livrant à tous les égarements. Bientôt, victime de la perfidie, il vous intéressera; vous le plaindrez, et vous lui pardonnerez peut-être.

LE BARON, *à part.*

Aurait-il, en effet, ce pouvoir?

ERMANCE.

Comment! il se pourrait qu'Edmond parût à nos yeux?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Eh! non, mademoiselle, c'est quelque jeune démon qui prendra sa figure.

LE TROUBADOUR.

Et voulez-vous aussi, madame Débora, que quelque diable prenne la forme de votre Zerbelin?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Et pourquoi ne serais-je pas aussi hasardeuse que mademoiselle? Il est certaine figure qu'un diable doit toujours prendre s'il veut nous plaire.

LE TROUBADOUR.

Eh bien! soyez contente; vous le verrez.

LE BARON.

C'est en vain que je réfléchis au prodige que vous m'annoncez; il passe mon intelligence. Quoi! je croirai voir mon fils?...

LE TROUBADOUR.

Vous croirez le voir, entendre sa voix. C'est à son départ de la maison paternelle, c'est dans l'instant de son arrivée dans la première hôtellerie, qu'Edmond va paraître à vos regards; mais bientôt mon art, qui ne connaît aucun obstacle, vous fera suivre cet imprudent, au milieu de la capitale, dans le tumulte des fêtes et des plaisirs.

LE BARON.

Jamais rien de semblable.... Vous m'étonnez de plus en plus.

ERMANCE.

Moi, j'ignore jusqu'où votre art peut s'étendre; mais, s'il est vrai que vous puissiez nous rendre témoins d'un tel prodige, ne perdez pas un instant, généreux troubadour; et faites-nous connaître une illusion qui peut rompre mon hymen, désarmer un père outragé, et rendre Edmond à notre amour.

LE BARON, au troubadour.

Vous me forcez d'en convenir, je partage son impatience.

LE TROUBADOUR.

Je suis prêt à vous satisfaire; quelques instants me suffisent; mais, pendant la durée de ce prestige, quel que soit le trouble de vos esprits, jurez-moi que vous garderez le plus profond silence. La moindre parole peut devenir fatale à l'indiscret....

LE BARON.

Nous vous promettons le silence le plus religieux.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Avec la meilleure volonté de parler, la peur seule saura bien m'en empêcher.

LE TROUBADOUR.

Je compte sur vos promesses. Entrez dans cette grande salle. Tout est disposé pour vous y recevoir.

LE BARON.

Soit; je vous obéis.

ERMANCE.

Une émotion de crainte et de plaisir....

MADEMOISELLE DÉBORA.

C'est malgré moi; mais je tremble de tous mes membres.

SCÈNE VIII.

LE TROUBADOUR, LEUR PARLANT DE LA PORTE.

Je vous rejoins à l'instant (*Il revient sur l'avant-scène.*) Bon! leur esprit est préparé comme je le désire;

ils s'imaginent une vision surnaturelle.... Mais, si je ne me suis point trompé, cela doit avoir un effet magique. Peuvent-ils concevoir un art qui, dit-on, fut connu des anciens; mais dont à peine j'ai quelque idée!.... O mon cher Edmond! on est bien loin de soupçonner que toi-même.... Qu'il me serait doux et glorieux que le premier essai de cet art, que je veux introduire en France, pût contribuer à te rendre aujourd'hui le cœur d'un père et d'une amante!... Mais il est temps d'aller retrouver mes compagnons et mes amis, et surtout de les encourager à bien faire.... On m'appelle!.... Je suis à vous.

(Le théâtre change. Au lieu du rideau ordinaire de l'avant-scène, il en tombe un autre qui paraît fait d'une étoffe du temps. Il s'ouvre comme celui d'une alcove.)

ZERBELIN, sortant par le milieu du rideau, et regardant au milieu de la salle.

D'abord, voyons si le baron et sa fille sont placés ainsi que je le désire?... Bien! je les vois là-bas, ainsi que mademoiselle Débora; mais il me semble qu'il est entré dans la salle beaucoup de monde; n'importe, je ne ferai sortir personne : seulement, je prie mon auditoire d'imiter le seigneur de Beaumanoir; il m'a promis le plus grand silence pendant la durée des trois tableaux, et je suis certain qu'il tiendra sa parole. Si l'on parle, si l'on fait du bruit, plus d'intérêt, plus d'illusion : le troubadour aura cessé d'être sorcier..... Mais il est temps de commencer.... (*S'avançant vers le rideau.*) O vous, qui devez obéir à ma voix, et qui, comme moi, voulez surprendre, amuser, attendrir.

rapprochant les temps et les lieux, faites paraître aux yeux d'un père et d'une amante l'imprudent Edmond, ses amis, et faites connaître en même temps et ses erreurs et ses regrets.

(Il rentre par un côté du théâtre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre d'auberge.

SCÈNE I.

FLORESTINE, CAMILLE.

CAMILLE, à Florestine qui regarde par une croisée.

Ne crois-tu pas apercevoir sur cette route une litière suivie de plusieurs mulets....?

FLORESTINE.

Non, madame, je ne vois rien; mais qui donc attendez-vous avec tant d'impatience? Quoi! lorsque Paris vous réclame; quand mille plaisirs vous y appellent, vous restez dans une misérable auberge: que diront vos admirateurs? monsieur de Grandpré, le Sénéchal, le galant chevalier d'Arbois....?

CAMILLE.

Ce qui m'arrête ici? le désir de faire une bonne action. Je veux sauver un jeune homme de sa perte.

FLORESTINE.

C'est en effet une belle action que je voudrais bien partager avec vous. Et quel est ce jeune damoiseau qui vous inspire tant d'intérêt?

CAMILLE.

C'est le fils du seigneur de Beaumanoir dont la richesse et la haute noblesse sont connues de tout le monde.

FLORESTINE.

Oui, j'en ai beaucoup entendu parler à l'un de vos anciens amis, le comte de Viveau.

CAMILLE.

C'est d'après ses conseils que tu me vois en ces lieux. Il est, dit-il, très-attaché au jeune Edmond, dont les passions sont extrêmes; il craint qu'elles ne l'entraînent hors de la route que doit suivre un gentilhomme; il redoute son inexpérience, et il m'a priée de l'éclairer sur les piéges que l'on tend toujours à la jeunesse.

FLORESTINE.

Il ne pouvait pas choisir un plus aimable guide; veuve, riche, belle, vous avez tout ce qui peut séduire, entraîner et fixer.

CAMILLE.

Oui, mais avec tous ces avantages, si je m'offrais à lui, comme devant l'éclairer, et le conduire dans le monde, il pourrait faire peu de cas de mes avis. Je crois qu'il vaut mieux que le hasard seul paraisse former notre liaison; et, pour obtenir plus de droits sur son esprit, je dois essayer de captiver son cœur.

FLORESTINE.

Essayer! Ah! je vous garantis déja notre damoiseau amoureux fou. Et monsieur votre oncle, le baron allemand, est-il instruit de vos projets?

CAMILLE.

Ah! tu sais fort bien que je ne dépends pas de lui; et si je consens qu'il m'accompagne dans mes voyages, c'est qu'une veuve de mon âge a toujours besoin d'avoir près d'elle un protecteur titré.

FLORESTINE.

Il fait bien d'être titré; car je ne lui connais pas d'autres qualités. Il n'aime, je crois, que deux choses: le vin et le jeu. Il a raison; il boit sans s'enivrer, et joue tous les jours sans perdre. Rappelez-vous ces deux jeunes gens qui, la veille de notre départ...

CAMILLE.

Je conviens qu'il est heureux; mais tu es depuis trop peu de temps à mon service pour nous juger tous.

FLORESTINE.

Pardonnez-moi, madame, je vois que nous nous conviendrons parfaitement. Donnez-moi seulement toute votre confiance; et vous verrez que je suis digne d'être de moitié dans vos belles actions.

CAMILLE.

Je te crois en effet assez d'esprit pour m'apprécier. Conduis-toi bien avec moi; et je ferai ta fortune. Que dis-tu de mon écuyer?

FLORESTINE.

Que c'est un grand gaillard bien bâti, qui paraît faire le plus grand cas de sa maîtresse; car, telle est son admiration pour vous, qu'il est toujours prêt à soutenir en champ clos que vous êtes la plus belle, comme la plus vertueuse des femmes.

CAMILLE.

Eh bien! s'il te plaît, un jour je veux...

(On entend un accord de harpe, puis chanter un couplet.)

Au dieu des vers rendons hommage,
Et d'amour fuyons le poison :

Si le temps rend l'amour volage,
Et fait d'un ange un vrai démon;
Sur lui le vin a l'avantage
Que plus vieillit et plus est bon.

Qu'entends-je? c'est sans doute quelque troubadour que le hasard...

FLORESTINE.

Non, madame, je m'en suis informé. C'est un jeune écuyer qui revient de la Terre-Sainte, et qui a le talent de bien trouver. Tenez, le voici.

CAMILLE.

Il n'est pas mal au moins cet écuyer.

SCÈNE II.

ZERBELIN, CAMILLE, FLORESTINE.

ZERBELIN, entre en chantant.

Ah! pardon, mesdames, je ne vous voyais pas.

FLORESTINE.

Eh! que vous ont donc fait les dames pour que dans vos chants vous les maltraitiez aussi cruellement.

ZERBELIN.

Ce qu'elles m'ont fait! elles m'ont plu... trop long-temps.

CAMILLE.

Ah! c'est-là leur défaut?

ZERBELIN.

Elles m'ont trompé... trop souvent.

FLORESTINE.

Quel grand malheur!

ZERBELIN.

Elles ne me tromperont plus.

FLORESTINE.

Ne jurez de rien.

ZERBELIN.

Je défie la plus aimable, la plus adroite....

FLORESTINE.

Ne nous défiez pas.

ZERBELIN.

En effet, je vous crois très-redoutables pour les jeunes gens sensibles ; mais moi, comme le nocher après plusieurs naufrages, je puis braver les écueils. S'ils ont renversé ma fortune, ils m'ont donné de l'expérience. Ruiné par les belles, je suis allé combattre les Sarrasins ; battu par eux, je reviens dans ma patrie : ne voulant plus faire l'amour, je le chante. Troubadour et guerrier, je n'ai d'autre bien que ma harpe et mon épée ; d'autre ambition que d'acquérir un peu de gloire, et de conserver ma gaîté.

CAMILLE, à part.

Le singulier homme ! — La tournure de votre esprit me plaît, je suis certaine que vos chants doivent séduire. Vous vous dites troubadour ; prenez cet or, et chantez.

ZERBELIN.

Vous êtes jolie, vous vous dites femme de qualité ; gardez votre or, je ne chanterai pas.

CAMILLE.

Quelle fierté !

ZERBELIN.

Ne savez-vous pas qu'un troubadour a comme les jolies femmes ses jours de caprice.

FLORESTINE, bas à Camille.

Madame, le jeune damoiseau, suivi de beaucoup de domestiques, entre dans la cour de l'auberge.

CAMILLE, bas à Florestine.

Il suffit. Évitons maintenant sa présence : j'ai mes projets. Ce troubadour m'inquiète; son esprit est méchant, il faut l'éloigner.

FLORESTINE.

Ou le séduire; j'en fais mon affaire. (*A Zerbelin.*) Adieu, gentil troubadour; quelque peu galant que vous ayez été pour nous, je n'en chercherai pas moins l'occasion de deviser avec vous.

(Elle rentre avec sa maîtresse.)

SCÈNE III.

ZERBELIN, SEUL.

Ah! madame la comtesse, à votre beauté, à votre magnificence je soupçonnerais.... Cependant mes conjectures peuvent être fausses. Cette dame voyage avec une nombreuse suite. Quel motif d'ailleurs pourrait la retenir ici, dans une auberge? il faudrait donc que l'amour, ou plutôt l'intérêt...Mais quel bruit... Un jeune homme... si on l'attendait ici?.. Bien, ce serait une intrigue à deviner. Comme les folies de ce monde ne sont pas ce qui m'amuse le moins, je crois avoir bien rempli ma journée, quand j'ai trouvé quelque occasion de rire.

SCÈNE IV.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND, en entrant, suivi de plusieurs domestiques.

Que l'on prenne soin de mes bagages; que l'on se dispose à me servir : et pour moi, pour mes gens, grande chère et grand feu!

ZERBELIN, sans être vu.

Voilà ce qui s'appelle s'annoncer grandement.

EDMOND.

Que je suis heureux! non jamais journée ne m'a paru plus belle. Voyager pour la première fois, découvrir les sites les plus pittoresques, inconnus jusqu'à présent à mes regards, libre, indépendant de tout devoir, de toute gêne. Il semble que, de l'instant où je me suis trouvé mon maître, la nature ait pris à mes yeux un nouvel éclat; je trouve plus de verdure aux champs, plus de brillant aux fleurs, enfin j'ai repris un nouvel être.

ZERBELIN, à part.

Quel enthousiaste!

EDMOND.

Quel avenir s'ouvre devant moi! De la jeunesse, un grand nom, une fortune considérable: que me manque-t-il pour être heureux!

ZERBELIN.

Ce que je possède, moi : le secret d'être content de tout.

SCÈNE V.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND, à part.

Mais un étranger! Je ne l'avais pas vu?

ZERBELIN, à part.

Il me regarde avec intérêt.

EDMOND, à part

Il a l'air noble et spirituel.

ZERBELIN, à part.

Je ne sais pourquoi ce jeune homme m'inspire un secret penchant.

EDMOND, à part.

Tout dans ses traits annonce la bonté. Si j'avais un ami, je voudrais qu'il lui ressemblât.

ZERBELIN, à part.

Je désire lier connaissance avec lui. Saluons-le d'abord.

(Il le salue.)

EDMOND, courant à lui.

Ah! monsieur! vous me prévenez. C'est moi qui voulais vous prouver le premier que je dois rendre grace au hasard qui me fait trouver avec vous.

ZERBELIN.

Les voyageurs ne tiennent pas à la cérémonie. L'isolement les rapproche; et un seul coup d'œil suffit pour établir entre eux une liaison qui dure.... autant que le voyage.

EDMOND.

Si j'en crois les sentiments que vous m'inspirez, la nôtre doit durer davantage.

ZERBELIN.

Comment ai-je mérité cet intérêt?

EDMOND.

On ne se rend point compte de ce que l'on éprouve; mais, sans le savoir, on est entraîné; et telle est la vérité de ces secrètes sympathies, qu'il ne tiendrait qu'à vous que nous fussions amis pour la vie.

ZERBELIN.

Amis! comme vous y allez! Peut-être lorsque vous me connaîtrez davantage...

EDMOND.

Non, je suis convaincu que vous êtes un homme estimable. Cela se voit sur la physionomie.

ZERBELIN.

Écoutez, je n'aime pas à donner des conseils; mais, si vous voulez m'en croire, ne vous fiez pas aux physionomies.... surtout à celles des femmes.

EDMOND.

Oh! je sais qu'il faut de la prudence, et je me garderais bien de dire à tout autre qu'à vous quel est le motif qui me fait voyager.

ZERBELIN.

Oh! je m'en doute, l'ennui de la maison paternelle.

EDMOND.

Et le désir d'apprendre; de voir, de connaître et de juger les hommes.

ZERBELIN.

Comment donc; mais vous allez voyager en philosophe?

EDMOND.

Je n'ai pas d'autre projet. J'éprouvais un désir si violent de courir le monde, que ni l'amour que m'inspire mon aimable Ermance, ni la tendresse de mon père, ne pouvaient calmer cette inquiétude qui me dévorait en secret. Je me transportais toujours en idée dans ce monde brillant de la capitale, au milieu d'une cour galante; enfin, emporté par cette ardeur qui me consumait, parvenu à l'âge qui me donnait le droit de réclamer les biens de ma mère, j'ai prié mon père de m'en rendre le maître, de me permettre de sortir de la sphère étroite où m'enchaînait sa volonté. Il m'a représenté vainement qu'il craignait l'ardeur de mes passions; je n'ai rien écouté, j'ai pressé, supplié; et j'ai enfin obtenu le droit de m'appartenir, de vivre pour moi, pour mes amis et pour le plaisir.

ZERBELIN, à part.

Oh! quels brillants projets! et de ce pas, vous allez chercher le plaisir....

EDMOND.

A Paris, où j'espère arriver avec éclat: trois mulets chargés d'or, des lettres de crédit, enfin tout le bien de ma mère, qui était considérable, me mettent dans l'agréable position de briller et de faire des heureux.

ZERBELIN.

Vous avez des mulets chargés d'or; savez-vous qu'en

arrivant à Paris on fera bien des politesses à vos mulets... et à vous aussi?

EDMOND.

Savez-vous, monsieur l'étranger, que vous avez l'air bien goguenard? il n'importe: vos manières me plaisent. Il faut venir avec moi; vous m'aiderez de vos conseils; vous partagerez ma fortune, mes plaisirs; oui, je possède tout ce qui peut rendre heureux; mais il me manque un ami, et je veux que vous soyez le mien.

ZERBELIN.

Vous êtes riche, vous n'en manquerez pas : vous en aurez presque autant que de doublons.

EDMOND.

Oh! tous les hommes ne me conviennent pas; je veux être prudent dans ma conduite.

ZERBELIN, en riant.

Il y paraît; il n'y a pas dix minutes que vous me voyez, et vous venez de me conter toutes vos affaires.

EDMOND, étourdiment.

Mais vous êtes un homme sûr, vous?

ZERBELIN.

Vous devez le croire, c'est la première fois que nous nous trouvons ensemble. Cependant soit dit sans me flatter, vous pourriez faire de plus mauvaises connaissances; ainsi, vous voulez m'emmener à Paris; mais n'avez-vous pas, pour vous y accompagner, quelque homme plus sage?...

EDMOND.

Qu'en ai-je besoin. Cependant j'avais compté sur

l'un de nos aimables voisins qui a beaucoup voyagé, et dont les récits m'avaient enchanté; mais le comte de Viveau n'a pu quitter ses terres.

ZERBELIN.

Le comte de Viveau! je le connais. Et c'est votre voisin? Seriez-vous donc le fils unique de ce bon et brave seigneur le sire de Beaumanoir?

EDMOND.

C'est le nom de mon père. L'auriez-vous connu?

ZERBELIN.

Oui, j'ai connu cet homme respectable; j'étais bien jeune alors.

EDMOND.

Tant mieux! vous ne pouvez plus refuser d'être mon ami.

ZERBELIN.

Vous allez toujours d'un train..... Eh bien! nous verrons.

EDMOND.

Quoi! vous consentiriez à ne plus me quitter!

ZERBELIN.

Ma foi, toute réflexion faite, je ne sais pas pourquoi je refuserais vos propositions. Nous pouvons, je crois, très-bien nous arranger: vous ignorez le monde, je le connais; vous êtes vif, enthousiaste, moi je suis calme, observateur; vous cherchez le plaisir, moi je le trouve toujours: c'est vous qui devez finir par m'avoir des obligations.

EDMOND.

Sans parler des conseils que vous me donnerez...

ZERBELIN.

Et que vous ne suivrez pas.

EDMOND.

Mais voyez comme le ciel favorise tous mes désirs : j'ai voulu être libre, je le suis; il me manquait un aimable compagnon de voyage, et le hasard me fait vous rencontrer. Donnez-moi votre main, et croyez que vous avez un ami pour la vie.

ZERBELIN.

Pour la vie, soit! et même au-delà, si cela vous convient... Ah! ah! ah!

EDMOND.

Vous riez toujours.

ZERBELIN.

C'est d'une idée qui me passe par la tête. Convenez, seigneur, que vous seriez fort embarrassé si on vous demandait, en ce moment, le nom de votre nouvel ami.

EDMOND.

Eh bien! mais.... vous vous appelez.... Eh! qu'importe le nom! On le sait toujours; il suffit que les caractères se conviennent.

ZERBELIN.

Oui, oui, cela suffit. Cependant comme un nom peut être quelquefois utile, il est bon que vous sachiez que je m'appelle *Zerbelin*, jadis page d'un prince troubadour : je l'ai suivi dans la Palestine; c'est à lui que je dois le goût du gentil parler, du bien trouver...

EDMOND.

Vous êtes troubadour! Oh! mon ami Zer... Zerbin...

Zerbelin, que je vous embrasse; nous deviserons ensemble : j'ai aussi quelque teinture de la gaie science.

ZERBELIN, en riant.

Oui, je vous crois aussi savant qu'un jeune homme de votre qualité.

EDMOND.

Et comment avez-vous donc connu mon père?

ZERBELIN.

En partant pour le saint lieu, le prince que j'avais l'honneur de suivre s'arrêta quelque temps chez le vieux seigneur de Viveau. Et la demoiselle Débora vit-elle toujours?

EDMOND.

Toujours des prétentions à la beauté; toujours parlant, radotant, médisant, mais du reste la meilleure femme du monde.

ZERBELIN, souriant.

Oh! je la connais mieux que vous.

SCÈNE VI.

EDMOND, ZERBELIN, UNE FILLE D'AUBERGE.

LA FILLE D'AUBERGE.

Mon jeune seigneur, en entrant vous avez demandé grande chère et grand feu?

EDMOND.

Sans doute. Les mêts les plus délicats, les vins les plus délicieux... Deux couverts promptement; pour mon ami, pour moi. — Mon cher Zerbelin, que je suis heureux de notre rencontre; nous ne nous quit-

terons pas; nous allons vivre comme deux frères.... (*A la fille.*) Eh bien! que faites-vous là? Et notre souper? Songez-y donc.

LA FILLE D'AUBERGE.

C'est qu'il y a une petite difficulté.

EDMOND.

Comment! une difficulté?

LA FILLE D'AUBERGE.

Ce n'est qu'une bagatelle. Le maître m'a prié de vous dire qu'il n'avait absolument rien dans la maison.

EDMOND.

Comment rien? Je meurs de faim. Quelle est donc cette hôtellerie?

LA FILLE D'AUBERGE.

Oh! grace au ciel, elle est bien fournie.

EDMOND.

Il y paraît.

LA FILLE D'AUBERGE.

C'est une belle dame qui sera cause de votre jeûne; une grande comtesse qui a retenu toutes les provisions pour sa table et celle de sa suite.

ZERBELIN.

Ah! c'est cette comtesse?.. Ne vous désespérez pas, sire Edmond... Cette dame est extrêmement polie, et je gage qu'elle va vous inviter ce soir à lui tenir compagnie.

EDMOND.

Non, je ne vous quitterai pas. Que m'importent toutes les comtesses du monde! Mais je vois un moyen

d'arranger les choses. Si cette comtesse est aussi polie que vous le dites, elle ne refusera pas de nous céder quelques-uns des mêts de sa table. (*A la fille.*) Allez l'en prier de ma part.

LA FILLE D'AUBERGE.

Je m'y rends de bon cœur ; car, en vérité, ce serait dommage qu'un si gentil damoiseau se couchât sans souper.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND.

Mais cette dame voyage donc avec un grand train, pour s'emparer ainsi de toute une maison. Comment nomme-t-on cette étrangère ?

ZERBELIN.

Elle prétend être née en Italie, et se fait appeler la comtesse Torsini.

EDMOND.

La connaissez-vous ? lui avez-vous parlé ? est-elle belle, aimable ?

ZERBELIN.

Oh ! ce n'est pas la beauté qui lui manque.

EDMOND.

Vous avez bien l'air d'en penser du mal. Vous la croyez peut-être de ces femmes de qualité...

ZERBELIN.

Oui, de ces femmes de qualité qui parlent toutes

les langues, qui sont de tous les pays, et qui appartiennent à toutes les grandes maisons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, ZERBELIN, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER, à Edmond.

J'ai sans doute l'honneur de parler à l'illustre voyageur qui vient d'arriver à l'instant.

ZERBELIN.

Oui, c'est l'illustre voyageur qui a fait à votre comtesse une demande...

EDMOND.

Peut-être indiscrète.

L'ÉCUYER.

C'est par ses ordres que je viens prier ce gentilhomme de lui faire l'honneur de souper avec elle.

EDMOND.

Il faut que mon ami le partage.

ZERBELIN, en riant.

C'est un honneur auquel je n'osais aspirer.

L'ÉCUYER.

Comme madame la comtesse va, selon son usage, passer dans cette salle, avec M. le baron son oncle, c'est à elle-même que monsieur voudra bien faire connaître son refus.

ZERBELIN.

Comment une femme de son rang peut-elle se compromettre, en paraissant dans une salle commune aux voyageurs!

L'ÉCUYER.

C'est celle qu'elle préfère, tandis que chez elle on prépare la table.

ZERBELIN, à part.

Tout ceci m'a bien l'air d'une rencontre méditée. Tant mieux! cela me promet des aventures...

L'ÉCUYER, à des domestiques qui l'ont suivi.

Vous autres préparez ce tapis, vous savez que voilà l'heure à laquelle M. le baron fait sa partie.

ZERBELIN.

Ah! l'on va donc jouer! (*A part.*) Diable! ceci devient sérieux. Est-ce que madame la comtesse voudrait attaquer le cœur et la bourse tout à la fois. (*Haut.*) Je ne sais pas si je me trompe, mais je soupçonne que dans cette hôtellerie vous paierez bien votre écot... et plus je réflechis...

EDMOND.

Que pensez-vous donc?

ZERBELIN.

Bien des choses. On a des projets. Parbleu! il y aurait un bon tour à jouer à madame la comtesse: ce serait de partir à l'instant.

EDMOND.

Quoi! pendant la nuit! J'emporte beaucoup d'or, et les routes sont peu sûres.

ZERBELIN.

Vous craignez pour votre argent; ailleurs que dans les bois vous pourriez bien être dévalisé, mais par des fripons très-honnêtes gens.

SCÈNE IX.

EDMOND, ZERBELIN, CAMILLE, le BARON, L'ÉCUYER.

EDMOND, vivement à Zerbelin.

Ah! la belle femme! quel éclat! quelle noblesse.....

LE BARON, à Camille.

Che suis de votre avis matame la comtesse.

EDMOND, allant à Camille.

Madame, permettez que je vous remercie de l'agréable invitation....

CAMILLE.

Que vous acceptez, sans doute. Je suis réellement fâchée que mon pourvoyeur ait porté la famine dans cette auberge; mais vous savez comme sont nos gens, ils ne voient que leurs maîtres; cependant je leur saurai bon gré de l'excès de leur zèle, puisque je lui devrai l'avantage de faire connaissance avec un gentilhomme de votre mérite.

EDMOND.

Madame, je suis confus de tant de politesses : j'accepte avec reconnaissance, si toutefois vous voulez bien me permettre de faire jouir mon ami de la faveur que vous voulez bien m'accorder.

CAMILLE, avec mépris.

Ce troubadour est votre ami? je ne m'en serais pas douté.

ZERBELIN.

Moi, je me doute, madame la comtesse, de beau-

coup de choses, et si vous me permettiez de vous dire...

LE BARON.

Pien des partons. Che n'entendre pas; mais pourquoi, comtesse, prier tout le monte pour ly soupir, sans savoir si ly soupir peut l'y être pour tout le monte.

ZERBELIN.

Bien parlé, monsieur le baron; mais rassurez-vous. (*Le contrefaisant.*) Moi n'y fouloir pas soupir avec tout le monte.

LE BARON.

Monsir! che....

EDMOND.

Mais, Zerbelin, que dites-vous donc? Ne voyez-vous pas que ce gentilhomme n'entend pas le français.

ZERBELIN.

Bon! je crois monsieur le baron grec dans toutes les langues.

LE BARON.

Che n'entendre pas. Écuyer, montame la comtesse fouloir faire son petite partie.

CAMILLE.

Ah! mon cher oncle, c'est vous qui le désirez, car vous savez que je n'aime pas le jeu.

ZERBELIN.

Oh! mon dieu, non! madame la comtesse ne joue que pour faire jouer les autres.

EDMOND.

Et quel est donc le jeu de M. le baron?

CAMILLE.

Est-ce que vous auriez cette dangereuse passion? Ah! prenez-y garde! elle a conduit bien des jeunes gens à leur perte.

ZERBELIN.

Madame la comtesse en a vu, je parie, beaucoup d'exemples.

CAMILLE.

On ne voit que cela dans le monde.

EDMOND.

Oh! je n'ai pas le goût du jeu; mais lorsque par hasard je m'y mets, je n'y connais pas d'homme plus heureux.

LE BARON.

Je choue bien différemment : je perds touchours.

ZERBELIN.

C'est à cause de cela que vous allez proposer une partie à ce jeune seigneur.

LE BARON.

Bien des partons. Che n'entendre pas. — Allons, fenez, ma chère nièce.

CAMILLE, bas à Edmond.

Allons, puisqu'il le faut.

EDMOND.

Je vois que cela vous contrarie. Si je savais vous rendre ce jeu moins ennuyeux, je vous proposerais de partager votre fortune.

CAMILLE.

Votre idée est excellente. Nous serons de moitié.

ZERBELIN.

Ah ! vous allez jouer... C'est bien.

EDMOND.

Je mets une bagatelle avec madame.

CAMILLE, *jouant.*

Vous nous blâmez, monsieur le troubadour, et vous avez raison. Que voulez-vous? ce cher oncle, quand il ne joue pas, meurt d'ennui.

ZERBELIN.

Comment! le jeu est nécessaire à l'existence de M. le baron?

LE BARON.

Qu'est-ce que dit monsir le troubadour, che n'entendre pas.

CAMILLE, *d'un ton caressant à Zerbelin.*

C'est aussi votre faute. Je suis sûre que vous avez un talent admirable; et si vous aviez daigné nous en faire jouir....

EDMOND, *vivement.*

Oh! en effet cela serait charmant! ce jeu ne demande point d'attention, nous pourrions vous entendre. Ah! je vous en supplie, Zerbelin, par l'amitié qui nous unit...

CAMILLE.

Il m'a tantôt refusé, et je crains bien... (*A Edmond.*) Nous avons gagné.

EDMOND, *occupé du jeu.*

Encore! la fortune nous favorise.

ZERBELIN.

Elle vous trahira bientôt. Mais puisque vous désirez

que je chante, j'y consens. Vous m'inspirez quelques couplets qui pourront convenir à la circonstance.

CAMILLE.

Je suis sûre que vous êtes un troubadour très-moral (*A part.*) et très-ennuyeux.

EDMOND, occupé du jeu.

Oh! ce coup est piquant. Je ne m'attendais pas à le perdre.

ZERBELIN, chante un premier couplet.

A gentil oiselet
Moineau, dans son langage,
Dit : Prends garde au filet
Tendu dans le bocage;
Écoute avec froideur
Chant d'amour qui t'appelle;
Ce chant de tourterelle
Te guide au lacs trompeur
De l'oiseleur.

EDMOND.

C'est singulier; je perds avec beau jeu.

CAMILLE.

Vous êtes vraiment trop malheureux. Jouez seul, si vous le voulez, pour moi je me retire.

EDMOND.

Je triple la somme.

ZERBELIN.

Eh bien! vous perdrez une triple somme.

EDMOND.

Chantez toujours, mon ami, je vous écoute.

ZERBELIN, chante le second couplet.

L'imprudent oiselet,
Pour se joindre au ramage,
Va se prendre au filet
Qu'évite un oiseau sage :
De ce piége trompeur
Heureux s'il se dégage
En laissant son plumage
Au lacet ravisseur
De l'oiseleur.

EDMOND, après le couplet.

Comment, j'ai perdu!

LE BARON, ramassant l'argent.

Bien des partons de la liberté grande...

CAMILLE, avec un faux intérêt, à Zerbelin.

Invitez ce jeune homme à quitter: il joue d'un malheur affreux.

ZERBELIN.

Quel bon cœur vous avez! Que vous êtes prudente!

EDMOND.

Oh! vous me tiendrez tout cet or. Le double, si vous voulez...

ZERBELIN.

Sir Edmond, ne voyez-vous pas?...

EDMOND.

Laissez-moi.... je...

ZERBELIN.

(*A part.*) Il a perdu la tête. (*Prenant les dés que*

le baron vient de lancer.) Vous avez là des dés qui gagnent toujours, M. le baron.

EDMOND.

Que dites-vous donc, Zerbelin?

ZERBELIN.

Je dis que si vous aviez les dés de M. le baron, c'est lui qui perdrait.

CAMILLE.

Que signifie ce soupçon?

ZERBELIN.

Ne faites pas attention à tout cela, madame la comtesse.

CAMILLE.

Mais, mon oncle?

ZERBELIN.

Vous savez bien qu'il n'entend pas le français.

LE BARON.

Moi fouloir chouer! fous me rendre les dés.

ZERBELIN.

Non; je les garde pour gagner à la manière de M. le baron.

CAMILLE.

Comment! Vous osez croire... quelle horreur! il est impossible que mon oncle supporte un tel outrage.

ZERBELIN.

Vous ne connaissez pas M. le baron. Il prendra cela pour une plaisanterie.

EDMOND.

Mais, Zerbelin....

CAMILLE.

Oser soupçonner sa probité!

ZERBELIN.

Moi, madame, j'y crois autant que vous. Ce sont ses dés qui appartiennent à un fripon.

LE BARON.

Che n'entendre pas! mais che vois bien que fous fouloir m'insulter.

CAMILLE, au baron.

Ah! de grace, ne vous emportez pas.

ZERBELIN.

Vous allez lui en donner l'envie.

LE BARON.

Si fous l'y étiez un chentilhomme de noplesse...

ZERBELIN.

Toute petite qu'elle est, vous troqueriez bien votre noblesse contre la mienne.

CAMILLE.

Il nous outrage de plus en plus.

LE BARON.

Calmez-vous, mon petit nièce, temain fouloir prendre venchance.

CAMILLE.

Quels malheurs je prévois.

LE BARON.

Che suis en colère.

ZERBELIN.

Non, non; vous êtes très-calme.

LE BARON.

Che suis furieux!

ZERBELIN.

Rien n'est plaisant comme la fureur d'un baron allemand.

LE BARON.

Je veux tuer fous.

CAMILLE.

Ah! mon oncle! Seigneur Edmond, vous ne connaissez pas le baron, il est terrible!

ZERBELIN.

C'est le meilleur homme du monde.

LE BARON, *tirant son épée.*

Par la mort! par le sang! tartefle!...

CAMILLE, *l'empêchant de tirer l'épée.*

Mon oncle! qu'allez-vous faire? — Aidez-moi, seigneur Edmond... calmons-le.

ZERBELIN, *riant.*

Ah! ah! ah! la drôle de figure!

CAMILLE.

Rentrez; je vous en supplie.

EDMOND.

En effet, M. le baron...

CAMILLE.

Venez! au nom de l'amitié que vous avez pour moi.

LE BARON.

Che rentre, mais temain sera... temain. Oui, che tuerai un troubadour avant le déjeuner.

SCÈNE X.

ZERBELIN, seul.

Comment! Edmond sort avec l'aimable société. Ah! comtesse, vous en savez plus que moi! En dépit de l'assaut que j'ai livré à votre baron, vous m'emmenez un prisonnier. Je prévois tout ce qui va se passer là dedans. La comtesse va d'abord débuter par des évanouissements, dans lesquels elle déploiera tout l'avantage de ses charmes; puis après on s'attendrira, on pleurera; et l'on sait ce que peuvent les larmes sur un jeune cœur bien innocent. Pauvre enfant! moi qui vois ordinairement toutes les sottises de ce monde avec assez d'indifférence, je me sens piqué. D'ailleurs j'ai connu le noble père d'Edmond, il m'intéresse, il veut que je sois son ami; c'est plus qu'il n'en faut pour déclarer la guerre à tous les barons allemands. Mais voici la digne confidente de la comtesse, tâchons d'abord de connaître la situation de l'ennemi?

SCÈNE XI.

ZERBELIN, FLORESTINE.

FLORESTINE.

Ah! je suis bien en colère contre vous; ma maîtresse vient de se trouver mal, et sans les soins de ce bon jeune homme, je crois qu'elle en mourrait.

ZERBELIN.

Non, je suis tranquille; elle n'en mourra pas.

FLORESTINE.

Ah! mon dieu! qui croirait qu'avec une figure comme la vôtre on fût aussi barbare.

ZERBELIN.

Oh! j'en conviens; je suis un homme féroce, surtout pour les barons. Mais connaissez-vous le motif de notre querelle?

FLORESTINE.

Je n'en ai entendu parler que confusément. Tout ce que je sais, c'est que M. le baron est dans une grande fureur. Il a dit, dans son baragouin, qu'il vous tuerait demain.

ZERBELIN.

En ce cas, je suis bien fâché de ne lui avoir pas ce soir coupé les oreilles.

FLORESTINE.

Comment, les oreilles d'un baron! Est-ce que cela se voit quelquefois?

ZERBELIN.

Ah! c'est qu'il y a des barons qui ne sont point du tout barons.

FLORESTINE.

Mais c'est l'oncle de ma maîtresse.

ZERBELIN.

Aussi, je le crois tout aussi noble qu'elle. Y a-t-il long-temps que vous êtes à son service?

FLORESTINE.

Depuis très-peu de temps.

ZERBELIN.

Tant mieux pour vous. Je serais fâché qu'une aussi jolie personne...

FLORESTINE.

Ah! monsieur le troubadour... vous me flattez.

ZERBELIN.

Non. De par saint Jacques! je ne vis jamais d'yeux plus expressifs. Oui, il y a dans vos regards une vivacité décente...

FLORESTINE.

On me l'a dit quelquefois.

ZERBELIN.

Vous m'avez inspiré un tendre intérêt à la première vue; mais cette comtesse...

FLORESTINE.

Je suis fort heureuse à son service.

ZERBELIN.

Est-ce que vous ne riez pas quelquefois, en l'appelant madame la comtesse.

FLORESTINE.

Elle est femme de qualité.

ZERBELIN.

En est-elle bien sûre?

FLORESTINE.

Comment! si elle en est sûre!..

ZERBELIN.

Non, c'est que quelquefois on peut se tromper.

FLORESTINE.

Moi, je n'ai jamais rien vu dans sa conduite qui fût blâmable.

ZERBELIN.

Tant pis pour vous : j'aurais eu du plaisir a vous

voir penser comme moi. Le sentiment que vous me faites éprouver est si vif...

FLORESTINE.

Vous m'aimeriez donc bien?

ZERBELIN.

Oui, sans doute, et je sens que cet amour s'augmenterait encore, si vous me donniez des preuves de votre sincérité; si vous me mettiez franchement au courant des affaires de madame la comtesse.

FLORESTINE, à part.

Je crains qu'il ne me tende un piége.

ZERBELIN.

Si vous conveniez avec moi que cet oncle allemand entend fort bien le français; et qu'il est un tant soit peu baron de contrebande.

FLORESTINE.

Je ne puis pas vous dire cela.

ZERBELIN.

Quoi! vous ne direz pas même que les évanouissements de votre comtesse ne sont qu'une ruse pour exciter la sensibilité de mon jeune ami?

FLORESTINE.

Oh! quelle mauvaise opinion vous avez des femmes!

ZERBELIN.

Ah! si vous me montriez de l'attachement, au point de penser tout haut avec moi : je n'aurais plus à désirer que le bonheur de partager votre destinée, de devenir votre heureux époux. (*A part.*) Je vais tout savoir.

FLORESTINE.

Cet espoir de l'hymen, que vous m'offrez, est bien séduisant. (*A part.*) Il me trompe.

ZERBELIN.

Quoi donc! me refuseriez-vous votre main! (*A part.*) Elle va parler.

FLORESTINE.

(*A part.*) Il sourit, le perfide. (*Haut.*) Je vous rends bien justice, vous êtes insinuant; vous tendez vos piéges avec adresse, même avec grace; mais toute étourdie que je suis, je saurai les éviter. Si vous m'aimez, comme vous le dites, partez avec nous pour Paris où j'accompagne ma maîtresse; là, vous me ferez votre cour, et je verrai si vous êtes digne de ma confiance; mais en attendant, aimable troubadour, chantez les rigueurs de votre douce mie.

(Elle va pour sortir.)

ZERBELIN, l'arrêtant.

Encore un mot. Vous m'avez deviné, je vous trompais.

FLORESTINE.

Vous ne m'aimez donc pas?

ZERBELIN.

Je vous estime beaucoup.

FLORESTINE.

J'entends ce que cela veut dire.

ZERBELIN.

Vous ne m'avez rien avoué; mais je n'en sais pas moins quels sont tous vos projets.

FLORESTINE.

Vous êtes un vrai sorcier.

ZERBELIN.

Vous voulez que je vous suive à Paris; eh bien, vous m'y verrez.

FLORESTINE.

Seriez-vous par hasard le gouverneur de sir Edmond.

ZERBELIN.

Il n'a point de gouverneur; mais je veux être son ange gardien.

FLORESTINE.

Vous verrez que quelque jour il enverra promener son ange gardien.

ZERBELIN.

C'est qu'alors le diable se mêlera tout-à-fait de nos affaires.

FLORESTINE.

C'est que vous avez tout à craindre d'un démon fémelle.

ZERBELIN.

Ah! pourtant je puis être aussi adroit : j'ai pour moi l'expérience....

FLORESTINE.

Nous avons la malice.

ZERBELIN.

Joignez à cela la prévoyance, la raison...

FLORESTINE.

N'avons-nous pas les graces, la beauté.

ZERBELIN.

Soit; nous combattrons.

FLORESTINE.

Et vous succomberez... Ah! vous nous défiez! Eh bien, nous vous prouverons que deux femmes l'emporteront toujours sur l'esprit et la prudence de tous les troubadours du monde.

SCÈNE XII.

ZERBELIN, SEUL.

Elle a ma foi raison. Cependant je n'abandonnerai point Edmond; je ferai tout pour le garantir de sa perte. Voilà pourtant comme on s'engage dans les graves affaires; moi, qui toute la vie n'ai fait que la guerre, l'amour et des chansons; je vais me trouver le guide d'un jeune étourdi. Ne devenons pourtant pas trop moraliste, et donnons à la raison le langage de la folie.

SCÈNE XIII.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND, dans une espèce de trouble.

Ah! Zerbelin; c'est vous! Il faut nous disposer à partir. (*Se parlant.*) Que d'esprit! que de graces! qu'elle est touchante dans les larmes!

ZERBELIN.

Je crois que vous parlez de la comtesse. Est-ce qu'elle est encore fâchée contre moi?

EDMOND.

Oh! non, j'ai tout arrangé. Elle est si bonne!...

ZERBELIN.

Le cher oncle ne veut donc plus me tuer?

EDMOND.

Et qui diable peut entendre un mot de ce qu'il dit. Je ne me suis occupé que de la comtesse. Je suis convenu avec elle que votre amitié pour moi vous avait emporté trop loin. C'est en vain; tous les moyens que j'employais, pour vous excuser, ne pouvaient la calmer. Elle savait, disait-elle, que vous aviez le projet de lui enlever mon estime: la crainte de la perdre l'a fait s'évanouir deux fois dans mes bras. Ah! Zerbelin, que n'avez-vous pu la voir dans cet état de trouble et de souffrance, où, la tête penchée sur mon sein, les yeux égarés, les cheveux épars, sa main serrait la mienne! Je n'ai pu résister à ce tableau douloureux, et malgré moi j'ai répandu des pleurs.

ZERBELIN, à part.

L'évanouissement, les pleurs; comme cela fait honneur à ma sagacité!

EDMOND.

Cependant, au milieu de mes inquiétudes, j'ai trouvé que cette pâleur ajoutait encore à ses charmes. Ah! mon ami, quelle taille majestueuse! quel son de voix enchanteur! Ne croyez pas pourtant que cette comtesse, toute belle qu'elle est, m'ait fait oublier mon aimable Ermance; mais on peut rendre hommage à la beauté d'une femme, sans cesser d'être fidèle.

ZERBELIN.

Aussi, je compte beaucoup sur votre fidélité.

EDMOND.

La comtesse, remise par mes soins de son premier trouble, a été la première à calmer son oncle, qui dans sa fureur s'était mis à table, et buvait, en jurant dans son maudit patois; et jusqu'à ce petit écuyer doucereux qui voulait venir venger l'honneur de sa maîtresse.

ZERBELIN.

Je n'ai pas eu l'avantage de voir M. l'écuyer.

EDMOND.

Je le crois bien. Irrité à mon tour de toutes ces menaces, et de certaines expressions qui ne pouvaient vous convenir; j'ai accepté le défi qu'ils voulaient vous offrir, et ma colère était telle...

ZERBELIN.

Bien, bien, mon cher Edmond!

EDMOND.

Oh! dans cet instant, si vous eussiez vu la comtesse se lever de son siége, se placer entre eux et moi, imposer silence à son écuyer, à son oncle même. Enfin, grace à ses soins, elle a tout calmé, tout apaisé; et même, pour la satisfaire, ces messieurs viennent à l'instant de partir pour un château du baron, qu'il a, je crois, dans cette province.

ZERBELIN.

Ils sont partis. Allons, voilà un baron que nous ne reverrons plus. Ah! ah! ah!

EDMOND.

Quel singulier homme vous êtes! Tout vous amuse.

ZERBELIN.

Et votre belle affligée, que deviendra-t-elle?

EDMOND, *timidement.*

Eh bien! nous partons cette nuit même avec elle.

ZERBELIN.

Avec elle?

EDMOND.

Oui; nous l'accompagnons à Paris. C'est là qu'elle veut faire sa paix avec vous.

ZERBELIN.

L'excellente femme! Point de rancune. Allons, j'y suis tout disposé.

EDMOND.

Vraiment, je craignais un refus de votre part.

ZERBELIN.

Quoique je fasse peu de cas des belles affligées, je vous suivrai pour vous aider un peu dans vos consolations.

EDMOND.

Je vous sais d'autant plus de gré de cet effort, que cette dame ne vous plaît pas.

ZERBELIN.

Elle ne me plaît pas tout-à-fait autant qu'à vous. Mais cependant je sais, quand il le faut, m'arranger avec tout le monde. Et puis votre prudence...

EDMOND.

Oh! mon ami, vous pouvez compter sur ma prudence. — Holà quelqu'un! (*A des domestiques qui entrent.*) Qu'on réveille mes gens! qu'on prépare mes équipages, je veux partir.

ZERBELIN.

Quoi! sans prendre quelques moments de repos?

EDMOND.

Non, non; la comtesse a donné ses ordres. Disposez tout aussi pour votre départ. Vous prendrez ma litière.

ZERBELIN.

Comment, votre litière? Ah! je comprends.

EDMOND.

Allons, mon cher ami, dans quelques jours nous habiterons cette superbe capitale, cette ville du monde, dont tous les habitants sont aimables, polis...

ZERBELIN.

Sincères et désintéressés.

EDMOND.

Et les femmes bien faites, vives, spirituelles...

ZERBELIN.

Et surtout point coquettes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un beau jardin avec un pavillon sur le côté.

SCÈNE I.

ZERBELIN, seul.

Non, non, prodigue Edmond, malgré tes erreurs, je ne puis me résoudre à te quitter. En l'abandonnant je ferais trop de plaisir à la belle comtesse. Ma gaîté, mes plaisanteries ne l'amusent pas toujours... Tant pis! Mais, tout en riant du dépit qu'elle cache, j'ai su depuis long-temps me maintenir dans la maison. Il est vrai que ce temps a passé comme un éclair au milieu des fêtes. Je crains bien que nos plaisirs ne touchent à leur fin. J'ai vu ce matin de vilaines figures, qui ne pouvaient appartenir qu'à des créanciers... Qu'importe! il faut se résigner; nous serons pauvres, mais nos amis seront riches; nous demanderons, au lieu de donner. Il n'y a jamais rien de perdu dans le monde.

SCÈNE II.

ZERBELIN, FLORESTINE.

ZERBELIN, à Florestine qui entre.

Mais qui vous amène donc si matin?

FLORESTINE.

Je viens dire au seigneur Edmond qu'il veuille bien attendre chez lui madame la comtesse ; elle veut avoir avec lui une explication.

ZERBELIN.

Une explication ! Est-ce qu'elle me ferait le plaisir de se brouiller avec nous ?

FLORESTINE.

Ne vous réjouissez pas ; je crois que quelques mots arrangeront l'affaire.

ZERBELIN.

Des mots, non ; avec quelque petit présent tout s'arrangera.

FLORESTINE.

Toujours une épigramme. Mais enfin que pouvez-vous reprocher à ma maîtresse ? D'aimer sir Edmond ; de l'avoir défait de ses préjugés de province ; d'avoir fait d'un jeune homme assez gauche un cavalier accompli, de l'avoir lancé dans une société brillante... ?

ZERBELIN.

Oui, qui brille à nos dépens, qui choisit toujours cet hôtel pour donner des fêtes....

FLORESTINE.

Le plaisir est fait pour la jeunesse ; l'âge de la raison ne viendra que trop tôt.

ZERBELIN.

Vous voulez dire du repentir.

FLORESTINE.

Enfin, grace à nous, le seigneur Edmond peut compter parmi ses amis les hommes les plus distingués.

ZERBELIN.

Et les plus avides : il n'en est pas un qui n'ait éprouvé les effets de sa générosité, ou plutôt de sa folie. Est-ce le sénéchal de Grandpré ? Sans Edmond ce brave seigneur serait pensionnaire de ses créanciers. Est-ce le chevalier d'Arbois ?.... Vous savez de quelle dangereuse affaire son bras et sa fortune l'ont sauvé. Est-ce cette prétendue veuve de qualité dont il a racheté les terres, et qui est maintenant si liée avec la comtesse....?

FLORESTINE.

Quel grand mal de lui avoir fourni les occasions de faire le bien ! Vous qui vous vantez de connaître le monde, vous devriez être plus prudent. Ne savez-vous pas ce que peut une femme, comme ma maîtresse, sur l'esprit d'un jeune homme ? Ce lien sera durable.

ZERBELIN.

Je sais aussi ce que peut l'esprit et la raison sur un cœur honnête.

FLORESTINE.

Oh ! vous aurez beau faire, l'amour a prononcé, ce lien sera durable.

ZERBELIN.

Aussi durable que la fortune de sir Edmond.

FLORESTINE.

Quelle impertinence !

ZERBELIN.

Et dans six mois, au train dont il y va, je vous le garantis ruiné. Serez-vous encore de nos amis ?

FLORESTINE.

Vous êtes insupportable. Si ma maîtresse savait que vous vous permettez de pareils propos, ses amis pourraient vous punir....

ZERBELIN.

Bon! je ne crains pas plus ses amis que ses oncles. A propos de cet oncle, qu'est-il devenu? et cet écuyer qui se bat toujours pour la vertu de sa maîtresse, est-ce qu'il a été tué dans quelque combat singulier? je ne l'ai pas revu.

FLORESTINE.

Je n'ai rien à vous répondre. Mais j'aperçois sir Edmond dans ce pavillon; je vais....

ZERBELIN.

Ne le dérangez pas, je me charge de votre commission.

FLORESTINE.

Cependant je puis....

ZERBELIN.

Non, il est dans ce moment avec un architecte à régler la fête qu'il doit vous donner demain. Car tout se fait ici pour vous et par vous.

FLORESTINE.

Si ce que vous dites est vrai, nous serons avant peu privés du plaisir de nous voir. Adieu, grand moraliste, et le moins gentil des troubadours.

ZERBELIN.

Adieu, digne suivante de la plus respectable maîtresse.

SCÈNE III.

ZERBELIN, SEUL.

Morbleu! j'enrage de voir ainsi deux femmes.... Je suis bien bon de prendre de l'humeur contre elles. Est-ce donc moi qui suis leur victime! Mais Edmond paraît, suivi de ses flatteurs : il me fait pitié.

SCÈNE IV.

ZERBELIN, EDMOND, UN ARCHITECTE, UN PEINTRE.

L'ARCHITECTE.

Personne ne saisit mieux que vous, seigneur, tout l'ensemble d'un plan.

LE PEINTRE.

Il est difficile de sentir plus promptement toutes les beautés d'un tableau.

L'ARCHITECTE.

Je ne veux jamais élever aucun monument sans vous avoir consulté.

ZERBELIN, à part.

Comme il sourit à ces louanges!

EDMOND.

J'en conviens, j'aime les arts ; voilà mon seul mérite.

ZERBELIN.

Moi, je suis convaincu que le plus grand talent que

ces messieurs vous trouvent, c'est d'acheter des tableaux et de donner des fêtes.

L'ARCHITECTE.

Toujours aimable, monsieur Zerbelin.

EDMOND.

Laissez dire mon ami; vous connaissez son caractère un peu frondeur. Quant à vos projets pour ce soir, ils sont charmants. Oui, ce pavillon éclairé sera d'un grand effet.

L'ARCHITECTE.

Vous verrez dans l'autre partie du jardin les autres effets de lumière. Je n'ai pas perdu le temps : mes ouvriers ont fini au jour fixé. Votre intention n'est-elle pas de les récompenser?

EDMOND.

Vous leur distribuerez cette bourse.

LE PEINTRE.

Porterai-je mon tableau dans votre galerie?

EDMOND.

Je ne le paierai pas sa valeur; mais daignez accepter ce diamant que vous admirâtes hier à mon doigt. C'est une légère preuve de ma reconnaissance.

L'ARCHITECTE.

La femme de cet ouvrier qui s'est blessé dangereusement à la construction de ce pavillon est venue pour solliciter votre pitié.

EDMOND.

Pauvre femme! Pourquoi ne m'y avoir pas fait penser plus tôt? Tenez, tenez, donnez-lui cet or, et assurez-la que je n'abandonnerai jamais son mari.

ZERBELIN, à part.

Voilà comme son cœur sait toujours justifier sa tête.

EDMOND, à l'architecte.

Nous voilà convenus de tout. Ne négligez rien pour rendre cette fête brillante : vous savez que c'est un hommage que je rends à l'aimable comtesse.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ZERBELIN, EDMOND.

ZERBELIN.

Il faut convenir que cette grande dame a un singulier goût pour les fêtes. Mais pourquoi ses nombreux adorateurs n'imitent-ils pas votre exemple? Non, il est bien plus commode que vous fassiez tous les frais de ses plaisirs.

EDMOND.

En vérité, Zerbelin, vous ne manquez jamais une occasion de dépriser à mes yeux cette charmante femme. Vous prétendez qu'elle s'appelait Camille; à vous en croire, elle avait à Rome une réputation très-équivoque, et je sais de mes amis que sa noblesse est aussi ancienne que respectable.

ZERBELIN.

Mais avant qu'elle vous connût, vos amis étaient les siens.

EDMOND.

Ce sont tous hommes d'honneur.

ZERBELIN.

A ce qu'ils disent.

EDMOND.

Considérés...

ZERBELIN.

D'eux seuls.

EDMOND.

De familles nobles et riches.

ZERBELIN.

C'est pourquoi ils viennent lâchement vous emprunter de l'argent. Il est vrai que vous seul connaissez toute l'étendue de votre fortune ; mais songez pourtant que vos dépenses sont considérables : cette terre que vous avez achetée dernièrement...

EDMOND.

N'était pas pour moi, et la comtesse...

ZERBELIN.

C'était pour la comtesse, j'entends... Mais cet hôtel que nous habitons, et que vous venez de faire meubler à si grands frais?...

EDMOND.

Par des arrangements avec la comtesse...

ZERBELIN.

Ah! il est à la comtesse? j'entends...

EDMOND.

J'ai préféré avoir mes fonds à ma disposition chez un banquier dont la probité reconnue...

ZERBELIN.

Le banquier de la comtesse? j'entends...

EDMOND.

Je n'en ai rien à craindre; pourtant j'ai cru devoir le prévenir que je voulais retirer une partie de cet or pour satisfaire à des dettes que quelques étourderies m'ont fait contracter.

ZERBELIN.

Et vous aurez raison. Et puis d'ailleurs, outre ces dettes, je vous conseille d'avoir pour demain un peu d'argent comptant.

EDMOND.

Pourquoi, Zerbelin?

ZERBELIN.

Vous êtes brouillé avec la comtesse. Le raccommodement suivra; et pour qu'un raccommodement soit bon...

EDMOND, souriant.

Ah! à mon tour, j'entends.

ZERBELIN.

Sa très-honnête camériste sort d'ici. Elle est venue pour vous avertir d'attendre sa maîtresse, qui veut vous prouver vos torts; ainsi, songez à vous défendre.

EDMOND.

Cette entrevue m'inquiète. Elle m'a fait hier une querelle qui a troublé mon sommeil. Quelle jalousie! quels éclats!

ZERBELIN.

Ce n'est encore rien. Attendez-vous à des pleurs, des évanouissements, des fureurs, des poignards. Voilà le grand genre de ces dames. Et quel est le motif.... ?

EDMOND.

Elle a trouvé parmi les différentes chaînes qui ser-

vent à ma parure, celle que sans remords je n'osais plus porter, ce présent fait par la douce Ermance. Sa richesse l'a d'abord étonnée; mais lorsqu'elle a vu, au milieu de cet or et de ces pierres précieuses, une longue tresse de beaux cheveux blonds, son œil s'est enflammé; elle a saisi avec fureur ce collier qui m'est si cher. Mon trouble, le désir que j'avais de l'ôter de ses mains, tout a contribué à lui faire voir que je le tenais d'une rivale. Elle a voulu savoir son nom; j'ai refusé de la satisfaire : elle est sortie avec fureur, en m'annonçant qu'elle saurait bien le découvrir, et je ne doute pas qu'elle ne revienne ce matin même pour me tourmenter et m'arracher la vérité.

ZERBELIN.

A-t-elle emporté le collier?

EDMOND.

Oui, sans doute.

ZERBELIN.

Bon, j'avais oublié qu'il était garni de pierres précieuses. Ainsi ce gage d'un amour innocent se trouve dans les mains....

EDMOND.

Cette femme a sur moi un ascendant...

ZERBELIN.

Qui vous coûtera votre fortune et peut-être l'honneur.

EDMOND.

Jamais!

ZERBELIN.

Elle approche. Je vous laisse aux prises : aussi-bien

elle ne me permettrait pas d'être témoin de ses transports; il pourrait m'échapper quelques éclats de rire. Cependant, sir Edmond, si l'on veut se tuer ou vous tuer, appelez-moi à votre secours.

(Il sort, en saluant Camille avec un faux respect.)

SCÈNE VI.

CAMILLE, EDMOND.

CAMILLE.

Ah! je suis enchantée de vous rencontrer.

EDMOND, timidement.

Êtes-vous toujours en colère?

CAMILLE, avec amertume.

Non; il est tout simple que vous ayez donné votre cœur à une femme plus digne de le posséder.

EDMOND.

Mais je vous assure....

CAMILLE.

Taisez-vous, perfide.

EDMOND.

Ce collier n'est point...

CAMILLE.

Je connaîtrai celle qui vous a fait ce sacrifice.

EDMOND.

Depuis long-temps il est en mon pouvoir.

CAMILLE.

Vous ajoutez encore le mensonge à l'infidélité.

EDMOND.

Je vous proteste que celle qui m'en fit présent ne fut jamais connue de vous.

CAMILLE.

Tant mieux! elle aurait tout à craindre de ma fureur.

EDMOND.

Faut-il donc pour une bagatelle vous livrer à de pareils transports?

CAMILLE.

Une bagatelle! Me tromper, me trahir, me jurer que vous m'aimez, et recevoir d'une autre cette preuve d'amour, ingrat!

EDMOND.

Ah! ce n'est pas à vous à me donner ce nom!

CAMILLE.

Mais que je me rappelle. L'autre jour, chez le chevalier d'Arbois, je vous vis dans une conversation très-animée avec cette Anglaise que l'on dit belle, et dont les cheveux se rapporteraient assez....

EDMOND.

C'est la seule fois que je me sois trouvé avec cette femme.

CAMILLE.

Quelle qu'elle soit, je veux la connaître; vous me direz son nom?

EDMOND.

Ce serait manquer à la délicatesse. Qu'il vous suffise de savoir que vous ne connaissez point l'objet....

CAMILLE.

Vous refusez de me satisfaire?

EDMOND.

L'honneur me l'ordonne; et si vous ne voulez pas troubler mon repos, nous me remettrez cette chaîne, qui ne peut rester dans vos mains.

CAMILLE.

Vous comptez la revoir?

EDMOND.

C'est un simple gage d'amitié, et il n'est pas convenable....

CAMILLE.

Que je le garde, n'est-il pas vrai? Edmond, je dois enfin m'expliquer avec vous. Depuis quelques mois, je m'aperçois trop que vous n'avez plus pour moi les mêmes égards, la même préférence; vous opposez à tous mes désirs ou de l'humeur ou des obstacles. Cette conduite me déplaît. Vous savez quels sont mes sentiments pour vous? vous connaissez ce que peut une femme née sous le ciel de l'Italie; rien ne pourra soustraire ni vous, ni ma rivale au danger de m'avoir trompée. Ce n'est pas tout: vous avez près de vous un homme que vous appelez votre ami, ce Zerbelin, ce troubadour qui osa m'insulter lorsque dans cette auberge le hasard me fit vous rencontrer.....

EDMOND.

Quoi! vous songez encore?...

CAMILLE.

Il me hait, il me calomnie, il me nuit dans votre esprit; je veux qu'il parte, qu'il s'éloigne, que vous le chassiez dès demain.

EDMOND.

Le chasser! C'est à tort que vous êtes prévenue contre lui. Si vous connaissiez son esprit, avec quel désintéressement il s'est attaché à ma personne! Non, non, je ne puis le sacrifier.

CAMILLE.

Il est donc décidé que vous ne m'aimez plus. (*Elle feint de pleurer.*) Fut-il jamais une femme plus malheureuse! Ah! dieux! j'en mourrai de douleur. Je ne puis supporter tant d'humiliation. Perfide! tu ne jouiras pas de mes pleurs, de mes regrets, ou je vais cesser de vivre à tes yeux, ou tu m'accorderas ce que j'exige: le nom de ma rivale et le départ de Zerbelin.

SCÈNE VII.

ZERBELIN, CAMILLE, EDMOND.

ZERBELIN, sans être vu.

Mon départ! c'est différent.

CAMILLE.

Tu ne réponds rien? Traître! tu veux donc ma mort? Eh bien, sois en le témoin, ce poignard!....

(Elle tire un poignard de sa ceinture.)

EDMOND, la désarmant.

Oh ciel! qu'allez-vous faire?

CAMILLE.

La honte, la fureur! J'etouffe! Je me meurs.

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

EDMOND.

Du secours! ici quelqu'un! qu'on vienne! Ah! Zerbelin!

SCÈNE VIII.

ZERBELIN, EDMOND, CAMILLE.

ZERBELIN, allant près de Camille, d'un grand sang-froid.

Elle me paraît bien mal, cette aimable dame.

EDMOND.

Ce n'est pas le temps de plaisanter. Voyez son état.

ZERBELIN, plus froidement encore.

Elle n'en mourra pas. Revenez à vous, madame; je quitterai sir Edmond, pour vous faire plaisir.

EDMOND.

Vous avez donc entendu?

ZERBELIN.

Oui, elle ne veut que deux choses, que vous lui accorderez pour qu'elle n'en meure pas. (*Camille fait un mouvement.*) Mais elle revient; elle nous entend, je vous le certifie.

CAMILLE, faisant les grimaces d'une femme qui revient d'un évanouissement.

Où suis-je? qu'ai-je voulu faire? Ma douleur! mes larmes....

EDMOND.

Oh! ma chère comtesse!

ZERBELIN.

Allons, du calme, madame. Vos désirs seront satis-

faits. Ce serait en vérité dommage de mourir pour si peu de chose.

CAMILLE.

Que me voulez-vous? qui vous amène près de moi?

ZERBELIN.

Je viens vous faire mes adieux : je n'ai pas le bonheur de vous plaire, et je m'exile de moi-même.

EDMOND.

Zerbelin, je n'ai point dit...

ZERBELIN.

Non, mais vous finiriez par y consentir, et je veux vous éviter des torts envers moi.

EDMOND, à part.

Je rougis.

ZERBELIN.

Je suis fâché seulement que vous portiez madame à des actes de désespoir qui ont failli lui coûter la vie. Mais, non, vous voulez montrer du caractère, de l'orgueil : il fallait bien mieux lui dire tout de suite que ce brillant collier n'était formé que des cheveux... de votre sœur.

EDMOND, à part.

Il me sauve.

CAMILLE.

Quoi! c'est de votre sœur?.. Ah! que je me reproche..

ZERBELIN.

Vous voyez, madame, que c'eût été grand dommage de vous poignarder; pour mon compte j'en aurais été désolé. Reprenez donc ce fer, et gardez-le pour une occasion plus importante.

CAMILLE, à part.

Cessera-t-il de railler?

ZERBELIN.

Dites-moi, dois-je partir aujourd'hui même. Vous, qui êtes si bonne, souffrirez-vous que deux amis se séparent aussi brusquement?...

CAMILLE, se levant furieuse.

C'est assez! Edmond, je vous attends chez moi.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ZERBELIN, EDMOND.

ZERBELIN.

O femme dangereuse!

EDMOND.

Zerbelin!

ZERBELIN.

Elle vous conduit à votre perte; ma présence la gênait; mais elle exige que mon ami me congédie.... Recevez mes adieux.

EDMOND.

Je ne le souffrirai pas. Je la verrai, je lui parlerai; mais que nous veut cet homme?

SCÈNE X.

UN DOMESTIQUE, EDMOND, ZERBELIN.

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre que l'on vient d'apporter pour le seigneur Edmond.

(Le domestique sort.)

SCÈNE XI.

EDMOND, ZERBELIN

EDMOND, lit bas.

Ah! grands dieux!

ZERBELIN.

Qu'avez-vous? vous pâlissez?

EDMOND.

Qui pouvait s'y attendre? le fripon!

ZERBELIN.

De qui parlez-vous?

EDMOND.

De ce fameux banquier, de ce misérable...

ZERBELIN.

Quoi! celui de votre comtesse! Eh bien?

EDMOND.

A l'instant où je redemandais mes fonds il vient de disparaître avec sa caisse.

ZERBELIN.

Est-il possible? de qui tenez-vous cette nouvelle?

EDMOND.

De son premier commis?

ZERBELIN.

Et cet homme était possesseur de votre fortune?

EDMOND.

De ma fortune entière. Je suis abîmé, perdu, ruiné.

ZERBELIN.

Vous êtes ruiné! (*Courant l'embrasser.*) O mon cher Edmond, je ne vous quitte plus, je ne vous abandonnerai jamais.

EDMOND.

Ah! je reconnais bien là votre ame généreuse.

ZERBELIN.

Je suis peu riche; mais j'ai quelque talent : mon travail et mes chansons...

EDMOND.

N'achevez pas, Zerbelin. Non que je puisse rougir d'avoir recours à votre amitié; mais, grace au ciel, il me reste encore des ressources. Tous ces riches seigneurs qui depuis un an fréquentent ma maison, me doivent considérablement; il n'en est pas un seul que je n'aie obligé : tous ont usé de mon crédit, puisé dans ma bourse. Oh! combien je me sais gré de ce sentiment qui me portait à obliger mon semblable; qu'il me sera doux de retrouver dans leur reconnaissance une existence qui va me devenir encore plus douce! Vous me blâmiez pourtant de cette générosité, vous m'appeliez le prodigue. Eh bien, j'aurai semé pour recueillir. Tous mes amis vont m'offrir à l'envi et leur fortune et leurs services : et cette belle comtesse dont

les richesses égalent les attraits, et qui vingt fois m'a dit dans ces épanchements de la plus vive tendresse : O mon cher Edmond ! que n'êtes-vous malheureux pour connaître mon cœur ! Aimable comtesse ! et vous tous, mes bons, mes vrais amis, approchez. Edmond est pauvre, ou plutôt il a déja cessé de l'être, puisqu'il va tout devoir à l'amour, à la reconnaissance, à l'amitié.

ZERBELIN.

Ame franche et généreuse ! comment pouvez-vous croire aux amis qui sont venus lâchement solliciter vos bienfaits ? La véritable amitié ne sait pas demander, il faut deviner ses besoins, il faut.... Non, pas un de ceux qui ont fréquenté votre maison n'a connu le charme d'un sentiment si doux.

EDMOND.

Que vous ai-je fait pour chercher à désenchanter mon cœur ? La défiance que vous donne votre expérience, vous rend injuste envers les hommes. J'en suis certain ; j'ai des amis qui m'aiment, qui me le prouveront. Me ferez-vous croire, par exemple, que le sénéchal de Grandpré, qui me doit sa fortune tout entière ; que le chevalier d'Arbois, que j'ai défendu de mon bras, de mon sang, ne sont pas mes amis ? Ah ! un pareil soupçon est un outrage fait à l'humanité.

ZERBELIN.

Le sénéchal vient à nous. Voulez-vous être détrompé ? entrez dans ce pavillon, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

EDMOND.

Homme incrédule ! puisqu'il ne faut que cette épreuve pour vous convaincre, je m'y soumets.

ZERBELIN.

Il approche, ne perdez pas un instant.

(Edmond entre dans le pavillon qui est sur l'un des côtés du théâtre.)

SCÈNE XII.

Le SÉNÉCHAL, EDMOND, ZERBELIN.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! c'est vous, gentil troubadour. Eh bien, comment vont les tensons, les sirventes? nous ferez-vous entendre quelque chose demain?

ZERBELIN.

Je ne crois pas.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! ah! voilà un nouveau pavillon; c'est pour la fête qu'Edmond donne à la comtesse; c'est charmant! Comme il est magnifique cet Edmond! quel banquet il y aura demain! quelle profusion!... Sans contredit, c'est bien le seigneur le plus généreux et le plus accompli....

ZERBELIN.

Je suis de votre avis.

LE SÉNÉCHAL.

Aussi je suis tout orgueilleux d'être au rang de ses intimes amis. La fête sera donc dans les jardins et dans les appartements; ce pavillon sera illuminé.... on le verra du grand salon, pendant le souper.... Oh! je devine son idée.... Il faut avoir du génie pour inventer tout cela : aussi Edmond n'est pas un homme ordinaire.

ZERBELIN.

Je crains pourtant que, malgré ces préparatifs, la fête soit peu brillante.

LE SÉNÉCHAL.

Pourquoi donc? ce serait la première fois.

ZERBELIN.

Il a reçu des nouvelles très-affligeantes.

LE SÉNÉCHAL.

Bon! à son âge est-ce qu'on doit s'affliger de quelque chose? Quand on a sa fortune....

ZERBELIN.

Et de veritables amis.

LE SÉNÉCHAL.

Oh! pour des amis, c'est bien l'homme de Paris qui en peut compter le plus.

ZERBELIN.

Je n'ai pas vu un homme à sa table qui ne se soit piqué de l'être.

LE SÉNÉCHAL.

Il aurait tort de compter sur tous ceux qui ont des prétentions à ce beau titre. Excepté moi et quelques autres peut-être....

ZERBELIN.

Aussi compte-t-il sur vous, monsieur le sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Et il a raison.

ZERBELIN.

Que je suis charmé de vous trouver dans ces bons sentiments. Vous me donnez le droit de vous apprendre un secret bien important.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc ! serait-il arrivé quelque chose à mon ami ?

ZERBELIN.

N'allez pas me trahir; il ne sait rien de ce que je vais vous dire.

LE SÉNÉCHAL.

Vous commencez à m'effrayer.

ZERBELIN, *tout bas.*

Apprenez que sir Edmond est dans le plus grand embarras. Son banquier vient de lui emporter toute sa fortune.

LE SÉNÉCHAL.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que vous me dites-là ?

ZERBELIN.

Il ne lui reste absolument rien ; et je voudrais que quelques amis vinssent à son secours. Il suffirait que demain ils apportassent chacun quelques mille pièces d'or.

LE SÉNÉCHAL, *sérieusement.*

Quelques mille pièces d'or?.... Allons.... mais.... bon ; ce que vous me dites là est une plaisanterie, je le vois dans vos regards.... Vous vous moquez de moi, mon cher Zerbelin.

ZERBELIN.

Je vous atteste....

LE SÉNÉCHAL.

Bah !... ces troubadours sont malins; ils ont toujours quelques drôleries à leur disposition.

ZERBELIN.

Je ne plaisante pas, et quand vous saurez....

LE SÉNÉCHAL.

Vouloir me faire croire que le plus riche seigneur se trouve tout à coup dans l'indigence! oh! c'est une folie dont je rirai long-temps.

ZERBELIN.

C'est pourtant la vérité....

LE SÉNÉCHAL.

Il ferait beau me voir arriver chez Edmond avec un sac de pièces d'or; comme il se moquerait de moi!

ZERBELIN.

Je puis vous jurer par le dieu vivant!...

LE SÉNÉCHAL.

Histoire que tout cela; je ne donne pas dans le piége.

ZERBELIN.

En supposant que ce fût un piége, je ne vois pas ce qu'il aurait de dangereux pour vous, si non de prouver votre reconnaissance. Apportez seulement cet or. Si le seigneur Edmond était prévenu que je vous ai fait connaître sa situation, il ne devrait pas douter de votre empressement.

LE SÉNÉCHAL, reprenant son sérieux.

Il ne devrait pas douter!... Sans doute, Edmond est bien le plus honnête homme...; mais vous conviendrez avec moi qu'il tient un trop grand état de maison. Je suis venu cent fois dîner chez lui pour lui dire ma façon de penser là-dessus; mais il n'a jamais voulu suivre mes conseils. Chaque homme a son défaut, je le sais; mais le sien est un excès de bonté, que l'on pourrait appeler autrement, si l'on ne devait pas des égards

à son ami malheureux. Ce défaut-là devait le perdre un jour ; je le lui ai prédit ; et voilà ma prédiction accomplie. Que puis-je faire maintenant pour en empêcher l'effet ? Certainement il est de mon devoir... Mais le cher Zerbelin a trop d'esprit, il a trop de raison....

ZERBELIN.

Vous me flattez, monsieur le sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Non, je pense le plus grand bien de vous ; et j'ai toujours désiré vous prouver mon estime. Venez me voir ; vous ne connaissez pas ma maison, elle est charmante, c'est moi qui l'ai fait distribuer.

ZERBELIN.

Est-ce que demain vous n'apporterez pas à sir Edmond ?...

LE SÉNÉCHAL.

A propos, j'oubliais de vous parler de ce prince de la maison royale.... il veut s'attacher un troubadour ; et comme il fait grand cas de mes connaissances dans le gai savoir, je n'ai qu'à dire un mot, et vous voilà installé dans le palais.

ZERBELIN.

Vous êtes trop obligeant. Mais demain sir Edmond...

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER D'ARBOIS, ZERBELIN, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Ah ! c'est le chevalier d'Arbois ! Vous arrivez à pro-

pos. Zerbelin vient de m'apprendre la plus singulière nouvelle.... Il m'a dit.... Mais non, il vous contera tout cela. C'est un bien aimable troubadour que le cher Zerbelin. Aussi vais-je lui donner un témoignage de mon amitié, en le plaçant auprès d'un prince. Je m'y rends à l'instant : le plus petit retard lui ferait manquer la place, et je n'en mets point quand il faut servir mes amis.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER D'ARBOIS, ZERBELIN.

LE CHEVALIER.

Que diable a-t-il donc? Il est bien changé à votre égard je ne le croyais pas si jaloux de vous obliger.

ZERBELIN.

Ah! c'est afin de se dispenser d'obliger son ami.

LE CHEVALIER.

Comment, son ami?

ZERBELIN.

Oui, je désirais qu'il rendît un service au seigneur Edmond.

LE CHEVALIER.

Et il a refusé!... Quel égoïste!

ZERBELIN.

Il est vrai que...

LE CHEVALIER.

Après tous ceux qu'Edmond lui a rendus!... L'infame!

ZERBELIN.

Je conviens que...

LE CHEVALIER.

Je gage qu'il ne s'est pas écoulé un seul jour où il n'ait abusé de l'amitié d'Edmond. Le traître!

ZERBELIN.

Vous avez vu que...

LE CHEVALIER.

Une pareille ingratitude me révolte, et si vous m'eussiez dit cela plus tôt je ne sais pas si dans ma fureur je.... Mais aussi? pourquoi s'adresse-t-on à de pareils êtres? Edmond a des chagrins; il a besoin qu'on lui rende un service? et ce n'est pas moi qu'il appelle! A-t-il donc oublié ce jour où tous nos compagnons de plaisir, égarés par l'ivresse, me jetèrent dans le plus grand danger? Son courage seul me sauva la vie. Me croit-il, comme le sénéchal, incapable de reconnaissance?

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER D'ARBOIS, ZERBELIN, EDMOND.

EDMOND, paraissant.

Ah! je le savais bien que tous les hommes n'étaient pas des ingrats.

LE CHEVALIER, à Edmond.

C'est toi, et tu m'as entendu?

EDMOND.

Oui, et je te rends bien justice: au moment où le sénéchal m'abandonne...

LE CHEVALIER.

Ah! ne me parle donc pas de ce misérable! Tu me ferais de la peine si tu avais pu douter un instant du cœur de ton ami.

EDMOND.

Tu viens de fermer la blessure...

LE CHEVALIER.

Tout cela est très-bien; mais venons au fait. Je ne suis pas de ces amis qui perdent le temps en vaines paroles; c'est par les effets qu'on me connaît.

EDMOND.

Mon cher chevalier!

LE CHEVALIER.

Allons, dis-moi vite ce que je puis faire pour toi.

EDMOND.

Je ne rougis plus maintenant de te dire que j'aurais besoin pour demain de cinq mille pièces d'or.

LE CHEVALIER, très-étonné.

Cinq mille pièces d'or... C'est bien.

ZERBELIN.

Sir Edmond craint de vous dire de plus que c'est par l'infidélité de son banquier...

LE CHEVALIER, vivement.

Oh! le scélérat!

ZERBELIN.

Qu'il se trouve réduit à demander à ses amis le secours le plus prompt.

LE CHEVALIER.

Ce banquier t'a donc emporté une somme considérable?

ZERBELIN.

Toute sa fortune.

LE CHEVALIER, bégayant.

Toute... sa... for...tune. (*Avec colère.*) Comment! place-t-on toute sa fortune chez un banquier? Mais il est impossible que tu n'aies pas ailleurs....

ZERBELIN.

Rien. Il avait à sa disposition beaucoup d'or, de pierreries....

EDMOND.

Oui; mais mon imprudence et des largesses trop multipliées...

LE CHEVALIER.

Il est vrai, mon ami, que tu n'y mettais pas assez de discernement. Mais il ne faut pas te laisser aller au désespoir. Tu es homme et tu dois supporter courageusement ce revers.

EDMOND.

Il m'accablerait, si je ne rencontrais dans mes amis que des ingrats.

LE CHEVALIER.

Ah! je vois que ta tête n'est encore occupée que de ce maudit sénéchal. Ah! je t'en prie, laisse là cet infame. Quant à moi c'est d'aujourd'hui que tu me connaîtras; et, soit dit sans te faire un reproche, tu sais que je n'ai point eu part aux présents multipliés.... Mais ne parlons pas de cela, tu es malheureux; il s'agit de te tirer de là.

EDMOND.

Il s'agit surtout de satisfaire mes créanciers.

LE CHEVALIER.

Satisfaire tes créanciers ! Je reconnais bien là ta probité, ta délicatesse : que je suis donc fâché de n'avoir pas su ton désastre plus tôt.

EDMOND.

Ce n'est qu'à l'instant que je viens de l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Tant pis, morbleu ! tant pis ! Il faut avouer que je suis bien malheureux ! me voilà forcé de manquer la plus belle occasion d'obliger mon ami.

EDMOND.

Comment, vous ne me donnerez pas...

LE CHEVALIER, en colère.

Je suis un grand étourdi ! J'avais bien besoin de me dégarnir hier au soir de cette grosse somme pour faire l'achat d'une malheureuse petite terre. Des terres ! des terres ! quand votre ami a besoin d'argent comptant.

EDMOND.

Mais vous pourriez...

LE CHEVALIER, de même.

Voir son ami dans l'embarras, et ne pouvoir l'en tirer... c'est de quoi se pendre !

EDMOND.

J'ai toujours pensé comme cela ; mais je savais trouver les moyens...

LE CHEVALIER.

A l'avenir, je veux toujours avoir une somme en réserve que j'appellerai le patrimoine de l'amitié.

EDMOND, *froidement.*

Est-ce là tout ce que je dois attendre de cette belle amitié?

LE CHEVALIER.

Oh! je ne me laisse pas décourager par les obstacles. J'ai de riches connaissances, des protecteurs; reprends un peu de calme, je vais courir pour toi, et aussitôt que j'aurai de bonnes nouvelles je viendrai te les apporter.

EDMOND, *amèrement.*

Mais quand? Sera-ce demain, au banquet où je réunis tous mes amis.

LE CHEVALIER.

Oh! non: je suis amant passionné des plaisirs; mais quand il le faut, je sais les sacrifier à mes amis..Au revoir, mon cher Edmond, tu entendras bientôt parler de moi; je ne te dis que cela. L'amitié, la reconnaissance, c'est le devoir d'un homme juste, c'est le charme le plus délicieux d'une ame sensible.

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE XVI.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND, *accablé.*

Zerbelin, que pensez-vous du chevalier?

ZERBELIN.

Que c'est le plus grand hypocrite en amitié, et le plus méprisable des ingrats!

EDMOND.

Oh dieux! devais-je m'attendre à cela! moi qui n'ai

jamais connu dans mes richesses d'autre bonheur que celui de les répandre.

ZERBELIN.

Au lieu de vous laisser accabler par des réflexions tardives ; voyons s'il n'est pas quelque remède au coup qui vient de vous frapper. Vous ne devez pas vous en tenir au simple avis que vous avez reçu sur votre banquier; il faut vous rendre chez lui, consulter des gens de loi, employer tous les moyens de recouvrer au moins une partie de votre fortune, ou de faire punir un fripon.

EDMOND.

O mon ami! comme ils m'ont trompé!

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ZERBELIN, SEUL.

Son état me fait peine, son cœur généreux ne pouvait concevoir l'ingratitude; il fallait cette cruelle leçon pour l'éclairer. Oui; mais que va-t-il devenir? Il ne faut pas qu'il songe à retourner chez son père : d'après ce qu'il m'a dit, il ne doit plus espérer d'y trouver un asile; son orgueil lui défend même de s'y montrer. Être dans l'indigence et voir sa fortune dans les mains des fripons, cela n'est pas amusant. Oh! c'est cette Camille surtout qui est riche de ses sottises. Mais ne pourrais-je pas, avec un peu d'adresse, nous conserver sa bienveillance. Si je trouvais un moyen de lui faire croire que cette ruine d'Edmond

n'est qu'une feinte pour éprouver ses amis. L'idée est bonne. Il ne faut pas qu'Edmond sache rien de mon projet, sa franchise répugnerait à ce genre d'épreuve. Pour moi, qui crois que se jouer des fripons est une action méritoire, j'aurai le double plaisir de leur faire peut-être rendre gorge, et de me moquer d'eux. Mais, comment l'instruire d'une manière adroite?... Florestine!... bon! elle approche. Elle paraît vouloir m'épier: c'est le moment de tenter ma ruse. Ayons l'air d'être agité par la passion.

SCÈNE XVIII.

ZERBELIN, FLORESTINE, *sans être vue.*

ZERBELIN, parlant très-haut.

Ah! perfide Camille! vous vouliez me chasser de cette maison.

FLORESTINE.

Il parle de nous. Écoutons.

(Elle se cache derrière une statue.)

ZERBELIN.

Et vous, adroite Florestine, vous étiez sans doute du complot?

FLORESTINE.

Quel complot?

ZERBELIN.

Mais, graces au ciel! c'est moi qui ai trouvé le moyen de me délivrer de vos aimables personnes.

FLORESTINE.

Ah! nous verrons.

ZERBELIN.

Je ne puis m'empêcher de rire de la mine qu'elles vont faire, quand elles vont apprendre la ruine prétendue d'Edmond.

FLORESTINE.

Comment sa ruine prétendue?

ZERBELIN.

Il semble que le fripon de banquier chez lequel il avait quelques fonds ait manqué tout exprès pour seconder notre supercherie.

FLORESTINE.

Une supercherie? ah! ah!

ZERBELIN.

Il nous a suffi de dire que toute notre fortune était dans ses mains, tandis qu'il n'en avait pas la dixième partie.

FLORESTINE.

Tout cela est bon à savoir.

ZERBELIN.

Pourvu qu'Edmond n'aille pas me démentir. Mais non, il m'a juré par l'honneur qu'il ferait paraître le plus grand chagrin.

FLORESTINE.

On veut donc nous éprouver?

ZERBELIN.

Oh! il me tiendra parole. Déja, grace à notre ruse, il a démasqué le bon sénéchal et l'aimable chevalier D'Arbois. Comme ils ont donné dans le piége! ah! ah! ah!

FLORESTINE.

Comme il est méchant, ce Zerbelin!

ZERBELIN.

Ce qui m'amusera le plus dans tout cela c'est la sentimentale Camille. Quelle figure alongée ! Dans son chagrin de nous voir ruinés, elle partira pour les pays étrangers. Que le ciel accompagne cette bonne dame !

FLORESTINE.

Ah! tu ne connais pas la dame.

ZERBELIN.

Allons, Zerbelin, ne nous livrons pas trop à la joie; donnons à notre visage un air bien affligé ; et s'il m'échappe, malgré moi, quelques éclats de rire, tâchons au moins qu'on en ignore le sujet.

FLORESTINE.

Je n'en veux pas apprendre davantage.

(Elle rentre dans la coulisse.)

SCÈNE XIX.

ZERBELIN, SEUL, *d'une voix plus basse.*

La curieuse Florestine a disparu ; elle n'attend que mon départ pour paraître ici. Laissons le champ libre à ses réflexions, sans cependant la perdre de vue.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

FLORESTINE, SEULE.

Qu'ai-je entendu ? Edmond veut faire croire qu'il

est ruiné ; c'est un bien vilain tour à jouer à ses amis. Mais, grace à la joie indiscrète de ce malicieux Zerbelin, ce stratagème, qui n'est pas maladroit, ne lui réussira pas. Ma maîtresse arrive ; comme elle a l'air agitée !

SCENE XXI.

CAMILLE, FLORESTINE.

CAMILLE.

Ah ! Florestine ! je te rencontre à propos pour te dire que le chevalier d'Arbois vient de m'apprendre une nouvelle qui m'afflige autant qu'elle m'étonne.

FLORESTINE.

Je me doute quelle est la nouvelle.

CAMILLE.

Il m'assure qu'Edmond est complètement ruiné, qu'il le sait de lui-même.

FLORESTINE.

Moi, je sais bien que sir Edmond le lui a dit.

CAMILLE.

Il est désespéré de ne pouvoir venir à son secours.

FLORESTINE.

Tant pis pour lui ; car avant peu il se repentira de ne pas faire ce qu'on doit pour ses amis.

CAMILLE.

Pour moi, malgré mon courroux contre Edmond, j'ai voulu m'informer de la vérité de cette nouvelle.

FLORESTINE.

Que vous êtes une excellente femme ! Je reconnais bien là votre cœur. Je crois que vous ferez bien de lui

proposer de partager votre fortune ; il n'acceptera pas ; car, graces au ciel, malgré vos grands biens, malgré la perte qu'il vient d'éprouver chez votre banquier, il est dix fois plus riche que vous.

CAMILLE.

Comment sais-tu cela ?

FLORESTINE.

Cette ruine, qui effraie tant le chevalier d'Arbois, n'est qu'une ruse inventée par Zerbelin pour nous éprouver tous. D'après ce que j'ai entendu de lui-même, et sans qu'il me vît, il est furieux de ce que vous avez voulu le forcer à s'éloigner ; et pour preuve que tout ce qu'il a dit de mal de nous n'est pas une calomnie, il a proposé cette épreuve au jeune Edmond, qui va faire le désespéré. Vous voyez quel est le but de ce maudit troubadour. Il se réjouit d'avance de voir nos figures. Eh bien, il les verra ; et, puisque nous avons affaire à des gens d'esprit, nous leur prouverons que nous en avons dix fois plus qu'eux.

CAMILLE.

Je suis fâchée de tout ce que tu m'as dit ; j'en veux à Edmond de douter de la sincérité de mon cœur.

FLORESTINE.

Et qui ne connaît pas, madame, votre désintéressement ? Vous arriviez à l'instant pour lui offrir....

CAMILLE.

Oh ! tout ce que je possède.

FLORESTINE.

Je l'ai vu tout de suite.

CAMILLE.

Mais maintenant que je suis instruite que son malheur n'est qu'une supercherie, que dois-je faire ?

FLORESTINE.

Il faut ruser comme lui, feindre de croire à son désespoir; car il est convenu avec Zerbelin qu'il jouerait le désespéré.

(On entend chanter.)

CAMILLE.

Mais n'entends-je pas chanter ?

FLORESTINE.

C'est Zerbelin. Voilà la première preuve de son affliction.

CAMILLE.

En effet, cet air est un peu gai pour des gens qui viennent d'apprendre un aussi grand malheur.

SCÈNE XXII.

CAMILLE, FLORESTINE; ZERBELIN, *il entre à la fin de son couplet ; il a l'air surpris.*

CAMILLE, à Florestine.

Comme il a l'air embarrassé.

ZERBELIN.

Quoi! mesdames, vous êtes ici ?

CAMILLE.

Vous nous paraissez bien gai, monsieur Zerbelin.

ZERBELIN.

Je n'en ai pourtant pas sujet.

FLORESTINE.

Voyez sa fausse tristesse.

CAMILLE.

Eh bien! notre fête sera-t-elle brillante?

ZERBELIN.

C'est la dernière fête que sir Edmond vous donnera.

FLORESTINE, bas à Camille.

Vous avais-je trompée sur ses projets? — Quel air attristé, Zerbelin! quel malheur vous est-il arrivé?

ZERBELIN.

Plût au ciel que le malheur n'atteignît que moi; mais mon jeune ami pourra-t-il y survivre!

FLORESTINE, à Camille.

Voyez comme il se moque de nous.

ZERBELIN, bas.

Ne me trahissez pas; car j'ignore s'il veut que l'on connaisse encore son désastre.

CAMILLE.

Quel désastre? Vous m'effrayez.

FLORESTINE.

Et moi aussi. Qu'est-il donc arrivé à votre jeune ami?

ZERBELIN.

Un malheur épouvantable. Il est ruiné.

CAMILLE.

Ruiné!

FLORESTINE.

Mais là, ce qui s'appelle ruiné?

ZERBELIN.

Je voudrais pouvoir vous tromper. Il n'a plus que des dettes, et ses meilleurs amis l'abandonnent. O dieux!

FLORESTINE, bas à Camille.

Comme il rit en dessous le perfide!

CAMILLE.

Ne vous affligez pas de la sorte, tous ses amis ne l'abandonneront pas.

ZERBELIN.

Que le ciel vous entende!

FLORESTINE.

Vous nous rendrez un jour justice. Mais sir Edmond...?

SCÈNE XXIII.

EDMOND, ZERBELIN, CAMILLE, FLORESTINE.

EDMOND, sans voir Camille.

Ah! mon malheur est confirmé! tout est perdu!

ZERBELIN.

Il vous reste l'honneur, votre courage et vos amis.

EDMOND, toujours sans voir les femmes.

Mes amis!.... les ingrats; qu'on ne me parle jamais d'eux.

CAMILLE, s'avançant à lui.

Me confondriez-vous parmi ces méchants?

EDMOND, étonné.

Quoi! madame, c'est vous?

FLORESTINE, à part.

Comme s'il ne nous avait pas vues dès son arrivée!

EDMOND.

Qui vous a donc instruit de la perte immense que je viens de faire?

CAMILLE.

Le chevalier d'Arbois, pour qui j'avais de l'estime, et que je veux fuir maintenant.

EDMOND.

Et ce misérable sénéchal?

ZERBELIN.

Vous conviendrez, seigneur Edmond, que je vous ai prévenu de tout ce qui vous arrive.

FLORESTINE.

Nous n'en doutons pas.

ZERBELIN.

Je vous ai dit que les amis disparaîtraient avec la fortune.

FLORESTINE.

Vous avez l'esprit si juste, si pénétrant.

EDMOND.

Devais-je m'attendre à leur insensibilité! Les traîtres! ils m'ont arraché les plus douces illusions; ils me forcent à ne plus croire à l'amitié.

CAMILLE.

Vous croirez au moins à l'amour. Ah! mon cher Edmond, si vous ne sentiez pas autant le chagrin de votre situation, vous me verriez me réjouir du fatal évènement qui me permet de vous prouver combien vous m'êtes cher. Et quel est donc ce grand malheur?

votre fortune perdue? de l'argent? que ce vil métal me devient précieux en ce moment, puisqu'en vous le prodiguant.... Vous baissez les yeux. Seriez-vous assez cruel pour me refuser... Non, j'ai sur vous tous les droits de la sœur la plus chérie. Tout ce que je possède vous appartient: vous avez reçu mon cœur, pouvez-vous rejeter mes offres? Calmez-vous, ne songez plus à vos revers; vous n'avez rien perdu puisqu'il vous reste votre amie.

EDMOND.

Quelle est ma surprise, ma joie... Femme adorable! (*A Zerbelin.*) Eh bien! Zerbelin, pensez-vous qu'il peut exister des cœurs nobles et sensibles?

FLORESTINE, bas à Camille.

Vous entendez?

EDMOND.

Combien je me réjouis d'avoir différé d'opinion. Un sentiment secret parlait plus à mon cœur que votre raison, votre esprit. Graces au ciel, j'ai toujours cru à l'amitié, à la reconnaissance, aux vertus, et c'est dans l'ame d'une femme adorée que je les trouve réunies.

ZERBELIN.

Vous me voyez attendri, confus. Cependant, j'ose le dire, ne cédez pas aussi vite à votre enthousiasme.

FLORESTINE, à part.

Les bons conseils qu'il lui donne!

EDMOND, baisant la main de Camille.

Aimable et tendre amie!

CAMILLE.

Avez-vous pu douter de moi?

EDMOND.

Pardonnez. Mais ce cœur blessé...

CAMILLE.

Pour vous en punir, je ne vous quitte plus. Vous refuserez-vous à mes consolations. Quant à vos affaires, j'enverrai mon intendant en causer avec votre ami Zerbelin. Comme je ne doute pas que la nouvelle de votre disgrace ne soit déja répandue, c'est un motif de plus pour vous montrer en public; vous allez m'accompagner partout. Je ne vous quitte pas un instant; vous m'appartenez maintenant par les droits du malheur et de l'amitié.

(Ils sortent.)

SCÈNE XXIV.

FLORESTINE, ZERBELIN.

FLORESTINE.

Quelle générosité! quelle femme admirable!

ZERBELIN.

Ne m'en parlez pas. Comme le motif qui la fait agir est pur et désintéressé!

FLORESTINE.

Eh bien! vous aviez pourtant la plus mauvaise opinion de nous?

ZERBELIN.

Oh! maintenant je pense bien autre chose sur votre compte.

FLORESTINE.

Que sera-ce donc quand vous verrez l'intendant de ma maîtresse arriver avec des sacs remplis d'or ?

ZERBELIN.

Ah ! c'est là que je vous attends.

FLORESTINE.

Et qui sait, beau troubadour, si, pour arranger toutes les affaires, il ne se fera pas un bon mariage.

ZERBELIN.

Oh ! il ne faut pas que votre générosité aille aussi loin.

FLORESTINE.

Qu'est-ce qui peut répondre des évènements ? Et vous-même, quand Edmond sera l'heureux époux de madame la comtesse, qui sait si vous ne vous rappellerez pas que, dans certaine auberge, vous me fîtes entendre que je ne vous déplaisais pas...

ZERBELIN.

Ah ! syrène ! vous allez me faire perdre la tête ! Quel avenir s'ouvre devant moi ! Que nos créanciers soient payés ; que l'or nous arrive à profusion, et pour peu que le diable continue de s'en mêler encore, avant la fin de la journée, nous pourrions bien avoir à nous reprocher tous quelques bonnes sottises.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un riche salon gothique.

SCÈNE I.

L'ARCHITECTE, *donnant des ordres et faisant placer des vases de fleurs, des guirlandes, etc.*

ALLONS, mes amis, dépêchez-vous; bientôt les nombreux convives du seigneur Edmond vont arriver; que tout soit en ordre et prêt à les recevoir. (*A des ouvriers.*) Non placez là ces girandoles; bien. Vous autres, commencez à éclairer les jardins.

SCÈNE II.

ZERBELIN, L'ARCHITECTE.

ZERBELIN.

Quoi! pendant mon absence on prépare la fête! mais, monsieur l'architecte, je vous avais dit pourtant qu'elle était remise... (*A part.*) à des temps plus heureux.

L'ARCHITECTE.

Je n'en disconviens pas; mais j'ai reçu des ordres contraires du seigneur Edmond.

ZERBELIN.

Des ordres contraires !

L'ARCHITECTE.

Aurais-je employé sans cela tous ces ouvriers ? En vérité, monsieur le troubadour, vous êtes un singulier homme : vous êtes l'ennemi des fêtes ; et ce n'est pourtant que dans les fêtes que l'on se plaît à vous entendre. Que diable ! laissez-moi faire mon état, et mêlez-vous du vôtre. Heureusement que le seigneur Edmond entend mieux ses intérêts. Voilà au moins cinquante fois qu'il emploie mes petits talents ; mais, sans vanité, aujourd'hui je me suis surpassé.

ZERBELIN.

Vous vous êtes surpassé ! tant pis ! cela veut dire que votre fête coûtera trois fois plus cher au seigneur Edmond. Il est bien malheureux, messieurs, que vous ne puissiez acquérir de la réputation qu'aux dépens de la fortune de nos riches seigneurs.

L'ARCHITECTE.

Et que diable voulez-vous que nous fassions avec les gueux ? Si je n'avais pas ruiné trois princes et cinq financiers, est-ce qu'il serait question de moi dans Paris ? Mais je m'amuse là à causer, tandis que les jardins exigent ma présence. (*Il revient sur ses pas.*) A propos, est-ce toujours moi qui ferai entrer les jongleurs, les danseurs ? C'est vous qui vous étiez chargé de cela.

ZERBELIN.

Non, non, je ne me mêle de rien.

L'ARCHITECTE.

Tout n'en ira pas plus mal. Je serai partout, je commanderai tout; et si quelque chose manque, je permets qu'on ne me donne plus....

ZERBELIN.

De seigneurs à ruiner.

L'ARCHITECTE.

Votre serviteur, monsieur Zerbelin. (*A part.*) Il ne faudrait pas une douzaine de troubadours comme celui-ci, pour perdre tout-à-fait les arts.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ZERBELIN, SEUL.

Pourquoi donc ce contre-ordre? Au moment de son désastre donner une fête! que diable cela veut-il dire? Serait-ce notre comtesse? Mais je vais tout savoir par l'aimable Florestine. Quel air radieux! elle est loin de croire qu'elle est ma dupe. Oh! que je rirais si, par avidité, elles pouvaient restituer.... Paix!

SCÈNE IV.

FLORESTINE, ZERBELIN.

FLORESTINE, regardant les préparatifs de la fête.

Bien, très-bien. La fête sera magnifique. (*A Zerbelin.*) Allons, préparez votre harpe; car nous aurons sûrement le plaisir de vous entendre. Chantez l'amitié, l'amour, l'hyménée....

ZERBELIN.

Je chanterai l'extravagance. Donner des fêtes lorsque...

FLORESTINE.

Bon, de la colère! Ne vous rappelez-vous donc plus qu'Edmond va devoir à ma maîtresse....

ZERBELIN.

Elle serait bien folle de se dépouiller d'une fortune si légitimement acquise, pour payer nos sottises.

FLORESTINE.

Courage!

ZERBELIN.

Eh! d'ailleurs convient-il qu'une gentilhomme trouve des ressources semblables?

FLORESTINE.

Ah! nous avons trouvé un moyen de faire taire sa délicatesse.

ZERBELIN.

Comment donc?

FLORESTINE.

Soit, riez, monsieur le malin; mais rendez au moins justice à mon cœur.

ZERBELIN.

Vous commencez à m'intéresser. Enfin quel est ce moyen?

FLORESTINE.

Le voici. Sir Edmond, de retour chez ma maîtresse, après lui avoir fait une description tout-à-fait pathétique de sa situation présente, a ajouté que ce qui l'affligeait le plus c'était de ne pouvoir payer ses créanciers. Ma maîtresse a voulu lui prouver qu'il trouverait

dans son amitié, dans sa fortune, les moyens de les satisfaire. Oh! il a rejeté cette offre avec une vivacité, un transport.... Moi, voyant que ce combat de générosité, de délicatesse, n'allait pas finir, j'ai dit naïvement au seigneur Edmond : Et pourquoi madame la comtesse n'acquerrait-elle pas le droit de vous obliger malgré vous-même? Vous vous aimez tous les deux, vous vous convenez par le rang, par le caractère... Je devine Florestine, s'est écriée à son tour madame la comtesse. Devenons époux, tout scrupule est détruit, nos biens seront communs. A ces mots, sir Edmond s'est troublé; puis, après un moment de réflexion, il s'est précipité aux pieds de son amie; il versait des larmes de reconnaissance, de plaisir..... Quel tableau touchant! j'en suis encore toute attendrie.

ZERBELIN.

Ah! mon dieu, j'éprouve à mon tour une émotion... quelle grandeur d'ame! c'est superbe!

FLORESTINE.

Enfin, vous ne doutez plus de notre sensibilité?

ZERBELIN.

Vous n'êtes pas des femmes, vous êtes des anges.... (*A part.*) de ténèbres. (*Haut.*) Ainsi, nous allons bientôt avoir une noce?

FLORESTINE.

Mais j'y compte bien. C'est à cause de cela que madame la comtesse a trouvé convenable qu'il donnât sa fête.

ZERBELIN.

Oui, c'est une fête à sa fiancée; c'est très-bien.

FLORESTINE.

Sur ces entrefaites, le sénéchal est venu pour la voir. Sir Edmond l'a reçu d'abord fort mal. Eh bien, ma maîtresse a si bien parlé à l'un et à l'autre; qu'elle a fini par les raccommoder ensemble.

ZERBELIN.

Oh! c'est une excellente tête! Ainsi nous verrons le sénéchal à la fête?

FLORESTINE.

Sans doute. Mais j'oubliais l'essentiel. Rendez-vous demain de très-grand matin chez notre intendant, qui a reçu l'ordre de vous compter toutes les sommes nécessaires pour acquitter tout à la fois les dettes de son futur.

ZERBELIN.

Bien! je n'en oublierai aucune. Ce que j'admire le plus, c'est sir Edmond. Il s'est donc beaucoup étendu sur ses pertes? Il a bien prouvé qu'il était ruiné? Il ne s'est pas démenti une seule fois?....

FLORESTINE, à part.

Voilà ce qui l'inquiète. (*Haut.*) Pourquoi se démentir. puisque c'est l'exacte vérité?

ZERBELIN.

Oh! c'est la plus exacte vérité. Ainsi je verrai demain le cher intendant?

FLORESTINE, à part.

Il enrage!

ZERBELIN.

Et il paiera tout-à-fait nos dettes?

FLORESTINE.

On dirait que cela vous fâche?

ZERBELIN.

Au contraire, cela me touche... aux larmes; et c'est au point que je suis aussi fâché de n'être pas persécuté par mes créanciers.

FLORESTINE.

Pourquoi donc?

ZERBELIN.

C'est que je suis convaincu que vous valez votre maîtresse; et que, comme elle, et avec la même grandeur, vous viendriez à mon secours.

FLORESTINE.

Ah! n'en doutez pas, monsieur Zerbelin; mon cœur, ma fortune....

ZERBELIN.

Et votre main peut-être... Ah! tant de bonté.... Vos graces et ma reconnaissance. (*Florestine baisse les yeux, laisse baiser sa main.*) Non, je n'abuserai pas de tant de générosité.

FLORESTINE.

Le traître!

SCÈNE V.

EDMOND, CAMILLE, ZERBELIN, FLORESTINE.

EDMOND.

Ah! mon cher Zerbelin, vous savez sans doute quel est mon bonheur?

ZERBELIN, froidement.

Je le partage, sir Edmond.

EDMOND.

Mais déja plusieurs de mes convives se promènent dans les jardins; veillez, mes amis, à ce que les plaisirs se succèdent avec rapidité. Cette fête est pour moi la plus belle, c'est celle de l'amour heureux.

ZERBELIN.

Et du plus glorieux hymen. (*A part.*) Quand il en sera temps, je saurai l'empêcher. (*Haut.*) Venez, gente Florestine, partager mes agréables soins.

SCÈNE VI.

CAMILLE, EDMOND.

CAMILLE.

Ainsi tout est convenu entre nous, mon cher Edmond. Vous ne concevez pas le plaisir que j'éprouve à contempler l'avenir brillant qui se découvre à mes regards.

EDMOND.

Et moi, à qui devrai-je cet avenir?.... O femme aussi tendre que généreuse! vous m'avez réconcilié avec le monde.

CAMILLE.

Mon ami, vous portez tout à l'extrême; c'est peut-être le seul défaut que je vous connaisse. Il ne faut pas mettre dans les liaisons de la vie cette sensibilité...

EDMOND.

Je conviens que c'est un tort; ah! combien je regrette mes illusions! J'aimais tous les hommes; et

j'avais la faiblesse de croire en être aimé. Quelle erreur ! Non, sans votre angélique bonté....

CAMILLE.

Cessez.... je n'aime pas que l'on parle de ma bonté. Et quel homme est désintéressé ? on rapporte tout à soi dans la vie ; chacun a son but qui le fait agir ; souvent un sentiment d'égoïsme est ce qui décide nos bienfaits. Sachons donc voir les hommes avec indulgence, et, pour ne pas nous exposer à être trompés, n'attendons jamais rien d'eux.

EDMOND.

Je suis donc bien différent des autres car, je vous jure par l'amour, par l'admiration que vous m'inspirez, que si, dans le cours de mes prospérités, j'ai fait quelques heureux, je ne songeai jamais à en retirer d'autre avantage que cette satisfaction intérieure que l'on trouve à faire le bien.

CAMILLE.

Ah ! je ne doute pas de votre candeur ; il faut surtout que la cruelle leçon, que vous venez de recevoir vous apprenne à connaître le monde. Cette habitude d'être grand et généreux pourrait encore un jour vous conduire à l'infortune ; c'est moi qui veux éclairer votre bienfaisance : nos fortunes réunies doivent....

EDMOND.

Nos fortunes réunies.... ! mais, mon amie, je vous l'ai déja dit, je ne possède plus rien.

CAMILLE.

J'entends les biens que vous pourrez avoir un jour.

EDMOND.

Mon père est en effet un des plus riches seigneurs du royaume; mais je sais, de bonne part, qu'éclairé sur mes dissipations, non-seulement il m'a retiré sa tendresse, mais encore m'a déshérité.

CAMILLE.

Déshérité! mais c'est affreux! un père déshériter son fils!... Ainsi vous n'avez rien à en attendre; mais si j'essayais de vous réconcilier?

EDMOND.

Vos efforts seraient inutiles : il se croit offensé; il serait inflexible.

CAMILLE.

Mais voilà un vieillard tout-à-fait méchant!

EDMOND.

C'est le plus digne, le plus respectable des pères.

CAMILLE.

Soit; mais le plus respectable des pères est aussi le plus entêté.

EDMOND.

Ah! de grace, n'allons pas plus avant!

CAMILLE, avec un peu d'humeur.

Comme vous le voudrez!

EDMOND.

Ne nous occupons que de nous, des apprêts de notre hymen. Quelques semaines plus tôt, quel eût été mon bonheur de vous parer moi-même de tout ce que l'Orient nous offre de richesses!.... mais aujourd'hui, je suis pauvre; Edmond ne peut offrir que son cœur :

mais ce cœur sera toujours reconnaissant, et n'existera que pour sa bien-aimée.

CAMILLE, *froidement.*

Croyez aussi, mon cher Edmond, que mon cœur.... ma sensibilité.... Qui vient nous interrompre?

SCÈNE VII.

EDMOND, CAMILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, un homme mal vêtu et très-incivil veut absolument vous parler.

EDMOND.

Mais dans ce moment je ne puis le recevoir.

LE DOMESTIQUE.

J'ai voulu le renvoyer..... mais ce diable d'étranger a tenu ferme : il a dit qu'il resterait....

EDMOND.

Quel est donc cet insolent?

LE DOMESTIQUE.

Il se dit officier du roi, ce que d'autres appellent un huissier; il prétend qu'il faut qu'on lui remette à l'instant même cinq mille pièces d'or que vous êtes, dit-il, condamné à payer.

CAMILLE.

Pour un seul créancier, cinq mille pièces d'or? la somme est immense!

EDMOND.

C'est bien prendre son temps pour venir la deman-

der : mais la présence de cet homme peut causer ici du scandale; je vais lui annoncer que demain il sera satisfait.... Je vous rejoins dans quelques minutes.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, seule.

Être déshérité, être rejeté de la maison paternelle, c'est un très-grand malheur! et beaucoup de femmes, à ma place..... Il faudra consulter mes amis..... Justement, voici le sénéchal.

SCÈNE IX.

CAMILLE, Le SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne viens ici que pour vous.... Quoique Edmond m'ait fait une nouvelle invitation, j'ai bien senti....

CAMILLE.

Écoutez-donc, il avait quelques raisons d'être fâché, s'il a, comme il le dit, entendu la conversation que vous avez eue avec ce Zerbelin !...

LE SÉNÉCHAL.

Que diable! pouvais-je deviner qu'il était là ?... Mais convenez aussi que les hommes sont devenus bien exigeants? Pour quelques légers services que l'on rend, plus souvent par orgueil que par bienveillance, avec ce titre de bienfaiteur, on prend hypothèque sur la reconnaissance d'un pauvre diable, qui est obligé de se

dévouer de corps et d'ame à la première réquisition, et cela sous peine de passer pour un ingrat.

CAMILLE.

Oui; et souvent quelque sacrifice que l'obligé fasse, il n'a jamais assez fait.

LE SÉNÉCHAL.

Je vois que vous connaissez parfaitement les hommes.

CAMILLE.

Beaucoup trop.... Eh bien! voyez pourtant quel est mon courage! Je vais me marier.

LE SÉNÉCHAL.

Et c'est pour cela que je voulais vous parler; la nouvelle est donc vraie?

CAMILLE.

Très-vraie! J'épouse ce malheureux Edmond.

LE SÉNÉCHAL.

Quelle belle ame vous avez!... Ce sont ses revers qui le rendent plus intéressant à vos yeux?

CAMILLE.

J'espère, au moins, que le monde ne m'accusera pas d'ingratitude.

LE SÉNÉCHAL.

Vous allez vous faire une réputation inconcevable.

CAMILLE.

Cet hymen, s'il ne m'est pas avantageux, est au moins honorable.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Edmond est le fils d'un des plus nobles seigneurs de France.

CAMILLE.

C'est beaucoup ; mais ce noble seigneur est aussi le plus riche.

LE SÉNÉCHAL.

Que vous importe! puisque le fils est déshérité.

CAMILLE.

Je le sais ; Edmond me l'a dit.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! c'est bien de sa part.

CAMILLE.

Mais le temps peut les réunir ; et alors cette exhérédation....

LE SÉNÉCHAL.

Ah! je vois bien que vous ne connaissez pas le vieux baron.... Avant trois mois peut-être, il va marier sa jeune pupille, que l'on nomme Ermance, à un gentilhomme de son choix, et il doit lui donner toute sa fortune.

CAMILLE.

Edmond ne m'avait pas parlé de cette *Ermance.*

LE SÉNÉCHAL.

Cette pupille, qui est grandement recherchée, serait mariée depuis long-temps, sans les obstacles qu'elle oppose aux volontés du baron... Cette petite personne raffolle de notre jeune homme. C'est un véritable enfant qui, de bonne foi, se croit fiancée avec Edmond, parce qu'elle lui a donné un riche collier tressé de ses cheveux.

CAMILLE, vivement.

Un collier de ses cheveux!... (*A part.*) Ah! l'on m'a trompée!

LE SÉNÉCHAL.

Et telle est la simplicité de la belle, qu'elle ne se mariera que lorsque le collier sera revenu dans ses mains. Elle croit sa parole engagée par ce gage de son innocent amour.

CAMILLE.

(*A part.*) Voilà donc cette sœur ! c'est un excellent prétexte!... (*Haut.*) Et d'où tenez-vous tous ces détails?

LE SÉNÉCHAL.

Du comte de Viveau qui vient d'arriver à Paris. C'est un des aspirants à la main de la riche pupille. Il donnerait, je crois, la moitié de son bien s'il pouvait se procurer ce collier dont Edmond est l'heureux possesseur.

CAMILLE, réfléchissant.

Ah! le comte de Viveau est un des prétendants!... En effet, j'aurais dû le soupçonner.

LE SÉNÉCHAL.

Enfin notre Edmond devient votre époux? Il fait bien dans sa situation désespérée....

CAMILLE, souriant.

Sa situation désespérée!... Mais si cette pauvreté n'était qu'une feinte pour éprouver ses amis?

LE SÉNÉCHAL.

Impossible!... Je connais ses affaires comme les miennes.

CAMILLE.

Mais si je vous disais que je sais, de bonne part, que ce prétendu désastre n'est qu'un jeu.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne vous en croirais pas.... Allez, allez, on ne me trompe pas sur la situation pécuniaire de mes amis!... Mais, d'où savez-vous qu'Edmond, en se disant ruiné, n'a voulu faire qu'une épreuve?

CAMILLE.

De Florestine, qui prétend avoir entendu Zerbelin....

LE SÉNÉCHAL.

Florestine! Zerbelin!... la plaisanterie est bonne.

CAMILLE.

Quoi donc? que pensez-vous?

LE SÉNÉCHAL.

Ce troubadour a de l'esprit, et il a raison d'en tirer parti.

CAMILLE.

Mais je ne vous entends pas.

LE SÉNÉCHAL.

Quant à Florestine, elle a tort de se mettre de moitié dans cette perfidie; car enfin vous aviez beaucoup de bonté pour elle.

CAMILLE.

Où donc en voulez-vous venir?

LE SÉNÉCHAL.

Oh! à rien.... Zerbelin a vu son ami ruiné; ce troubadour est pauvre comme ses chers confrères: il a supposé que votre cœur, prévenu en faveur d'Edmond, pourrait peut-être un peu se refroidir par sa position.

CAMILLE.

Oh! il me connaît mal!

LE SÉNÉCHAL.

J'entends bien; mais tous tant que nous sommes, nous avons, plus ou moins, un certain désir de fortune; et, dans l'espoir de lui conserver des amis riches, il a rétabli Edmond dans tous ses biens. Alors il a fait croire à Florestine tout ce qu'il a voulu à ce sujet; et Florestine, qui trouve peut-être le troubadour à son gré....

CAMILLE.

Vous m'ouvrez les yeux; elle m'en a parlé cent fois.

LE SÉNÉCHAL, en riant.

Elle vous aura peut-être fait naître aussi le goût du mariage.

CAMILLE.

Elle a mieux fait : c'est elle qui l'a proposé.

LE SÉNÉCHAL.

Hein!... Eh bien! trouvez-vous que je sais démêler une intrigue?

CAMILLE.

Oh! mon cher sénéchal, que je vous ai d'obligations! Égarée par mon cœur, par ma sensibilité, j'étais venue ici lui offrir ma fortune; et l'on me tend un piége!

LE SÉNÉCHAL.

Et, graces à moi, vous l'avez évité.

CAMILLE.

Moi, qui croyais cet Edmond si tendre, si sincère!...

LE SÉNÉCHAL.

Ah! il faut pourtant convenir que c'est un excellent enfant.

CAMILLE.

Il a des qualités très-estimables.

LE SÉNÉCHAL.

Il est obligeant, d'une politesse charmante.

CAMILLE.

Il s'est montré brave, généreux.

LE SÉNÉCHAL.

Trop généreux ; il devait finir par être dupe.

CAMILLE.

Le goût du luxe tient à son orgueil ; il a voulu surpasser tout le monde.

LE SÉNÉCHAL.

Que diable ! on ne doit pas marcher l'égal d'un prince dans une capitale.

CAMILLE.

Je le lui ai dit cent fois ; mais il n'a jamais voulu écouter que sa tête.

LE SÉNÉCHAL.

Oh ! c'est qu'il est très-entier dans ses opinions.

CAMILLE.

Je n'ai jamais pu triompher de la roideur de son caractère.

LE SÉNÉCHAL.

Aussi, malgré tout ce qu'il a fait pour avoir des amis, il en compte bien peu.

CAMILLE.

Et maintenant qu'il est pauvre, il s'en trouvera encore bien moins.

LE SÉNÉCHAL.

Excepté nous, qui avons pour lui des égards.

CAMILLE.

Et je crains bien que nous ne soyons les seuls.

LE SÉNÉCHAL.

C'est que, dans le monde, on le traite déja fort mal.

CAMILLE.

Comment donc?

LE SÉNÉCHAL.

Ce matin, on m'a dit de lui des horreurs.

CAMILLE.

De qui les tenez-vous?

LE SÉNÉCHAL.

De son meilleur ami.

CAMILLE.

Eh! bon dieu! qu'en diront donc ses ennemis?

LE SÉNÉCHAL.

Oh! les uns le regardent comme un fou....

CAMILLE.

Les autres comme un sot.

LE SÉNÉCHAL.

Un prodigue orgueilleux.

CAMILLE.

Un dissipateur insolent.

LE SÉNÉCHAL.

Et je suis forcé de l'avouer.... Entre nous, le monde n'a pas tout-à-fait tort.... Mais le voici....

SCÈNE X.

EDMOND, LE SÉNÉCHAL, CAMILLE.

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien! mon cher Edmond, qu'est-ce qui vous retient donc loin de nous?

EDMOND.

C'est ce maudit officier de justice que j'ai eu beaucoup de peine à renvoyer; il faut que quelque ennemi secret le fasse agir: c'est la première fois que j'éprouve une semblable persécution.

LE SÉNÉCHAL.

Sur le point d'être unis, il me paraît que vous avez des affaires à traiter ensemble; je ne veux pas gêner ces doux épanchements de l'amour.

EDMOND, au sénéchal.

Vous êtes donc instruit que la plus douce chaîne....

LE SÉNÉCHAL.

Madame sait tout ce que je lui ai dit à ce sujet.

EDMOND.

C'est incroyable comme les nouvelles se répandent promptement! Imaginez qu'en traversant les jardins, j'ai reçu plus de vingt compliments de nos amis communs.

CAMILLE.

Tant pis, je suis fâchée de voir la chose aussi publique.

EDMOND.

Pourquoi donc? je voudrais que l'univers entier

connût mon bonheur et votre noble générosité!....
Épouser un homme dont la pauvreté....

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien! voyez pourtant ce que c'est que la médisance! on m'a dit, en secret, que votre ruine n'était qu'un jeu pour éprouver vos amis.

EDMOND.

Quelle sottise! Je voudrais bien que cela fût. (*A Camille.*) Oh! ma tendre amie, qu'il me serait doux de pouvoir vous dire avec l'accent de la reconnaissance: Vous m'avez cru pauvre, et vous avez voulu partager mon sort; venez, venez, je suis riche, très-riche, et je mets ma fortune à vos pieds.

LE SÉNÉCHAL, à Camille.

Quel beau caractère! Oh! il faut être juste, vous n'avez aucun reproche à lui faire.

EDMOND.

Comment un reproche?

CAMILLE.

Non, je me plais à lui rendre cette justice; l'intérêt ne peut dominer son ame. Mais s'il m'a éclairée sur sa fortune, m'a-t-il de même éclairé sur les secrets de son cœur?

EDMOND.

Que cela veut-il dire?

LE SÉNÉCHAL.

Ah! je prévois une petite querelle d'amants, et, dans ce cas, un tiers est toujours de trop. Je rejoins donc la société; et j'empêcherai qu'elle ne vienne troubler ce beau combat d'amour et de générosité.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CAMILLE, EDMOND.

EDMOND.

Mais que prétend le sénéchal? Je suis dans un étonnement!... Votre silence, vos regards distraits et embarrassés m'annonceraient-ils un changement de votre part? Le sénéchal qui, quoi que vous en disiez, n'est pas de mes amis, aurait-il refroidi cette chaleur de sentiment qui vous a portée à m'offrir si promptement votre main et votre fortune?

CAMILLE.

Pouvez-vous croire que l'intérêt puisse changer mon cœur? Mais empêcherez-vous ce cœur trop sensible de s'effrayer d'un lien qui peut troubler le reste de ma vie?

EDMOND.

Et pourquoi dès hier ne m'avez-vous pas témoigné ces craintes?

CAMILLE.

Hier, j'ignorais que la reconnaissance seule....

EDMOND.

Est-ce donc un crime d'y céder?

CAMILLE.

Italienne et jalouse, elle ne suffit pas à mon cœur.

EDMOND.

Mais qui vous a dit que d'autres feux?...

CAMILLE.

Un autre objet ne vous a pas depuis long-temps enflammé? osez le nier.

EDMOND.

Je ne nierai point que mon père a désiré me retenir près de lui, par un hymen dont le simple souvenir me ramène à la douleur.

CAMILLE.

Vous regrettez votre fidèle Ermance.

EDMOND.

Qui vous a dit son nom?

CAMILLE.

Calmez-vous, je ne veux point lui disputer votre cœur; mais vous trouverez bon que je suspende les apprêts de notre hymen, ou plûtot que je le rompe pour jamais. Vous avez perdu par votre dissimulation une amante, une épouse; tâchez de conserver au moins une amie. Adieu.

(Elle sort vivement.)

SCÈNE XII.

EDMOND, SEUL.

Elle me quitte, elle me fuit! quel changement subit! qui peut l'avoir éclairée sur le sort d'Ermance?

SCÈNE XIII.

ZERBELIN, EDMOND.

EDMOND.

Ah! Zerbelin! croirez-vous que la comtesse, qui naguère me prodiguait les preuves du plus tendre intérêt...

ZERBELIN.

Tous vos projets sont détruits? vous ne l'épousez pas?

EDMOND.

La jalousie lui fait supposer que mon cœur, engagé sous d'autres lois, ne peut lui offrir le bonheur.

ZERBELIN.

Quelle touchante délicatesse! elle est encore plus adroite que moi; j'étais loin de prévoir qu'elle eût découvert ma ruse.

EDMOND.

Quelle ruse?

ZERBELIN.

Mon pauvre jeune ami! vous avez pu croire à la sensibilité, à des vertus dans cette Camille; apprenez que l'intérêt seul l'a fait agir. Lorsqu'elle vous offrait sa main et sa fortune, elle vous croyait encore l'opulent Edmond. Il faut que quelque démon secret l'ait éclairée sur mon stratagème. Mais bientôt nous allons être instruits : j'aperçois sa chère amie.

EDMOND.

Ah! qu'on me laisse en paix! Je vois quelle est l'horreur de ma situation; je n'ai plus qu'à me résigner à l'excès de mon infortune!

(Il se jette dans un fauteuil.)

SCÈNE XIV.

FLORESTINE, CAMILLE, EDMOND.

FLORESTINE.

Ah! monsieur Zerbelin! qu'est-il donc arrivé?

ZERBELIN.

Je l'ignore; mais le seigneur Edmond est dans la plus grande douleur. Tenez, voyez comme il est accablé.

FLORESTINE.

Pauvre jeune homme! J'ai été toute surprise de voir rentrer ma maîtresse; elle était avec le sénéchal.

EDMOND, à part.

Avec le sénéchal? c'est lui seul qui a changé son cœur.

ZERBELIN, à Florestine.

Ainsi votre maîtresse ne reste pas à la fête?

FLORESTINE.

Elle s'en garde bien; mais moi je ne sais pas ce que j'ai fait pour la mettre en colère. Lorsque je sortais de la maison, elle m'a dit d'un ton très-sec: Ma chère Florestine, comme vous vous entendez très-bien avec Zerbelin, vous pouvez aller prier sir Edmond de vous placer auprès de la belle Ermance, qui doit être un jour son épouse chérie.

EDMOND.

La perfide!

ZERBELIN.

Ainsi, on vous congédie?

FLORESTINE.

Oui, sous le prétexte que nous nous entendons ensemble.

ZERBELIN.

Convenez qu'elle nous connaît bien peu!

FLORESTINE.

Oh! ce n'est pas que je regrette beaucoup de ne plus servir dans cette maison.

ZERBELIN.

Non, elle ne vous convenait pas.

FLORESTINE.

D'ailleurs la conduite de cette dame me révoltait souvent. Quand on a de bons principes....

ZERBELIN.

Aussi vous ai-je toujours distinguée de votre maîtresse.

FLORESTINE.

Si je voulais parler, j'aurais bien à en dire.

ZERBELIN.

Qui vous en empêche? Le seigneur Edmond ne sera pas fâché d'entendre des vérités.

FLORESTINE.

Le seigneur Edmond a plus à s'en plaindre que personne.

ZERBELIN.

Vous croyez?

FLORESTINE.

Au moment même où sa générosité l'accablait des plus riches présents, elle riait de sa candeur, qu'elle appelait son innocence, avec le sénéchal et d'autres seigneurs qui sont de ses amis.

EDMOND.

Quelle infamie!

FLORESTINE.

Je vous dirai bien un autre secret que j'ai appris

tout récemment : c'est qu'elle se nomme en effet Camille, et qu'elle n'est point femme de qualité.

ZERBELIN.

Ah ! vous m'apprenez cela !

EDMOND, à part.

Est-il possible !

FLORESTINE.

On ne connaît même pas ses parents.

ZERBELIN.

Elle ne les connaît peut-être pas elle-même.

EDMOND, à part.

Voilà donc comme on m'a joué !

FLORESTINE.

Quand on a été forcé d'avoir des relations avec ces dames, comme on doit s'applaudir d'avoir toujours eu une conduite sans reproche !

ZERBELIN.

Oh ! tout le monde sait bien que vous êtes une personne très-estimable.

FLORESTINE.

A coup sûr, on ne me reprochera jamais d'abandonner mes amis dans l'infortune.

ZERBELIN.

Vous ne savez donc pas ce qui l'a fait changer de sentiment ?

FLORESTINE.

O mon dieu, non. Elle vous abandonne, voilà le fait. Moi, je suis si loin de penser comme elle, que, si j'osais, je vous donnerais à l'instant même une preuve de la sensibilité de mon cœur.

ZERBELIN.

Bon! qu'est-ce qui vous empêche de nous donner cette preuve?

FLORESTINE.

Oh! le seigneur Edmond s'offenserait de ma hardiesse.

ZERBELIN.

Pourquoi! une belle action fait toujours plaisir.

FLORESTINE.

Comment, Zerbelin, vous croyez que je pourrais le prier d'accepter cette petite cassette. Elle contient...

ZERBELIN.

Toute votre petite fortune.

FLORESTINE.

J'en dois la plus grande partie à ses libéralités; ne serais-je point trop téméraire en le priant d'en disposer comme si elle lui appartenait.

ZERBELIN.

Oh! que c'est beau! que c'est touchant! (*Soulevant le coffret.*) Il est pesant le coffret... Peste! le seigneur Edmond faisait bien les choses.

FLORESTINE.

Ne voulez-vous pas lui offrir mon présent?

ZERBELIN.

Non, il refuserait. (*A part.*) Moquons-nous d'elle. Mais moi, qui sais très-bien que nous avons besoin d'argent, je l'accepte.

FLORESTINE.

Mais ce n'est qu'au seigneur Edmond que j'en veux faire hommage.

ZERBELIN.

Ah! rusée! votre maîtresse nous abandonne, et vous, plus adroite, vous venez à notre secours, dans l'espérance que le seigneur Edmond.... C'est bien, vous avez de l'ambition.

FLORESTINE.

J'aurais bien choisi l'instant, lorsque votre ruine est avérée....

ZERBELIN.

Ah! vous avez pu croire que notre désastre, qui est bien reél, n'était qu'une plaisanterie?

FLORESTINE, déconcertée.

Que dites-vous donc?

ZERBELIN.

Tenez, j'étais là, et je me promenais avec action, je faisais semblant de me croire tout seul; et, dans mon agitation, je me disais : Oh! mes bons amis du moment, comme je vais vous attraper....!

FLORESTINE, tout-à-fait déconcertée.

Et vous disiez cela?... (*Elle veut reprendre le coffret.*) Donnez-moi.

ZERBELIN.

Attendez. Tandis que quelqu'un, caché derrière une statue....

FLORESTINE, tendant encore la main.

C'est singulier!.... Mais rendez donc....

ZERBELIN, se retirant.

Rien n'est plus plaisant! Tout le monde s'y est trompé, jusqu'à votre maîtresse, qui consentait à nous épouser.

FLORESTINE, étendant encore la main.

Oui, je conçois très-bien. Si.... vous vouliez....

ZERBELIN.

Vous seule, vous qui ne m'avez point écouté, vous avez persisté dans vos bons sentiments ; vous nous avez cru sincèrement infortunés, et vous nous apportez votre fortune entière. La voilà cette cassette, ce présent d'un cœur pur et généreux. Si vous avez eu du plaisir à nous l'offrir, il n'égale pas celui que j'éprouve à le garder.

FLORESTINE, troublée tout-à-fait.

Monsieur Zerbelin?....

ZERBELIN.

Eh bien! qu'avez-vous? vous pâlissez?

FLORESTINE.

Si vous saviez.... N'abusez pas....

ZERBELIN.

Quelle émotion! votre voix tremble.....

FLORESTINE.

C'est tout ce que je possède.

EDMOND, qui a observé toute la fin de la scène et qui a témoigné par des gestes son indignation.

Zerbelin, ne prolongez pas les tourments de cette femme. Ne voyez-vous pas à ses traits renversés l'avidité punie, la cupidité trompée? Rendez-lui ses méprisables dons, et qu'elle s'éloigne de mes regards.

ZERBELIN, lui rendant le coffret.

Allez donc, généreuse Florestine, rejoindre votre digne maîtresse.

FLORESTINE, *en sortant.*

Mais voyez comme ils traitent les gens qui viennent pour les obliger! Ah! ils ne m'y reprendront plus.

SCÈNE XV.

EDMOND, ZERBELIN.

EDMOND, *préoccupé et se promenant avec action.*

Oh! combien je rougis à mes yeux de ma crédulité! Non, la perte de ma fortune n'est pas ce qui touche le plus mon cœur; mais me voir trahi par l'amour, par l'amitié!.... Je n'ai donc été environné que de fourbes? Graces à mon infortune, je connais maintenant les hommes; mon désastre et leur abandon m'ont éclairé sur leur perversité?.... Oui, cette cruelle leçon m'en dit plus que trente années d'existence.

ZERBELIN.

Ne vous laissez point abattre par le découragement... Quelle musique se fait entendre.... Ah! c'est celle qui fut commandée pour la fête. (*La musique approche.*) Je vois déja tous vos brillants convives...; l'heure du souper les attire....

EDMOND.

Une fête! des convives! que viennent-ils faire ici? me tromper, me séduire, me flagorner bassement? ils ne savent donc pas encore que je suis pauvre?

ZERBELIN.

O mon jeune ami! calmez-vous.

EDMOND, entendant une musique voluptueuse et des chants éloignés.

De la mélodie! des chants!.... et le désespoir est dans mon cœur.

ZERBELIN.

Dissimulez cette agitation!

EDMOND, dans une espèce de fureur.

Que tous ces lâches amis, que ces femmes artificieuses et coquettes, que tous ces vils adulateurs s'éloignent, s'enfuient. Ils s'offrent maintenant à mes regards sous leur véritable forme. Je ne vois plus en eux que d'odieux reptiles qui s'avancent vers moi pour sucer la dernière goutte de mon sang. (*Les portes s'ouvrent; on voit le jardin illuminé; des hommes, des femmes richement vêtues, entrent au son des instruments.*) Ils osent s'approcher, les indignes! (*Courant vers l'autre côté du théâtre dans les bras de Zerbelin.*) Ah! sauve-moi! sauve-moi de ces malheureux!

ZERBELIN.

Calmez ce trouble, je me charge du soin de les congédier.

SCÈNE XVI.

L'ARCHITECTE, ZERBELIN, EDMOND, CONVIVES.

L'ARCHITECTE.

Messieurs les ménestrels, arrivez donc. Par ici.

ZERBELIN, à Edmond.

Cher Edmond! voulez-vous m'en croire? ayez le

courage de les recevoir encore ; c'est moi qui me charge du soin de les traiter (*Il est déja environné de plusieurs convives.*) Mais ils pourraient m'entendre. Écoutez ! (*Il lui parle bas.*) Approuvez-vous mon projet ?

EDMOND, vivement.

Oui, sans doute ; il me plaît. L'espoir de voir leur étonnement.... Allez, ne perdez pas un instant ; j'aurai la force de faire taire mon indignation.

(Zerbelin sort.)

SCÈNE XVII.

EDMOND, L'ARCHITECTE, UNE FEMME, UN CONVIVE.

UN CONVIVE.

Non, jamais, seigneur Edmond, vous n'avez donné une fête plus brillante, plus agréable. La joie est répandue....

EDMOND, en feignant de rire.

Oui, la joie habite ce séjour.

UNE FEMME.

Mais savez-vous ce qu'est devenue la comtesse Torsini ?

LE CONVIVE.

Je l'ai rencontrée, il y a peu de temps, dans les jardins.

LA FEMME.

A propos, Edmond, nous avons un compliment à vous faire ; vous devenez son époux.

LE CONVIVE.

Ce n'est plus un mystère. C'est un mariage bien assorti. Vos cœurs se ressemblent par la bonté, la générosité.

EDMOND, avec un mouvement d'horreur.

Nos cœurs se ressembler! ô dieux! (*Riant.*) Oui, oui, vous avez raison.

LA FEMME, minaudant.

J'ai bien envie de profiter de l'absence de votre belle future pour tenter de vous séduire.

EDMOND.

Oh! vous me séduirez facilement.

LA FEMME.

Ne m'avez-vous pas dit que vous ne pouviez entendre ma voix sans le plus doux ravissement?

EDMOND, un peu brusquement.

Eh bien, chantez; le moment est convenable.

LA FEMME.

De quel ton singulier vous me répondez!

LE CONVIVE, aux autres.

En effet, quelque chose l'occupe.

LA FEMME.

Est-ce votre futur hymen qui vous rend aussi soucieux?

EDMOND.

Moi! je suis l'homme le plus heureux.

LA FEMME.

S'il est ainsi, mon jeune seigneur, venez auprès de moi. (*En minaudant.*) Je veux vous exprimer le charme d'un amour, qu'il est doux de vous inspirer.

Vous ne dites rien; mais je vois à vos traits que ce n'est pas le moment de soupirer des chants d'amour. Non, chantons plutôt le plaisir, la gaîté. Approchez, joyeux ménestrels; et que des danses....

EDMOND, à part.

Des danses, des chants, et bientôt une orgie; cela me fait horreur!

SCÈNE XVIII.

EDMOND, ZERBELIN, LES CONVIVES, LA FEMME, LES DOMESTIQUES.

(A la fin des chants et des danses, on approche une table couverte d'un service d'argent, dont tous les plats sont couverts.)

ZERBELIN.

Seigneur, invitez vos aimables convives à prendre place au festin!

UN CONVIVE.

Quelle table richement servie!

LA FEMME, à Edmond.

Quel souper fin l'on nous a préparé!.. Avec quel soin tous les mets sont couverts!

LE CONVIVE.

C'est le rafinement du luxe et de la magnificence!

EDMOND.

Allons, que mes meilleurs amis viennent s'asseoir près de moi!

(Il y a un mouvement parmi les convives.)

ZERBELIN.

Oh! messieurs, vous n'y pourrez pas être tous!....

Point de regrets ; vous serez également bien placés.... Comment aurait-on de la préférence pour quelqu'un?... Le seigneur Edmond sait bien que vous valez tous autant les uns que les autres.

(Tout le monde s'assied.)

LA FEMME.

Tout est fait ici pour charmer l'appétit, le cœur et les yeux.

EDMOND.

Oui ; mais avant de jouir des présents que le ciel daigne nous envoyer, ne devons-nous pas lui adresser nos vœux ?

LE CONVIVE.

Voilà une cérémonie, seigneur, à laquelle je ne vous savais pas accoutumé.

EDMOND.

O Dieu tout-puissant ! crains de répandre tout à la fois tes bienfaits sur les hommes ; car si tu viens à suspendre quelques instants les effets de ta bonté, les hommes seront ingrats et tes autels seront déserts.

LE CONVIVE, à part.

Que diable veut-il dire ?

LA FEMME.

Quel ton mystérieux !

EDMOND.

Dieu bon ! ne fais pas que le festin soit plus aimé que l'hôte qui le donne. Toi, qui lis dans les cœurs, abaisse tes regards sur mes amis qui sont ici rassemblés ! Oui, sois pour eux ce qu'ils ont été pour moi, et que

tes dons, à leur égard, soient comme le repas auquel ils sont invités!

ZERBELIN, fait un signe.

(Les domestiques découvrent tous les plats à la fois, qui sont vides. — Étonnement des convives.)

LE CONVIVE.

Quoi! rien?

LA FEMME.

Tout est vide.

EDMOND, se levant.

Oui, vide, comme vos ames, que vous disiez remplies pour moi de tous les sentiments de l'amitié..... Eh quoi! beau cercle d'amis de bouche, aimables courtisans de la fortune et de la bonne chère, vous restez étonnés et muets! Que sont donc devenus ces grands éloges, ces basses flatteries que vous me prodiguiez sans motifs? Non, non, plus de mets succulents, plus de vins délicieux! Je ne suis plus le bon, le noble, le généreux Edmond!... Allons, reprenez courage; peut-être encore vais-je vous prodiguer mon or, ma fortune....

(Il se fait un mouvement.)

LE CONVIVE, en se levant.

Il est devenu fou!

LA FEMME.

Qui pouvait s'attendre à cette extravagance?

LES CONVIVES.

Sortons.

(Tous les convives se lèvent en tumulte.)

EDMOND.

Quoi! vous fuyez?..... Où allez-vous donc, mes sincères amis?..... Vous sortez donc, bas esclaves à la tête inclinée, ridicules automates attachés au palais du riche!..... Restez encore un instant; attendez mes dernières libéralités...... Emportez mes malédictions!

(Tous les convives sortent dans le plus grand désordre.)

ZERBELIN, à un grand nombre de domestiques.

Allez! chassez cette meute dévorante; il n'y a plus ici de proie pour elle.

(Les domestiques sortent à la suite des convives.)

SCÈNE XIX.

EDMOND, SEUL.

Graces au ciel! le silence va succéder au tumulte!... Je vais respirer plus librement loin de ces hommes pervers!... Les monstres! comme ils ont trahi les devoirs les plus sacrés de l'amitié, dont je les croyais les modèles!... Avec quelle cruauté ils ont repoussé la main suppliante de celui qui ne l'ouvrit jamais que pour les combler de bienfaits!.... Ah! la douleur la plus amère de ce cœur déchiré est d'avouer qu'ils en étaient indignes! (*Il tombe dans une espèce d'accablement. — Se relevant.*) Qui osera désormais être bon, puisque la bonté ne fait que des ingrats?... Hélas! je n'aimais dans ma fortune que l'heureux pouvoir de la répandre; mais cruellement détrompé, blessé jusques au fond du cœur, je me vois con-

damné au tourment de ne plus rien aimer. O dieu! que je vais être misérable!

SCÈNE XX.

EDMOND, ZERBELIN.

ZERBELIN.

Un seul mot a suffi pour écarter tous nos convives. Mais cette lettre qu'on apporte à l'instant.....

EDMOND.

Une lettre?

ZERBELIN.

Ah! si quelque nouvelle heureuse!

EDMOND, qui a lu bas.

Heureuse! c'est la plus noire trahison! l'enfer n'est pas plus odieux!

ZERBELIN.

De qui donc ce billet?

EDMOND.

Du plus lâche, du plus perfide des hommes, du comte de Viveau!... Écoute. (*Il lit.*) « Je crois devoir « vous engager, pour l'honneur de votre famille, à « quitter une ville dans laquelle vous n'avez plus pour « perspective que la prison et la misère. Mais en fuyant « le séjour de vos folles prodigalités, ne songez pas à « revoir le toit paternel. Cet asyle vous est fermé pour « toujours; la malédiction d'un père, le juste mépris de « la jeune Ermance vous y attendent. Je lui rapporte ce « beau collier qui fut le gage innocent de son premier « amour. Je l'ai retiré, à prix d'or, des mains d'une

« courtisane à qui vous l'avez sacrifié.... Jugez-vous, sir « Edmond, et voyez le parti qu'il vous reste à prendre.
« Le comte DE VIVEAU. »

EDMOND.

Le parti qui me reste!... c'est la mort!

ZERBELIN.

C'est la vengeance! C'est ce traître seul qui vous arracha à votre père. Je découvre tout ce mystère d'iniquité.

EDMOND.

Aux yeux des hommes, je suis trop malheureux pour n'être pas coupable : j'ai perdu tout espoir.

ZERBELIN.

Me confondez-vous avec les autres? Ne vous reste-t-il pas un ami?

EDMOND.

Un ami! ce nom seul me fait frémir. Non, plus d'ami : je veux haïr.

(On entend un grand bruit derrière le théâtre.)

ZERBELIN.

Mais, d'où vient ce tumulte? Que peut-il nous arriver encore?

(Il sort un instant.)

SCÈNE XXI.

EDMOND, SEUL.

Oui, je veux aller les trouver ces traîtres, ces ingrats! fussent-ils cachés dans le centre de la terre, ils ne soutiendront point mes regards; ils fuiront à mon aspect : le remords les poursuivra, et je serai vengé.

SCÈNE XXII.

ZERBELIN, EDMOND.

ZERBELIN.

Fuyons, sir Edmond; quittons ces funestes lieux!

EDMOND.

Pourquoi? je veux rester.

ZERBELIN.

Vos créanciers vous poursuivent, s'emparent de votre maison; votre personne est menacée.

EDMOND.

Des créanciers! on me chasse! Eh bien! qu'ils viennent, qu'ils approchent, qu'ils me dépouillent! que mon sang les paie, qu'ils le répandent goutte à goutte: peut-être ils seront satisfaits.

ZERBELIN.

Revenez à vous.... On approche; fuyons, je vous en supplie!

EDMOND, se laissant entraîner.

Proscrit, chassé, misérable!... ô mon père! tu m'as maudit!

UNE VOIX s'élève à l'instant où il quitte la scène.

Non, mon fils; non, je ne t'ai point maudit.

(Aussitôt le théâtre change, et ramène la décoration du premier acte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la décoration du premier acte.

SCÈNE I.

Le Baron de BEAUMANOIR, ERMANCE.

LE BARON.

Quoi! mon fils!... rêvé-je encore? Est-ce en effet une illusion?

ERMANCE.

Est-ce lui que nous avons vu?

LE BARON.

Chère Ermance! tu as bien reconnu ses traits, sa voix?

ERMANCE.

Sa voix remplit encore mon cœur.

LE BARON.

Pourvu que cet honnête Zerbelin, ce bon écuyer ne l'ait pas quitté.

ERMANCE.

Je n'ai d'espoir qu'en lui.

LE BARON.

Mais ce savant troubadour à qui nous devons ce prestige, ne le reverrons nous pas?

ERMANCE.

Oh ! qu'il vienne, qu'il nous apprenne où nous pourrons retrouver mon jeune ami.

SCÈNE II.

LE COMTE DU VIVEAU, LE BARON, ERMANCE.

LE BARON.

Grands dieux ! je vois le comte !

ERMANCE.

Comment ! il serait de retour ?

LE BARON, au comte.

Eh bien, comte, ce brave chevalier qui vous à défié a-t-il succombé sous vos coups ?

LE COMTE.

Qui peut donc vous avoir instruit du véritable motif qui me forçait à m'éloigner ? Ah ! c'est l'indiscrète parente....

ERMANCE.

Détrompez-vous ! Le ciel, jaloux de mon bonheur, vient de nous éclairer sur votre affreuse conduite.

LE BARON.

Comte ! vous ne répondez point à ma question. Ce vengeur de sir Edmond, ce généreux chevalier qui n'a pas craint de prendre sa défense, existe-t-il encore ?

LE COMTE.

Le lâche s'est bien gardé de paraître à mes yeux. Mais, monsieur le baron, que veut dire ce ton de reproche, de menace ? Sur le point de m'unir à vous, est-ce donc là l'accueil auquel je devais m'attendre ?

LE BARON.

Vous unir à moi! vous! ah! renoncez à cet espoir.

LE COMTE.

Qu'entends-je ?

ERMANCE.

Descendez dans votre cœur; et jugez si celui qui, par la plus odieuse cupidité, ravit un fils à son père, doit espérer d'entrer dans sa famille.

LE COMTE, étonné.

Que veut dire?

LE BARON.

N'est-ce pas vous qui, par de perfides conseils, l'avez arraché de mes bras?

ERMANCE.

N'est-ce pas vous qui, trompant son ame confiante, l'avez environné de piéges séducteurs, afin de surprendre sa jeunesse?

LE COMTE, à part.

Qui peut leur avoir révélé!...

LE BARON.

Et cette dangereuse Camille, qui l'a chargée du soin de guider mon fils?

ERMANCE.

Qui l'engagea à déployer tous les moyens de la séduction pour s'emparer de son cœur?

LE BARON.

Et cette foule de parasites, d'intrigants, d'hommes déshonorés, dont Edmond se vit entourer dans un instant, n'étaient-ils pas vos agents secrets?

LE COMTE, à part.

Je reste confondu.

LE BARON.

Oserez-vous me dire que le sénéchal de Grandpré, le chevalier d'Arbois, ne sont pas vos dignes amis?

LE COMTE.

Quoi! ces noms vous sont connus?

ERMANCE.

Non-seulement leurs noms, mais leurs personnes; nous les avons tous vus.

LE COMTE.

Vus! ici, dans ce château?

LE BARON.

Ainsi que le malheureux Edmond, que vous avez réduit au sort le plus affreux.

LE COMTE.

Edmond dans ces lieux! quel est donc ce mystère?... Est-ce au pouvoir du démon que vous devez cette vision?

LE BARON.

C'est plutôt à l'ange de lumière. O vénérable troubadour! toi qui par un art surnaturel....

LE COMTE.

Quoi! c'est ce troubadour.... Je commence à pénétrer ce complot. C'est dans cette salle que, réuni à plusieurs de ses pareils, il s'est occupé secrètement.... Mais présenter l'image d'Edmond, de ses amis, de Camille!.... Aurait-il en effet le pouvoir qu'on lui reconnaît.... et par une alliance avec l'enfer.... Non, non, ce doit être un imposteur. Je veux le voir....; je

veux pénétrer le motif... ; je veux.... Qui m'arrête? Quoi! je n'oserais paraître seul au milieu d'un groupe de trouvères? Non, il suffit de mon bras pour châtier et disperser ces faibles enfants des fêtes et des plaisirs. Entrons, et malheur à tous ceux qui osent oublier que, dans ce château, je suis un souverain.

(Il sort en jetant des regards furieux sur le baron.)

SCÈNE III.

Le BARON, ERMANCE.

ERMANCE.

Quel regard furieux il a jeté sur nous!

LE BARON.

Que veut-il dire, lorsqu'il nous avertit que dans ces lieux il est souverain? Oublie-t-il donc que je ne suis venu dans son château que suivi de mes chevaliers, de mes vassaux?

ERMANCE.

Mais par quel hasard aucun d'eux ne s'offre-t-il à ma vue?

LE BARON.

En effet; sous le prétexte des festins, les aurait-on éloignés de ma personne? les aurait-on mis dans l'impuissance de nous défendre, si quelque attentat?... Ah! je n'ose croire à cette infamie.

ERMANCE.

J'aperçois mademoiselle Débora!... Nous saurons bientôt.

SCÈNE III.

LE BARON, ERMANCE, MADEMOISELLE DÉBORA.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! mon respectable seigneur! vous me voyez dans une agitation, dans un trouble!...

ERMANCE.

Que vous est-il arrivé?

LE BARON.

Qu'avez-vous?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ce que j'ai! mon cœur en palpite encore d'effroi.

ERMANCE.

Remettez-vous, chère dame!

MADEMOISELLE DÉBORA.

Après la vision étonnante, incompréhensible... vision dont je parlerai pendant cent ans, si Dieu me prête vie, je cherchais le savant troubadour, ou plutôt le sorcier, afin de le prier de me faire revoir l'écuyer Zerbelin, lorsqu'en traversant un passage sombre, j'ai aperçu, de loin, tous ces mauvais sujets qui se disaient amis de votre fils.

ERMANCE.

Quoi! vous avez vu ce chevalier d'Arbois, ce sénéchal?...

MADEMOISELLE DÉBORA.

Oh! ils y étaient tous, armés de pied en cap.... Étonnée de cette nouvelle apparition, je me retirais à la hâte, lorsque j'ai entendu l'un d'eux, qui s'est écrié

tout à coup : Quoi ! te voilà, perfide ! tu viens de chercher le chevalier aux armes noires : il est ici ; le voilà : défends tes jours.... A ces mots, a succédé un cliquetis d'épées : et, toute tremblante, je suis accourue vers vous, bien convaincue que tous les démons sont maîtres du château.

LE BARON.

Généreux troubadour, aurais-tu recours à ton art pour me sauver des mains du plus perfide des hommes ?

MADEMOISELLE DÉBORA.

Que dites-vous ?

ERMANCE.

Ignorez-vous donc les projets du comte ? Nous avons tout à craindre de sa fureur.

LE BARON.

Et je ne sais quelle inquiétude me dit que l'on retient loin de ma personne tous mes officiers, qui pourraient être mes défenseurs.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah ! par Notre-Dame ! se pourrait-il ?....

LE BARON.

Je veux parler à mes chevaliers ; conduisez-moi vers eux.... Je veux....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Non, pour votre sûreté même, il faut que vous restiez ici. Peut-être a-t-il donné des ordres.... Je veux profiter de son absence pour vous sauver....

ERMANCE.

Son absence ! Mais vous ignorez encore....

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ma chère enfant, je n'ai point le temps de vous écouter. Si vous connaissiez comme moi mon neveu, vous sauriez que vous avez tout à craindre. Il est homme à vous épouser en dépit de vous-même!... Je vais me mêler de cette affaire. Certes, j'ai désiré de tout mon cœur de vous appeler ma nièce; mais, pour y parvenir, employer la force et la perfidie! Par tous les saints! je ne le souffrirai pas.... Je sais le moyen de vous rendre vos officiers... Vous me reverrez bientôt. Oui, je prouverai à tout le monde que mademoiselle Débora sait respecter les droits de l'hospitalité, et qu'elle n'entend pas raillerie quand il y va de son honneur.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, ERMANCE.

ERMANCE.

Elle croit encore le comte absent.

LE BARON.

Tout ce qui s'est passé sous mes yeux, depuis quatre heures au plus que j'habite ce château, me paraît un songe pénible. Mais ce qu'il y a de trop réel, c'est l'indigne projet du comte : craignant à chaque instant que sa perfidie ne fût découverte, que quelque avis important ne me fût donné aujourd'hui même, il a peut-être résolu de nous retenir prisonniers.

ERMANCE.

Le scélérat !..... Mais si le bon troubadour nous abandonne, que deviendrons-nous?

LE BARON.

Espérons tout du ciel! Calme toi, mon Ermance.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE VI.

LE BARON, LE TROUBADOUR, ERMANCE.

LE TROUBADOUR, parlant à la porte.

Arrêtez! ils sont ici.... Sachons ce que pense le vieillard : attendez mes ordres pour paraître!

LE BARON.

Mais sachons, au moins, si le troubadour....

ERMANCE, apercevant le troubadour.

Quel bonheur! c'est lui que je vois.

LE BARON.

Oh! qui que vous soyez, venez calmer notre impatience!

ERMANCE.

Ah! de grace, achevez de nous éclairer sur le sort d'Edmond.

LE BARON.

Ne vous était-il pas possible de prolonger cette illusion?

ERMANCE.

Nous saurions au moins quel pays il habite.

LE TROUBADOUR.

J'ai craint de déchirer trop long-temps ce cœur

paternel... Quant à mon pouvoir, je crois vous avoir prouvé qu'il ne connaît point de bornes. Vous désirez de voir encore votre fils; mais je dois vous prévenir qu'il est pauvre, misérable...

LE BARON.

Pauvreté, malheur, tout ce qui éloigna de lui ses faux amis doit le rapprocher du cœur d'un père.

LE TROUBADOUR.

Quoi! seigneur, il peut donc espérer d'obtenir quelque jour son pardon?

LE BARON.

Oui, si vous pouvez l'offrir encore à mes regards sincèrement repentant de ses fautes.

ERMANCE.

O généreux troubadour! faites-nous le voir dans sa situation présente; que nous sachions s'il regrette le toit paternel, et s'il pense encore à son Ermance.

LE TROUBADOUR.

Je cède à vos instances. N'exigez de moi rien de plus. Vous allez revoir votre fils, votre amant dans ces lieux mêmes, près de vous, et j'espère que les regrets exprimés par sa bouche lui mériteront votre pitié.

ERMANCE.

Ah! dites le retour de notre tendresse.

LE TROUBADOUR, *parlant à la porte.*

O toi, dont j'ose me flatter d'être le bon génie! toi, qui me sais ton défenseur et ton ami, dans quelque état que le sort t'ait placé, ne crains plus d'offrir à nos yeux un visage flétri par la misère et la douleur!...

Approche, tu n'as rien à craindre d'un père et d'une amante!... ose paraître à nos regards!

(Edmond sort de la salle; il est vêtu d'un habit simple, et porte le manteau et la harpe des troubadours. Aussitôt qu'Edmond est entré, le troubadour disparaît par la même porte.)

SCÈNE VII.

LE BARON, EDMOND, ERMANCE.

ERMANCE.

Ah! seigneur, le voilà; je le reconnais, malgré la pâleur de son visage.

LE BARON.

Ermance! qu'il est changé! ne vois-tu pas des pleurs couler de ses yeux?

(Edmond, à l'autre coin du théâtre, se promène et n'ose regarder son père. Sa démarche peint le trouble et l'incertitude.)

EDMOND.

O mon père!

LE BARON.

N'a-t-il pas appelé son père?

ERMANCE.

Que mon cœur est ému!

LE BARON.

Ses vêtements annoncent qu'il est bien près de l'indigence.

ERMANCE.

Il porte la harpe et le mantel du troubadour.

(Edmond s'assied et accorde sa harpe.)

LE BARON.

Je le vois trop, cette harpe l'empêche de mendier le pain de la pitié.

ERMANCE.

C'est sans doute à son ami Zerbelin qu'il doit son talent.

LE BARON.

Zerbelin n'est plus près de lui.

ERMANCE.

J'espérais qu'il ne l'abandonnerait jamais.

SCÈNE VIII.

LE BARON, EDMOND, ZERBELIN, ERMANCE.

ERMANCE, en voyant entrer Zerbelin.

Que vois-je? c'est Zerbelin... Et nous l'accusions!

ZERBELIN.

Eh bien! cher Edmond, vous vous tenez à l'écart; vous détournez les yeux. Espérez tout de la bonté d'un père.

EDMOND.

Pourra-t-il jamais me pardonner?

LE BARON, à Ermance.

Quel est mon trouble en l'écoutant parler!

ZERBELIN.

N'avez-vous pas près de lui la jeune Ermance qui plaidera votre cause?

EDMOND.

Je l'ai trop offensée!

ZERBELIN.

Elle oubliera vos erreurs quand vous lui remettrez ce collier, qui fut le gage de son amour.

EDMOND.

Graces au ciel! je puis encore le porter sur mon sein!

(Il le couvre de baisers.)

ERMANCE, au baron.

C'est bien le même! Le comte n'en est donc plus le possesseur?

ZERBELIN, à Edmond.

Allons, mon ami, reprenez courage. (*En indiquant le baron et Ermance.*) Osez porter vos regards craintifs de ce côté.

ERMANCE.

Ah! mon cher tuteur, voyez donc quels regards douloureux il jette sur nous!

LE BARON.

Hélas! en le voyant dans cet état, qui ne connaîtrait la pitié?

ZERBELIN, l'attirant vers son père.

Edmond, osez donc approcher.

EDMOND.

Je n'ose... Si mon père m'avait maudit!

LE BARON.

Il croit que je l'ai maudit. Ermance! serait-il vrai que, dans mon courroux, je l'eusse maudit?

ERMANCE.

Appeler son fils ingrat et pleurer, est-ce donc le maudire?

EDMOND, à Zerbelin.

Mon ami, soutiens-moi.

ERMANCE.

Edmond vient à nous. Ah! mon trouble....

(Le baron et Ermance se reculent comme effrayés.)

EDMOND, s'approchant.

Mon père! Ermance! ne me fuyez pas!

ERMANCE.

Mon cœur palpite avec une force...

LE BARON.

Que vois-je? n'est-ce donc plus un prestige?

EDMOND.

Ma crainte, mes remords, mes pleurs....

ZERBELIN, l'entraînant tout-à-fait aux pieds de son père.

C'est aux pieds de ton père que tu dois les répandre.

ERMANCE.

Que dit-il!... La plus tendre émotion...

LE BARON.

Cette main tremblante qui presse la mienne...! Non, ce n'est plus une illusion!

EDMOND.

Votre pardon, mon père!

LE BARON.

Ah! viens le chercher sur mon cœur!

EDMOND.

Mon père! chère Ermance!

LE BARON.

Je te revois donc enfin, malheureux enfant!

ERMANCE.

Cher Edmond! que vous avez souffert!

LE BARON.

Mon fils! que nous avons pleuré!

ERMANCE.

Edmond! et ce collier?.. Vous l'aviez donc encore? cependant le comte...

ZERBELIN.

Le comte en a fait le prix de sa vie : défié et vaincu par Edmond, ce traître est maintenant notre prisonnier.

LE BARON.

Votre prisonnier! Mais expliquez-moi donc ce mystère....

SCÈNE IX.

EDMOND, ZERBELIN, le Baron, ERMANCE, Mademoiselle DÉBORA.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Rassurez-vous, noble seigneur, voici tous vos chevaliers. Mais, que vois-je? Zerbelin et votre fils! Qui vous l'a ramené?

EDMOND.

Ce digne ami, non content de m'avoir sauvé du désespoir, m'a initié dans un art dont les effets sont assez puissants sur l'ame pour faire croire au prestige. C'est à cet ingénieux mensonge, dont ma présence a fait une réalité, que je dois le pardon de mes fautes (*à Ermance*), et le bonheur que j'ose espérer.

ERMANCE.

Vous garderez toujours ce collier!

LE BARON.

Quoi! mon fils, c'était vous. Je comprends maintenant cette illusion dont ma raison s'étonnait...

ZERBELIN.

Vous voyez que je ne suis pas un grand sorcier. Cependant, lorsque, sous le déguisement d'un vieux troubadour, je disais à mademoiselle Débora...

(Il parle bas à Débora.)

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! méchant! Mais enfin tous ces personnages que nous avons vus?....

ZERBELIN.

Tous ces personnages ne sont pas plus sorciers que moi. Il viendra peut-être un temps où ils le seront davantage. En attendant qu'ils puissent venir vous rendre leurs hommages, j'en ai fait des guerriers, et le comte, confié à leur garde...

MADEMOISELLE DÉBORA.

Quoi! le comte, mon neveu?

ZERBELIN.

Il pouvait employer la violence, et j'avais pris mes précautions.

MADEMOISELLE DÉBORA.

Ah! monsieur le baron, j'ose espérer qu'il ne lui sera fait aucun mal...

LE BARON.

J'ai retrouvé mon fils; je viens de pardonner, pourrais-je songer à punir? Zerbelin, vous ne nous

quitterez plus : vous serez toujours l'ami d'Edmond; faites venir vos compagnons pour célébrer dans mon château les fêtes de son retour. Promettez-moi de nous faire jouir encore de ces tableaux qui m'ont représenté si vivement ses erreurs : en amusant mes bons vassaux, ils pourront les rendre meilleurs. Les fils apprendront à se garantir des piéges des méchants; les pères à ne désespérer jamais de leurs enfants.

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

LA

FILLE D'HONNEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée sur le Théâtre-Français le 30 décembre 1818.



NOTICE

SUR LA FILLE D'HONNEUR.

J'ai raconté dans toutes mes notices à quelle inspiration, à quel hasard, à quelle conversation j'avais dû chacune de mes pièces. J'ai souvent répété que j'avais rarement cherché mes sujets, et que j'avais toujours cédé à l'empire d'une idée qui me paraissait dramatique. Cette idée une fois adoptée, je me mettais à la développer, et si ce développement me donnait un plan satisfaisant, de ce moment je regardais ma pièce comme finie : en effet; il ne me restait plus qu'à dialoguer des scènes de chacune desquelles j'avais, bien qu'un peu confusément, le sujet; et qui présentaient à mon imagination tout l'ensemble de l'ouvrage.

La *Fille d'Honneur*, que le public a accueillie avec tant de bienveillance, est peut-être la seule de toutes mes pièces qui, après que j'en eus achevé le plan, ne me fit point éprouver un vif sentiment de satisfaction, et que je n'aie point regardée comme finie. Cependant j'étais assez content de l'enchaî-

nement de mes scènes, des situations qui naissaient de la variété de mes caractères; mais l'obstacle que j'entrevoyais au succès de mon ouvrage m'effrayait d'autant plus qu'il me paraissait presque impossible d'en triompher, puisqu'il tenait au fond même du sujet. Je ne me dissimulais point que plus j'avancerais dans la pièce, plus les dangers du sujet se feraient sentir; l'exposition même m'offrait de grands obstacles, puisque je devais me faire bien entendre du public, et que cependant il m'était défendu de lui parler clairement. Un mot imprudent, une expression hasardée dans la bouche de deux de mes personnages, pouvaient renverser un édifice dont les fondations n'étaient formées que de vils matériaux qu'il fallait montrer et cacher tout à la fois. Le sujet de ma pièce était une *honteuse prostitution*, et il fallait se garder de le dire. Je devais y employer un agent principal qui éclairât le public sur ce qu'il voulait faire, et cependant j'étais forcé de déguiser son caractère pour amener les honnêtes gens à rire de sa bassesse même. On se doute qu'une matière aussi sale à pétrir, devait rendre mon travail pénible; vingt fois j'ai été sur le point d'y renoncer par la crainte de ne pouvoir atteindre le but que je m'étais proposé, et je l'aurais sans doute abandonné si je n'eusse entrevu quelque espoir de surmonter

les obstacles, avec le secours de ma jeune Emma, si naïve, si douce, si gaie, si noble et si imposante. Je me disais, pour m'exciter : Si j'ai l'adresse de la présenter dès le premier acte avec tous les charmes de son innocence; et si, dès le premier acte, je lui donne un amant, un père pour gardiens de ses vertus, le public ne regardera plus les personnages vicieux qui s'agitent autour d'elle, que comme autant de moyens dramatiques pour faire ressortir davantage la beauté de son caractère. Ces réflexions, en me rendant le courage, me faisaient poursuivre mon ouvrage avec une grande ardeur; mais tout en avançant dans mon sujet, je n'oubliais pas qu'il me fallait beaucoup de prudence : comme le voyageur qui marche au bord d'un précipice, j'avais soin de prendre les détours qui, sans m'éloigner de mon but, pouvaient me préserver d'une chute. Je me suis gardé surtout de mettre aucun mot dans la bouche de mes personnages vicieux, qui put indiquer trop directement le véritable motif de leur intrigue; et si tous les ressorts de cette vile combinaison se trouvent dévoilés, ils ne sont connus que par la voix de l'innocence. Cette révélation, que je crois nouvelle au théâtre, par l'intérêt qu'elle ajoute aux personnages vertueux, fait totalement oublier au public la turpitude des moyens que le vice employait pour triompher de la vertu.

Si j'entre dans tous ces détails, c'est dans l'espoir que mes réflexions ne seront point inutiles aux jeunes gens qui entrent dans la carrière du théâtre; ils sauront, par mon exemple, qu'il ne faut pas s'effrayer des difficultés que peut offrir un sujet; qu'avec des précautions on peut tout dire, et qu'à la scène comme dans le monde l'adresse est un moyen de réussir.

Je parlerai peu du succès qu'obtint l'ouvrage; je dirai seulement que, de toutes les pièces que j'ai livrées au public, c'est celle à laquelle il a semblé donner la préférence par l'empressement qu'il a mis à en suivre les représentations. Sans doute je dus beaucoup au talent des acteurs, et je serais un ingrat de ne pas les remercier de leur zèle par un souvenir qui, je l'espère, sera plus durable encore que ma reconnaissance. Comme je l'ai dit dans ma préface, mademoiselle Mars s'est placée, dans ce rôle surtout, au-dessus de tout éloge par la perfection de son jeu, le charme de sa personne, la mélodie de sa voix, la candeur, la noble expression de ses traits, la grace et la vérité de sa diction. Certes, toutes ces qualités qui font l'actrice parfaite ne peuvent encore donner à ceux qui ne l'ont point vue une idée de ses talents. Il n'en est pas de nos célèbres acteurs comme de nos écrivains : on peut toujours justifier ses éloges en citant d'un auteur ce

qui a droit à l'admiration; mais, et je crois encore l'avoir dit, il n'en est pas ainsi du comédien : puis-je peindre mademoiselle Mars, cette actrice inimitable, éprouvant tous les sentiments du personnage qu'elle représente, toujours interprête de l'auteur qui auparavant a dû l'être de la nature, lui donnant une ame et la communiquant à des milliers d'individus par l'entraînant prestige de la parole?

Ah! s'il était vrai qu'on pût retracer aussi vivement qu'on l'a senti, ce feu brûlant que le bon comédien porte dans son art, avec quel plaisir j'essaierais aussi de faire l'éloge d'un acteur précieux à ses camarades (M. Damas), et cher au public par les qualités qui font le grand acteur, la chaleur et la vérité dans la diction! Les auteurs plus que personne ont le droit d'apprécier cette qualité importante, qualité auprès de laquelle bien d'autres cèdent, selon moi. Il est rare qu'un auteur retrouve dans la représentation ce sentiment de vie qui lui fit composer l'ouvrage, ce sentiment qui anime ce qui paraît froid aux yeux de l'acteur qui raisonne, ce sentiment enfin qu'on ne peut exprimer, et que l'auteur seul fait connaître, quelle que soit la manière dont il lit son ouvrage. Eh bien! ce feu, cette vie si nécessaire au dialogue dramatique, tous les auteurs conviendront que M. Damas en reçut le présent du ciel, et qu'à cette première qualité du grand acteur il

joint un zèle à toute épreuve pour sa société et les hommes de lettres. Je puis plus qu'aucun de mes confrères lui rendre cette justice, puisque, depuis près de trente ans, il a joué avec succès les principaux rôles dans mes ouvrages; il est donc juste que, sur le point de terminer ma carrière dramatique, je lui donne ici une preuve de ma reconnaissance, et que je me rende l'interprète du public, des auteurs et de ses camarades, en manifestant l'estime qu'on fait de sa personne et de son talent.

Sans doute ce serait ici l'occasion de parler des autres acteurs distingués qui ont contribué à mon succès; mais je craindrais que de pareils éloges ne devinssent fatigants pour la plupart des lecteurs quelques-uns, d'ailleurs, pourraient bien ne pas partager mon opinion. Cependant, dans l'intérêt d'un art auquel je dois mon existence et les plus vives sensations de ma vie, je me permettrai peut-être, dans le dernier volume de mes œuvres, de faire, si je puis m'exprimer ainsi, une *Statistique du Théâtre-Français*. Là, du moins, les éloges mérités que j'accorderai aux personnes dont les talents embellissent maintenant le premier théâtre de l'Europe, seront mêlés à des conseils fondés sur l'expérience; et ces conseils ne pourront certainement déplaire à une société composée des hommes les plus estimables, parmi lesquels je compte plu-

sieurs amis, et qui, comme moi, ne désirent que les progrès de l'art dramatique.

Après avoir rendu compte des obstacles que j'ai rencontrés dans l'exécution de ma pièce, et de la manière dont elle fut jouée, je ne dois point omettre de dire, comme c'est mon usage et comme je l'ai annoncé, ce qui m'en donna la première idée. J'habitais alors ma campagne qui est située dans les environs de Paris; je l'avais achetée à mon retour de Russie; sa position agréable, les sites charmants qui l'environnent, les embellissements que me donnaient la facilité d'exécuter mes premières études en architecture, avaient encore ajouté à son agrément, aussi, tous les ans j'y passais sept mois à faire des comédies, et à dessiner mes jardins. La solitude dans laquelle je vivais, qui me permettait de suivre avec ardeur une idée, de la développer dans toutes ses parties, doit avoir beaucoup contribué à ma fécondité : il était rare que je ne revinsse pas de la campagne armé d'un gros manuscrit, et il était encore plus rare que, l'hiver suivant, le public n'eût pas à juger le fruit de mes loisirs. Pour lui seul je semais dans ma campagne, et lui seul devait profiter de ma récolte, qu'il ne me payait au surplus que selon le prix qu'il y attachait; il était tout aussi rare que, dès le printemps, je n'eusse pas songé au genre de

travail dont je devais m'occuper pendant l'été. Cependant, en 1814, que les affaires politiques s'étaient emparées de toutes les têtes, et que la présence des étrangers avait forcé de dénouer toutes les bourses, je me rendis à ma maison des champs pour réparer les pertes d'argent que m'avaient causées, comme l'a dit si plaisamment notre philosophe chansonnier, notre troubadour français, *nos amis les ennemis.....* Blessé dans mes intérêts, et plus encore dans cet amour-propre qui tient à l'honneur national, je me promenais tristement dans un jeune bois que j'avais planté; je réfléchissais avec douleur à notre grandeur passée; et je voyais dans l'avenir les déplorables résultats qui seraient la suite de la perte de l'esprit public en France. Afin de me distraire de mes tristes réflexions, je résolus de me livrer avec plus d'ardeur encore à mon travail ordinaire. Le goût des lettres, l'amour de la retraite savent consoler de tous les revers. Malheureusement les grands évènements qui s'étaient passés ne m'avaient pas permis de faire le choix d'un sujet vraiment dramatique; et, désirant m'occuper, je ne me trouvai pas une idée à suivre, un plan à commencer, une pensée à exprimer. Rentré dans mon cabinet, j'éprouvais ce vague qui n'est pas tout-à-fait l'ennui; mais qui vous fait prendre un livre sans le désir de le lire, et qui vous le fait quitter sans avoir un

motif pour l'abandonner. Après avoir long-temps lu, quitté, repris différents ouvrages, le hasard me mit dans la main une comédie de M. Étienne, dont j'avais vu la représentation, et que depuis j'avais lue avec le plus grand plaisir; cette pièce, dont je ne sais quel motif a privé le public, réunit à une conception hardie des détails pleins de charmes et des vers excellents. En ouvrant la brochure, je tombai sur ce passage dont j'admirai le style. C'est une tante ambitieuse d'honneurs, qui parle à sa nièce:

> Brillante de beauté, de graces, de jeunesse,
> Pour vous plaire, Julie, on accourt, on s'empresse;
> Si même de plus haut on laissait par hasard
> Tomber jusques sur vous un auguste regard....
> Pourquoi vous étonner, etc.

Ces quatre vers furent pour moi un trait de lumière; je vis dans un instant la position d'une jeune personne dans une cour galante, auprès d'une tante corrompue. Ce sujet de pièce s'empara de moi tout entier: certain que j'avais une ample matière à mes méditations, toute crainte d'ennui s'écarta; je me trouvai tout à coup comme un jeune homme qui rêve, dans l'avenir, les voyages, les plaisirs, l'amour et la gloire; car telle est la situation de l'homme de lettres, ou tout au moins la mienne:

lorsqu'il n'a rien à faire, lorsque son imagination se repose, lorsqu'il n'est plus animé par ce monde idéal qui l'environne, il devient souffrant et malheureux; tout ce qui tient à la vie, les devoirs de la société, les soins de sa fortune, de sa personne, tout lui paraît fatigant; les chimères qui l'agitent et le charment font toute son existence, et dès qu'il les perd, il peut supporter la vie, mais elle est pour lui sans enchantement. — Hélas! cet état d'angoisse et d'ennuis, je l'éprouve maintenant: toutes mes chimères de bonheur sont détruites; je suis rentré dans cette vie positive qui me force à compter avec moi-même et avec les autres. Ce superflu que me donnaient mes travaux, je ne l'ai plus; ces jouissances de la vie qu'ils me procuraient et qui m'empêchaient d'envier une plus grande fortune, la froide raison, la probité, me forcent à m'en priver. L'odieuse censure, en arrêtant ma plume, en refroidissant mon ame, a desséché tous les canaux de ma prospérité. Pendant vingt ans j'ai vécu sans savoir ce que je possédais, me livrant à mes goûts, à mes penchants toujours innocents, mais peut-être trop dispendieux : j'ai embelli ma retraite, j'ai planté des jardins, j'y ai fait murmurer les eaux; les fruits de mes nombreux travaux ont payé mes extravagances; mais ces extravagances ont dû cesser avec la crainte de ne plus retirer

aucune récompense de mes veilles. Les calculs du vieillard ont dû succéder à l'imprudence du poète qui trouve toujours

> Le superflu chose très-nécessaire.

Enfin, par raison, par amour pour mes enfants, je vais me séparer de ma retraite chérie, de mon Éden. Le sacrifice en est fait; et de *par l'impitoyable censure*, je vais vendre la maison que j'ai bâtie, les arbres que j'ai plantés, et que vingt ans ont vu croître. Ah! puissé-je, pour le plus grand avantage de mon acquéreur, lui vendre aussi ce repos, ce bonheur, tous les plaisirs qui, dans ce site enchanteur, ont embelli la meilleure partie de ma vie!

PERSONNAGES.

LE BARON DE ROSENTHAL.

LA BARONNE DE ROSENTHAL, sa femme.

MADEMOISELLE BRIGITTE, sœur de la Baronne.

EMMA DE ROSENTHAL, nièce du Baron et fille du major de Rosenthal, orpheline.

EDMOND DE ROSENTHAL, frère du Baron, sous le nom de FRANCBOURG.

CHARLES DE ROSENTHAL, fils d'Edmond.

LE CHEVALIER DE FLORELLI.

UNE PRÉSIDENTE.

UN CONSEILLER.

UN DOMESTIQUE.

La scène est dans une petite ville d'Allemagne.

LA

FILLE D'HONNEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EDMOND, SEUL, *assis.*

D'ATTENDRE si long-temps, ma foi, j'ai de l'humeur !
On voit bien que mon fils est chez un grand seigneur ;
En a-t-il pris déja le ton, le caractère ?
S'il ne vient pas, je vais....

SCÈNE II.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES.

Eh quoi ! c'est vous, mon père ?

EDMOND.

Moi-même, mon enfant ; embrassons-nous d'abord ;
Et puis je vais tâcher de te gronder bien fort.

CHARLES.

Combien je suis ravi !...

EDMOND.

Moi, je suis en colère.

CHARLES.

Mais je....

EDMOND.

Non!

CHARLES.

Le plaisir....

EDMOND.

Ah! vous aurez beau faire.
Tu m'écris à Berlin que tu me rejoindras;
J'attends huit jours monsieur, et monsieur ne vient pas.
Une lettre m'apprend qu'il s'est fait secrétaire,
Et de son oncle encor! quel est donc ce mystère?
Un tel déguisement ne me dit rien de bon.

CHARLES.

Mais autrement pouvais-je entrer chez le baron?
Ne connaissez-vous pas la haine ridicule
Que chacun a pour vous, qu'on montre sans scrupule...
Ah! si vous pouviez voir cette famille-là!....
On vous appelle ici le *marchand de Riga*.

EDMOND.

Je le suis.

CHARLES.

Le baron n'est-il pas votre frère?

EDMOND.

Nous sommes tous les deux enfants du même père.

CHARLES.

Pourquoi donc avec vous prendre un ton de mépris?

EDMOND.

C'est l'effet d'un orgueil... que tu n'as pas, mon fils.

CHARLES.

Que je n'aurai jamais.

EDMOND.

J'en accepte l'augure.
Chez tes nobles parents c'est un mal de nature.
Prends-y garde. Bientôt tu vas être un seigneur,
Et des droits de mon sang devenir prossesseur.

CHARLES.

Que dites-vous? Le sort dans une illustre race,
Je le sais, de mon père avait marqué la place;
Mais je sais bien aussi qu'un hymen inégal
Le priva de son rang et lui devint fatal;
Qu'il fut pour cet hymen banni de sa patrie;
Et que dans la misère il eût fini sa vie,
S'il n'eût par son courage et d'honnêtes travaux
Reconquis sa fortune.

EDMOND.

Oui; mais pour mon repos,
Et pour te préserver de l'orgueilleux délire,
Cause de mon malheur, je n'ai pas dû te dire
Qu'étant déshérité, mes biens, mon rang, perdus,
A l'aîné de mes fils devaient être rendus;
Que mon père, excité par le major mon frère,
Qui voulait de mes biens devenir légataire,
Me força pour jamais de vivre en d'autres lieux,
Avec le digne objet d'un amour malheureux.
Cependant son courroux, peut-être légitime,
Ne vit pas tout-à-fait ma faute comme un crime:
Il te légua mes biens, et, je t'en fais l'aveu,
Les honneurs d'un grand nom, auquel je tiens fort peu;

Et, pour mieux assurer sa volonté dernière,
Le prince consentit d'être dépositaire
Ainsi qu'exécuteur de l'acte respecté;
Qui te rend tous mes droits à ta majorité.

CHARLES, avec joie.

Quoi, je suis possesseur?....

EDMOND.

Oui, d'une seigneurie
Et du titre de comte.

CHARLES.

O bonheur de ma vie!

EDMOND.

Tes transports, mon cher fils....

CHARLES.

Sont, je le sais, très-fous :
Mais je suis si content.

EDMOND.

Tu me mets en courroux!

CHARLES.

Je vais être un seigneur!

EDMOND.

Mais veux-tu bien te taire.
Vous êtes orgueilleux, monsieur le secrétaire.

CHARLES.

Je puis me rendre alors...

EDMOND.

Mais où donc?

CHARLES.

A la cour.
Et je pourrai parler....

EDMOND.

De quoi?

CHARLES.

De mon amour.

EDMOND.

Heim?

CHARLES.

Voilà le secret que je devais vous dire.
C'est une passion, ou plutôt un délire!
Je puis auprès d'Emma faire éclater mes feux,
Et par de tendres soins mériter d'être heureux.

EDMOND.

Allons, mon pauvre Charle a perdu la cervelle.
Quelle est cette Emma? dis.

CHARLES.

Elle est sage, elle est belle,
Elle a beaucoup d'esprit, toujours de la gaîté;
A la grace elle unit la sensibilité.

EDMOND.

Son père?

CHARLES.

Est mort.

EDMOND.

Serait-ce?....

CHARLES.

Oui, c'est notre orpheline,
La fille du major, enfin c'est ma cousine.

EDMOND.

La fille de celui qui causa mon malheur,
Ma nièce!.... Je voulus devenir son tuteur:

Le baron repoussa mon offre généreuse;
Moi, je ne répondis à cette ame orgueilleuse
Qu'en envoyant bien vite une somme d'argent
Pour faire à l'orpheline un sort indépendant.
Elle ne doit pas être à charge à sa famille,
Si le noble tuteur de cette jeune fille
A su fidèlement placer ses revenus.
Sa dot doit bien monter à trente mille écus.
C'est peu; mais le baron, en insultant son frère,
Me priva du plaisir de la traiter en père.
On prit bien mon argent; mais on me rejeta :
Et ce fut un malheur pour cette pauvre Emma.
En la connaissant plus, j'aurais fait davantage;
Et j'aurais eu de moins le chagrin de l'outrage.

CHARLES.

Combien vous m'étonnez! Ici l'on dit pourtant
Que notre Emma n'a rien, mais rien absolument.
Puis, on assure encor que, malgré l'apparence,
Le baron, son tuteur, touche à sa décadence;
Que, graces à sa femme, il est très-obéré;
Que, sans rien consulter, elle tranche à son gré;
Et qu'enfin le baron, faible par caractère,
Vient d'être ruiné par cette épouse altière.

EDMOND.

Si madame en effet gouverne la maison,
Je crains tout pour la dot; mais j'en aurai raison.
De sa faiblesse au moins je dois punir mon frère.

CHARLES.

Son désastre prochain s'annonce sans mystère;
Partout on me l'a dit; ce qui le prouverait,

C'est un air d'embarras dans tout ce qui se fait;
On se parle tout bas, chacun court et s'agite:
Tantôt c'est le baron qui fait une visite,
Après, c'est la baronne... enfin jusqu'à sa sœur,
Soumise avec orgueil, hautaine avec douceur,
Qui damne beaucoup moins, d'un zèle charitable,
De nos pauvres humains la race abominable;
Je ne sais ce que c'est; mais tout annonce ici
Un grand évènement qui donne du souci.
Il n'est dans la maison que ma jeune cousine
Qui gaîment se prépare au sort qu'on lui destine.
Elle se réjouit de quitter son tuteur.

EDMOND.

Mais où va-t-elle donc?

CHARLES.

Comme fille d'honneur,
Elle va demeurer auprès de la princesse.

EDMOND.

Comment! on l'a choisie?

CHARLES.

Elle en est dans l'ivresse.

EDMOND.

Ah!

CHARLES.

L'on suppose ici que de vivre à la cour
Est un grand avantage.

EDMOND.

Oui, c'est selon le jour
Sous lequel on le voit.

CHARLES.

Chacun la complimente,

Recherche sa faveur; et même on la tourmente.
Moi, je ne sais pourquoi, je tremble à son départ...
Je n'ai pas dans ma lettre osé vous faire part
D'un soupçon...; mais j'étais fâché de votre absence.

EDMOND.

Ce soupçon, quel est-il? Tu gardes le silence?

CHARLES.

Une fois à la cour... le prince qu'on chérit
Unit à la bonté le plus aimable esprit...
Le monde à ce sujet déja le calomnie.

EDMOND.

Elle est bien, ta cousine?

CHARLES.

Ah! dites donc jolie!

EDMOND.

Et de l'esprit?

CHARLES.

Beaucoup; mais vif, indépendant.

EDMOND.

Son caractère?

CHARLES.

Est bon, et surtout prévenant:
C'est un mélange heureux de raison, de folie,
De sensibilité, d'aimable étourderie;
Elle rit, elle pleure, et presqu'au même instant;
C'est un petit démon, après, c'est un enfant
Repentant et soumis, dont l'ame franche et pure
N'a rien reçu de l'art, et tout de la nature.

EDMOND.

Tu la peins en amant... Comment peux-tu savoir?...

CHARLES.

Oh! j'ai l'occasion bien souvent de la voir:
Dans moi seul elle a mis toute sa confiance.
Ses aimables secrets sont ceux de l'innocence,
Que l'on a fait sortir des plus gothiques tours
Du plus vieux des châteaux, pour vivre dans les cours.
Point d'orgueil, point de ton: sans être familière,
Elle agit avec moi, mais.... comme avec son frère.
Vous ne m'écoutez plus.

EDMOND, à lui-même.

Pour un ambitieux...

CHARLES.

Qui vous fait donc rêver?

EDMOND, de même.

Il n'est rien de honteux.
Qu'importe le moyen, pourvu qu'il réussisse.
Il croit qu'en s'y livrant il ennoblit le vice;
Et ne rougit pas même, au sein de la grandeur,
Des honneurs achetés du prix de son honneur.
La famille autrefois était dans la disgrace;
Et je vois qu'à la cour elle a repris sa place.
Sans raison, sans motif, une telle faveur
Est l'effet d'un amour...

CHARLES.

Mon père, quelle horreur!

EDMOND.

Je dois à mes chagrins, à mon expérience,
Du cœur des courtisans la triste connaissance.
On sait que ces messieurs ont un code pour eux:
Ce qui pour des bourgeois serait bas et honteux

Passe chez certains grands pour une honnête intrigue.
Oui, d'illustres amours l'histoire trop prodigue
Te convaincra bientôt que le vice honoré
Pour monter aux grandeurs est souvent un degré.

CHARLES.

O fatale clarté!

EDMOND.

Crains qu'elle ne t'égare.
Si de ces vils traités l'exemple n'est pas rare,
Et si l'ambition les signa sans pudeur,
Ils furent quelquefois rejetés par l'honneur.

CHARLES.

Et votre frère aurait....

EDMOND.

Sans doute, je m'abuse.
Calme-toi; c'est à tort peut-être que j'accuse....
Si mes soupçons, mon fils, étaient sans fondement....
Je veux dans la maison épier le moment....
Et savoir par Emma le moyen dont on use....
Bon; pour y parvenir, je me sers de ta ruse;
Trois heures vont suffire au plus pour m'éclairer.
Dans le cœur du baron je saurai pénétrer.
Il se laissera prendre à mon adroit langage;
Il ne peut reconnaître un trait de mon visage,
Puisqu'il était enfant lorsque je suis parti.
Je puis donc sans danger te venir voir ici;
Sous un nom emprunté tu t'es fait secrétaire;
Eh bien, dans la maison tu présentes ton père;
Et je promets alors, une fois introduit,
De sauver la vertu sans scandale et sans bruit.

CHARLES.

Ah! ce plan me ravit! Eh mais; je crois entendre...

EDMOND.

Et qui donc?

CHARLES.

Mon Emma.

EDMOND.

Quoi, si matin, se rendre

En ce salon?

CHARLES

On a des prétextes divers:

Un jour, c'est pour un livre, un autre pour des vers.

EDMOND.

C'est très-bien, et je vois, d'après son caractère,

Que par elle bientôt je saurai le mystère.

C'est une enfant qui doit aimer fort à jaser.

CHARLES.

Avec vous elle aura du plaisir à causer.

Elle est si confiante.... Ah! mon père, c'est elle!

EDMOND.

Dis-moi donc qui je suis et comment je m'appelle?

CHARLES.

Oui, vous allez la voir.

EDMOND.

Mais mon nom?

CHARLES.

De Francbourg.

EDMOND.

Mon état?

CHARLES.

Commerçant.

EDMOND.

Mon pays?

CHARLES.

De Hambourg.

SCÈNE III.

EMMA, CHARLES, EDMOND.

EMMA, sort d'un appartement à droite de l'acteur.

(Apercevant Edmond.)

Ah! Charles, je venais.... Monsieur, je vous salue.

EDMOND.

(A part.)

Pardon, mademoiselle... Oh! comme elle est émue!

EMMA, embarrassée, un papier à la main.

Ce sont encor des vers; j'ai dû les apporter...
Vous êtes en affaire, et je....

CHARLES.

Daignez rester.

EDMOND.

L'aspect d'un étranger peut-être ici vous gêne?
Mais vous excuserez le motif qui m'amène.
J'arrive, et je venais pour embrasser mon fils.

EMMA, vivement.

Quoi! monsieur; vous seriez....

CHARLES.

Le meilleur des amis:
Et le plus tendre père.

EMMA, passant au milieu.

Eh bien! je vous assure
Qu'on vous reconnaîtrait d'abord à la figure :
Vous avez certain air d'esprit et de bonté
Qui m'eût fait deviner bientôt la parenté.

CHARLES, à part.

Charmante!

EDMOND, à part.

C'est mon fils qui me vaut sa louange.

EMMA.

Mais je dois vous laisser.

CHARLES.

Non, non.

EMMA.

Je vous dérange.

(A Charles.)

Vous avez avec moi je ne sais quel maintien!
Vous n'osez me parler! monsieur, ce n'est pas bien.
Je vois trop le motif qui vous rend si timide;
A vous le reprocher votre air froid me décide.
Sans doute, vous croyez qu'en vivant à la cour
J'oublîrai mes amis, et dès le premier jour?
Grace au ciel! je n'ai point ce mauvais caractère;
Je ne serai jamais inconstante, ni fière:
La fierté, je le sais, est un vilain défaut.

EDMOND.

C'est quelquefois celui de nos gens comme il faut.

EMMA, avec chagrin.

Non, ce n'est pas le mien; et je sais par moi-même
Tout ce qu'on fait souffrir par un orgueil extrême.

(Légèrement.)

Mais, de grace, messieurs, laissons cet entretien.
De tous mes chers parents je ne vous dirai rien.
A l'aspect du bonheur aisément tout s'oublie.

EDMOND, finement.

Vous fûtes malheureuse en commençant la vie?

EMMA.

Jamais, par mon tuteur; mais... causons plus gaîment
De moi, de votre fils, d'un établissement.

CHARLES, riant.

Vous voulez me placer?

EMMA.

Oui, la princesse est bonne,
Et je puis obliger par l'emploi qu'on me donne.
J'appellerai sur lui les biens et les honneurs :
C'est qu'il sera très-bien parmi nos grands seigneurs.

EDMOND.

Pour mon Charles, d'abord, je vous en remercie.

EMMA.

Mais je dois le servir, si je suis son amie.
Il ne vous a pas dit que je viens le matin
Causer de lui, de moi, de tout le monde enfin.
Votre fils a séduit jusques à la baronne;
Elle oublie avec lui son auguste personne;
Elle parle bien moins de ses seize quartiers,
Et du mépris qu'elle a pour tous les roturiers :
Et madame Brigitte, une sœur de ma tante,
Que l'on dit un peu prude, et même un peu méchante,
Qui, d'un air patelin, lui montre des égards;
Ce sont de petits soins, de doucereux regards;

C'est pour le convertir et l'arracher au monde...
Ah! sur notre crédit que votre espoir se fonde;
Car je puis assurer, vous en serez témoin,
Que, protégé par moi, le jeune homme ira loin.

EDMOND.

Oh! je n'en doute pas.

CHARLES.

Combien elle est aimable!

EMMA, avec un air mutin.

Des plus vastes projets, moi, je me sens capable.
J'ai dans le caractère un peu de fermeté.

EDMOND.

Oui, je vous crois terrible!

EMMA, riant.

Oh! non, en vérité;
Mais depuis quelque temps je suis très-résolue,
Et j'ai peur d'être un jour une femme absolue.
C'est la faute pourtant de monsieur le baron:
On a commencé tard mon éducation;
Et le peu que je sais n'est dû qu'à la visite
Que nous fit par hasard un homme de mérite;
Mais Charles le connaît?

CHARLES.

Qui donc?

EMMA.

Ce chevalier
Qu'on nomme Florelli.

CHARLES.

Qui? cet aventurier!
Ce Florentin connu, bouffon de la princesse;

Qui, pour la complaisance ayant pris la bassesse,
Flatteur de son métier, charlatan effronté,
Le valet des valets des gens de qualité;
Qui vous presse les mains, puis vous embrasse encore,
Et du titre d'ami partout vous déshonore!

EMMA.

En effet, en entrant, il loua ma beauté,
Ma grace, ma noblesse, et ma naïveté.
Je ne l'écoutais pas sans éclater de rire;
Il me semblait si fou quand je l'entendais dire,
Tout en gesticulant, d'une voix et d'un ton....
« Ah! qu'elle est bellissime! Eh quoi! dans ce canton
« Enfouir ce trésor, cette aimable personne,
« Digne d'un sort brillant, bien plus, d'une couronne.
« C'est montrer aux humains trop de sévérité
« Que de leur dérober cette divinité. »

EDMOND, à part.

Ah! vil serpent des cours!

CHARLES, à part.

Je vois trop que mon père...

EDMOND, à Emma.

Ainsi sur votre sort, ce chevalier sincère
Doit avoir influé?

EMMA.

Beaucoup, en vérité.
A présent tout le monde est rempli de bonté;
Et ma tante, et sa sœur, ont changé le langage.
Oui, c'est au chevalier, à son heureux voyage,
Que je dois cet accueil. On me disait avant:
« Jamais on ne pourra corriger cette enfant. »

Maintenant, la baronne est douce et prévenante,
Et veut qu'en lui parlant, je l'appelle ma tante.
Elle-même me nomme, « et ma chère, et mon cœur ; »
L'éloge, autour de moi, forme un concert flatteur.
Je parle avec esprit, et je danse avec grace;
Il n'est point, à la cour, de beauté qui m'efface;
Je donne à tous mes mots un tour fin, gracieux;
Je ravis tous les cœurs, je charme tous les yeux.
Enfin dans la maison je suis une merveille
Qui, dans cet univers, n'aura point sa pareille.
Il faut, en vérité, que mes parents soient fous!
Moi, de leurs compliments, je me moque, entre nous;
Et profitant gaîment du sort qu'on me destine,
Au présent qui sourit je livre l'orpheline.

CHARLES, à part.

Enfin, nous savons tout.

EDMOND, à part.

Je crains bien que mon fils....

EMMA.

De ce que je dis là vous avez l'air surpris?
Qu'avez-vous tous les deux?

EDMOND, finement.

Je songe à la princesse,
A l'honneur, au plaisir de l'avoir pour maîtresse.
On peut tirer parti d'une protection
Qui doit doubler un jour l'éclat d'une maison.

EMMA.

C'est ce que l'on m'a dit.... Sans cesse on me répète,
Que par moi mes parents ont leur fortune faite.
Si je plais à la cour, ma foi, tant pis pour eux!

Je les congédîrai comme des orgueilleux.
J'en excepte celui qui m'a servi de père;
Il a pour sa pupille une amitié sincère....

(Malignement)

Mais, sa femme le mène....

EDMOND, riant.

Ah!

EMMA, à Edmond.

Dois-je révéler....?
C'est vous aussi, monsieur, qui me faites parler.

SCÈNE IV.

EMMA, LE BARON, CHARLES, EDMOND.

LE BARON, dans le fond du théâtre, en entrant.

Mes chevaux! à la cour il faut que je me rende.

EMMA, à Edmond.

C'est mon oncle.

(Elle va au-devant du baron, Charles passe pres d'Edmond.)

EDMOND, à part.

A la cour! l'impatience est grande.

LE BARON, à Emma.

Je vous cherchais, Emma... Quel est donc ce monsieur?

EDMOND, à part, regardant le baron.

Eh quoi! voilà mon frère! et cependant mon cœur
Ne me dit rien encor.

EMMA, au baron.

De Charles c'est le père.

LE BARON, sans y faire attention.

C'est bien.

CHARLES, montrant son père.

Je vous présente....

LE BARON, allant à Emma.

Il faut avant, ma chère....

EDMOND, à Charles.

Bientôt j'aurai mon tour.

LE BARON, à Emma.

Sachez qu'hier au soir,
La princesse m'a dit qu'elle voulait vous voir;
Que l'on vantait partout votre humeur enjouée....

EMMA.

Quoi! près de la princesse on m'a déja louée?

LE BARON.

Et si bien que, ce soir, au cercle de la cour
Vous serez présentée.

EMMA.

Ah! c'est un vilain tour.
Quoi! ce soir, tout de bon?

LE BARON.

Oui, ce soir, ce soir même.

EMMA.

Cette nouvelle-là me cause un trouble extrême!
Comme je vais trembler!

LE BARON.

Allons, rassurez-vous;
Vous n'aurez qu'à jouir de l'accueil le plus doux.

(Le baron lui parle bas.)

CHARLES, bas à Edmond.

Ils ont de grands secrets!

EDMOND, bas à Charles.

N'importe, il faut attendre.

CHARLES, de même.

Comment vous présenter? voudra-t-il nous entendre?

EDMOND, de même.

A devenir poli je prétends le forcer;
Dans mes filets, lui-même, il viendra s'enlacer.

EMMA, en saluant le baron.

Toujours à vos conseils je soumettrai ma vie.

(Haut à Charles et à Edmond.)

Messieurs, je vais ce soir....

LE BARON, voulant l'empêcher de parler.

Permettez, chère amie....

EMMA.

Et pourquoi donc cacher ce qui nous fait plaisir?
D'ailleurs, de mon départ il faut bien l'avertir.

(A Charles et à Edmond.)

C'est aujourd'hui, messieurs, que dans toute ma gloire
Je parais à la cour.

CHARLES, à Edmond.

O ciel! faut-il l'en croire!

(Haut.)

Eh quoi! mademoiselle?....

EMMA.

Oui, Charles, dès ce soir
On va m'y présenter.

CHARLES, à son père.

Je suis au désespoir!

LE BARON.

C'est assez, mon enfant; madame la baronne

Désire vous parler; serez-vous assez bonne
Pour aller à l'instant?...

EMMA, ironiquement.

J'aurai cette bonté.
Pourquoi donc augmenter ainsi ma vanité?
Si, confiante en vous, au sort qu'on me destine
(Qui n'est que trop brillant, pour moi, pauvre orpheline),
Aujourd'hui je m'empresse à suivre vos avis,
(En faisant à Charles un signe de tête.)
C'est afin d'être utile un jour à mes amis.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, CHARLES, EDMOND.

EDMOND, à part.

C'est la raison, vraiment.

CHARLES, à Edmond.

A peine il nous regarde.
Quel orgueil!

EDMOND.

A parler, ma foi, je me hasarde.
(Au baron, en passant au milieu.)
Monsieur.....

LE BARON.

Eh bien! mon cher.

CHARLES, à part.

Il me donne une humeur...

LE BARON, d'un ton de protecteur.

Vous me demandez donc....?

CHARLES, à part.

Ah! quel air de hauteur!

EDMOND, d'un ton d'ironie.

Je ne demande rien, je vous le certifie.
Je suis riche, monsieur; et mon fils, de sa vie,
N'aura, graces à moi, besoin d'un protecteur.

LE BARON, à Charles.

Quel est donc votre père?

EDMOND.

Eh mais! je suis, monsieur,
Un riche commerçant.

LE BARON.

Cet état, je l'honore.

EDMOND.

Il donne la richesse. En vérité, j'ignore
Pourquoi mon fils, qui peut prétendre à de grand biens,
D'en jouir noblement veut s'ôter les moyens.
Sans ma permission il se fait secrétaire;
Il peut en avoir trois, si cela peut lui plaire.
Est-ce l'ambition qui peut le tourmenter?
Il est de ces emplois que je puis acheter.
D'ailleurs, j'ai vingt barons qui m'offrent de le prendre;
Dès demain, s'il le veut, chez eux il peut se rendre:
Tous sauront l'appuyer de leur protection.
Ils m'ont, il est très-vrai, quelque obligation.
Mon coffre, bien souvent, leur servit de ressource;
Tous ces nobles messieurs ont puisé dans ma bourse.
C'est un faible; pour moi, j'aime les grands seigneurs.
Ainsi je puis pour Charle avoir des protecteurs.

LE BARON.

Qu'en avez-vous besoin? il sait combien je l'aime.

EDMOND.

Non, pour lui je vous trouve une froideur extrême.

CHARLES, à part.

Que mon père est adroit!

LE BARON, passant au milieu.

C'est bien mal me juger!

En le plaçant bientôt, je prétends me venger.

EDMOND.

Non, de votre bonté....

CHARLES.

Moi, je vous remercie.

LE BARON.

J'ai pour Charle une estime....

CHARLES.

Et je m'en glorifie.

EDMOND.

Et vous avez raison! C'est un aimable enfant.
Cela me fait penser.... ah! j'y suis maintenant,
Qu'une très-grande dame, elle est, je crois, princesse,
Par la reconnaissance à mon fils s'intéresse.
De la rapace main d'avides créanciers
J'ai sauvé son château, de mes propres deniers.
Cette princesse-là sera sa protectrice.

LE BARON, avec chaleur.

Je ne souffrirai pas, monsieur, cette injustice.
M'enlever mon ami! c'est être trop cruel;
Et Charle, en me quittant, se rendrait criminel.

CHARLES.

Monsieur, je suis charmé....

LE BARON, à Edmond.

Non, vous avez beau faire.

EDMOND.

Et moi je ne veux plus qu'il reste secrétaire.

CHARLES.

Mon père, cependant....

LE BARON.

Vous le verrez un jour,
Par mes soins, devenir un conseiller de cour.
Tout semble m'annoncer une faveur prochaine;
Le prince me confie à présent son domaine.
Vous devez croire alors que ma protection
Peut au moins s'élever à votre ambition.

EDMOND.

Mais, monsieur le baron, il faut que je l'emmène
Pendant cinq ou six mois.

LE BARON.

Non, pas une semaine.

EDMOND.

J'arrive pour le voir.

LE BARON.

Vous le verrez ici.

EDMOND.

Je crains d'importuner....

LE BARON.

Mais Charle est mon ami.
Venez, venez chez moi; n'est-il pas convenable
Qu'il m'amène son père, un homme respectable,

Un digne commerçant, et dont la probité
Égale, pour le moins, la générosité?
Loin que votre présence ou me blesse, ou me gêne,
Ne pas venir me voir me ferait quelque peine.
Donnez-moi votre main, cher monsieur de Francbourg.
Ah! de mon amitié j'attends quelque retour:
Et croyez bien, surtout, mes sentiments sincères.

EDMOND, lui secouant la main.

Allons, je le veux bien; aimons-nous comme frères.

SCÈNE VI.

EDMOND, LE BARON, CHARLES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Monsieur, votre voiture....

LE BARON.

Il suffit, je m'y rends.

(Le domestique sort.)

EDMOND.

Vous allez à la cour?

LE BARON.

Oui, c'est un contre-temps.
Bientôt je reviendrai, car je veux d'une affaire
Vous parler en secret.

EDMOND.

Si de mon ministère
Elle dépend un peu....

LE BARON.

Je vous dirai cela.

(Lui prenant la main.)

Si vous saviez combien je vous aime déja.
Je vais vous le prouver; dès aujourd'hui, de Charle
D'une façon pressante à mon prince je parle:
On verra ce que peut un ardent protecteur!
Je suis de vos amis, et votre serviteur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

EDMOND, CHARLES.

EDMOND.

On a besoin de moi.

CHARLES.

Vous avez une adresse....!

EDMOND.

Il pourra m'en coûter un peu, je le confesse:
Mais chez notre baron je me trouve introduit.
C'est un ami très-chaud, que l'intérêt conduit.

CHARLES.

Mais, oui; son amitié me semble intéressée.

EDMOND.

Il a, sur certain point, deviné ma pensée.
Un grand seigneur reçoit toujours très-poliment
Le plus obscur bourgeois qui prête son argent.
Oui, mais en attendant que mon aimable frère
Daigne emprunter mon or, songeons à notre affaire.
En sauvant ta cousine, évitons un éclat;
Évitons de blesser un cœur trop délicat.

Quelque renseignement sur la cour et la ville.
Dans ce moment pourrait nous être très-utile.
Courons chez mon banquier ; et nous apprendrons-là
Ce qu'on dit du baron, de la cour, et d'Emma.

(Ils sortent par la gauche.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

La BARONNE, le BARON.

LA BARONNE.

Oui, monsieur, je le dis, je le dirai sans cesse,
Il faut craindre, à la cour, de montrer sa faiblesse.

LE BARON.

Mais que prétendez-vous?

LA BARONNE.

Me venger quelque jour
Des traîtres qui m'ont fait exiler de la cour.

LE BARON.

Moi, j'ai tout oublié.... De retour d'un voyage,
Je vois que la faveur redevient mon partage;
Encor tout étonné de ce bonheur subit....

LA BARONNE.

Ah! vous ne savez pas jusqu'où va mon crédit!
J'ai très-bien profité de votre longue absence....

LE BARON.

Craignez nos ennemis; et que votre prudence....

LA BARONNE.

Non.

LE BARON.

Votre haine encor....

LA BARONNE.

Doit s'accroître au moment
De les accabler tous de mon ressentiment.
C'est ce grand maréchal, vertueux hypocrite,
Qui causa mon exil; ce souvenir m'irrite :
Combien m'a fait de mal sa feinte loyauté!
Avec tous ses grands mots, d'honneur, de probité,
Il croyait bien m'avoir pour toujours éclipsée;
Mais je rentre à la cour, et j'y rentre offensée :
Oui, monsieur, qu'on me laisse arriver une fois,
Et notre sermonneur ira prêcher ses bois.

LE BARON.

Quels sont donc vos projets? se peut-il que l'intrigue...?

LA BARONNE.

Je reprendrai mes droits, qu'avec raison je brigue.
Pour vous, qui vous réglez sur le bon ton des cours,
Des profonds courtisans employez les détours;
Apaisez, d'un souris, des haines implacables;
Dérobez votre humeur sous des formes aimables.
Loin de vous imiter, mon courroux, mon dédain,
Effraîront ces ingrats de mon pouvoir prochain.

LE BARON.

Moi, je n'ai d'autre espoir, lorsque je rentre en grace,
Que d'obtenir du prince une éminente place;
Que d'obtenir de plus, et j'aurai son aveu,
Les biens injustement légués à mon neveu.

LA BARONNE.

Oh! pour les réclamer je vous donne un bon guide!

LE BARON.

Qui donc? ce chevalier, que l'on dit un perfide,
Qui fait chez moi le maître, et, fort de mon crédit,
Semble me protéger alors qu'il m'avilit?

LA BARONNE.

Oui, c'est un intrigant que le sort favorise.

LE BARON.

Vous l'accueillez trop bien, s'il faut que je le dise:
Dès qu'il s'absente un jour, vous l'envoyez chercher.
Est-il quelque secret qu'on veuille me cacher?

LA BARONNE.

Laissez-nous donc agir, ce n'est pas votre affaire.
Cet homme, j'en conviens, a lieu de vous déplaire;
Mais de pareilles gens contre nos envieux
Il faut bien s'étayer.... Par quelques mots heureux,
Par des contes plaisants chez les grands ils se glissent,
Flattent leurs passions, à leur haine s'unissent,
Surprennent leurs secrets; et puis vont à prix d'or
Trahir leurs bienfaiteurs, et les vendre au plus fort:
Espèce dont il faut redouter l'influence,
Acheter la parole, ou payer le silence;
Qu'on craint de rencontrer, que pourtant on reçoit,
Qu'on méprise partout, et que partout on voit.

LE BARON, *apercevant le chevalier qui entre par le fond.*

Le chevalier!

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LA BARONNE, au chevalier, d'un air caressant.

C'est vous !

LE CHEVALIER, se tenant éloigné.

Je demande la grace....

LA BARONNE.

Venez, auprès de moi vous avez votre place.

(Le chevalier baise la main de la baronne.)

Oui, nous avons toujours du plaisir à vous voir;
Votre agréable esprit.... Si vous pouviez savoir
Tout le cas que je fais de votre amitié tendre....
Quand je parle de vous, si vous pouviez m'entendre...
Je ne dis pas encor ce que vous méritez....

LE CHEVALIER.

Ces éloges de moi....

LA BARONNE.

Ce sont des vérités.

Demandez au baron.

LE BARON.

Chevalier, notre affaire....?

LE CHEVALIER.

Je m'en suis occupé, j'ai vu le secrétaire.
Bientôt....

LA BARONNE.

Ah! vous aussi vous avez des secrets....!
Moi, qui m'occupe peu de vos grands intérêts,
Je retourne à l'instant auprès de ma pupille;

A ses arrangements ma présence est utile.
Vous dînez avec nous ?....

LE CHEVALIER.

J'aurai toujours l'honneur....

LA BARONNE.

Fort bien.... C'est nous traiter en vrais amis de cœur.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

Auprès de nos messieurs, tout va le mieux du monde.

LE BARON.

C'est sur leur amitié que mon espoir se fonde.

LE CHEVALIER.

Quatre mille ducats, et vous avez le bien.

LE BARON.

Il faut autant d'argent?

LE CHEVALIER.

Comment? mais c'est pour rien.
Songez à ce que vaut la magnifique terre
Qui devait composer le lot de votre frère,
Et dont on vous priva pour enrichir son fils.

LE BARON.

Quatre mille ducats! c'est mettre un bien haut prix
A ce qu'ils font pour moi.

LE CHEVALIER.

Ce sont tous gens honnêtes.

LE BARON.

Qui se font bien payer.

LE CHEVALIER.

Puis, les pièces sont prêtes.
Au prince voulez-vous que l'on fasse un rapport?
Il faut que pour ce soir vous m'apportiez votre or.

LE BARON.

Que font-ils tant pour moi?... Si le prince, qui m'aime,
Le veut, j'aurai les biens par le testament même :
Certain article dit, très-positivement,
Que si le cher neveu ne vit pas noblement,
De la noble famille il faut qu'on le retranche,
Et qu'on donne les biens, le titre, à l'autre branche.

LE CHEVALIER.

C'est on ne peut pas mieux; mais il n'est pas un fait
Qui montre le neveu comme un mauvais sujet.

LE BARON.

Et peut-il de son rang avoir le caractère?

LE CHEVALIER.

J'en conviens; cependant, c'est une preuve à faire.

LE BARON.

Le testament est clair, mais en l'interprétant....

LE CHEVALIER.

C'est pour l'interpréter que l'on veut de l'argent.

LE BARON.

La volonté du prince est toujours la justice.

LE CHEVALIER.

Pour le faire vouloir, il faut un sacrifice.

LE BARON.

Qu'on suppose au neveu, goûts abjects, mauvais ton...

LE CHEVALIER.

Eh bien! il faut payer la supposition.
Ainsi, tout compte fait, pour appuyer la cause,
Il faut pour l'interprète, et celui qui suppose,
Et le crédit qu'auprès du prince on peut avoir,
Et pour la volonté de le faire vouloir,
Quatre mille ducats, sans délai ni remise,
Que l'on distribûra, mais par mon entremise.

LE BARON.

Quatre mille ducats! je n'ai pas un écu.

LE CHEVALIER.

On trouve de l'argent avec un bon reçu.

LE BARON.

Mais, de tous nos banquiers, en est-il un qui prête?

LE CHEVALIER.

Nous obliger, pour eux, devrait être une dette.

LE BARON.

J'ai bien ici quelqu'un, un riche commerçant.

LE CHEVALIER.

Bene : ces messieurs-là sont toujours en argent.

LE BARON.

C'est un original; de Charles c'est le père.

LE CHEVALIER.

A cet original il faut chercher à plaire.
Il peut nous avancer....

LE BARON, en riant.

Tantôt il s'est vanté
D'aimer avec excès les gens de qualité;
Il leur prête, dit-il, avec magnificence.

LE CHEVALIER.

L'aimable homme! avec lui je ferai connaissance.

LE BARON.

Mais, il montre un orgueil....

LE CHEVALIER.

Cet orgueil est permis,
Et quiconque a de l'or, a d'illustres amis.
Un grand nom n'offre plus qu'une vaine apparence,
S'il ne s'est prudemment greffé sur la finance.
Voyons le commerçant.

SCÈNE IV.

CHARLES, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER, à part, apercevant Charles.

Notre jeune homme! bon.

(A Charles, qui entre par la gauche.)

Quel ami vous avez dans monsieur le baron!

CHARLES.

Eh quoi! votre bonté....

LE BARON, à Charles.

D'un devoir je m'acquitte.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur le baron se connaît en mérite.
A sa protection je joindrai mon crédit :
Tout homme a du talent, sitôt que je l'ai dit.
Parbleu! mon cher baron, à votre secrétaire
Pourquoi n'avez-vous pas parlé de votre affaire?
Son père....

LE BARON, avec humeur.

Fi! laissez....

LE CHEVALIER.

Mais, s'il est commerçant,
Il a chez nos banquiers....

LE BARON.

Quoi! toujours cet argent?

CHARLES, finement.

Mon père en a partout.

LE CHEVALIER.

Vous entendez; son père
A partout....

LE BARON.

Eh morbleu! voulez-vous bien vous taire!
Cet indiscret propos devient presque outrageant,
Et pour n'en pas rougir, je vous quitte à l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHARLES, Le CHEVALIER.

CHARLES.

Vous aviez un projet?

LE CHEVALIER.

C'est une bagatelle;
Le baron manquera l'affaire la plus belle,
Si, dans ce même jour, on ne lui prête pas
Une somme qui doit le tirer d'embarras.

CHARLES, à part.

Ils n'étaient si polis....

LE CHEVALIER.

C'est avec votre père,

(D'un air caressant.)

Qu'en effet nous devons.... Quelle belle carrière
Vous allez parcourir! Que d'illustres faveurs!
Mais n'allez pas broncher au chemin des honneurs!

CHARLES.

Comment?

LE CHEVALIER.

Tout est conclu, vous avez une place.
Ce bon jeune seigneur, il faut que je l'embrasse.
Ami! c'est par l'esprit, la générosité,
Que l'on prouve qu'on est homme de qualité.
Au revoir, cher enfant!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

CHARLES, SEUL.

Va, flatteur misérable!
Oh! que ne peut de l'or la soif insatiable!

SCÈNE VII.

EDMOND, CHARLES

EDMOND, entrant par la gauche.

Eh bien! mon cher ami, ce que j'ai présumé
N'est que la vérité.... Je suis bien informé :
Le baron, exilé par l'effet d'une brigue,
Reparaît à la cour; mais, par une autre intrigue,

On prétend que du prince il sera favori :
A son sujet enfin la cour n'a plus qu'un cri.
De nos plus grands emplois, on le trouve capable;
C'est un aigle en affaire, une tête admirable.
Il a de protégés un cortége flatteur.

CHARLES.

Je ne le croyais pas en si grande faveur.

EDMOND.

(Charles fait un mouvement.)

Emma..., sans le savoir, lui vaut cet avantage.
Oui, le prince l'a vue en un certain voyage....
Il en est très-épris.

CHARLES.

J'habite la maison,
Et jamais un seul mot n'a fait naître un soupçon.

EDMOND.

C'est ce que l'on m'a dit.... L'ambitieuse femme,
Malgré le vaste plan qui l'agite et l'enflamme,
A su, très-prudemment, renfermer ses secrets.
On dit que le baron ignore ses projets.
Et, quant à cette sœur, dont l'esprit tout mystique
Ne va pas au-delà d'un détail domestique....
C'est une femme nulle.

CHARLES.

On croit que le baron
Ne fut jamais instruit?...

EDMOND.

On assure que non.
Si sa femme intrigua, c'est pendant son absence ;
A son retour, il trouve et faveur et puissance,

Mais qu'il n'a cru devoir qu'à d'illustres amis;
Et, dès qu'à cette cour il est encore admis,
Il doit trouver tout simple aujourd'hui que sa nièce
Soit de même appelée auprès de la princesse:
Enfin, à cette intrigue on le croit étranger.

CHARLES.

Quoi...!

EDMOND.

C'est un chevalier qui sut tout arranger;
Un intrigant bouffon, qui se dit gentilhomme,
Et qui, pour le prouver, veut vous mener à Rome.
Je veux l'y renvoyer; et je vais aujourd'hui
Lui prouver qu'on peut être aussi plaisant que lui.

CHARLES.

A ma cousine, au moins, le public rend justice?

EDMOND.

Vit-on jamais du mal l'innocence complice!
Mais on doit redouter le piége qu'on lui tend:
Je veux voir notre Emma, l'éclairer doucement.
Pour préparer mon plan, je te demande une heure:
Songeons à m'installer d'abord dans ta demeure.

CHARLES.

On ne peut être mieux installé désormais;
On a sur votre bien les plus nobles projets:
Le baron, qui vous aime et me chérit en père,
Se réjouit du prêt que vous allez lui faire.

EDMOND.

Bien! il me fait plaisir d'avoir compté sur moi.
O métal séducteur! je vais, graces à toi,
Pénétrer aujourd'hui le secret de famille,

Et ravir au péril ma jeune et noble fille.

CHARLES.

Oui, c'est bien votre fille!... Elle accourt en chantant.

SCÈNE VIII.

EDMOND, CHARLES, EMMA.

EMMA, entre du fond; elle est parée d'une partie de ses diamants, et tient un écrin à la main.

Quoi! vous êtes ici, messieurs? oh! c'est charmant!
Charles, voulez-vous voir ce que notre princesse
M'envoie à l'instant même?... Oh! c'est d'une richesse!...

(Elle ouvre l'écrin.)

J'ai pris de cet écrin tous ces beaux diamants;
De blancheur et de feux ils sont étincelants.

(Montrant son cou et sa tête.)

Eh bien! que pensez-vous de ma riche parure?
Moi, je crois qu'elle va très-bien à ma figure.
Vous ne répondez pas? mais vous verrez ce soir
Que la fille d'honneur sera très-bonne à voir.
Le sujet de ma joie est peut-être frivole.
Pardonnez; ces bijoux me rendent presque folle.
Mais, c'est qu'ils me vont bien! N'est-il pas étonnant
Que je ne trouve pas tout cela très-gênant?
Moi qui n'avais jamais porté dans mon enfance
Aucun des ornements qui parent l'opulence,
Et qui craignais aussi d'ajouter une fleur
Au modeste tissu donné par mon tuteur!

CHARLES, avec un peu d'humeur.

Ah! sous ce simple habit, vous étiez bien plus belle!

EMMA, *piquée.*

Je ne le suis donc plus?

CHARLES.

Pardon, mademoiselle!

EMMA.

Monsieur, vous n'êtes pas avec moi très-galant.

EDMOND, *à Charles.*

Pourquoi donc chagriner cette jolie enfant?

EMMA, *avec une colère contrainte.*

Est-il donc singulier que l'écrin qu'on m'envoie,
Que ces riches présents me donnent de la joie?
Et fais-je donc un crime en montrant le plaisir
Que fait naître en mon cœur un heureux avenir?

EDMOND.

Mon cher fils est un fou, qui suppose peut-être
Que l'on va vous aimer en vous voyant paraître!

(*Bas à Emma, en passant auprès d'elle.*)

Je crains, ma chère enfant, qu'il ne soit très-jaloux.
Tous nos jeunes seigneurs....

EMMA.

Doivent être des fous.

EDMOND.

Mais il en est pourtant qui sont très-agréables.

EMMA.

Je ne les connais pas. Parmi les plus aimables,
Pas un seul n'obtiendra le quart de l'intérêt
Que j'ai pour votre fils, pour ce mauvais sujet.

CHARLES.

Ah! chère Emma! mon cœur....

EMMA.

Il veut qu'on me présente

Vêtue en jeune fille et sans robe traînante.

CHARLES.

Pardon !

EMMA, à Edmond.

Pour le punir, j'ordonne que ce soir,
Quand je serai parée, il vienne ici me voir,
Et que sur ma beauté même il me complimente,

(En riant.)

Dût-il ce soir aussi complimenter ma tante.

EDMOND.

Nous ne vous quittons plus, morbleu! de tout le jour.
Nous rirons avec vous.... comme on rit à la cour.

EMMA, pose son écrin sur un fauteuil.

A propos des plaisirs qu'on a chez la princesse,
Je sais comment on doit aborder son altesse;
Voilà comme on m'a dit qu'il fallait me tenir.

(Elle se redresse.)

Il faut bien m'essayer avant d'y parvenir;
Dans ma démarche aussi je dois chercher la grace;
Et faire aux assistants une aimable grimace.

CHARLES.

Quoi ! vous.... ?

EMMA.

Monsieur croit donc que l'on arrive là
Comme chez tout le monde, en disant : Me voilà !

EDMOND.

Bien. Vous obéirez aux leçons qu'on vous donne.

EMMA.

Pas en tout. Je ne veux désobliger personne.
Si mes compagnes sont bonnes et sans orgueil,

Pourrais-je leur jeter un dédaigneux coup d'œil,
Comme le veut ma tante?

EDMOND.

Ah! l'on vous recommande
D'étaler à leurs yeux une fierté très-grande?

EMMA.

Oui, la baronne dit que, sans nulle bonté,
Toutes dans le public dénigrent ma beauté;
Que trop de bienveillance est contre l'étiquette.
Tant pis! je resterai comme le ciel m'a faite;
Et sans trop m'informer de ce qu'on dit de moi,
D'être bonne envers tous je me ferai la loi.

EDMOND.

C'est très-bien, mon enfant.

CHARLES, à part.

O l'heureuse innocence!

EDMOND, à Emma.

Nous avons un secret d'une grande importance;
Pouvez-vous m'accorder bientôt un entretien?...

EMMA.

Pour savoir un secret.... mon dieu! je le veux bien:
Mais je ne le pourrai de toute la journée.
A mes préparatifs chaque heure est destinée;
Je ne sais pas comment je puis être avec vous:
Je dois tout essayer, mes robes, mes bijoux,
Préparer mes cheveux, arranger ou défaire;
Ah! qu'on a de tourment, monsieur, quand il faut plaire!
Et tout cela pourtant ne doit durer qu'un jour.

(D'un ton digne.)

Je ne puis vous parler désormais qu'à la cour.

BRIGITTE, en dehors.

Emma !

EMMA.

Vous entendez, c'est madame Brigitte.

EDMOND.

La sœur de votre tante ?

EMMA.

Il faut que je vous quitte :
Mais elle vient, je crois.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE IX.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES, vivement.

Je n'y résiste plus.
De crainte, de soupçons mes sens trop combattus;...
Je ne sais qui me tient d'assembler la famille,
De lui dire....

EDMOND.

Insensé! mais c'est la jeune fille
Qui peut seule aujourd'hui se sauver du danger.
Songe donc qu'en ces lieux je suis un étranger,
Que le prince est épris, qu'il tient en sa puissance
Les biens de ton aïeul, les droits de ta naissance;
Que ton oncle a de plus le pouvoir d'un tuteur,
Et que tu perds Emma sans lui sauver l'honneur.
Tu peux bien sur son sort t'en fier à ton père.

CHARLES.

Pourrez-vous l'approcher...?

EDMOND.

C'est bien ce que j'espère.

CHARLES.

Ses parents aujourd'hui ne vont pas la quitter.

EDMOND.

Et voilà justement l'obstacle à surmonter;
Mais devant tous ici, dévoilant le mystère,
Je veux....

(Il gagne avec Charles le coin du théâtre, du côté droit.)

SCÈNE X.

CHARLES, EDMOND, BRIGITTE, EMMA.

BRIGITTE entre avec Emma du côté droit.

En vain partout je vous cherche, ma chère.
Ici, que faisiez-vous?

EMMA, gaîment.

Tenez, regardez-moi.
Ces bijoux me vont-ils?

BRIGITTE, la regardant.

Ah! maintenant je voi....
Soyez plus modérée, et recevez sans joie
Les périssables biens que le ciel vous envoie;

(Apercevant Edmond qui la salue.)

Tout n'est qu'illusion.... Quel est donc ce monsieur?

EMMA.

C'est le père de Charle.

EDMOND.

Et votre serviteur.

(Ironiquement.)

De soins bien importants vous êtes occupée
Pour cette aimable enfant.

BRIGITTE.

Ou je suis bien trompée,
Ou vous croyez, monsieur, que j'ai quelque plaisir
A voir que la princesse ait daigné la choisir.
Moi, de l'orgueil! Pourquoi la volonté céleste
Ne l'a-t-elle pas mise en un rang plus modeste?
Les biens et les honneurs sont faux et passagers;
Et le séjour des rois a toujours ses dangers:
Tout ce qui me rassure en son péril extrême,
C'est que, dans cette cour, on la chérit, on l'aime.

EDMOND, amèrement.

On l'aime! eh...!

(Il fait un mouvement comme pour sortir.)

EMMA, à Edmond.

Vous partez?...

EDMOND.

Nous ne vous quittons pas.

(A Charles.)

Viens, je trouve un moyen de sortir d'embarras.

(Emma fait un mouvement.)

SCÈNE XI.

BRIGITTE, EMMA.

BRIGITTE.

Cet homme est singulier.... Je me trompe peut-être;
Mais je ne pense pas qu'il soit bon à connaître:

Il a dans le regard quelque chose de faux.

EMMA.

Vous êtes bien adroite à trouver des défauts.
Monsieur Francbourg est bon.

BRIGITTE.

Hélas! ma jeune amie,
Ne nous fions jamais à la superficie:
Mais laissons ce monsieur; je voudrais, chère enfant,
D'un tout petit projet vous parler un instant.
Enfin, grace à mes vœux, aux soins de la famille,
Vous voilà sur le point d'être heureuse, ma fille.
La princesse vous aime; et je pense qu'Emma
De tous mes tendres soins un jour se souviendra.

EMMA, *finement.*

Vous voulez....

BRIGITTE.

A la cour il faut aider les vôtres.

EMMA.

Tous mes parents, ce soir, les uns après les autres,
Viendront me supplier.... Ah! rien n'est si plaisant!
Convenez que je dois trouver très-surprenant
Que l'on me flatte ici comme un grand personnage.
Cet air respectueux me semble un persiflage
Qui m'excite à répondre avec un ton railleur.
Je finirai bientôt par prendre de l'humeur.
Lorsque j'aurai le droit d'approcher la princesse,
Faudra-t-il l'obséder, lui demander sans cesse,
Tantôt pour le neveu, tantôt pour le cousin,
Pour l'ami d'un ami; pour tout le monde enfin?
Je prévois que l'emploi me deviendra pénible:

Mais, madame, pour vous je ferai l'impossible.
Que voulez-vous?

BRIGITTE.

Oh! rien!... Certain poste vacant
Où semblent m'appeler mes vertus, mon talent:
C'est la direction des jeunes demoiselles
Dont l'auguste princesse accepte les tutelles.

EMMA.

Quoi! cet asyle heureux...! Mais, voilà votre sœur.

SCÈNE XII.

BRIGITTE, LA BARONNE, EMMA.

LA BARONNE, entrant par le fond.

En vérité, mes gens me donnent de l'humeur!

(A Emma.)

Ah! vos bijoux! je vois que la coquetterie....

(Emma fait un mouvement.)

C'est un petit défaut, ma chère bonne amie;
Car même à la beauté l'art n'est pas défendu...

BRIGITTE.

Mais sans nuire au devoir prescrit par la vertu.

LA BARONNE.

A propos, j'oubliais..... Votre grande maîtresse
Est vieille; de sa place on m'a fait la promesse;
Et dès demain, ma chère, il faut la préparer...

EMMA, en riant.

A mourir au plutôt.

LA BARONNE.

Non, à se retirer.

Sur l'âge des vieillards c'est en vain qu'on se fonde;
Ils sont très-obstinés à rester dans ce monde.

EMMA.

Mais c'est un très-grand tort, il faut les avertir
Qu'on attend le moment qu'ils voudront en sortir.

LA BARONNE.

Je ne dis pas cela; mais on peut faire entendre...
Ah! c'est un art encor que je dois vous apprendre:
On dit tout à la cour; mais c'est très-poliment,
Et l'on fait tout passer avec un compliment.

SCÈNE XIII.

BRIGITTE, LA BARONNE, LE BARON, EMMA.

LE BARON est entré par le fond pendant les derniers vers que dit la baronne; il s'approche d'Emma en s'inclinant.

Je viens...

EMMA.

Faut-il aussi, par une honnête intrigue,
Congédier des gens dont l'âge vous fatigue?
Parlez. Grace à ma tante, à son instruction,
J'aurai très-poliment leur destitution.

LA BARONNE.

La petite est maligne.

LE BARON.

Eh bien! il faut en rire.
A la cour, ce n'est pas un défaut qui peut nuire;
La malice et l'esprit y sont très-bien venus;
Toujours les plus malins y dominent le plus.
A présent je n'ai rien à demander, ma chère;

L'avenir m'apprendra ce qu'il convient de faire;
Pour l'instant, je voudrais qu'on s'entretînt de moi,
De tous mes grands talents.... sans désigner l'emploi;
Que l'on vantât tout haut mes vastes connaissances
Dans les lettres, les arts, surtout dans les finances.
Ah! si j'étais ministre, un plan réformateur
Réparerait les torts de mon prédécesseur.

EMMA, malignement.

Je vous entends très-bien; mais je crains ma mémoire.
Si de vos qualités vous m'écriviez l'histoire,
Si vous me notiez tout, vos vertus, vos talents,
Je m'en souviendrais mieux dans de certains moments.

LA BARONNE, regardant Emma.

Cette épigramme....

LE BARON.

On va l'aimer à la folie,
Et bientôt la princesse en fera son amie.

SCÈNE XIV.

BRIGITTE, La BARONNE, Le BARON, EMMA, Le CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant par le fond.

Je vous cherchais, baron, je quitte le Francbourg.
(Il salue Emma avec le plus grand respect.)
Tout va, graces à lui, se finir dans ce jour.
Il doit venir bientôt vous l'assurer lui-même,
En dînant avec vous.

LA BARONNE.

C'est d'une audace extrême!

Ai-je connu cet homme? et pourrai-je chez moi
L'admettre décemment?

LE BARON.

S'il m'en fait une loi,
Je ne puis renvoyer un homme qui m'oblige.

EMMA.

De l'avoir à dîner, quoi! madame s'afflige?
C'est un excellent homme!

LA BARONNE.

Un excellent bourgeois.
Nous l'eussions engagé; mais pour une autre fois.
Aujourd'hui j'ai du monde et du plus haut parage.
Rien n'est contrariant comme un tel assemblage.

EMMA.

Accueillir, honorer l'esprit, la probité,
Pourrait donc avilir l'homme de qualité?

LA BARONNE.

Voilà des questions!...

BRIGITTE, avec impatience.

Cette petite fille....

LA BARONNE.

Un étranger toujours dérange une famille.
Je n'avais convié que mes nobles parents:
Que diront mes cousins, les premiers présidents?

LE CHEVALIER.

Ils sont ici déja, même but les rassemble.
Ils m'ont de leurs projets parlé tous deux ensemble.
(A Emma.)
Ils vont à ce sujet vous remettre un écrit.

EMMA.

Ils veulent donc user aussi de mon crédit?

LE CHEVALIER.

Sans doute; mais il faut avoir de la prudence:
Recevez leur papier d'un air de bienveillance,
Et promettez-leur tout. Cela coûte si peu;
Et puis, en arrivant, mettez le tout au feu.

EMMA.

Moi! brûler leur papier?

LE CHEVALIER.

Eh! rien de mieux à faire.
On a par ce moyen bientôt fini l'affaire :
Ah! si vous écoutez les réclamations,
Vous recevrez par jour cinq cents pétitions;
En les brûlant, au moins, on n'a point à les rendre.

(Il tire un papier de sa poche.)

Cette note est pour vous, vous voudrez bien la prendre:
Et de plus la remettre en des moments choisis
Au prince, qui me met au rang de ses amis;
Et lui dire....

EMMA, prenant la note.

C'est bon; pour peu qu'on m'en envoie
Je pourrai commencer demain un feu de joie.

LE BARON, riant.

Le tour est excellent:

LA BARONNE, au chevalier.

Oui, pour vous il est bon.

BRIGITTE.

Ah! que ce petit ange est un malin démon!

EMMA.

Mais au reste quel est le but de la demande?

LE CHEVALIER.

Je veux la pension, l'affaire est assez grande;
Je veux que l'on me paie, à ne vous point mentir,
Mes services passés, et tous ceux à venir.

EMMA, riant.

Vos services, monsieur; c'est dans l'infanterie,
Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est fort bien pour la plaisanterie.
Moi, je puis vous jurer que jamais pension
Ne fut plus légitime, et je le prouve.

EMMA.

Bon.

LE CHEVALIER.

On parle de service! Ah! le mien n'est pas mince.
Eh! ne faut-il donc pas que j'amuse le prince!
Et n'ai-je pas l'emploi de mes petits talents?
A l'usage des cours, ils sont très-importants.
Je dois, pour réussir, avoir de la mémoire,
Chanter gentil couplet, ou conter une histoire;
Sans motif de gaîté paraître bien joyeux,
Et, de tout ennuyé, n'être point ennuyeux;
Souffrir sans s'émouvoir l'humeur et le caprice :
Tout cela n'est-il pas un pénible service?

EMMA, ironiquement.

Vous avez bien raison, aussi je vous promets
D'appuyer, pour chacun, de si purs intérêts.

SCÈNE XV.

BRIGITTTE, La BARONNE, Le BARON, EMMA, EDMOND, Le CHEVALIER, CHARLES.

EDMOND, entre par la gauche avec Charles.

Salut au cher baron, comme à la compagnie.
Nous dînons avec vous; mais sans cérémonie.
Présentez-moi de grace à la société.

LA BARONNE, à part.

Ah! quel rustre!

LE BARON, embarrassé.

Monsieur!...

EDMOND.

Eh! mais en vérité
Vous ne me semblez pas content de ma visite?

LE CHEVALIER.

Au contraire.

LE BARON.

Enchanté.

LA BARONNE, à part.

Ce commerçant m'irrite!

BRIGITTE, bas à la baronne.

Il faut se résigner.

EDMOND.

Faites-moi compliment.
Vous aurez, cher baron, ce soir, tout votre argent.

LE BARON.

Je sais que je vous dois...

EDMOND.

N'avez-vous pas de femme?

EMMA.

Mais, la voilà.

EDMOND.

(Le baron le présente; la baronne le salue sans le regarder, et avec fierté.)

Baron, présentez-moi... madame...

(Le baron revient auprès de la baronne.)

Peste! elle a l'air bien fier!

LE CHEVALIER, à Edmond.

Non, c'est de l'embarras.

BRIGITTE, bas à la baronne.

Contraignez-vous, ma sœur.

EDMOND.

Ne dînerons-nous pas?

Il est tard; pour vos fonds j'ai fait plus d'une course,
Et j'ai bon appétit.

LA BARONNE, à part.

Il se croit à la bourse.

LE BARON.

Mais tous nos conviés sont, je crois, réunis :
Rejoignons-les.

EDMOND.

Très-bien; soyez galant, mon fils :
Allons, donnez la main à cette demoiselle.

EMMA.

Volontiers.

CHARLES, bas à Emma.

Chère Emma!

EDMOND, à la baronne.

Madame voudra-t-elle

(Au moment où il présente sa main, la baronne prend celle du chevalier qui s'avançait aussi.)

Me permettre à mon tour... Ah! c'est le chevalier!...

(D'un ton sec.)

Je vois que j'ai mal fait tantôt de me prier.

LE BARON, passe entre Edmond et Emma.

Ah! ne le croyez pas.

BRIGITTE, passe entre le chevalier et Edmond.

Un homme respectable...

EDMOND.

(Il prend la main de Brigitte et sort.)

Eh bien! n'en parlons plus... Allons nous mettre à table.

(Ils sortent par le fond.)

LA BARONNE, au chevalier, qui lui donne la main.

Le sot original! comment a-t-on chez soi,
Quand on tient à la cour, des gens de cet aloi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'EST une trahison indigne, abominable,
Que d'admettre chez soi, recevoir à sa table
Un homme du commun qui parle à tout propos,
Qui fixe les regards des méchants et des sots :
Avez-vous remarqué ses mots à double entente ?

LE BARON.

Mais son intention ne peut qu'être innocente.
Il parlait de la cour, des piéges qu'on y tend
A la beauté novice, au jeune homme imprudent :
Ce sont tous lieux communs de la philosophie
En usage parmi la riche bourgeoisie.

LA BARONNE.

Soit ; mais de certains traits lancés bien finement
Ont frappé votre nièce, en un certain moment.

LE BARON.

Vous avez cru voir....

LA BARONNE.

Oui, c'est une repartie,
Qui soudain l'a rendue un peu plus réfléchie.

LE BARON.

Quel peut être son but,

LA BARONNE.

Vous pouvez me blâmer;
Mais ce monsieur Francbourg, je ne le puis aimer.

LE BARON.

Je ne l'adore pas... pourtant c'est un brave homme,
Qui galamment me prête une très-forte somme.

LA BARONNE.

On paie à ces gens-là de très-gros intérêts;
Mais on ne les voit plus dès qu'ils ont fait leurs prêts.

LE BARON.

Vous en parlez très-bien; mais apprenez, ma chère,
Qu'on ne peut emprunter quand on n'a plus de terre;
Et qu'on est très-heureux, tout baron que l'on est,
Quand un bourgeois veut bien accepter un billet.

SCÈNE II.

LE BARON, LA BARONNE, BRIGITTE.

LE BARON, à Brigitte qui entre par le fond.

Eh bien! la compagnie....?

BRIGITTE.

A l'instant elle arrive;
Elle prend le café.

LA BARONNE.

Ma nièce?....

BRIGITTE.

Est bien moins vive:

Quelque chose à présent occupe son esprit.

LA BARONNE.

C'est cet original, et tout ce qu'il a dit.

LE BARON.

Quel intérêt a-t-il de troubler la famille?
Et puis, d'ailleurs, Emma n'est qu'une jeune fille....

LA BARONNE.

Vous vous trompez, monsieur, ce n'est point une enfant.
Son caractère est ferme, et même indépendant:
Elle a, quoique étourdie, une raison formée,
Qu'on peut développer....

BRIGITTE.

Moi, jen serais charmée:
Est-ce tout d'être belle? il faut de la raison.
Et je....

LA BARONNE, avec humeur.

C'est bien le temps de nous faire un sermon!

(A Brigitte.)

Ne quittons plus Emma; d'une langue indiscrète
Sachons la préserver.

BRIGITTE.

Elle est un peu coquette.

LE BARON. Il remonte la scène, regarde par le fond, et aperçoit Emma de loin.

Elle vient. Qui la suit? Ah! c'est votre cousin,
Avec la présidente.

LA BARONNE, à Brigitte.

Elle est en bonne main.
Mais, je n'aperçois qu'eux; eh quoi! la compagnie?...

BRIGITTE.

J'en ai vu disparaître une grande partie.

LA BARONNE.

Et jusqu'au chevalier?...

SCÈNE III.

LE BARON, LA BARONNE, BRIGITTE, EMMA, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

LA PRÉSIDENTE, à Emma.

Quel triomphe, ce soir!

LE CONSEILLER.

Oui, ce sera vraiment un charme de vous voir!

LA PRÉSIDENTE.

Votre robe de cour est sans doute bien faite?

EMMA, distraite.

Madame....

LA PRÉSIDENTE.

C'est pour vous une grande toilette.

EMMA, tristement.

Trop grande.

LE CONSEILLER.

Cela doit vous paraître enchanteur?

LA BARONNE, bas au baron.

Monsieur, remarquez donc comme elle a l'air rêveur.

LE BARON, bas à la baronne.

Avec nos chers parents, c'est de l'ennui peut-être.

LE CONSEILLER.

On va s'extasier en la voyant paraître.

LA PRÉSIDENTE.

J'avais depuis long-temps abandonné la cour....

EMMA.

Et pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi c'est un triste séjour;
Mais, puisqu'on vous y voit, soudain je m'y présente.

EMMA, à la baronne.

C'est un triste séjour : qu'en pensez-vous, ma tante?

LA BARONNE, à Emma, passant près d'elle.

Qu'avez-vous?

EMMA.

Je ne sais ce qui se passe en moi;
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je voi,
A porté dans mon ame une terreur secrète:
Je crains que pour la cour votre Emma soit peu faite.

LA BARONNE.

Mon enfant, vous riez!

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! c'est ce que j'ai dit,
C'est le triste séjour qui trouble votre esprit?
C'est un mot au hasard: rassurez-vous, ma chère;
La cour assurément ne pourra que vous plaire.

LA BARONNE.

Tout ce que le talent peut enfanter de beau,
Et tout ce que les arts ont créé de nouveau,
Viendront sur tous vos sens essayer leurs prodiges,
Environner vos jours d'un cercle de prestiges.

EMMA.

J'aimerais mieux, je crois, un bonheur moins vanté.

Né de la confiance et de la vérité.

(La baronne fait un mouvement.)

Comment? ce que je dis, madame, vous étonne?

BRIGITTE, bas à la baronne.

Mais que faites-vous donc? contenez-vous, baronne.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, EDMOND, LE BARON, LA BARONNE, BRIGITTE, EMMA, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

EDMOND, en entrant avec le chevalier par le fond.

Il est bon ce café.

LE CHEVALIER.

Vous savez en juger.

EDMOND.

Le baron l'aime-t-il?

LE CHEVALIER.

Oui.

EDMOND.

J'en ferai charger

Quelques quintaux pour lui.

(Brigitte, Emma et la présidente s'asséyent; le conseiller reste debout à côté de la présidente.)

LE BARON.

Non, votre politesse....

LE CHEVALIER.

Quel bon cœur!

EDMOND, au baron.

Il viendra bientôt à votre adresse.

Que font au commerçant ces bagatelles-là?
Je vous en fournirai, moi, tant qu'on en voudra.

LE CHEVALIER, avec enthousiasme.

Le commerce est vraiment une superbe chose!

LA BARONNE, bas au baron.

La petite est plus gaie, elle sourit et cause.

EDMOND, au chevalier.

Vous aussi vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Oui.

EDMOND.

Bon?

LE CHEVALIER, à part.

Il m'en viendra.

EDMOND, le prenant à part.

Lorsque vous en voudrez.... tirez-le de Moka.

LE CHEVALIER, tout étourdi.

Ah!

(Il quitte Edmond et va se placer entre le baron et la baronne.)

EDMOND, à part.

Mon fils ne vient point, il est temps que la lettre...
Enfin je l'aperçois.

SCÈNE V.

CHARLES, EDMOND, LE BARON, LE CHEVALIER, LA BARONNE, BRIGITTE, EMMA, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

CHARLES, arrivant par la gauche, et après avoir salué.

Voulez-vous bien permettre?

Votre banquier, mon père, a remis à l'instant
Ce paquet qu'il m'a dit être très-important.

EDMOND, s'asséyant et décachetant les lettres.

Et que serait-ce donc? Vous consentez, baronne?

LA BARONNE, à part.

Le grossier!

LE BARON, bas à sa femme.

Patience!

EDMOND, après avoir décacheté une lettre.

Ah! la nouvelle est bonne!
Mes deux vaisseaux....

CHARLES.

Eh bien?

EDMOND.

Favorisés du sort,
Très-richement chargés sont entrés dans le port.

LE BARON.

Je vous fais compliment....

LE CHEVALIER.

De cette belle entrée.

EDMOND, bas au baron.

Vous avez, m'a-t-on dit, une terre obérée;
Je la dégagerai.

LE BARON.

Vous êtes vraiment bon.

EDMOND.

Mais en vous obligeant je m'oblige, baron;
Et si tout va pour moi comme je le desire,
Vous me connaîtrez mieux.

LE BARON, bas à la baronne.

Non, vous avez beau dire,
C'est un vrai galant-homme.

EDMOND, appuie sur ces deux vers, pour attirer l'attention de la compagnie.

Ah! quel autre paquet!
D'où diable me vient-il? et comment est-il fait?

(Il décachète le paquet, fermé de cinq cachets; il y a deux lettres dedans.)

Bon, mon correspondant m'explique ici l'affaire.

(Il lit de manière à être entendu de tout le monde.)

Edmond de Rosenthal vous fait une prière....

(Ils se lèvent tous, et prêtent la plus grande attention.)

(Edmond se lève aussi.)

LE BARON, vivement.

Edmond de Rosenthal?

LA BARONNE, avec mépris.

Le marchand de Riga!

EDMOND.

C'est vrai, c'est votre nom?

EMMA, à Edmond.

Que vous écrit-on là
De mon oncle?

LA BARONNE.

Votre oncle! ah! vous riez, ma bonne!
Vous savez bien qu'il n'est avoué de personne,
Et que dans la famille il n'est pas un parent
Qui voulût consentir à le voir un moment.

EMMA.

Avec sévérité vous le traitez, madame.
Ah! trop cruellement je trouve qu'on le blâme;

S'il est vrai, comme on dit, qu'il fût déshérité
Pour avoir adoré cette jeune beauté,
Fille d'un artisan....

LE CONSEILLER.

Fi! le sot mariage!

EDMOND, à part.

De mon incognito j'éprouve l'avantage.

LA PRÉSIDENTE.

Comment à sa noblesse a-t-il pu déroger?
C'est un extravagant.

CHARLES, bas à Edmond.

Ah! si pour vous venger
De ces sots....

EDMOND, bas à Charles.

Paix.

LE CHEVALIER.

Voyons cette correspondance.

LE CONSEILLER, ricanant.

Que nous dit le marchand?

LA PRÉSIDENTE.

Allons, faisons silence.

LE BARON.

Mais qui donc vous écrit?

EDMOND.

Mon commis de Berlin.
Il m'envoie une lettre; et me prévient enfin
Qu'Edmond de Rosenthal qui se dit votre frère
De s'informer de vous lui fait une prière;
Comme il ne peut venir, il m'engage à savoir
Tout ce que par sa lettre Edmond prescrit de voir.

Pour mon instruction d'abord je dois la lire.

(Montrant la lettre au baron.)

Est-ce bien-là sa main? vous pouvez me le dire.

LE BARON.

Oui. C'est son écriture.

EDMOND.

Elle est donc bien de lui;
Moi, je ne la connais, ma foi, que d'aujourd'hui.
Comment! de votre nom je possède un confrère!
Notre communauté doit s'en trouver bien fière.
Il est vrai qu'il habite un pays étranger....
Si le commerce ici le faisait voyager?....

LA BARONNE.

Il n'y viendra jamais.... Mais voyons donc la lettre?

EDMOND.

Et je ne sais pas trop si je dois le permettre;
Car s'il me demandait certain renseignement....

LE BARON, bas au chevalier.

Je gagerais qu'Edmond parle du testament.

LE CHEVALIER, bas au baron.

Je le crois comme vous.

LE BARON, à Edmond.

Nous voudrions entendre...

EDMOND.

Puisque ce sont vos vœux, allons, je dois m'y rendre

(Il lit.)

« Je vous prie, mon cher correspondant, de vous
« informer du jeune baron de Rosenthal, mon frère
« cadet. Si une alliance, que mon père a pu trouver
« inégale, m'a privé de mes titres et de mes biens,

« je n'en dois pas moins prendre intérêt à une famille
« dont je devrais être le chef. Vous savez que le major,
« cet autre frère qui fut mon persécuteur, est mort
« depuis quelques années, et qu'il a laissé une orphe-
« line. J'ai voulu l'adopter pour ma fille, on s'y est
« refusé. Si je n'ai pu l'enrichir, j'ai du moins rendu
« son sort indépendant; le baron a dans ses mains une
« somme, qui peut maintenant lui former une dot
« digne de son nom, de son père et de moi. »

EMMA, au baron.

Une dot! quoi? monsieur.... Je vois par ces aveux....
Que le cœur bienfaisant d'un oncle malheureux....
Je l'ignorais.

LA PRÉSIDENTE, au conseiller.

Eh! mais, ce cousin que l'on blâme
Nous apprend quelque chose.

LE CONSEILLER.

Oh! beaucoup trop, madame.

LE BARON, un peu embarrassé.

Mais cette dot, qu'ici l'on vient de rappeler,
Quand vous serez majeure on doit vous en parler.
Vous devez bien penser, que seul dépositaire,
Je n'ai pu diriger une semblable affaire.
Vos fonds sont dans les mains de l'honnête intendant
Qui régit tous mes biens.

LA PRÉSIDENTE, au conseiller.

C'est très-inquiétant.

EMMA, au baron.

Dans mon tuteur, monsieur, j'ai toute confiance;
Mais je trouve un plaisir dans la reconnaissance:

Et si je vous en veux, c'est de n'avoir pas dit
Tout ce que je devais à cet oncle proscrit.
Que pense-t-il de moi ? je lui parais coupable.

CHARLES, bas à Edmond.

Ah ! quel excellent cœur !

EDMOND, bas à Charles.

Quel naturel aimable !

EMMA, à Edmond.

Ah ! poursuivez, monsieur, et croyez désormais
Que je saurai répondre un jour à ses bienfaits.
Vous ne concevez pas l'intérêt qu'il m'inspire ;
Mais de grace, monsieur, achevez de nous lire....

EDMOND, continuant la lettre.

« Un voyageur vient de m'assurer que le baron a dis-
« sipé tous ses biens ; et que l'orgueil de sa femme
« égale au moins sa pauvreté. »

LE BARON.

J'ai dissipé mes biens !

EDMOND.

Quel malheur à cela ?

(Bas au baron.)

Les amis de Hambourg valent ceux de Riga.

LA BARONNE.

De l'orgueil ! le beau-frère a l'ame plébéienne ;
Par sa façon de vivre il a jugé la mienne.

EMMA, doucement.

Madame, permettez, je brûle de savoir
Ce qu'un oncle si bon pourrait encor vouloir.

LA BARONNE, vivement à Edmond.

Allons, continuez.

BRIGITTE, à la baronne.

Patientons, ma chère.

LE CHEVALIER.

Le diable de paquet!

LA BARONNE.

J'étouffe de colere!

EDMOND, continuant la lettre.

« Cette maison, entraînée par son ambition et sa
« détresse, a, dit-on, le projet de placer l'innocente
« Emma à la cour, avec le titre de fille d'honneur de
« la princesse. Tâchez de l'approcher, et d'éclairer ce
« cœur naïf et bon; dites-lui que ce titre est un piége,
« que ses parents la trompent, et que le précipice....»

LE BARON, en colère.

Quoi! par un tel écrit on ose m'outrager!
C'est en le déchirant que je dois me venger.

(Il l'arrache des mains d'Edmond, et le déchire.)

CHARLES, en colère.

Monsieur!

LE BARON.

Nous accuser près d'une jeune fille!
Par d'odieux soupçons insulter sa famille!
Ah! si de cet écrit je vois jamais l'auteur,
Il peut tout redouter de ma juste fureur!

CHARLES, toujours en colère.

Monsieur, vous l'avez pris dans les mains de mon père;
Vous me rendrez....

LE BARON.

Comment?

EDMOND, sévèrement, bas à Charles.

Voulez-vous bien vous taire?

EMMA, toute interdite, et en s'éloignant de ses parents.

Des craintes, des soupçons, mon tuteur irrité....
Ah! qui m'éclairera dans cette obscurité?

EDMOND, à part, examinant Emma.

A son trouble, à ses yeux, je vois que le trait porte.
(Haut.)
Que diable a-t-on ici? tout le monde s'emporte.
Pourquoi vous étonner qu'un généreux parent
Qu'on ne consulte pas, soit si récalcitrant?
S'il a de ses bienfaits conservé la mémoire,
De la noble famille il doit encor se croire.
Sur la pupille aussi n'a-t-il donc pas des droits?
C'est pour vous les prouver qu'il impose ses lois;
(En élevant la voix, et appuyant sur les mots de piége et de retour.)
Qu'enfin il ne veut pas qu'Emma trop confiante
Accepte à votre cour cette place brillante;
Qu'il prétend, qu'abusant d'un naturel heureux,
Des méchants ont dressé contre elle un piége affreux.
Et qu'elle fera bien, pour son intérêt même,
D'attendre le retour de cet oncle qui l'aime.

EMMA, vivement.

D'attendre son retour! je puis donc espérer....

LA BARONNE, en fureur.

(A Emma.)
Mais vous en dites plus....! Il faut nous retirer

EDMOND.

Mais pourquoi m'en vouloir, quand d'efforts je redouble
Pour ramener la paix?

BRIGITTE.

Ah! dites donc, le trouble.

LA BARONNE.

Non, je n'y conçois rien : le plus malin démon
Avec vous est entré, je crois, dans la maison.

EDMOND.

Je suis bien innocent de tout ce qui se passe;
Mais, vous pouvez parler, pour peu que je vous lasse...

(Il va pour sortir.)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Le hasard a tout fait.... J'arrangerai cela.

(A la baronne.)

Baronne, songez donc....

LA BARONNE, bas au baron.

Faisons sortir Emma.

(A Emma.)

Chère enfant, nous irons, si vous voulez permettre...

EMMA.

Non, madame....

LE CONSEILLER, à la présidente.

Ah! quel est l'effet de cette lettre!

LA PRÉSIDENTE.

Le cousin de Riga joue un bien méchant tour.

EDMOND, bas à Charles.

Emma voit à ses yeux briller un nouveau jour.
Tout est incertitude en sa tête troublée;
Et quand la vérité lui sera dévoilée....
Encor quelques instants, et bientôt dans son cœur
Je ferai par degrés pénétrer sa lueur.

(Pendant ces vers, Emma, sur l'avant-scène, peint par son geste les divers sentiments qui l'affectent.)

EMMA, à ses parents qui ont l'air de la calmer.

La persécution et m'irrite et me lasse.

LA BARONNE.

Allons, ma chère Emma.

EMMA, avec humeur.

Mais, madame, de grace!

Si....

LA BARONNE.

Votre caractère est tout-à-fait changé.

EMMA.

Hélas! je ne sais plus quel est celui que j'ai.

(Lentement.)

Mille pensers divers dans mon ame inquiète
Se pressent tour à tour, et je sens dans ma tête
Un vague qui m'obsède; oui, mon regard distrait
Se jette autour de moi sans voir un seul objet.
Je crois qu'une autre vie à mon cœur se révèle....
Je crains un avenir.... Le passé me rappelle....
A de l'oppression se joint de la terreur....
Tout me paraît affreux, cruel, bas et trompeur.
Quel moyen d'échapper à tant d'inquiétude?
Je ne puis le trouver que dans la solitude.

(La figure d'Emma doit exprimer les différents sentiments qui la troublent et l'effraient. Elle sort vivement par la droite; le baron la suit.)

LA BARONNE.

Maudit évènement! venez, mes chers amis;
Et rendons, s'il se peut, le calme à ses esprits.

(Ils sortent, excepté le conseiller et la présidente, Charles et Edmond.)

SCÈNE VI.

CHARLES, EDMOND, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER.

EDMOND, à la présidente.

Madame ne suit pas l'aimable compagnie?

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur.

LE CONSEILLER.

Nous avons tous deux la même envie,
C'est de connaître mieux cet Edmond le marchand.

CHARLES.

Ah! vous pourriez très-bien dire le commerçant.

LA PRÉSIDENTE.

Vous le connaissez donc?

EDMOND.

Nous devons le connaître.

LE CONSEILLER.

Mais vous n'avez rien dit?...

EDMOND.

Dois-je faire paraître
Mon amitié pour lui? je vois qu'il vous déplaît.

LA PRÉSIDENTE.

Cet Edmond, maintenant, m'inspire un intérêt....

LE CONSEILLER.

Il est riche, dit-on?

EDMOND, malignement.

Riche! je vous l'assure.

LA PRÉSIDENTE.

On lui fit cependant injure sur injure.

LE CONSEILLER.

Que voulez-vous, ma chère? ils ont tous un orgueil,
Qui blesse le public dès le premier coup d'œil.

LA PRÉSIDENTE.

Le cousin continue à faire le commerce?

EDMOND, gravement.

Avec les Hollandais, la Russie, et la Perse.

LA PRÉSIDENTE.

Et l'on nous a brouillés avec lui cependant.

LE CONSEILLER.

Oui, nous sommes privés d'avoir un bon parent.

CHARLES, avec emphase.

De ses nombreux vaisseaux il couvre la Baltique.

LA PRÉSIDENTE.

Et cette dot d'Emma!... maintenant tout s'explique.

LE CONSEILLER.

De ses grands capitaux voyez quel noble emploi!

LA PRÉSIDENTE.

Au marchand de Riga, je vais écrire, moi.

LE CONSEILLER.

De lui parler d'Emma, moi, j'aurai le courage.

LA PRÉSIDENTE.

De Riga, pour le voir, je ferai le voyage.

LE CONSEILLER.

S'il nous vient, il prendra chez moi son logement.

LA PRÉSIDENTE.

Il sera le parrain de mon premier enfant.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VII.

CHARLES, EDMOND.

CHARLES.

On va vous adorer.... Ah! quel homme vous êtes!

EDMOND.

Tous ces gens-là, mon cher, sont des marionnettes
Que je ferai marcher....

CHARLES.

Oui, tous, hors notre Emma.

EDMOND.

Ah! c'est un vrai trésor! il nous appartiendra.

CHARLES.

Ainsi, vous espérez de sauver ma cousine.

EDMOND.

Encore un entretien, j'empêche sa ruine.
Le chevalier paraît : il a l'air défiant,
Va m'attendre chez moi, je t'y joins à l'instant.

(Charles sort par le fond, et le chevalier entre par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, EDMOND.

EDMOND, au chevalier qui a l'air embarrassé.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai, moi, j'enrage.

EDMOND.

Quelle en est la raison? Qui vous a fait outrage?

LE CHEVALIER.

Mais par vous seul ici tout le monde est troublé.

EDMOND.

Ah! si je l'avais su, je m'en serais allé :
Mais il est encor temps.

(Il va pour sortir.)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Ce n'est pas votre faute,
Je dois en convenir; vous êtes un bon hôte;
Mais le maudit écrit qui vous est arrivé,
Pour nous mal à propos dans vos mains s'est trouvé.
Vous l'avez lu : de là cette rumeur du diable!

EDMOND.

Qu'en est-il résulté?

LE CHEVALIER.

C'est fort désagréable.
La petite à présent vous fait des questions;
Puis s'abandonne après à des réflexions....
On lui présente en vain sa parure élégante,
Elle jette un regard inquiet sur sa tante;
Interroge les yeux, comme pour arracher
Un secret important qu'on voudrait lui cacher.

EDMOND.

Très-bien; je m'aperçois que, dans cette famille,
On a de grands projets sur cette jeune fille?

LE CHEVALIER.

Non.

EDMOND.

Et c'est pour moi seul qu'on se montre prudent.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est que....

EDMOND.

L'on veut bien emprunter mon argent;
Mais de ce qui se passe on ne me veut rien dire.
Eh bien, tant pis pour vous, monsieur, je me retire.
Il faut que vos secrets soient remis à ma foi,
Ou vous ne devez plus ici compter sur moi.

LE CHEVALIER.

Ma foi, vous raisonnez comme un homme très-sage.

EDMOND.

Et de mes fonds, d'ailleurs, je dois savoir l'usage.

LE CHEVALIER.

J'avoue....

EDMOND.

A vous servir ne suis-je pas tout prêt?

LE CHEVALIER.

C'est vrai.

EDMOND.

Votre succès est dans mon intérêt.

LE CHEVALIER.

D'accord.

EDMOND.

Et si tantôt j'ai fait une imprudence,
Cette faute ne tient qu'à ma seule ignorance.

LE CHEVALIER.

Soit, je dois voir en vous l'ami de la maison.

EDMOND.

Sur votre jeune Emma, j'ai d'abord un soupçon.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne savez rien?

EDMOND.

Rien.

LE CHEVALIER.

Bah! vous voulez rire!

EDMOND.

Je ne sais pas vraiment ce que vous voulez dire.

LE CHEVALIER.

A la cour un secret ne l'est que pour un sot.
L'homme d'esprit toujours devine à demi-mot:
Pour nous autres la langue est chose très-frivole;
Presque jamais le sens ne tient à la parole.
Vous vous doutez pourtant qu'une fille d'honneur
Qu'on présente à la cour avec tant de splendeur,
Et dont les diamants....

EDMOND.

Je commence à comprendre.
Vous devez m'excuser de ne pas vous entendre,
Je suis un bon bourgeois.

LE CHEVALIER.

Vous ne saviez donc pas
Que sans moi le baron serait dans l'embarras;
Et que depuis long-temps il était en disgrace?

EDMOND.

Par vous auprès du prince il a repris sa place?

LE CHEVALIER.

Et cette grace-là, c'est qu'il la doit à moi.

EDMOND.

Vous êtes obligeant, c'est un très-bel emploi.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours du plaisir à rendre un bon office.

EDMOND.

Le baron a de vous exigé ce service?

LE CHEVALIER.

Lui! quel petit esprit! il s'en garderait bien.
De nos superbes plans vraiment il ne sait sien.
Il n'a que le désir de voir payer les dettes
Qu'autrefois la baronne a si noblement faites.

EDMOND.

C'est elle qui jadis....

LE CHEVALIER.

Ah! cette femme-là
Des grands talents de cour est le *nec plus ultra*.
Aussi j'ai du respect pour ce beau caractère

EDMOND.

Mais le baron pourtant s'occupe d'une affaire?

LE CHEVALIER.

C'est sa terre qu'il veut... Son frère a d'anciens droits...

EDMOND.

Ah! vous voudriez donc?...

LE CHEVALIER.

Sans recourir aux lois,
Devenir possesseur, et sans qu'on nous en blâme,
Du bien seigneurial qu'un certain fils réclame;
Et comme notre prince est chargé du dépôt,
Je prétends arranger l'affaire comme il faut.

EDMOND.

(A part.)

Il était temps, parbleu!... Mais vous allez bien vite;

Car il reparaîtra ce fils qu'on déshérite.

LE CHEVALIER.

Bah! de telle façon le testament est fait
Qu'en prouvant que le fils est un mauvais sujet,
Le prince peut alors faire un propriétaire
Du fortuné baron qui succède à son frère.

EDMOND.

C'est très-clair et très-bien... Maintenant vous prouvez...

LE CHEVALIER.

Pour ces preuves vos fonds sont très-bien arrivés;
Nous avons des amis, avec un sacrifice
En bon argent comptant, ils nous rendront justice;
Et graces à mes soins le prince signera
Notre contrat, bien fait, présenté par Emma.

EDMOND.

Oh! tout est calculé... Vraiment je vous admire,
Vous avez du talent plus que je ne puis dire.

LE CHEVALIER, riant.

Et voyez-vous le fils du marchand de Riga
Qui compte sur son titre et sur sa terre!

EDMOND, riant.

Oui-dà.

LE CHEVALIER.

Comme il restera sot!

EDMOND, riant.

Bien sot de l'aventure.

LE CHEVALIER.

Et monsieur le marchand?

EDMOND, riant plus fort.

Vous voyez sa figure.

LE CHEVALIER.

Il est un certain point qui me gêne pourtant:
De notre jeune Emma je ne suis pas content;
Cette diable de lettre intrigue la petite.

EDMOND.

Mais la moindre raison la remettra bien vite.

LE CHEVALIER.

Non, elle se défie à présent du baron,
Et de tous ses parents, de moi-même aussi....

EDMOND.

Bon.

Eh bien, je parîrais, et cela tout à l'heure,
Que, si je lui parlais seulement un quart d'heure...
(Maintenant que je sais vos excellents projets...
Et que mon intérêt se lie à vos succès),
J'aurais bientôt détruit cette espèce de crainte,
Ce doute de son sort dont elle a l'ame atteinte;
Oui, je ferais si bien, par mes bonnes raisons,
Que je l'arracherais à de vagues soupçons.

LE CHEVALIER.

Parbleu! vous me donnez une heureuse pensée.

EDMOND.

D'un rien cette famille est très-embarrassée;
Ah! si vous n'étiez pas un si loyal ami,
Ils n'auraient pas mes fonds.

LE CHEVALIER.

Dois-je les prendre ici;
Ou si j'irai chez vous?

EDMOND.

Au plus tard, dans une heure.

Je dois, pour les avoir, aller à ma demeure.

LE CHEVALIER.

Très-bien. Moi, de ce pas je cours dire au baron
Que vous verrez Emma : le moyen est très-bon.
Ainsi vous nous prêtez votre or, votre éloquence :
Par vous, nous reprendrons notre magnificence.
Le bien d'un sot marchand deviendra notre bien;
Il nous arrondira nous autres gens de bien.
Sur le prêt n'ayez pas surtout l'ame inquiète,
Le marchand de Riga se charge de la dette.
Quelle joie! Ah! mon cœur...embrassons-nous tous deux.
Que douce est l'amitié pour les cœurs généreux!
Au revoir, cher ami.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

EDMOND, SEUL.

Trop heureux artifice!
Tu n'es donc pas toujours un des moyens du vice!
Grace à toi, signalant les piéges suborneurs,
J'arrache l'innocence aux mains des corrupteurs.

(Il sort par le côté gauche.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH ! non, mon cher baron, vous n'avez rien à craindre ;
Notre riche Francbourg connaît peu l'art de feindre ;
Puis, c'est un commerçant qui doit compter très-bien :
Loin de le redouter, pressez cet entretien.

LE BARON.

Ce que vous dites-là je l'ai pensé d'avance ;
Et j'y cède pourtant moins qu'à la circonstance :
Mais la petite exige impérieusement
De voir monsieur Francbourg, ne fût-ce qu'un moment...

LE CHEVALIER.

Comment ! de lui parler elle a vraiment envie ?

LE BARON.

Vous ne le saviez pas ? Elle presse, elle prie ;
Et même tout à l'heure est venu déclarer
Qu'elle ne voulait point aujourd'hui se parer,
Puisqu'on lui refusait de voir une personne
Que son tuteur estime, et qu'elle affectionne ;
Que le père de Charle est partout respecté ;
Et qu'elle veut le voir en pleine liberté.

LE CHEVALIER.

Pour une jeune fille, elle a du caractère.
C'est ce maudit écrit qu'on doit à votre frère....

LE BARON.

Ai-je pu, dites-moi, l'entendre sans fureur?
M'imputer un motif qui doit blesser l'honneur!
Oui, sans doute, effrayé du sort qui me menace,
Je veux ravoir mes biens ou par droit ou par grace;
Je puis les demander au prince justement,
Et même m'appuyer d'un cruel testament....
Mais me calomnier, ô dieux! cette infamie....

LE CHEVALIER.

C'est prendre au sérieux une plaisanterie.
A la cour on sait bien tout ce que nous valons.

LE BARON, à part.

Le fat met de niveau nos réputations!

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous décidé pour la chère petite?

LE BARON.

A son appartement je suis allé bien vite;
Et lui promettant tout pour calmer son effroi,
J'ai dû justifier sa confiance en moi.
Elle verra Francbourg ce soir en tête-à-tête.

LE CHEVALIER.

Très-bien. Et pense-t-elle à la grande toilette?

LE BARON.

Mais vous savez qu'elle est attendue à la cour,
Qu'on doit l'y présenter avant la fin du jour.

LE CHEVALIER.

Ah! tout est réparé; la chose au mieux s'arrange:

Car moi, de mon côté, j'ai parlé comme un ange ;
Et Francbourg agira comme nous le voudrons.

LE BARON.

Il recevra de moi quelques instructions.
Et puisque Rosenthal de loin me calomnie,
J'opposerai la ruse à cette perfidie.

SCÈNE II.

LE BARON, EDMOND, LE CHEVALIER.

EDMOND, en dehors par le fond.

Que ces gens-là sont lents dans les chosès qu'ils font !

LE CHEVALIER.

Paix !

EDMOND, entrant.

J'aime qu'en affaire un commerçant soit rond.

(Au baron.)

C'est à cause de vous que je suis en colère ;
En deux mots, j'ai voulu terminer votre affaire....

LE CHEVALIER,

Qui donc y met obstacle ?

EDMOND.

Oh ! personne, je croi.
Il serait trop plaisant qu'on me refusât, moi !
Je dis à mon banquier, « vous me tiendrez ma somme
En bon or, toute prête... » Eh bien ! ce diable d'homme
S'arrange de façon, je ne sais pas comment,

(Le chevalier est dans des transes...)

Que vous serez forcé.... de prendre de l'argent.

LE CHEVALIER, *respirant.*

Quoi, n'est-ce que cela?

EDMOND.

Cela me contrarie.

Je n'ai pu l'apporter.

LE CHEVALIER.

De peur qu'on ne l'oublie,

J'irai, moi....

EDMOND, *au baron.*

Vous savez que je suis du secret;
Mais pourquoi donc aussi ne pas me mettre au fait?
J'ai bien innocemment contrarié vos vues:
Mon adresse saura réparer mes bévues;
Votre Emma connaîtra par moi la vérité.

LE BARON.

Puisque de lui parler vous avez la bonté,
Avant cet entretien nous devons vous instruire
De ce que vous devez en ce moment lui dire.

LE CHEVALIER.

Il faut avec Emma s'y prendre prudemment.

LE BARON.

Elle a le tact bien fin.

LE CHEVALIER.

L'esprit très-pénétrant.

LE BARON.

Vous lui direz d'abord, que, loin de sa famille,
Mon frère est très-jaloux de l'éclat dont je brille.

EDMOND.

Je lui dirai cela.

(Le chevalier et le baron font legerement retourner Edmond à l'instant qu'ils lui adressent la parole.)

LE BARON.

Que la méchanceté
Poursuit dans ses succès l'homme de qualité.

EDMOND.

Soit.

LE CHEVALIER.

Que vous avouez, et sans aucun scrupule,
Que l'oncle de Riga n'est qu'un fou ridicule.

EDMOND.

Pas mal.

LE BARON.

Qu'il a prouvé, dès ses plus jeunes ans,
Qu'il était le fléau de tous ses bons parents.

EDMOND.

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

Qu'on le connaît, et que de sa folie
Il amuse à Riga toute la bourgeoisie.

EDMOND.

Au mieux.

LE BARON.

Que c'est un fait que vous lui prouverez.

EDMOND.

Oh! je prouverai, moi, tout ce que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Ah! dites bien aussi qu'il a peu de fortune :
Quoique notre orpheline ait l'ame peu commune,
On préfère toujours un oncle riche et grand
A celui que l'on croit être un petit marchand.

EDMOND.

Cette réflexion est bonne, et très-profonde.

LE CHEVALIER.

Je me flatte entre nous de connaître le monde.

EDMOND.

Peste!

LE CHEVALIER.

On me tromperait très-difficilement.

EDMOND.

Parbleu! je le vois bien.... Allons, dans un moment,
Je me rappellerai la leçon qui m'est faite.
Pour moi, comme pour vous, messieurs, elle est parfaite;
Mais si par aventure on me parlait, baron,
D'une certaine dot, que répondrais-je?

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Et pourquoi donc tromper? Une fortune ingrate
A trahi mon espoir; mais dès qu'elle me flatte,
J'acquitterai, monsieur, et très-fidèlement,
Le dépôt qu'en mes mains on mit loyalement.

EDMOND.

C'est très-bien, cher baron, de penser de la sorte.

LE CHEVALIER.

Nous sommes braves gens, ou le diable m'emporte.

EDMOND.

Je pense que le fils du marchand de Riga
De nos arrangements très-mal s'arrangera.

LE BARON.

Il est riche, dit-on?

LE CHEVALIER.

Bon! il est mort, peut-être.
D'ailleurs, nous n'avons pas l'honneur de le connaître.

LE BARON.

Si, par quelques revers, il était malheureux,
Je lui ferais un sort.

LE CHEVALIER.

Comme il est généreux!

EDMOND.

A qui le dites-vous?

LE BARON.

Déja l'heure s'avance;
Et ce soir le château réclame la présence
De notre belle Emma.

EDMOND.

Je vais l'attendre ici.
Je me tirerai bien, je crois, de tout ceci.

LE CHEVALIER.

Parlez-lui prudemment de la lettre reçue.
Nous viendrons vous rejoindre après cette entrevue:
Au revoir.

(Il sort avec le baron par le fond.)

SCÈNE III.

EDMOND, SEUL.

Bon! tout marche au gré de mes souhaits.
Comme ils viennent se prendre en leurs propres filets!
Je les plains maintenant, surtout mon pauvre frère;
Car il n'est pas méchant, je crois, par caractère.

A présent, je suis sûr qu'il devait ignorer....
Mais il me faut encor du temps pour m'éclairer:
Songeons à notre Emma.... Si, pour calmer sa peine,
Je révélais mon nom et le but qui m'amène...?
Quoi! j'oublîrai toujours que je suis étranger;
Que le prince est amant, et qu'il peut se venger;
Que je n'ai point d'amis? Ah? gardons le silence:
Oui, le salut d'Emma dépend de ma prudence.

(Il aperçoit Emma; elle a l'air pensif.)

Elle vient, et n'a plus cet air joyeux, naïf:
C'est la beauté qui craint un repentir tardif.

SCÈNE IV.

EMMA, EDMOND.

(Toute cette scène, jusqu'au moment du grand couplet d'Edmond, doit être dite par Emma avec une noble simplicité.)

EMMA, est en grande toilette de cour; elle entre par le fond.

En cherchant à vous voir, je dois être sans crainte;
Cependant, malgré moi, je me sens l'ame atteinte
De ce trouble inquiet, sentiment précurseur
Que l'on doit éprouver à l'aspect d'un malheur.
La lettre que tantôt vous m'avez fait connaître,
Ne m'en dit point assez, et m'en dit trop, peut-être.
Mon oncle me prescrit d'attendre son retour,
Pour accepter l'emploi qu'on me donne à la cour.
Il dit qu'un précipice... Apprenez-moi, de grace,
Quels sont mes ennemis? quel danger me menace?

EDMOND.

Quels sont vos ennemis? ce sont de vils flatteurs,

Qui vous cachent le piége en le couvrant de fleurs;
A leur ambition dévouant la victime,
Ils vont, en la parant, l'entraîner dans l'abyme.

EMMA.

Dieux!

EDMOND.

Ce n'est qu'en tremblant que je vais déchirer
Le voile dont leur ruse a su vous entourer.

EMMA.

Le touchant intérêt qu'à moi vous semblez prendre,
Quand j'en devrais souffrir, me force à vous entendre:
Mais ne vous a-t-on point trompé sur mes parents?
Pour la première fois, dois-je croire aux méchants?

EDMOND.

Ah! lorsqu'en leur faveur votre bon cœur réclame,
Le mien voudrait aussi leur épargner le blâme:
Mais, cependant, voyons s'il est bien mérité;
Parlons d'eux et de vous avec sincérité.

EMMA.

Le pourrais-je autrement? je suis sans artifice.

EDMOND.

Je le crois, mon enfant, je vous rends bien justice.
Quel était votre sort chez monsieur le baron?
Avait-on des égards pour vous dans la maison?
Certains mots, échappés à l'ardeur de votre âge,
M'ont donné le désir d'en savoir davantage.
Ne m'avez-vous pas dit que, chez votre tuteur,
Vous aviez dès l'enfance éprouvé le malheur?

EMMA.

De mon tuteur, monsieur, j'aurais tort de me plaindre.

De sa sévérité je n'avais rien à craindre ;
Lui seul me protégea ; mais, dès qu'il s'éloignait
C'est alors qu'au château mon tourment commençait.

EDMOND.

Continuez. Songez qu'il faut que l'on m'éclaire.
Envers vous, pauvre enfant, on fut donc bien sévère?

EMMA.

On fut cruel, monsieur ; je dois en convenir.
Sachez que j'ai passé mon enfance à souffrir
Le chagrin, le caprice, et l'orgueil de ma tante :
J'enviais en secret le sort d'une servante.
Pas un mot d'intérêt, pas un nom d'amitié ;
On semblait m'accorder le pain de la pitié.
Si quelques étrangers, ignorant ma naissance,
Demandaient qui j'étais, soudain, en ma présence,
On disait, sans égard : « C'est l'enfant du malheur,
Dont le noble baron s'est fait le protecteur. »
Oh! c'est surtout, monsieur, la dame doucereuse,
Belle-sœur du baron, que l'on dit si pieuse,
Qui remplissait mes jours, déja trop rigoureux,
De devoirs puérils, de soins minutieux ;
Et qui très-fière aussi de tant de bienfaisance,
Me faisait un tourment de la reconnaissance.
Ah! si le ciel encor m'offrait dans l'avenir
Les chagrins du passé, j'aimerais mieux mourir.

EDMOND.

Chère enfant!... il cessa le temps de la souffrance,
Lorsque du chevalier l'agréable présence
Découvrit en un jour aux parents aveuglés
Des charmes à leurs yeux par le malheur voilés.

Combien ce changement dut vous sembler étrange!

EMMA.

Dès cet instant, monsieur, je leur parus un ange.
Je devais en effet ce prodige étonnant
A notre chevalier; mon oncle était absent.
A peine je parlais, qu'un bienveillant sourire
D'avance applaudissait ce que je n'osais dire.
On louait mon esprit; et ma naïveté
Ajoutait, disait-on, du prix à ma beauté.
La baronne voulut qu'on changeât ma parure;
Ses mains prirent le soin d'embellir ma figure;
Et quand je fus parée, ah! leur ravissement
Devint égal au moins à mon étonnement.
Le lendemain du jour qu'on me trouva si belle,
Ma tante quelque temps se retira chez elle:
Elle était bien malade; au moins on le disait.
De se rendre à Tœplitz on forma le projet.
Mon oncle y devait être; et, malgré mon jeune âge,
A ma grande surprise on me mit du voyage.

EDMOND.

Dites-moi, la malade avait-elle en partant
La figure abattue et l'air un peu souffrant?

EMMA.

Jamais je ne la vis plus gaie et plus aimable.
La route nous parut à tous fort agréable:
Chaque objet inspirait les mots les plus heureux;
Formant mille projets, j'en riais avec eux;
Des châteaux qu'on voyait noble propriétaire,
Chez moi je recevais une cour tout entière:
Nous arrivons enfin. Quel plaisir en ce lieu!

Tœplitz réunissait bal, comédie et jeu;
Moi, qui ne connaissais que le château gothique
De monsieur le baron, séjour mélancolique;
Moi, qui fus élevée au milieu d'un désert
Où ce mouvant tableau ne fut jamais offert;
Et qui savais à peine, en mon erreur profonde,
Que hors du vieux manoir il existait un monde;
Jugez si je devais éprouver du plaisir
Dans ce lieu ravissant, où vient se réunir
Tout ce que l'Allemagne a de haute noblesse;
Où j'entendais toujours *monseigneur,* votre *altesse :*
Lorsqu'un jour notre prince....

EDMOND.

Ah! le prince était là?

(A part.)

Tout bas je me disais, bientôt il paraîtra.

EMMA.

J'ignorais....

EDMOND.

La baronne était bien mieux instruite?

EMMA.

Je le crois; car avant sa première visite,
Je vis qu'on s'attendait à sa réception
Par les brillants apprêts qu'on fit dans la maison.
A son auguste aspect mon cœur battit de craïnte,
Et d'un trouble nouveau je me sentis atteinte.
Sortant du long ennui qui remplissait mes jours,
J'entends autour de moi le tumulte des cours;
Je me crus transportée au temps de la féerie;
Je me vis destinée à la brillante vie

Qu'assurent la richesse ainsi que la grandeur;
Tout s'offrait à mes yeux sous les traits du bonheur;
Chaque jour amenait une fête nouvelle.
A les entendre tous, j'en étais la plus belle;
Je ne le croyais pas; et j'éprouvais pourtant
Un grand charme à savoir que je plaisais autant.

EDMOND.

Le prince à vous fêter se distingua sans doute?
Où vous rencontrait-il?

EMMA.

D'abord à la redoute;
Et toujours, dans les bals, il venait près de moi:
Du plus simple écuyer il avait pris l'emploi;
Il ordonnait les jeux, et dans nos promenades
Nous faisait entourer de belles cavalcades;
Sur les monts de Tœplitz nous allions quelquefois.
Un jour, un enchanteur se trouva dans les bois
Qui résonnaient au loin d'une douce harmonie:
Bientôt d'un pavillon sort un brillant génie.
Il venait par son art m'annoncer l'avenir.
Cet avenir n'était que bonheur et plaisir.
Arrivent des marchands, puis une loterie;
La carte qui gagnait, par moi toujours choisie,
Grace à mon talisman donné par l'enchanteur,
Du destin soumettait la chance en ma faveur.

EDMOND.

Je le crois bien, le sort vous était favorable;
Car l'enchanteur était un prince très-aimable.
Quoi! vous ne vîtes pas, dans ces plaisirs charmants,
Le langage muet des illustres amants?

EMMA.

Des amants? Non, monsieur. Ah! j'aurais fait outrage
Au plus aimable prince, estimé comme un sage.
Il me dit qu'il prenait intérêt à mon sort;
Qu'il honorait en moi la fille d'un major
Mort en le défendant dans la dernière guerre.
Ah! je vis bien surtout qu'il m'aimait comme un père,
Dès qu'il m'eut proposé l'honorable faveur
D'être de la princesse une fille d'honneur.

(Edmond fait un mouvement d'horreur.)

J'ai dû le croire.... Encor je le croirais peut-être,
Sans le vague soupçon que vous m'avez fait naître.

EDMOND.

Ah dieux! comme ils allaient à leur but pas à pas!

EMMA.

Quel était donc leur but?

EDMOND.

Quoi! vous ne voyez pas...
Mais non, je dois parler; votre inexpérience
Vous ôte des humains la triste connaissance;
La candeur de votre ame et sa simplicité,
Présents de la nature et de la vérité,
N'ont pu vous découvrir cette trame odieuse:
Mais jugez avec moi cette tante orgueilleuse,
Qui par le chevalier apprend qu'un vrai trésor
Est caché dans ses murs: que fait-elle d'abord?
Jadis on dédaignait une petite fille
Qui devient dans l'instant l'appui de la famille.
Tout change en un clin dœil; aux mauvais traitements
On a fait succéder les plus doux compliments,

La baronne à l'instant s'empare de l'idole;
Pour l'orner, l'embellir, rien ne paraît frivole.
Elle fait la malade, et l'on parle des eaux.
Le prince, qu'on y sait, s'y rencontre à propos.
Là, ce sont les hochets de la magnificence,
Des présents corrupteurs offerts à l'innocence,
Des fêtes et des jeux donnés avec éclat;
Et de tous ces plaisirs quel est le résultat?
C'est d'apprendre à Tœplitz, au peuple, à la noblesse,
Qu'Emma, riche en attraits et non moins en sagesse,
Dont le cœur confiant en sa douce vertu
Ne voit jamais le mal, ne l'a jamais conçu,
Que cette noble Emma, d'un prince trop aimée,
Du nom de sa maîtresse est déja diffamée.

EMMA, prête à s'évanouir.

Mon cœur.....

EDMOND, la soutenant.

Pour vous sauver je devais le blesser.

EMMA.

Ah! je rougis d'entendre... et rougis de penser!...
Pour des yeux aveuglés, monsieur, quelle lumière!....
(Avec l'explosion de l'indignation et de la douleur.)
Quoi, l'on me déshonore, et je n'ai plus de père!

EDMOND.

Mon enfant....

EMMA.

Comment! celle à qui mes jeunes ans
Ont été confiés! et ce sont des parents!
Une tante!

EDMOND.

A la cour on l'excuse peut-être...
Et c'est là que l'orgueil accorde tout au maître...

(Emma n'entend plus rien, et réfléchit.)

Emma, qui vous occupe?

EMMA, après avoir réfléchi.

Oui, c'est la vérité.
Je frémis du danger qui me fut présenté :
A mille souvenirs ma mémoire fidèle
En accable mon cœur, et le trouble comme elle.
Quoi! j'ai pu si long-temps ne pas m'apercevoir
De ce que tous les jours le public a pu voir.
Quoi! d'un prince en effet j'ai reçu les hommages!
Il m'offrait des présents que m'apportaient ses pages :
Dans ce moment encor mon front en est paré,
Ou plutôt pour jamais en est déshonoré.

EDMOND.

Emma, rassurez-vous.

EMMA, avec fermeté.

Ah! si je vous suis chère,
Soyez mon protecteur, bien plus, soyez mon père.
Vous voyez la douleur de l'innocente Emma :
Que faire? que résoudre? et qui me sauvera?
J'embrasse vos genoux.

EDMOND, la relevant.

Viens, viens, ma tendre fille;
Viens, noble rejeton d'une indigne famille.
Oui, je serai ton père; et ton père a promis
De confondre ce soir tes lâches ennemis.
Mais, chère enfant, calmez l'émotion pénible,

Fruit de la vérité sur un cœur trop sensible;
De ce que nous ferons parlons tranquillement.

EMMA, veut ôter ses diamants.

Arrachez-moi d'abord l'odieux ornement...

EDMOND.

Il n'est pas temps encor.

EMMA, avec la plus grande douleur.

Cet attirail perfide
M'accable de son poids.

EDMOND.

Que la raison vous guide.
Il faut écrire au prince, et cela, dans l'instant,
Que vous n'acceptez point cet honneur éclatant...

EMMA, avec une noble fierté.

Je vous entends, monsieur, et ma plume sincère
Lui peindra la douleur d'une ame noble et fière.

EDMOND, avec fermeté.

Courage!

EMMA.

Oh! j'en aurai; n'ai-je pas aujourd'hui
Dans le père de Charle un généreux appui?

(Elle va à la table à droite, et dicte, en écrivant, la lettre; elle est dans une grande agitation.)

« Je fus trompée; votre altesse doit le savoir. Par « respect pour moi-même, je ne nomme pas les per- « sonnes qui avaient conjuré ma perte... En refusant la « place qui m'est offerte auprès de la princesse, je lui « renvoie tout ce que je veux croire encore être un « don de sa générosité! L'orpheline *de Rosenthal* est « noble et pauvre, elle vivra obscure et honorée.

« Emma de Rosenthal. »

EDMOND.

C'est très-bien, mon enfant, donnez-moi cette lettre;

(Il prend la lettre.)

Au prince dès ce soir je prétends la remettre.

EMMA.

Comment le pourrez-vous? Apprenez que, le soir,
Sans être de la cour, on ne saurait le voir.

EDMOND.

J'ignorais.... en effet... l'étiquette maudite!
Il n'importe, j'y vais..., oui, j'y vais tout de suite.
J'entends du bruit, je crois... Retirez-vous, Emma;
Ne répondez à rien de ce qu'on vous dira.
Dans votre appartement... On vient, soyez tranquille;
De loin comme de près je vais vous être utile.

(Il la conduit jusqu'à la porte à droite.)

SCÈNE V.

EDMOND, LE CHEVALIER.

EDMOND, se parlant.

Allons, il ne faut pas que je perde un instant.

LE CHEVALIER.

Eh bien! de l'entretien vous paraissez content?

EDMOND, distrait.

(A part.)

Très-content. Dès ce soir je remettrai la lettre.

LE CHEVALIER.

Vous dites donc, Francbourg....

EDMOND, impatienté.

Voulez-vous bien permettre...

LE CHEVALIER.

Mais que diable a-t-il donc?

EDMOND, se parlant.

Si j'avais un moyen
Pour obtenir du prince un secret entretien?....
Mais, à cette cour-là, je ne connais personne.

(Regardant le chevalier.)

Ce brave chevalier.... l'idée est assez bonne....
Il me fera parler... il est très-obligeant;
On obtient tout de lui quand on parle d'argent.

LE CHEVALIER.

Eh! mais, mon cher Francbourg, votre état m'inquiète;
La petite, je crois, vous fait perdre la tête.
Qu'avez-vous?

EDMOND.

Chevalier, je prétends voir la cour.

LE CHEVALIER

Je vous y conduirai volontiers quelque jour.

EDMOND.

Non, ce soir.

LE CHEVALIER.

Je ne puis.

EDMOND.

Vous allez m'y conduire.

LE CHEVALIER.

Vous me direz, au moins....

EDMOND.

Je n'ai rien à vous dire.

LE CHEVALIER.

Mais....

EDMOND.

Allons, cher ami, voulez-vous me servir?

LE CHEVALIER.

Je veux....

EDMOND.

C'est un projet qui doit vous enrichir.

LE CHEVALIER,

Il s'agit d'une affaire?....

EDMOND.

Une affaire étonnante,
Qui vous vaudra ce soir deux mille écus de rente.

LE CHEVALIER.

Deux mille écus!... avant....

EDMOND.

Allons, partons tous deux;
En chemin vous saurez ce que de vous je veux.

SCÈNE VI.

EDMOND, LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais, voici le baron.

EDMOND, à part.

Oh! la sotte visite!

(Haut.)

Ne lui disons qu'un mot, et sortons tout de suite.

LE BARON, à Edmond.

Eh bien! la chère Emma!

EDMOND, vivement.

Charmante, en vérité.

LE BARON.

Son esprit ?

EDMOND.

A présent est bien moins agité.
Elle fera pour nous tout ce qu'elle doit faire.

LE BARON.

Ah ! vous m'avez servi comme aurait fait un frère.

(Edmond et le chevalier vont pour sortir.)

Mais où donc allez-vous ?

LE CHEVALIER.

(Edmond passe derrière le chevalier, et lui fait des signes d'impatience pour sortir.)

Une affaire, un trésor....
Le bon ami Francbourg... le prince... et puis encor,
Deux mille écus de rente, ah dieux ! qui sont à prendre.
Si je ne les prends pas, je reviens pour me pendre.

(Il sort avec Edmond, par la gauche.)

SCÈNE VII.

LE BARON, seul.

Que parle-t-il d'argent ?...

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE, est en grande toilette de cour ; elle entre par le fond.

Rendons-nous à la cour.
Emma sans doute est prête ?

LE BARON.

Oui, monsieur de Francbourg
Qui vient de lui parler, a dissipé bien vite
Le trouble que causa cette lettre maudite.

LA BARONNE.

Soit... Ah! je vais enfin....

LE BARON.

Le bonheur sur vos traits...

LA BARONNE.

J'en conviens, mon orgueil sourit à mes succès.
Et mes persécuteurs, à ce malin sourire,
Verront tout le plaisir que leur dépit m'inspire.

SCÈNE IX.

BRIGITTE, LA BARONNE, LE BARON.

BRIGITTE, *entre par la droite.*

Quel malheur!

LE BARON.

Eh quoi donc?

BRIGITTE.

Peut-on le concevoir!
Votre nièce au château ne peut aller ce soir.

LA BARONNE.

Ma nièce!...

BRIGITTE.

Elle a quitté sa brillante parure,
Et, rappelant les jours de sa jeunesse obscure,
Cherche, les yeux en pleurs, un simple vêtement;
Et s'enferme aussitôt dans son appartement.

LE BARON.

Sa conduite envers nous....

LA BARONNE.

Moi! j'en perdrai la tête.
Quoi! lorsqu'à triompher je me crois toute prête....

LE BARON.

Serait-ce donc Francbourg?

LA BARONNE.

Je vous l'ai dit, monsieur;
A vous croire, c'était un homme plein d'honneur!
Que dira la princesse?

LE BARON.

Et la cour tout entière!

LA BARONNE.

Opposons à l'orage une ame noble et fière :
On triomphe toujours du courroux d'un enfant.

LE BARON.

Mais songez qu'au château, madame, on nous attend.

LA BARONNE.

Allons! mais ayons soin de parer nos visages;
Présentons le sourire et des fronts sans nuages
Aux regards pénétrants de tous nos envieux :
Si l'on voit nos chagrins, nous nous perdons tous deux.

(Elle sort avec le baron par le fond, et Brigitte entre à droite.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Nuit d'entr'acte; un domestique apporte des flambeaux qu'il pose sur la table; on fait le jour.)

SCÈNE I.

CHARLES, SEUL.

EMMA n'arrive point! pourtant elle est instruite
Du motif qui si tard a causé ma visite;
Que mon père a voulu.... Je crains que le baron
Revienne de la cour, et rentre à la maison.
Quand elle saura tout je serai plus tranquille.
Que ne puis-je bientôt à la jeune pupille
Découvrir mon amour et mon déguisement!
Mon père veut encore.... Il faut être prudent:
J'ignore ses raisons; mais enfin il ordonne,
Et je ne puis livrer nos secrets à personne.

(Emma paraît; elle porte l'habit le plus simple, elle tient un flambeau qu'elle pose sur la table.)

Ah! la voilà pourtant! quel modeste maintien!
Et que ce simple habit à sa beauté sied bien!

SCÈNE II.

EMMA, CHARLES.

EMMA, sort de la droite.

Ah! Charles, je vous vois! vous avez dû m'attendre.
En ce salon plus tôt je n'ai pas pu me rendre;
On ne m'a pas ce soir quittée un seul instant;
Vous avez, m'a-t-on dit, un secret important
A me communiquer. Parlez. C'est votre père,
Qu'à présent, comme vous, mon cœur aime et révère,
Qui près de son Emma vient de vous envoyer.

CHARLES.

Oui, je viens par son ordre afin de vous prier
De calmer vos chagrins; et surtout pour vous dire
Que ce soir vers le prince on a dû le conduire,
Et qu'il espère tout de son cœur généreux.
Et quant à vos parents....

EMMA.

Qu'on m'ôte de chez eux.
Ils ont en un instant perdu ma confiance;
Non, ils n'ont plus de droits à mon obéissance;
Avec calme, aujourd'hui, mon cœur les juge tous.
A l'indignation, au plus juste courroux,
A la crainte surtout, le mépris a fait place.
J'ai d'un cœur innocent la vertueuse audace:
Je vais avoir recours à mon vrai protecteur,
Mon oncle de Riga deviendra mon tuteur;
Il faut qu'on me conduise en ce lointain asyle

Que la pitié promet à la pauvre pupille.

CHARLES.

Oui, vous avez raison; cet oncle infortuné,
Et de tous ses parents toujours abandonné,
Retrouvant dans Emma l'honneur de sa famille,
Va la voir et soudain l'adopter pour sa fille;
Mais, que dis-je? son fils établi près de vous,
Déja votre cousin, est bientôt votre époux.

EMMA.

Jamais.

CHARLES.

Quoi! votre cœur à ses désirs contraire
Rejetterait le fils en adoptant le père?

EMMA, amèrement.

Oui, votre protégé, ce bienheureux cousin,
Ne recevra d'Emma ni le cœur, ni la main.

CHARLES.

Il est digne de vous.

EMMA.

De lui je suis indigne.

CHARLES.

Il succède à son père; et cet honneur insigne
Lui rend en un instant, et même à cette cour,
Le haut rang dont votre oncle a dû jouir un jour.

EMMA.

Je fais très-peu de cas, monsieur, de sa noblesse.

CHARLES.

Quand au titre de comte il unit la richesse!
Quand parmi nos seigneurs il est un des premiers....!

EMMA, *piquée.*

Que voulez-vous, monsieur, j'ai les goûts roturiers :
Et ses titres pour moi deviendraient un obstacle
Qu'on ne détruirait pas sans un très-grand miracle.
Oui, par tous mes chagrins, mes parents m'ont appris
Qu'à nos yeux un seul bien doit avoir quelque prix :
C'est ce bonheur qui suit la paix de l'innocence.
D'un autre, ce matin, j'avais quelque espérance,
Je me livrais sans crainte à son charme trompeur;
L'abyme s'est ouvert, j'ai vu le déshonneur.
Ah! depuis cet instant une terreur secrète
Offre mille dangers à mon ame inquiète :
Dès aujourd'hui je vois que mon sort est affreux,
Que je ne connais point cet oncle généreux,
Devenu mon appui; que je suis sans fortune,
Qu'aux autres comme à moi ma noblesse importune
Est un chagrin de plus qui viendra m'accabler :
Ce cruel avenir, Charles, me fait trembler!

(*D'une voix timide, et les yeux baissés.*)

Je croirais tout devoir à la faveur céleste,
Si quelque homme de bien, né dans un rang modeste,
Daignait à mes vertus confier son bonheur,
Et m'offrir un époux dans un libérateur.

CHARLES.

Chère Emma! ce désir d'une ame vertueuse,
Le ciel va l'exaucer, et tu vas être heureuse!
Il t'a donné mon cœur, et déja ton époux
Au comble de l'ivresse embrasse tes genoux.

EMMA.

Ah! Charles! mon ami, vous me donnez un père.

CHARLES.

Ah! vous l'eûtes toujours! pour vous plus de mystère.
Je dois vous confier....

EMMA, apercevant le baron et la baronne.

O ciel! c'est mon tuteur!

SCÈNE III.

EMMA, CHARLES, LA BARONNE, LE BARON.

(On ouvre la grande porte du salon, le baron et la baronne surprennent Charles aux pieds d'Emma.)

LA BARONNE.

Quoi! votre secrétaire! ah monsieur! quelle horreur!

LE BARON.

Comment, chez moi, monsieur, avoir cette impudence!

LA BARONNE.

Et vous, mademoiselle, avec tant d'innocence,
Vous permettez....

CHARLES, à la baronne.

Madame, aurez-vous bien le front?...

LE BARON.

Qu'est-ce à dire! monsieur, sortez de ma maison.

EMMA.

Charles....

CHARLES.

Monsieur, songez....

EMMA, à Charles.

Obéissez, de grace.

CHARLES, à Emma.

J'obéis; mais à vous.... et si....

LE BARON.

L'on me menace!

Si vous ne sortez pas, j'appelle....

CHARLES.

Doucement.

Je sors.... pour revenir peut-être dans l'instant.
Oui, monsieur le baron, je vous ferai connaître
Que l'on n'est pas toujours ce que l'on dut paraître:
Apprenez .... que je suis un époux de son choix;
Que sur elle bientôt vous n'aurez plus de droits,
Et que....

LA BARONNE.

Cette insolence....

CHARLES, en sortant.

Oui, noble infortunée,

Je veillerai sur eux et sur ta destinée!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

EMMA, LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE, avec fureur.

Eh bien, mademoiselle!

EMMA, froidement et avec mépris.

Eh bien! que voulez-vous?

LA BARONNE.

Cet homme a votre cœur, il sera votre époux!
Le choix est noble.

EMMA.

Noble, oui; si votre noblesse
Fait voir une vertu dans la délicatesse.

LA BARONNE.

Voilà de bien grands mots; mais, malgré votre espoir,
Vous pourrez, avant peu, rentrer dans le devoir.

EMMA.

Si je m'en écartais, c'était par ignorance;
Mais, de ce soir, j'y rentre; et, je le dis d'avance,
Pour m'en faire sortir vos efforts seraient vains:
On ne m'abuse plus, j'ai connu vos desseins.

LE BARON.

Quoi! nos desseins! au moins devez-vous nous instruire...

EMMA.

Madame m'entend-bien; je n'ai plus rien à dire.

LA BARONNE, au baron.

Mais voyez, quel air digne!...

EMMA.

Et cette dignité
Me convient maintenant.

LE BARON, voulant la calmer.

Ma chère!...

LA BARONNE.

En vérité,
Quand le public saura quelle est votre folie,
Il pourra justement blâmer une étourdie.

EMMA.

Du public désormais je ne crains plus l'aspect.
Emma, sous cet habit, a droit à son respect:
Mais si la calomnie attaque ma personne,

Si le monde trompé, sur moi qu'on abandonne,
Porte un regard méchant, je le soutiendrai bien :
(Avec dignité et colère.)
Vous, madame, tâchez de supporter le mien!
(Elle sort par la droite.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE.
Quel air impérieux!

LE BARON.
Quelle secrète rage,
Au moment du succès, fait éclater l'orage?
Ne pourrai-je bientôt en connaître l'auteur?
C'est quelque courtisan jaloux de ma faveur.

LA BARONNE.
Nous l'apprendrons trop tôt.

LE BARON.
Hélas! tout nous accable.
De la cour, de la ville, on nous rendra la fable....
Déja le maréchal me disait froidement:
« La noblesse n'est rien dans un gouvernement,
« Si par de bonnes mœurs, l'honneur et le courage,
« Elle n'obtient son droit sur le public hommage. »
Par de pareils propos que prétendait-il donc?
Une rougeur subite a coloré mon front,
Quand bientôt, condamnant ma folle confiance,
Il a parlé de vous, d'Emma, de sa prudence....
Je soupçonne une intrigue....

LA BARONNE.

Ah! maudits courtisans!
C'est ainsi qu'ils sont tous, dès qu'ils sont triomphants.
Comme ils riaient tout bas, surtout quand la princesse
M'a répété deux fois, d'un ton de politesse....
« Je vous fais compliment. Le fils de Rosenthal,
« Du malheureux Edmond, de cet original,
« Dont les terres étaient sous notre dépendance,
« Va recouvrer ses biens, les droits de sa naissance;
« Vous en êtes charmée? »

LE BARON.

Eh! que deviendrons-nous?

LA BARONNE.

Jugez de mon ennui, jugez de mon courroux;
Je ne puis exprimer quel était mon martyre;
Ma bouche vainement appelait le sourire,
Le ton, le mot, la voix, tout était affecté;
J'étouffais, et mon air grimaçait la gaîté.

LE BARON.

Ah! plus que vous encor j'étais à la torture.
De ce vil chevalier dévorer une injure!
Pourriez-vous soupçonner que cet ingrat faquin,
Lorsque j'allais à lui, s'est retiré soudain?
Se voir humilier par un tel misérable!
Ah! c'est le dernier trait au malheur qui m'accable!
Je vois trop maintenant que votre ambition
Par d'odieux projets vient de flétrir mon nom.

LA BARONNE.

(Au chevalier qui entre.)

Quoi! monsieur... Mais que vois-je! ici qui vous ramène?

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER, entrant du fond.

Je n'abandonne point mes amis dans la peine.
D'ailleurs, je dois venir avec vous m'affliger,
Notre sort est commun, je veux tout partager.

LE BARON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai, ma disgrace est complète;
On m'a congédié, c'est une affaire faite:
La princesse prétend que je me porte mal,
Et m'engage, en riant, à prendre l'air natal.
Quel soin de ma santé! Grace à son ordonnance,
Il me faudra, demain, quitter la résidence.

LE BARON.

Mais cependant tantôt, lorsque toute la cour
En moi ne voyait plus une idole du jour,
Quand tous mes bons amis, honteux de me connaître,
Craignaient de me parler, et m'insultaient peut-être,
Je vous ai très-bien vu rire avec eux tout bas,
Et fuir à mon aspect.

LE CHEVALIER.

J'étais dans l'embarras;
Et vous en eussiez fait tout autant à ma place.
J'entre, et bientôt après j'apprends votre disgrace;
On vous blâme très-fort, on me sait votre ami,

Et moi je fais comme eux, et je vous blâme aussi.
C'est tout simple, baron.

LA BARONNE.

Et quelle est l'ame honnête
Qui vient de déchaîner contre nous la tempête?

LE CHEVALIER.

Ah! ne m'en parlez pas; c'est le diable, je crois:

(Il indique des ordres.)

Et cependant ce diable est tout couvert de croix.
Ce monsieur de Francbourg, cette bonne personne
Qui promet son argent et jamais ne le donne,
Qui m'a de ces discours si bien ensorcelé
Qu'en enfer avec lui je m'en serais allé,
Ne m'a-t-il pas, tantôt, par de belles paroles
De trésor, de fortune.... ô promesses frivoles!
Forcé de le conduire au prince, qu'il prétend
Entretenir le soir d'un projet important:
Sa parure brillante et son air de richesse
N'ont fait que redoubler pour lui ma politesse.
Nous sortons; cependant je voyais en chemin
Qu'il me considérait avec un œil malin;
Surtout, de temps en temps, je voyais un sourire
Tant soit peu diabolique, et qui semblait me dire:
Monsieur le chevalier, vous n'êtes qu'un grand sot;
Et votre serviteur vous l'apprendra bientôt.

LE BARON.

Mais ne savez-vous pas quelle importante affaire?...

LE CHEVALIER.

Si l'on peut par le geste avoir le commentaire,
Je crois avoir tantôt assez bien entendu

Le motif pour lequel l'étranger est venu.

LE BARON.

Achevez.

LE CHEVALIER.

Chez le prince, aussitôt que j'arrive,
J'annonce l'inconnu.... L'impatience vive
De ce monsieur Francbourg, le fait entrer soudain.
Le prince, en le voyant, me fait avec la main
Un geste familier, et dont j'ai l'habitude,

(Il indique avec la main qu'il faut sortir.)

J'obéis, et m'éloigne avec inquiétude.
Ne pouvant rien entendre, au moins je veux voir tout:
A la porte, en dehors, je reste donc.... debout.
Le prince à l'étranger montre de la surprise,
Comme s'il lui disait: *Serait-ce une méprise!*
Alors, je vois Francbourg sortir subitement
Une lettre, et l'offrir au prince qui la prend:
Il lit; mais tout à coup, par un geste terrible,
Il prouve que l'écrit perce son cœur sensible!
Il se recueille, il pense; et d'un prompt mouvement
Il embrasse Francbourg, le presse étroitement,
Lève les yeux au ciel, comme s'il voulait dire:
Par toi seul sur mon cœur je reprends mon empire;
Viens! et comme il sortait, moi, je m'offre à ses yeux,
Je cours lui présenter ce souris gracieux,
Dont je fais à la cour un si fréquent usage;
J'étais comme cela, lui montrant mon visage!

(Il fait une grimace riante.)

Mais il jette sur moi des regards de fureur
Que j'interprète ainsi.... *Toi, tu n'es qu'un flatteur,*

Va-t'en. Ce que j'ai fait, honteux de ma bévue ;
C'est ainsi que le diable a fini l'entrevue.

SCÈNE VII.

La BARONNE, EMMA, Le CHEVALIER, Le BARON.

EMMA, à la baronne, entrant par la droite.

Madame, malgré moi, je reviens près de vous.
Oui, je vais mériter encor votre courroux ;
Mais la nécessité me contraint à le faire :
Je viens vous prévenir, je le dis sans mystère,
Que je vais m'enfermer dans mon appartement ;
Qu'on ne m'en fera pas sortir impunément ;
Que je ne suivrai point l'ordre de la princesse.

LE BARON.

Quoi! vous avez un ordre?...

LA BARONNE.

Et qui donc vous l'adresse?

EMMA, à la baronne.

Vous le savez très-bien, et ce feint embarras....

LE CHEVALIER.

Ah! nous vous assurons....

EMMA, avec le plus grand mépris.

Je ne vous parle pas.

(Le chevalier passe à la droite de la baronne.)

LE BARON.

Qu'ordonne la princesse?

EMMA.

Elle ordonne d'attendre

La personne qui doit arriver pour me prendre;
Elle veut me tirer des mains de mon tuteur,
Et me choisir enfin un autre protecteur.

LA BARONNE, au baron.

Vous enleverait-on, monsieur, votre pupille?

EMMA, froidement à la baronne.

Ne vous contraignez pas; la feinte est inutile!
Je ne céderai point à cet ordre obligeant :
On se tromperait fort de me croire une enfant.
Je saurai maintenant résister à l'adresse.
Le messager se dit page de la princesse;
Et ses traits m'ont offert celui qui, dans ce jour,
Est venu m'apporter les présents de la cour.

LE BARON, avec douceur.

Je vous réponds, Emma, que votre défiance
N'a pas de fondement.

LA BARONNE.

C'est de l'extravagance.

EMMA.

Il n'importe, madame, ici je veux rester.

(Tendrement au baron.)

Ah! me forceriez-vous, monsieur, à vous quitter?
Vous m'aimiez autrefois; je suis votre pupille;
A vous seul, aujourd'hui, je demande un asyle:
Oui, de me protéger tout vous fait une loi.

LE BARON, ému.

Viens, viens, ma chère Emma!

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER; LA BARONNE, EMMA, EDMOND, CHARLES, LE BARON.

EDMOND, entrant par le fond, et repoussant un valet.

Non, j'entre, malgré toi.

EMMA.

C'est monsieur de Francbourg!

EDMOND.

C'est moi, ma jeune amie.

EMMA.

Quoi! Charle aussi! tous deux vous me rendez la vie.

LE BARON.

On ose ainsi venir!...

LA BARONNE.

On force ma maison!

EDMOND.

Par le prince envoyé,... monsieur, c'est en son nom
Que vous obéirez à l'ordre qui m'amène;
D'abord, de notre Emma je viens calmer la peine.
Monsieur, j'ai vu le prince; et son cœur généreux,
Par un juste retour, a comblé tous mes vœux.
Pour expier ses torts envers cette orpheline,
Il lui donne un époux d'une illustre origine.

EMMA, vivement.

Ah! Charle!

EDMOND.

Et cet époux, il est le fils d'Edmond,
Qui recouvre, à la fois, et ses biens et son nom.

LA BARONNE, à part.

Plus d'espoir!

EMMA, à Charles.

Quoi! monsieur! et vous pouvez vous taire!

CHARLES.

Non, je suis trop heureux.

EMMA, surprise.

Il est donc un mystère?...

EDMOND, à Charles, en faisant passer Emma à sa gauche.

Comte de Rosenthal, soyez l'époux d'Emma.

LE BARON.

Ciel!

LA BARONNE, à Edmond.

Qui donc êtes-vous?

EDMOND, lui faisant une révérence grave.

Le marchand de Riga.

EMMA.

Mon oncle!

EDMOND.

Est-ce le nom que me doit une fille?

EMMA.

Mon père!

EDMOND, regardant son frère.

Ah! nous voilà réunis en famille!

LE BARON, à part.

Sur un frère offensé n'oser lever les yeux!...

EMMA, passant vers le baron.

Je vais le consoler, il est trop malheureux!

EDMOND.

Vous me quittez, Emma?

EMMA.

Monsieur, c'est votre frère;

Oui, ses bontés.... et sans....

LA BARONNE, amèrement.

Dites, sans moi, ma chère.

Oui, je vois que c'est moi que l'on doit accuser;
Je ne m'abaisse point à vous désabuser.
J'aurais trop peu de droits....

LE BARON, à la baronne.

Eh! madame, de grace!...

EDMOND, au baron.

Laissez, elle vous sert.

LE CHEVALIER, bas à la baronne.

Vous montrez une audace....

LA BARONNE, avec le mépris le plus grand.

Hein?... je vous trouve osé de venir.... brisons là.

(Au baron.)

Vous! soyez repentant, et tout s'arrangera:
Cédez à la pitié de cette aimable fille;
Je sors: Je n'aime pas les scènes de famille.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, EDMOND, EMMA, CHARLES, LE BARON.

EMMA, retenant le baron qui va pour sortir.

Vous ne la suivrez pas.

EDMOND passe entre Emma et le baron.

Non, restez près de nous;

Nous ne confondons pas la baronne avec vous....

(Il va au baron.) (Vivement.)

Nous devons nous aimer... Embrasse-moi, mon frère.

LE BARON, se jetant dans les bras d'Edmond.

Se peut-il?

EMMA.

Ah! mon oncle!

LE BARON.

O bonté qui m'est chère!

LE CHEVALIER, comiquement attendri.

A ce tableau touchant mon cœur intéressé....

EDMOND, prenant la main du baron.

Le temps achèvera ce que j'ai commencé.

(Il montre ses décorations.)

Le travail, tu le vois, m'a rendu ma noblesse;
Eh bien! fais comme moi, qu'un noble orgueil te presse.
Je t'offre des moyens avoués par l'honneur
D'appeler sur les tiens ta première splendeur;
Pour toi de ma fortune une part généreuse....

LE CHEVALIER, plus attendri.

De ses biens une part! quelle ame vertueuse!
J'en pleure.

EDMOND, apercevant le chevalier.

Eh quoi! monsieur, je vous retrouve ici!
Depuis long-temps, ma foi, je vous croyais parti.

LE CHEVALIER, embarrassé.

J'attends....

EDMOND.

L'ordre du prince?

LE CHEVALIER, plus embarrassé.

Eh non! mais l'avantage
De vous voir.

EDMOND.

Je ferai tous les frais du voyage.

LE CHEVALIER, étonné.

Comment?

EDMOND, en riant.

Vous savez bien qu'on peut compter sur moi.
(Riant plus fort.)
Mon argent est à vous.

LE CHEVALIER, avec humeur.

Au diable, si j'y croi.
(Il sort par la gauche.)

SCÈNE X.

CHARLES, EMMA, EDMOND, LE BARON.

EDMOND, voyant partir le chevalier.

C'est par ces intrigants que l'on voit la jeunesse....
Tu les fuiras, mon fils; tu sais que la noblesse,
Qui pour base a toujours les talents, la valeur,
S'appuie en vain d'un rang qui n'est rien sans l'honneur.

FIN DE LA FILLE D'HONNEUR.



LE
FAUX BONHOMME,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Représentée, sur le Théâtre-Français, le 7 avril 1821.



NOTICE

SUR LE FAUX BONHOMME.

Il y a une fatalité qui s'attache à certains ouvrages. Celui-ci est de ce nombre. Je crois avoir traité passablement mon sujet. Je n'ai point à me plaindre du public, qui a accueilli ma pièce avec bienveillance; et cependant, grace à l'humeur d'un acteur, elle a quitté la scène après la huitième représentation. Je vais, à propos de cette comédie, entrer dans des explications qui, du moins, auront cela d'utile qu'elles feront connaître quelle est la position d'un auteur auprès des comédiens, et combien de petits moyens de vengeance ils peuvent toujours exercer contre lui. Le public croit peut-être qu'un auteur qui a donné plusieurs ouvrages sur un théâtre, peut réclamer des comédiens auxquels ses ouvrages ont été utiles, des égards et même une simple justice : eh bien, il n'en est pas ainsi; et, en supposant que la majorité des acteurs fût disposée à se montrer favorable envers un auteur, il ne faut

qu'un simple individu pour rendre cette bienveillance sans effet. Je vais prouver la vérité de ce que j'avance; et telle sera ma prudence en faisant cette révélation, que, par égard pour la personne que j'accuse de m'avoir nui dans ma fortune et dans ma réputation littéraire, je me garderai de révéler son nom. J'userai de la même prudence en dévoilant au public une bassesse dont s'est rendu coupable envers moi, un jeune homme que l'on m'a dit être auteur de quelques pièces jouées sur des théâtres secondaires; bassesse que l'on n'a du moins à reprocher à aucun des auteurs qui travaillent pour le Théâtre-Français. Il m'était réservé, vers la fin de ma carrière, de connaître ce que peuvent l'humeur bizarre d'un vieil acteur, et l'esprit de parti de quelques jeunes gens, qui se croient auteurs parce qu'ils ont travaillé à quelques petits vaudevilles. Ces détails, n'auront sans doute rien de bien intéressant; mais ils apprendront aux jeunes gens qui veulent écrire pour le théâtre, qu'il y a dans leur carrière un genre d'obstacles qu'ils ne s'attendaient peut-être pas à rencontrer. Si je ne leur donne pas les moyens d'en triompher, c'est que la chose est à peu près impossible. Mais du moins, avant de se lancer dans l'arène, il est bon qu'ils sachent qu'il dépend d'un acteur d'arrêter un ouvrage au moment de son succès; et que l'auteur n'a en sa

puissance aucun moyen pour se faire rendre justice. Quant à cette basse cabale que forme quelquefois un auteur jaloux contre un rival; quant à la turpitude des moyens qu'il peut employer pour lui nuire, tous les efforts de l'envie seront sans résultat, si l'ouvrage est bon; et, dans tous les cas, ce que l'auteur offensé peut faire de mieux, c'est d'opposer aux tentatives des méchants le plus profond mépris.

L'idée du caractère du *Faux Bonhomme* me vint dans un voyage que je fis, il y a très-long-temps, dans mon pays. J'y rencontrai une personne qui me plut beaucoup par la douceur de son caractère et la candeur de ses paroles. Un jour j'en faisais l'éloge devant un de mes parents : quelle fut ma surprise quand il me dit que ce prétendu bonhomme était un méchant dans toute la force du terme; et il me cita de lui des traits qui passaient en noirceur certaines actions très-blâmables qu'on se permet dans la société, et que l'on pardonne souvent lorsque le succès les couronne. Je me rappelai ce personnage, à mon retour à Paris; et je me sentais disposé à essayer de peindre ce caractère, lorsqu'une réflexion m'arrêta. Je réfléchis que cet hypocrite de société étant heureusement très-rare dans le monde, il serait possible que le public ne voulût pas croire à son existence. Mais ce qui me détermina le plus

à ajourner au moins mon projet de comédie, c'est que j'appris que mon confrère Lemercier avait lu une pièce au Théâtre-Français, qui portait le même titre. Cependant, comme, depuis la réception de la pièce de Lemercier, il s'écoula une dixaine d'années sans que l'auteur songeât à la faire représenter, je crus qu'il y avait renoncé; et ce caractère du *Faux Bonhomme* m'étant revenu à l'esprit par je ne sais quelle circonstance, j'employai l'automne de 1816 à le tracer, et je travaillais avec d'autant plus de confiance, que je n'avais aucune connaissance de la pièce lue au Théâtre-Français; et que je pouvais être certain qu'il ne se trouverait de ressemblance entre les deux ouvrages, que par ces traits généraux qui doivent se rencontrer dans un même caractère, quoique dessiné par deux peintres différents.

A mon retour de la campagne, je pus donc lire une pièce de plus à la Comédie-Française. Elle fut reçue à l'unanimité; et, comme mon tour de représentation était arrivé, je m'occupai de la distribution des rôles, et des répétitions. Cette distribution me causa beaucoup de peine: car tel est le préjugé des acteurs, qu'ils ne regardent comme de bons rôles que ceux où se trouvent des sentimens d'honneur et de vertu. Cependant comme la comédie est la peinture du monde, il faut bien que

l'auteur mette par-ci par-là de ces mauvais sujets, de ces personnages vicieux qui sont créés tout exprès pour faire ressortir davantage les nobles traits des caractères vertueux. Où serait le mérite de la vertu, si elle n'avait pas à combattre le vice? C'est ce contraste, dans le monde comme au théâtre, qui donne de la vie à tous les personnages. Une comédie dans laquelle il n'y aurait que d'honnêtes gens serait la chose la plus insipide. Et qui sait même si l'on ne finirait pas par s'ennuyer, dans la grande société des hommes, si tous étaient bons, sincères et raisonnables? Du mal que font les méchants, il résulte souvent un bien : l'hypocrite force le sage à se défier des apparences; le calomniateur à veiller sur soi-même ; le magistrat prévaricateur à fuir les procès; l'ambitieux guerrier à redouter les héros; enfin, le spectacle continuel des méchants apprend aux honnêtes gens que la vie n'est qu'un long combat de la vertu avec le vice. D'après cet état de la société, il est donc indispensable que nous mettions dans nos comédies, les méchants, les fripons et les sots aux prises avec les hommes sages; et si notre art nous fait une loi de peindre la nature telle qu'elle est, il est du devoir des comédiens de représenter nos personnages tels que nous les faisons. Cette répugnance des comédiens pour les rôles de méchants, qu'ils appellent

de méchants rôles, augmente de jour en jour; et je suis convaincu que si Molière pouvait revenir avec son chef-d'œuvre, son admirable Tartufe, il aurait beaucoup de peine à faire accepter son principal caractère à l'acteur qu'il désignerait pour le jouer. Les comédiens sont beaucoup plus scrupuleux que certaines gens dans le monde, qui ne craignent pas de se charger des emplois les plus méprisables, au risque de se faire siffler par le peuple.

Lorsque je me décidai à traiter le sujet du *Faux Bonhomme*, je voulus d'abord lui donner une physionomie politique; je voulus représenter l'un de ces hommes à douces manières, qui ont exercé, sous tous les régimes, des emplois, et se sont acquis, sans trop faire parler d'eux, de la fortune et des honneurs. J'aurais voulu montrer avec quelle adresse ils savaient concilier les principes les plus opposés. Il eut été curieux de choisir l'instant où un changement dans le gouvernement eût développé d'abord leur feinte modération, puis après leur dévouement au nouveau parti; et puis encore après, leur zèle extrême pour le servir et persécuter doucement leurs anciens amis. Sans doute cette idée était bonne, puisqu'en donnant plus d'élévation à ma comédie, je la rapprochais tout-à-fait de nos mœurs, et rappelais à la pensée de mes

auditeurs un grand nombre des principaux personnages de nos révolutions. Mais quelque précaution que j'eusse prise pour échapper à l'odieuse sottise de la censure actuelle, je n'aurais pu y parvenir : en effet, j'aurais nécessairement placé mon action à l'époque de la révolution qui aurait le plus convenu au développement de mon caractère; et l'on sait qu'il n'est pas plus permis de peindre des mœurs contemporaines au théâtre, que d'exprimer sa haine contre les vices privilégiés. Je fus donc obligé de donner à mon sujet une physionomie bourgeoise, de ne peindre que l'intérieur d'une famille, et de me priver, par ce moyen, des ressources que m'auraient offertes de grands personnages et de grands évènements.

Après avoir long-temps lutté contre les acteurs pour certains rôles de ma pièce, que je ne pouvais distribuer à ma fantaisie, je parvins pourtant à la faire représenter. J'étais loin de penser que cette comédie, vu la simplicité de son genre, et, comme je l'ai déja dit, le peu d'importance de ses personnages, pût obtenir ce succès d'affluence qui, avec raison, satisfait tant les comédiens, parce qu'il remplit leur caisse; mais je m'attendais qu'elle obtiendrait, comme beaucoup des ouvrages les plus estimés du Théâtre-Français, ce genre de succès qui s'augmente avec le temps, et qui finit par placer

l'ouvrage au répertoire d'une manière honorable. La plupart des ouvrages que le public, depuis cent ans, vient applaudir, ont été beaucoup moins suivis dans le moment où on les a d'abord joués, que mon *Faux Bonhomme*, si perfidement interrompu par la malveillance d'un acteur. Je pourrais citer pour exemple, une pièce qui jouit avec raison d'une grande estime, surtout auprès des auteurs dramatiques, et qui, dans son origine, ne piqua en aucune manière la curiosité publique. J'ai assisté à plusieurs des premières représentations du *Philinte de Molière*: l'ouvrage me plaisait, et la manière dont le jouait Molé me le rendait encore plus agréable. Eh bien, croirait-on que cet ouvrage estimable, si bien joué, tout en faisant la réputation de son auteur, ne fut d'aucun profit pour l'administration ; tandis que cette même comédie, qui depuis a été jouée plusieurs centaines de fois, a contribué à faire un nom aux acteurs qui ont succédé aux premiers, et à soutenir la gloire du Théâtre-Français ? Il est donc tout-à-fait injuste que les comédiens abandonnent par caprice et par humeur, toute pièce qui n'a pas attiré la foule, et privent ainsi l'auteur du fruit de son travail. Non-seulement par cette conduite odieuse, ils le blessent dans ses intérêts et sa réputation; mais c'est encore de leur part une véritable déloyauté envers les gens de lettres, en gé-

néral, sans lesquels pourtant il n'y aurait ni comédiens, ni théâtre.

Avant d'entrer dans le détail des motifs de ma juste indignation contre l'acteur qui a empêché les représentations de ma comédie, représentations auxquelles j'avais droit, et par le succès qu'elle avait obtenu, et par les recettes qu'elle avait produites (la plus basse n'est pas tombée au-dessous de 2,000 fr.), je dois raconter ce qui se passa à la première représentation, et par quelle aventure singulière fut découverte la cabale qu'avait formée contre la pièce un jeune homme qu'on m'a dit être auteur, que je ne connais point, à qui je n'ai jamais fait de mal, mais à qui probablement je n'ai pas le bonheur de plaire, ni par mes opinions politiques, ni par mes faibles talents.

Sans doute il me serait difficile de retracer cette scène, comme témoin oculaire. Je crois avoir déja dit plus d'une fois que je n'avais pas l'habitude d'assister aux premières représentations de mes pièces; je ne m'en sens pas le courage. Cette faiblesse de ma part est, j'en conviens, ridicule; car enfin, si je pouvais me trouver au nombre des spectateurs, je pourrais mieux connaître les endroits faibles de mon ouvrage, et y faire les corrections indiquées par le public. Mais j'ai voulu vainement triompher de ma pusillanimité, j'ai vainement appelé à mon

secours tous les raisonnements que peut nous fournir la philosophie; vingt fois je me suis dit qu'une mauvaise comédie n'était pas une mauvaise action; mais que peut le raisonnement contre une impression physique, contre l'irritabilité des nerfs, contre des étouffements, des palpitations qui ne permettent plus ni de voir ni d'entendre? Et que l'on juge du supplice que j'éprouverais, puisque, très-éloigné même du champ de bataille, je maudis l'instant où je m'avisai de me lancer dans une carrière où je veux toujours combattre, et où personne plus que moi ne craint de succomber. Mais abandonnons des réflexions qui doivent être sans intérêt pour le lecteur tranquille qui ne saurait apprécier le tourment d'un auteur au moment où il livre son ouvrage au public; qui ne pourrait concevoir que des illusions d'amour-propre pussent produire des peines si réelles: cependant on doit s'en douter en voyant combien je m'arrête sur ce sujet; et quelle amertume je ressens encore au souvenir de la première représentation du *Faux Bonhomme*.

D'après tous les rapports de mes amis, de tous les comédiens, la pièce fit un très-grand plaisir au public, et fut même applaudie souvent avec transport; mais seulement, à l'instant où, selon l'usage, sur la demande du parterre, on prononça le nom de l'auteur, deux personnes, au milieu d'un groupe

de jeunes gens, firent entendre des sifflets. Comme il était facile de voir que cette protestation contre mon succès n'était que l'effet d'une malveillance ridicule, puisque la pièce n'avait excité pendant la représentation aucun murmure, d'autres jeunes gens, mes partisans sans doute, maltraitèrent les deux opposants d'une manière si positive, que le frère de l'un des maltraités, qui se trouvait alors à la galerie, se jeta généreusement au milieu de la bagarre pour sauver mon noble ennemi, mon respectable rival. C'est ainsi qu'un beau dévouement fraternel a fait connaître l'auteur de cette impuissante cabale, dont je m'étais attiré la malveillance, m'a-t-on dit, par ma fécondité et les retards que, sans le savoir, j'apportais aux représentations des pièces qu'il devait donner au Théâtre-Français. Si je ne nomme pas dans cette notice les fauteurs de ce trouble, c'est qu'on m'a dit qu'ils étaient très-jeunes; et qu'il se pourrait qu'ils n'eussent pas senti toute l'indignité de leur conduite. Je sais qu'ils ont composé beaucoup d'ouvrages pour nos petits théâtres, et qu'ils ont obtenu de nombreux succès. Je ne crois pas connaître leurs ouvrages; mais s'il est vrai qu'ils aient mérité des triomphes, comment se fait-il que la culture des lettres n'ait pas élevé leur ame, qu'ils n'aient pas reconnu combien les armes qu'ils employaient contre moi étaient méprisables?

contre moi, l'un des vétérans du théâtre, et qui, si je comparais mes succès et mon âge à leurs talents et à leur jeunesse, pourrais m'écrier dans l'accès de mon amour-propre blessé :

> J'étais déja fameux quand vous n'existiez pas !
>
> (Chénier.)

Certes, les personnes qui me connaissent savent combien peu je tire vanité du faible talent que le ciel m'a départi ; mais lorsqu'on se montre injuste, je dirai plus, atroce envers celui qui n'a jamais déprécié ses jeunes confrères, j'ai le droit, en comparant mes travaux aux leurs, de me croire quelque chose; et comme je trouve la vanité un sentiment trop petit pour les ames d'une certaine trempe, je m'arrange beaucoup mieux d'un petit mouvement d'orgueil, qui dure autant que ma colère. La conduite de ces jeunes gens envers leur maître, et je pourrais dire leur *père* dans l'art dramatique me fait sentir d'une manière honorable pour moi la différence qui existe entre nous. A leur âge, à peu près, comme eux je m'essayais dans de petits ouvrages; mais comme eux je n'allais pas siffler les vieux auteurs que pendant trente ans l'estime publique avait accompagnés dans leur carrière. Je cherchais, au contraire, à les connaître, à m'approcher d'eux, à jouir de leur conversation. A l'exemple

de tous les disciples qui dès l'abord, reconnaissent les difficultés de l'art qu'ils veulent cultiver, je cherchais à savoir si mes professeurs, si ceux qui en avaient appris tous les secrets, ressemblaient aux autres hommes; car, quel est celui de nous qui, dans sa jeunesse, n'a pas supposé une physionomie particulière, une nature différente, si je puis m'exprimer ainsi, aux artistes, aux écrivains célèbres. Au nombre des illustres vieillards avec lesquels j'avais réussi à me mettre en relation, je me rappellerai toute ma vie ce bon, cet excellent Ducis. Dans ce temps-là j'étais très-amateur de la tragédie, et lorsque je le vis pour la première fois, sa tête vénérable, sa voix imposante, sa noble franchise me rappelèrent tout à la fois l'énergie de ses tableaux, les malheurs de son roi Léar et les jalouses fureurs de son *Othello*. Mais dès l'instant qu'il eût parlé, je lui trouvai la candeur d'un enfant, l'enthousiasme d'un jeune homme, et cette noble bonhomie qui encourage la timidité du jeune auteur, lequel s'estime déja davantage s'il a pu fixer l'attention de l'honnête homme et de l'homme à talent. J'étais loin, en ce moment, de prévoir qu'un jour je deviendrais son confrère à l'Académie ; mais j'étais digne au moins d'essayer d'entrer dans la carrière qu'il avait illustrée, par le respect que m'inspiraient ses vertus et son génie. Plus tard,

je suis parvenu par mes travaux à faire partie des membres de la compagnie qui était fière de le posséder; et il n'a jamais cessé de me donner des preuves de son honorable estime (1).

Je m'étends trop peut-être sur la conduite de quelques jeunes rivaux envers leur doyen; mais elle m'a affligé, surtout en ce qu'elle m'a prouvé que de nos jours quelques auteurs pouvaient renoncer à cette dignité qui, même au milieu de leurs querelles littéraires, ne devrait pas les abandonner. C'est en vain qu'on cherche à excuser une action méprisable en l'attribuant à l'esprit de parti : ce n'est point là une excuse; dans ses fureurs l'esprit de parti peut faire commettre une injustice, mais non une bassesse; et cette action d'attaquer, à l'abri du mystère, un confrère qui ne peut se défendre, sera dans tous les temps une indignité faite pour déshonorer celui qui s'en est rendu coupable.

Cet évènement scandaleux ne nuisit point à l'ouvrage, qui aurait eu toutes les représentations que

---

(*) Cet homme respectable, assez philosophe pour refuser la croix d'honneur et la place de sénateur, n'a point laissé d'enfants, mais seulement deux estimables neveux qui portent son nom. L'un d'eux s'est distingué dans l'art de la peinture : ses tableaux gracieux sont très-appréciés de tous les connaisseurs, et il soutient dignement le nom qu'il porte, par ses talents et ses qualités personnelles.

semblait promettre son succès, si d'abord la maladie de l'un des principaux acteurs ne l'eût arrêté pendant quelque temps. On commençait à le rejouer quand mademoiselle Mars, qui avait atteint l'époque de son congé, l'interrompit une seconde fois. Tous ces évènements de maladie et de départ, sont un genre de contrariétés auxquelles tout auteur doit s'attendre, et qu'il doit supporter avec la même philosophie que le fermier qui voit un orage engloutir ses récoltes. Je crois que je n'ai pas donné un seul ouvrage au théâtre que l'un ou l'autre de ces accidents-là n'ait interrompu. On est seulement étonné, quand on songe au nombre des personnes que l'on est obligé d'employer, à toutes les volontés qui doivent concourir à une représentation, qu'une même pièce puisse obtenir l'honneur de se montrer au public quarante ou cinquante fois de suite. Cette interruption passagère ne m'inquiétait que médiocrement, parce que j'étais certain d'avance qu'au retour de mademoiselle Mars, elle s'empresserait de reprendre un ouvrage nouveau, dans lequel elle avait donné une nouvelle preuve du plus grand talent. En effet, c'est ce qu'elle fit au moment même de son arrivée. La pièce fut annoncée, mais la veille du jour où on devait la jouer, l'un des principaux acteurs déclara, comme je l'ai dit, qu'il ne paraîtrait plus dans aucune de

mes pièces. Quel était mon crime envers lui? J'avais lu, pendant l'absence de mademoiselle Mars, une nouvelle comédie dans laquelle, sans connaître la pièce, il s'était distribué un rôle; et, parce que le hasard lui apprit que mon intention n'était pas de le lui donner, il ne vit d'autre vengeance à exercer contre moi que celle de se priver lui-même de l'excellent rôle qu'il jouait dans mon *Faux Bonhomme*. Je ne veux pas qualifier cette espèce de vengeance; je serais obligé de me servir d'expressions qui répugneraient à ma délicatesse; et, pour ne pas affliger un homme qui jouit de l'estime publique, je me contenterai seulement de peindre la situation d'un homme de lettres qui a placé dans ses travaux ses espérances de fortune et de gloire. Eh quoi! un auteur aura usé sa vie, employé une ou deux années à composer un ouvrage en cinq actes et en vers; le public l'aura accueilli avec bienveillance; il peut compter sur un certain nombre de représentations et sur des honoraires qui suffiront à peine à son existence; et un acteur, sans aucun motif réel, par le seul caprice de son amour-propre blessé, jugera, dans son orgueil, qu'il a le droit de ruiner, d'opprimer cet auteur, parce que telle est sa volonté, et qu'il n'existe point d'autorité qui puisse s'opposer à sa criante injustice! Il se trompe; il en est une qui le condamnera: c'est sa conscience même

et l'opinion publique. Un comédien devrait songer, avant de se donner un semblable tort, que, dès l'instant qu'il s'est chargé d'un rôle, il ne peut l'abandonner sans manquer tout à la fois à l'honneur et à la probité. Eh quoi! tous les auteurs des siècles passés, et ceux du temps présent auront contribué, par leurs nombreux travaux, à la fortune des comédiens et à la gloire du Théâtre-Français; les lois auront déclaré les comédiens héritiers des chefs-d'œuvre de notre scène; et non contents de tous ces avantages, ils se croiraient le droit de priver un auteur vivant du produit de ses travaux! Non, la chose est injuste, révoltante; et l'on ne saurait trop tôt remédier à un tel abus.

Rien ne serait plus facile: il n'y aurait qu'à ajouter aux règlements du Théâtre-Français quelques articles règlementaires relatifs aux auteurs. Mais il faudrait d'abord que chaque membre de la société des comédiens fût convaincu d'avance que, sans les auteurs, il n'existe point de théâtre, et qu'il est de leur devoir, en qualité d'héritiers de leurs travaux, de les traiter au moins avec des égards, et surtout avec justice. En me permettant ces réflexions sur une réunion d'hommes estimables, mon intention n'est pas de jeter sur eux de la défaveur. Tous les membres de cette société, dont j'ai fait autrefois partie, et que, à quelques personnes près, j'ai vu

se renouveler tout entière, sont, individuellement, d'honnêtes gens et des gens d'esprit ; mais, tout occupés de leur intérêt particulier, ils s'isolent beaucoup trop des intérêts généraux : tels que des olygarques dans de plus grands états, ils laissent chacun d'eux régir, à son gré, leur république, et se gardent bien de réprimer des actes de tyrannie dont ils peuvent se rendre coupables au premier jour. Mais ce n'est pas ici le moment de leur montrer les vices de leur primitive institution : ailleurs je me permettrai, dans des considérations générales sur cet ancien établissement, de signaler quelques vices de son administration et j'essaierai, par les conseils de l'amitié, de l'expérience, de contribuer à leur prospérité à venir, comme je crois l'avoir fait jusqu'à ce jour par le succès de mes nombreux ouvrages.

Après avoir trop longuement parlé de tous les chagrins que m'ont causés les représentations de mon *Faux Bonhomme*, je dois faire succéder à des plaintes, des remercîments pour les acteurs qui ont joué dans ma pièce. J'ai déja parlé de plusieurs d'entre eux dans mes différentes notices ; je n'en vois donc qu'un seul envers lequel il me reste à m'acquitter d'un devoir qui ne me sera pas aussi pénible que celui que je viens de remplir. Je dirai sans préambule que M. Baptiste aîné, acteur con-

sommé par une longue expérience et une étude approfondie de son art, y jouait le principal rôle. J'avais eu l'occasion de rendre justice à son talent dans deux pièces précédentes, dont il avait joué les premiers rôles avec le plus grand succès (*le Lovelace Français*, et *la Manie des Grandeurs*); mais peut-être, dans celui du *Faux Bonhomme*, s'est-il montré supérieur encore à lui-même, par l'exactitude et la chaleur de sa diction. Il a déployé dans le rôle d'un personnage trompé dans son amitié, le plus rare talent, et cette énergie de l'ame que j'avais trouvée dans mon cœur en crayonnant ce caractère. Aussi ce personnage a-t-il produit sur le public le plus grand effet; et, s'il le rejoue quelque jour, ce que je n'ose croire, puisqu'il nous menace de sa retraite, je ne doute pas que le public ne lui témoigne encore l'estime qu'il fait de ses grands talents et de ses longs travaux.

Si cette pièce est peu connue à Paris, graces au caprice d'un acteur, elle est souvent jouée en province (*); et c'est, à ce qu'il me semble, une preuve qu'elle ne méritait pas le sort qu'elle a éprouvé dans la capitale. J'ajouterai qu'avant de

(*) Elle a été jouée à Rouen autant ou plus qu'à Paris. Il est heureux pour les auteurs qu'il se trouve des villes en province où ils peuvent appeler des injustices qu'ils éprouvent dans la capitale.

la présenter au Théâtre-Français, je l'avais emportée avec moi, dans un petit voyage que je faisais en Suisse; et que l'ayant lue dans plusieurs sociétés, tant à Lyon qu'à Genève, elle avait toujours obtenu les suffrages de mes auditeurs. On la préférait même à ma *Fille d'Honneur* qui m'accompagnait aussi dans mon voyage....

Ne voilà-t-il pas qu'à propos de ces deux pièces, il me prend envie de faire voyager avec moi mes lecteurs dans les montagnes de l'Helvétie. Ils sont à présent si habitués à mes continuelles divagations, qu'ils m'en pardonneront bien une de plus. D'ailleurs, je leur dirai en confidence que mon libraire, homme très-scrupuleux, très-exact à remplir ses promesses, prétend que je dois de toute nécessité grossir un peu les volumes qu'il livre au public. Je voudrais bien pourtant que ce même public reçut la relation suivante de mon voyage, plutôt comme un présent que je lui fais que comme une dette que j'acquitte.

VOYAGE

DE QUELQUES SEMAINES EN SUISSE; L'AN DE GRACE 1820.

Depuis long-temps Elleviou me sollicitait d'aller passer dans sa terre de *Ronzières* quelques mois de la belle saison; il voulait me faire admirer ses

nouveaux procédés en agriculture. Des observations qu'il avait faites pendant ses voyages en Angleterre et en Suisse; des nouveaux instruments qu'il en avait rapportés, il se promettait d'abondantes récoltes, et des plaisirs dont il voulait me faire jouir. Déja il m'assurait dans l'enthousiasme de ses nouvelles idées, qu'il était *le premier pour la pomme de terre.* Mais de mon côté j'avais mon *dada* favori; et tandis qu'Elleviou s'occupait à grands frais des moyens de multiplier les bienfaisantes céréales, je m'amusais, à grands frais aussi, à embellir mon ermitage de tous les moyens que la nature peut emprunter à l'art. C'est ce qui m'avait empêché de céder pendant plusieurs années à ses pressantes invitations. Mais un jour que je dînais chez la femme de l'ami commun de notre enfance (madame Moreau), la conversation tomba sur la passion de l'agriculture, qui s'était tout à coup emparée d'Elleviou. Après avoir comparé le genre de ses goûts passés avec les nouveaux goûts qui le retenaient, pendant l'hiver, dans les neiges, et au milieu des loups de ses montagnes, je parlai de l'invitation qu'il venait encore de me faire d'aller lui rendre une visite dans sa terre. La maréchale Moreau me dit que non-seulement je devrais cette fois y acquiescer; mais que je devrais encore, pour ma santé et mon plaisir, visiter la Suisse que je ne connaissais pas; que son

projet étant de s'y rendre à son retour des eaux d'Aix, nous pourrions faire ce voyage ensemble; qu'elle me proposait de m'emmener à Lyon; que, pendant qu'elle irait prendre les eaux, je me rendrais chez mon ami, le grand cultivateur, et qu'enfin, à une époque fixée, nous nous retrouverions à Genève, pour de là aller parcourir les Alpes. Ce projet me sourit, et *Frenières*, notre compatriote et aussi notre ami commun, celui qui, proscrit avec le général, avait partagé son exil, m'encouragea tellement que, malgré ma mauvaise santé et le chagrin que j'éprouve toujours à me séparer de ma famille, je consentis à faire un voyage qui au reste ne me promettait que des plaisirs.

Avant de me mettre en route avec mon aimable société, il est nécessaire que, dans ma qualité d'auteur, je fasse un portrait des personnages nouveaux que je vais mettre en scène. Je dois surtout à mes lecteurs celui de madame Moreau, qu'une mort trop prompte et qui la menaçait déja au moment où je l'ai connue, vient d'arracher à l'amour d'une fille chérie, du général Hulot son bien-aimé frère et de ses nombreux amis. L'esprit de parti l'a souvent très-mal jugée; maintenant qu'elle n'est plus, et que les torts qu'elle peut avoir eus en politique sont ensevelis dans la tombe avec tous les charmes qu'elle devait à la nature, avec toutes les graces de

son esprit et tous les talents brillants qu'elle tenait de la plus belle éducation, il doit être permis à l'ancien ami de son mari de rendre justice à ses excellentes qualités. Cet éloge dans ma bouche ne saurait être suspect, car mes opinions, qui se rapprochaient de celles de son mari, devaient conséquemment s'éloigner beaucoup des siennes. Autant le général était insensible à ce qu'on appelle les grandeurs, autant elle ambitionnait les faveurs brillantes, ces titres, ces honneurs qui ne peuvent être accordés que par les souverains. Son ame active ne pouvait se contenter des évènements ordinaires de la vie; il fallait toujours un nouvel aliment à son esprit, de nouvelles combinaisons à son courage qui ne cherchait que les périls. Mais au milieu de ce mouvement continuel qui était pour elle la vie, son plus grand bonheur était d'employer cette brûlante existence à rendre service. C'est dans ces occasions qu'elle montrait toute la bonté de son cœur, toute la générosité de son ame, je pourrais dire presque une véritable philosophie. Dès qu'un homme injustement opprimé réclamait son influence auprès du pouvoir, quelle que fût son opinion en politique, il suffisait qu'il fût malheureux pour qu'elle s'empressât à le protéger, à le servir. Je pourrais citer mille exemples à l'appui de ce que j'avance. Le seul tort qu'elle dut

avoir aux yeux des compatriotes, des amis de son mari, c'est d'avoir quelquefois compromis la franchise et la loyauté du général, pour le plaisir de lancer un trait spirituel, ou en ne déguisant point assez des prétentions ambitieuses. Mais c'est à M. Frenières, ami et compagnon d'infortune du maréchal Moreau, qui a partagé sa proscription et ses malheurs, qu'il convient de rétablir sur une base solide, la réputation de ce grand général, de retracer les principaux évènements de sa vie, évènements dont il a été témoin si long-temps. Moreau tient une trop grande place dans notre histoire, pour qu'on ne désire pas connaître les moifs qui l'ont dirigé dans la funeste et dernière action qu'on lui reproche. Je ne doute pas un instant que les mémoires qui nous dévoileront ses plans et ses projets, ne contribuent à lui rendre ses droits à la reconnaissance nationale, pour ses services passés, et peut-être à faire pardonner une faute qu'il n'a pu commettre que par un excès d'amour pour la liberté, et le désir d'affranchir sa patrie du plus terrible et du plus puissant des despotes.

Mais continuons notre voyage. Le jour arrêté pour le départ, j'écrivis à Elleviou que cette fois je ne lui manquerais pas de parole, que j'irais le voir, et que je profiterais de ce voyage pour visiter la Suisse. Je partis en effet peu de jours après ma

lettre, avec madame Moreau et mon ami Frenières. Jamais voyage ne me parut si agréable et si court, il faut avoir connu madame Moreau pour apprécier son esprit qui ne ressemblait à celui de personne; le charme de sa conversation tenait surtout à la manière originale dont elle s'exprimait. La chose la plus commune, la plus ordinaire prenait à l'instant dans sa bouche une forme aimable et spirituelle; vingt fois, en l'écoutant parler, j'ai désiré pouvoir donner à mes personnages de comédie la tournure piquante de son esprit. Cet esprit, quoique souvent trop brillant, ne cessait pas d'être naturel, parce qu'il n'était point cherché et qu'il tenait au caractère de la personne. Inférieure à madame de Staël, il lui échappait peu de bons mots, et surtout peu de ces traits profonds et philosophiques qui annoncent l'écrivain, le penseur; mais, comme je l'ai dit, elle donnait une physionomie particulière à toutes ses expressions, à tous les objets qu'elle voulait peindre; et, comme madame de Staël aussi, et généralement comme toutes les femmes citées pour leur esprit, souvent elle ne répondait qu'à elle-même. Une qualité charmante qu'elle avait en voyage, c'est qu'elle savait s'accommoder de toutes les contrariétés que l'on rencontre sur la route. J'étais étonné de voir une jolie femme qui, au premier coup d'œil, semblait réunir dans

sa personne toutes les mignardises et les jolis caprices d'une petite-maîtresse, tourner en plaisanterie ce qui eût donné de l'humeur à l'homme le plus tranquille. Sans doute je ne conclurai pas de là qu'elle dût être toujours d'une humeur égale ; mais je montre du moins qu'elle était femme d'esprit, qu'elle savait se résigner à ce qu'elle ne pouvait empêcher, et qu'elle dédaignait tous ces petits moyens d'appeler la sollicitude et l'intérêt, dont se servent trop souvent les femmes lorsqu'elles sortent de la vie ordinaire ; ce qui fait craindre aux hommes de les accompagner en voyage.

A peine étions-nous arrivés à Lyon, qu'Elleviou vint nous y rejoindre. Nous passâmes quelques jours dans cette ville d'un aspect si grand, si noble et si singulier. Madame Moreau et Frenières partirent pour les eaux d'Aix, après être convenus du temps et du point de notre réunion en Suisse : et moi, je me disposai à suivre mon ami dans sa terre. Mais avant de nous rendre dans les petites montagnes qui avoisinent Tarare, où sont situées ses possessions, nous remontâmes la Saône, et nous allâmes rendre visite à M. de Montriblou, que j'avais autrefois connu à Paris chez Elleviou. Je ne puis exprimer avec quelle politesse aimable je fus accueilli des maîtres du château ; madame Elleviou et madame Roulin, son amie, nous y attendaient.

Une société peu nombreuse, mais composée de personnages qui aimaient les arts et les cultivaient, n'était nullement embarrassée pour passer le temps: madame de Montriblou, par sa douceur et sa politesse exquise, cherchait tous les moyens d'amuser ses hôtes; et toujours y parvenait sans le secours du jeu. Elle se doutait bien qu'un auteur ne voyage pas sans quelque petit manuscrit; elle me pria d'une manière si polie de l'aider à faire passer à ses hôtes une soirée, que je ne me pus refuser à lire ma comédie du *Faux Bonhomme.* Comme je suis convaincu que les objets qui nous environnent contribuent aux impressions que nous recevons des arts; que tel morceau de littérature qui nous intéresse parce que nous sommes seuls, ou dans un lieu triste et déplaisant, ne nous toucherait plus si notre vue était frappée par des objets agréables, je fus contrarié d'être obligé de lire une comédie à des auditeurs qui avaient devant eux le plus beau spectacle : d'immenses croisées s'ouvraient sur un parc étendu qui offrait en perspective une chaîne de monts couronnés par le superbe Mont-Blanc, éloigné de nous de quarante lieues. Cet aspect me faisait trembler pour le succès de ma lecture : comment, par le seul intérêt d'une intrigue peu importante, par la peinture de quelques caractères, par de simples combinaisons plus ou moins ingénieuses,

pouvais-je espérer de distraire mes auditeurs de l'imposant panorama qu'ils avaient sous les yeux? Cependant j'y parvins: on m'écouta avec une attention si soutenue, et des marques d'approbation si bien placées, que je commençai à prendre de ma nouvelle comédie l'idée la plus favorable. J'aurai l'occasion de faire remarquer qu'elle produisit à Genève un effet tout aussi flatteur pour moi, dans une assemblée nombreuse, composée des hommes les plus instruits, les plus aimables. Si j'appuie sur ces détails qui pourraient me faire accuser de beaucoup d'amour-propre, c'est afin de prouver que les comédiens ont eu mille fois tort de sacrifier un ouvrage qui a plu généralement à la lecture, et qui, joué dans les provinces, a obtenu, comme je l'ai dit, le plus grand succès.

Mais faisons nos adieux à nos aimables hôtes, et rendons-nous bien vite à *Ronzières*, où je dois trouver des plaisirs d'une autre espèce chez l'ancien ami, qui peut chanter tout à son aise, comme mon *Poète de Maison à Vendre* qu'il jouait si admirablement:

> Là, retiré dans mon château,
> Je coule des jours sans nuage, etc.

Après quelque temps de séjour à *Ronzières*, nous nous rendîmes chez madame Roulin, que j'avais

précédemment connue à Paris, et dont la terre n'était pas éloignée de celle d'Elleviou. On ne peut exprimer avec quelle politesse aimable elle nous fit les honneurs de sa maison. Je fus tellement enchanté de sa réception, que je crus devoir lui en témoigner ma reconnaissance en *monnaie* de poète. Je ne sais quelle rage de vers me possédait alors; mais j'eus assez peu d'amour-propre pour laisser dans ma chambre, le jour de mon départ, les méchantes rimes que voici :

AVIS AUX VOYAGEURS.

O vous! qui parcourez ce vallon enchanté,
Qui cherchez sur la *Zergue* une douce retraite;
Si vous voulez garder votre tranquillité,
Voyageurs, évitez le château de *Letrette.*

Chacun prétend, dans le canton,
Qu'il est habité par deux anges:
N'en croyez rien; c'est le démon,
Qui revêt des formes étranges
Pour nous jouer des tours de sa façon.

D'abord l'un d'eux, sous les traits d'une mère,
Séduit par son esprit, charme par sa bonté;
Le plus jeune à l'œil doux et quelquefois sévère,
Ignorant ses talents, sa grace, sa beauté,
Vous plaît de même, et sans chercher à plaire.

Là, j'étais bien, je dois en convenir;
De la gaîté, des jeux et bonne table:
Chez les démons on sait très-bien servir,
Et leurs dîners ne sont point à la diable.

Si bien qu'on soit, pourtant il faut partir;
Pour m'éloigner, je fais ma révérence...
Qu'arriva-t-il?... Par un charme trompeur,
Ces deux esprits, trop maîtres de mon cœur,
L'ont bien puni de son indifférence.
A mon entrée en ce lieu de plaisance
Ce pauvre cœur était en paix,
A mon départ, leur magique puissance
L'avait rempli de trouble et de regrets.

Je passais doucement ma vie à Ronzières avec de bons amis, lorsque je reçus une lettre de Frenières, qui m'annonçait son arrivée à Aix. Comme il s'était amusé à me faire une description pittoresque de son voyage, je crus devoir, en auteur de profession, lui répondre sur le même ton; seulement je me permis, de plus que lui, d'entremêler de vers ma longue épître. Si je me laisse aller au désir de les imprimer, il sera facile de voir que je cède à de vieux et bons souvenirs: il m'est doux, dans mes confidences publiques, de donner à mes amis ou aux personnes qui m'ont témoigné de la bienveillance, des preuves d'amitié ou de reconnaissance. Ce n'est donc point le vain désir de faire connaître mes méchants vers qui m'engage à les imprimer: je suis sur ce point beaucoup plus modeste que quelques-uns de mes confrères. Il ne tiendrait qu'à moi d'augmenter mes œuvres d'un volume au moins, si je consentais à ressusciter tous les malheureux

essais échappés à la jeunesse de ma muse : on trouverait confondus dans ce recueil, des morceaux de prose et de vers, des satires, des chansonnettes, des épîtres et des cantates. Éclairé par le temps et l'expérience, j'ai senti que ces faibles productions ne devaient point tenir leur place dans un recueil d'ouvrages dramatiques dont la plus grande partie, par leur succès, ont obtenu la sanction publique ; je n'ai pas même tenté de recueillir quelques pièces qui ont paru dans les journaux du temps, afin de ne pas m'exposer aux regrets paternels que pourraient m'inspirer ces innocents avortons. C'est donc uniquement, comme je l'ai dit, les souvenirs de mes anciennes amitiés qui m'engagent à braver la critique des maîtres en poésie, en imprimant l'épître *panachée*, de vers, que j'adressai à mon compatriote Frenières, en réponse à sa lettre.

Ronzières, le 12 juillet 1818.

« J'ai reçu, mon cher ami, avec bien du plaisir ta nouvelle invitation pour le voyage de la Suisse. Je ne puis t'exprimer combien je suis sensible à l'honorable souvenir de madame la maréchale. C'est à toi de lui prouver ma reconnaissance, en lui faisant agréer mes remercîments et l'hommage de mon respect.

« Sais-tu bien, cher compatriote, que ta lettre

toute poétique par ses descriptions, m'a fait naître le désir de te répondre en poète, en auteur. Ton tableau des Échelles et de la Chaumière m'a mis en verve; et dussé-je te paraître un peu extravagant, j'ai voulu m'essayer dans un genre qui m'est tout-à-fait étranger. C'est ta faute aussi : pourquoi me mets-tu sur la voie; pour ta punition, tu liras de bien médiocres vers; et si tu te résignes de bonne grace à quelques instants d'ennui, je mettrai ce sacrifice au nombre de ceux que l'on a le droit d'exiger de l'amitié.

Nous avons lu dans le jeune âge
Le très-agréable voyage
Que nous devons à deux auteurs :
Si nous le relisions, peut-être
Nous en serions moins amateurs;
Car nous avons changé de mœurs.
Jadis le Français petit-maître,
Ainsi qu'un léger papillon,
Voltigeait autour de nos belles;
Redisait, mais avec bon ton,
Des cours les petites nouvelles,
Les anecdotes des ruelles;
Et ne mettait au-dessus d'elles
Que les pantins et le ballon.
Maintenant c'est toute autre chose :
Chacun agite, en bonne prose,
Les intérêts des plus grands rois;
Et sur le budget et les lois

Savamment on discute, on cause;
De tout on recherche la cause...
Nous valons donc mieux qu'autrefois.

« Tu m'assures que la *cabane* que tu as rencontrée sur ta route t'a donné des émotions, je t'en fais compliment; nous vivons, dans *toute l'étendue du mot*, quand nous ne sommes point insensibles à l'aspect d'une belle nature. Et moi aussi, je me crois encore jeune, car je n'ai point vu de sang-froid, la propriété de notre ami. Je t'en dois la description, et même en vers alexandrins.

Sur le sommet d'un mont qu'entourent cent montagnes,
S'élève un bâtiment du plus agreste aspect;
Son abord décoré du luxe des campagnes,
Aux amateurs des champs inspire le respect.
Si la main de l'artiste y montre sa puissance,
La nature du moins l'a soumise à ses lois :
De gracieux contours ont arrondi les bois,
Où mille arbres à fleurs, étrangers dans la France,
Heureux de rencontrer un sol hospitalier,
Croissent, enorgueillis de leur front printanier.
Ce sommet bien planté ne connaît de clôture
Qu'une sombre vallée et le lit d'un torrent.
Sur le penchant du mont, la plus riche culture
Y montre tous les soins de son maître opulent,
Qui sut rendre féconde une aride nature.
L'arbre de l'Arménie et le pâle amandier,
Unissent leurs rameaux au superbe noyer;
Le thyrse de Bacchus y soutient la couronne,

Que tressent à la fois Cérès, Flore et Pomone.
Des troupeaux, des bergers, un gazon toujours vert,
En un nouvel Éden ont changé ce désert.

« Mais entrons dans ce grand bâtiment quarré dont l'aspect est si régulier, qu'on pourrait le croire un château fort, peut-être une prison, si les cris de vingt espèces d'animaux domestiques ne vous avertissaient que vous êtes dans une ferme.

Mais dieu! quelle ferme charmante!
Du plus délicat citadin,
Dans le quartier nommé d'Antin,
La demeure est moins élégante.
Ces tissus d'Orient que le luxe apporta;
L'argile du Japon, qu'à Sèvre on imita;
Sur le bois satiné qui croît en Amérique,
Des mains de *Ravrio* le bronze façonné;
Sur le lit d'Aspasie ou le fauteuil antique,
L'acanthe, le lierre artistement tourné,
Annoncent à la fois le goût et la mollesse.
Mais ce qui plaît au voyageur,
Plus que ce riche intérieur,
C'est une exquise politesse,
L'air prévenant qui vient du cœur,
Que l'on trouve dans la maîtresse
De ce séjour trop enchanteur.

Petits soins sans importunité, bienveillance naturelle, simplicité sans manière, gaîté sans apprêt, voilà ce qu'on trouve chez le vieil ami. Mais puisque me voilà bien établi à *Ronzières*, je ne dois

pas oublier qu'on y dîne, et qu'on y dîne très-bien; et je te dois en conscience une courte description de nos longs repas.

Je ne puis passer sous silence
Cet art chéri des Lucullus,
Lorsque l'élève de *Bonbance* (*),
Aussi savant, s'il ne l'est plus,
Que ne le fut Apicius,
Surpasse tout le monde en France
Dans l'art des coulis et des jus.

Sur des tissus qu'on mit en presse,
Se dispose en compartiments,
D'une manière enchanteresse,
De dix animaux différents
La chair avec art apprêtée :
Les fils du chantre du matin,
Les produits de l'onde argentée,
Des forêts l'orgueilleux butin,
Et tout ce que la Providence,
Certain jour qu'elle était en train,
A créé pour la jouissance
De notre pauvre genre humain.

« Ah! c'est au dessert qu'il faut nous voir, ou plutôt nous entendre. Nous déraisonnons à cœur-joie.

Lorsque la liqueur pétillante
D'un vin cité par les gourmets

(*) Nom d'un célèbre cuisinier de Lyon.

Fait monter sa sève brûlante
A nos cerveaux un peu Français,
Nous raisonnons à toute outrance;
Nous reportons nos souvenirs
Aux jeux de notre adolescence,
Aux temps de nos premiers plaisirs:
Temps heureux de notre folie!
Quand des tendres illusions,
Du premier feu des passions
Notre ame se trouvait remplie;
Quand, séduits par nos jeunes cœurs,
Nous jugions les femmes sincères,
Et quand leurs constantes ardeurs
Ne nous semblaient pas des chimères.
Hélas! ce temps si malheureux,
Qui nous paraît si regrettable,
Nous savons, en buvant tous deux,
Très-gaîment l'oublier à table :
Le vin de nos riches coteaux,
Non moins que la philosophie,
Nous a prouvé que dans la vie
Il est plus de biens que de maux.
Nous dédaignons, s'il faut nous croire,
Les jouets de l'ambition,
Les lauriers de notre Apollon,
Tous les héros de notre histoire;
Et pour nous alors le vin vieux
Et l'amitié valent bien mieux
Que les amours et que la gloire.

« Tu vois que jusqu'à présent, je ne suis pas très-mécontent de mon voyage, il devait être heureux, car il a commencé sous de favorables auspices.

Aussi j'espère bien continuer mes plaisirs en accompagnant en Suisse madame la maréchale. On a raison de dire qu'il faut voyager ensemble pour se connaître. Je ne me faisais pas une idée de la fermeté de son caractère, de la tournure originale de son esprit et du charme de sa conversation.

Est-ce Minerve? Est-ce Vénus?...
Lorsque je la vois si jolie,
Je crois, vraiment sans flatterie,
Que de la reine d'Idalie
Tous ses attraits lui sont venus.
Parle-t-elle? Oh! c'est de Minerve
Qu'elle a reçu cette raison,
Ce brillant esprit plein de verve,
Qui fut également le don
De Voltaire et de Fénelon.

« Je n'ose dire sur ce sujet le quart de ce que je pense : nos mœurs sont changées, je le répète ; et l'on ne peut plus exprimer sa pensée dans la langue poétique, sans paraître tomber dans l'exagération.

Ah! que je plains mes chers confrères
Qui voudraient en rimes légères
Renouveler ces jolis riens,
Que jadis imitaient nos pères,
Des vieux sonnets italiens;
Qui, de leur aimable Uranie
Divinisant tous les appas,

Prennent dans la Mythologie
Ce que sans doute elle n'a pas !
Hélas! telle est donc la détresse
D'un pauvre versificateur,
Qu'il ne peut chanter sa maîtresse
Sans qu'on ne crie à la fadeur.
Tous ces mots, *feux*, *langueurs et flammes*,
Cupidon, *flèches et carquois*,
Qui faisaient tant pâmer nos dames,
Nous paraissent de l'iroquois.
Nous sommes penseurs dans nos drames,
Presqu'autant que dans les sermons:
Béranger l'est dans ses chansons;
Nous voulons l'être auprès des femmes,
Quand à les aimer nous pensons.

« Oui, nous avons perdu cette galanterie, qui ne prouvait toutefois que la légèreté du siècle. Pour nos pères, les intrigues galantes étaient une grande affaire; de nos jours, c'est tout au plus une distraction. Le temps paraît trop précieux à nos jeunes gens, pour qu'ils consentent à le perdre sous les falbalas de leurs Iris; et nous aimons mieux parcourir les journaux, raisonner sur les élections, ou les procès en calomnie, que de lire...

Cet amas innocent et fade
De nos petits vers délicats,
Dont le courtisan Benserade
Assaisonnait ses opéras;
Recueil où notre grand Molière

Fit plier sa large manière,
A l'intermède, à la chanson,
Afin d'amuser son patron.

« Mais si nous perdons d'un côté, il faut être juste, nous gagnons beaucoup d'un autre. Tous les hommes, depuis la révolution, ont pris de nouvelles physionomies, qui deviendront un jour une mine féconde pour la comédie. Ah! si le ciel voulait me rajeunir d'une vingtaine d'années, je ne désespérerais pas de crayonner les nouveaux originaux que n'a pu deviner le grand homme :

Tous ces publicistes en herbe,
Tous ces jeunes ambitieux,
Dont on voit le regard superbe
Mesurer la hauteur des cieux;
La politique hypocrisie,
Parant un habit d'arlequin
Des mots humanité, patrie,
Et cachant sous la bonhomie
Le poignard du lâche assassin.
Dans une région moins grande,
Je voudrais peindre ces jongleurs
Qui de la cour se font auteurs,
Afin d'obtenir les faveurs
Que le mérite envain demande;
Et ces députés complaisants
Qui se vendent au ministère,
Pour le bonheur de leurs enfants;
Et ces reptiles courtisans,
Reliques de l'ancien temps,

S'informant si le roi digère,
Pour profiter des bons instants ;
Et ces dames de la police,
Qui dénoncent tout en riant ;
Et nos messieurs de la justice,
Qui s'en vont toujours condamnant,
L'auteur imprudent ou novice
Qui rame trop dans le courant.

« Tu le vois, dans ma rage de vers, je te force à t'ennuyer de toutes les extravagances qui me passent par la tête. Cependant tu dois être indulgent ; car, mon cher ami, sans être auteur, on paie aussi son droit à l'humaine folie ; et si je voulais te rappeler certaine circonstance... Mais non, ce n'est pas le moment, et je ne veux songer qu'au plaisir que je me promets dans notre voyage en Suisse.

Je pourrai donc porter ma vue
Sur ces géants de l'univers ;
Et contempler d'une ame émue,
Leur front ceint d'éternels hivers.
Assis sur ces bornes du monde,
Je pourrai, dans quelques instants,
Parcourir la mine profonde
Des souvenirs de l'ancien temps.
Des Gaulois, de Rome et Carthage,
Je vois passer les conquérants ;
Je vois leurs exploits éclatants,
Leurs cruautés et leur naufrage.
Mais bientôt ces monts orgueilleux,
Ces grands témoins de la victoire,

Rappetissant l'homme à mes yeux,
M'offrent le néant de la gloire,
Changent ces héros de l'histoire
En fous cruels et malheureux.

« Aussi, mon ami, quand je me serai donné cette grande leçon, je pourrai rentrer dans ma jolie case, et savourer avec plus de plaisir les charmes du repos.

Là, dans ma paisible retraite,
J'attendrai, libre de soucis,
Avec ma muse et mes amis,
L'heure qui sonne la retraite.
Quand *Villermey*, notre docteur,
Viendra me dire avec prudence
(Sans doute bien à contre-cœur)
Qu'il est au bout de sa science,
Et qu'il croit devoir m'avertir
Que dans l'instant je dois partir
Par la commune diligence;
Ah! je saurai me résigner
Au désagréable passage,
Si je puis, au sombre rivage,
Me faire au moins accompagner
Du souvenir de mon jeune âge,
Des plaisirs qu'en notre voyage,
Nous allons goûter de moitié,
Quand près des monts couverts de glaces
Je rejoindrai l'esprit, les graces,
Pour y réunir l'amitié. »

Peu de temps après l'envoi de ma lettre, Elle-

viou et moi nous partîmes pour la Suisse, une seconde lettre de Frenières m'ayant annoncé que madame Moreau ne pourrait se rendre que vers la fin d'août à Genève, à cause de sa mauvaise santé. Par ce retard je me vis obligé de renoncer au plaisir de l'accompagner, mes affaires m'appelant à Paris, où je n'attendais que le retour de mademoiselle Mars pour faire représenter ma *Fille d'Honneur*.

L'excessive chaleur que l'on éprouvait à cette époque rendit notre voyage à Genève très-pénible; cependant, quelle que fût notre souffrance, je ne manquai pas d'aller voir ce que la route de Lyon à Genève offre de plus remarquable: le fort l'Écluse et la perte du Rhône. Il ne dépendrait que de moi d'augmenter les pages de mon volume, dans l'intérêt de mon libraire, en faisant de savantes descriptions sur la beauté des sites, sur la nature du terrain, le granit dont se composent les rochers, la qualité des eaux, etc. Avec des dictionnaires, et quelques réflexions sur les auberges, on fait des voyages tant qu'on veut; mais, outre le peu d'utilité qu'il y aurait à parler de ce que tout le monde connaît, j'aime mieux occuper mon lecteur de l'effet qu'à produit sur mon ame tel ou tel objet, que de l'instruire en mettant à contribution la science des autres. Par exemple, au sujet de la

perte du Rhône, je dirai seulement que rien ne me surprit autant que de me trouver dans le lit d'un torrent, au milieu de deux masses d'eau énormes, dont l'une s'engloutit avec un bruit épouvantable dans un abîme dont on ne peut calculer l'étendue, puisque les matières ou pesantes ou légères qui s'y précipitent ne reparaissent jamais, et dont l'autre sort avec le même bruit pour aller embellir et fertiliser la plus belle partie de la France. Mais je m'aperçois que, tout en déclamant contre les descriptions, si je continue cette manière de peindre les objets, je pourrai bien donner à ma notice les apparences d'un voyage, et ce n'est pas là mon projet. Ne ferais-je pas mieux de copier tout bonnement les petites notes écrites sur mon *souvenir*, de n'y mettre que l'ordre nécessaire pour me faire comprendre, en n'abandonnant pas le droit de les augmenter de quelques réflexions, si tel est mon bon plaisir? Nous retirerons, mon lecteur et moi, un double avantage de cet arrangement; lui, moins d'ennui puisque mon ouvrage sera moins long; et moi, beaucoup moins de travail, ce qui est un grand bénéfice pour ma paresse. Ouvrons mon Souvenir et écrivons.

« GENÈVE. — Extérieur d'une ville forte. — On nous demande nos passeports. — J'apprends que les forces de

l'état ne se composent pas de trois cents hommes. — Heureux pays, où l'on voit peu de soldats. — Les rues de la ville basse, très-anciennes ; — les maisons avec des porches gothiques qui me rappellent Calvin, les divisions de l'église et les révolutions d'Angleterre. — Nous nous promenons un instant avant dîner. — Figure ouverte des habitants. — La franchise de l'homme libre se trouve sur toutes les physionomies, dans tous les regards. — Notre séjour à l'hôtel des Balances : nous y rencontrons M. Marion, notre compatriote, officier d'état-major, attaché aux limites. Sa conversation instructive et spirituelle tout à la fois. — Le soir même, Elleviou rend visite au commandant de la place qu'il connaissait. — Invitation pour le lendemain à un grand dîner, dans une charmante maison au bord du lac. — Coup d'œil ravissant de jeunes dames qui se promènent èn barques, sur le lac ; pour se faire une idée de ce spectacle, il faut avoir vu la limpidité azurée des eaux. — Ma conversation avec mon voisin de table : il m'entretient des mœurs de Genève, de sa politique, de la perte du commerce, par sa séparation d'avec la France, perte bien compensée par le rétablissement de leur ancienne constitution. — Son enthousiasme pour la liberté. — L'argent seul est ce qui détruit l'égalité parmi les citoyens. »

L'argent a établi un genre d'aristocratie qui ne peut humilier la grande masse du peuple, puisque tous les hommes riches peuvent en faire partie. Le plus ou moins de fortune a formé des classes parmi les citoyens : chacun se range dans

celle qui paraît convenable à ses goûts ou à ses richesses. Comme ces classes, plus ou moins brillantes, qui se nomment entre elles *sociétés*, n'ont aucun privilége, elles ne peuvent être en opposition avec un gouvernement, qui reconnaît pour base de ses institutions l'égalité. Il est impossible de trouver dans aucun pays une réunion d'hommes plus intéressante sous tous les rapports. Il paraît que les membres des différentes sociétés qui composent ce petit canton de Genève, se réunissent tous les dimanches dans les environs les plus agréables de la ville, et qu'après un dîner, où la bonne chère appelle la gaîté, on s'entretient des affaires de l'état et des moyens de contribuer à sa prospérité. J'ignore si toutes les réunions ressemblent à celle dont j'ai fait partie; mais je sais que la conversation animée, instructive, spirituelle et décente annonçait des hommes forts, et faits pour apprécier tous les avantages d'une vraie liberté.

« Promenades publiques. — Singulière remarque sur la démarche des femmes.—Un étranger qui n'aurait aucune idée des mœurs du pays, pourrait les juger fort mal. »

En effet, les dames n'affectent point à Genève une fausse décence. Souvent de très-jeunes filles se promènent seules; et, avec toute l'étourderie qui tient au jeune âge et la coquetterie qui est ordi-

nairement le partage du beau sexe : elles ne se font aucun scrupule de regarder les hommes avec une certaine hardiesse ; et lorsqu'elles trouvent matière à quelques observations enfantines, elles éclatent de rire. Qui jugerait mal de ces jeunes personnes se tromperait beaucoup. Cette gaîté n'est qu'un résultat des institutions. Partout où l'on jouira d'une véritable liberté ; partout où tous les citoyens ne formeront qu'une famille, la beauté, la jeunesse, seront sous la protection de tout le reste de la société, et l'on n'aura rien à craindre de l'imprudence des jeunes filles et des tentatives de la séduction.

« Voyage à Ferney. — La chambre de Voltaire. — Le portrait de Lekain, — de Marmontel. — Simplicité de l'ameublement. — La chapelle. — Promenade dans le parc. »

On a tout dit sur l'habitation de Voltaire. Le monde entier connaît l'intérieur de sa chambre aussi bien que celui qui la montre : je ne m'aviserai donc pas d'entrer dans des détails qui ont été donnés par tous les voyageurs. Ce que je dirai seulement, c'est que, depuis le passage des alliés par ces contrées, il s'est tant présenté de visiteurs, et ces visiteurs avaient un cortége si nombreux, qu'on n'a pu les empêcher, dans leur dévotion philosophique, de couper les rideaux de damas qui gar-

nissaient le lit du grand homme et d'en emporter des morceaux. Le nombre de ces dévots a été si considérable, qu'il ne reste pas maintenant le tiers de l'étoffe. En dépit de la haine que portent au génie le plus extraordinaire qu'ait produit la France, les exagérés d'un certain parti, je suis convaincu que tous ces fragments de rideaux sont précieusement enchâssés; qu'on se fait gloire de ce trophée dans les contrées les plus éloignées de la Russie, et que l'on en trouverait peut-être au pied du Caucase. O vous tous, apôtres de l'ignorance et de la sottise! criez, aboyez contre le patriarche des philosophes! Vous aurez beau faire, il a rempli sa mission : il a semé le bon grain, et le bon grain a fructifié. Le monde entier a part à la récolte, et vous ne parviendrez pas plus à détruire le bien qu'il a fait, que lui-même ne parviendrait de nos jours à vous empêcher de faire du mal.

« Départ pour la vallée de Chamouni. — Sites pittoresques le long de la vallée. — Le déjeuner à Servoz. — Vue du mont Blanc. — Les Anglais. »

Je ne puis exprimer l'effet que produisit sur moi l'aspect du mont Blanc. On l'aperçoit tout à coup de Servoz, où l'on arrive pour déjeuner. Ce premier repos est on ne peut pas mieux situé pour disposer l'ame aux grandes impressions que l'on va

éprouver. Si le temps est beau, si le soleil brille de tout son éclat, le monde entier ne saurait offrir un spectacle plus imposant, plus majestueux, et plus gai en même temps. Que l'on s'imagine un très-vaste verger, où l'on ne voit qu'une espèce de grand châlet; des tables se trouvent disposées dans la prairie sous des arbres fruitiers : c'est à travers ces arbres, que l'on découvre le mont Blanc. Ce beau gazon, cette fécondité de la vallée, des fruits pendant aux arbres, tout ce qui compose enfin le site le plus riant et le plus champêtre se trouve dominé par le flanc d'une montagne immense, couverte de neige, et qui semble prête à vous engloutir. Si les autres beautés de la Suisse ont produit sur mon ame une plus forte impression, ce n'est que là, où j'ai éprouvé ce mélange d'idées douces et sublimes, gracieuses et terribles.

Un grand nombre de voitures suivait la nôtre; et elles étaient remplies d'étrangers. Nous étions les seuls Français qui visitions dans ce moment la vallée : il ne nous fut pas difficile de voir que ces étrangers étaient presque tous anglais, à leur contenance, au peu d'attention qu'ils avaient les uns pour les autres. Cette remarque fut l'objet de notre conversation pendant tout le déjeuné, et tout en mangeant nos œufs frais, nous ne pouvions nous empêcher de rire, en voyant avec quelle froideur

ils se regardaient. On aurait dit qu'ils ne parlaient pas la même langue, tant ils avaient l'air froid et indifférent les uns pour les autres. Nous opposions à leur manière d'agir celle des Français, lorsqu'ils se rencontrent dans les pays étrangers. Supposons, par exemple, qu'il s'en fût trouvé, ce jour-là, plusieurs à Servoz : il leur eût été impossible, d'après leur caractère, de ne pas aller les uns vers les autres, de ne pas causer, de ne pas se communiquer leurs impressions de plaisir, à l'aspect du beau spectacle qui se développait à nos yeux. Les Anglais, au contraire, qui étaient là en très-grand nombre, n'avaient pas l'air d'être émus de ce qui faisait notre admiration : ils se regardaient froidement, passaient les uns devant les autres sans s'aborder, sans se saluer, et déjeunaient sans parler : de sorte que cet endroit, malgré la multitude des personnes, la beauté du temps et des sites, n'était pas même animé par ce mouvement d'intérêt que donne la vue d'un spectacle nouveau. Mais, comme je l'ai dit, à la place des Anglais, mettez un égal nombre de Français; et l'écho de la montagne eût retenti d'exclamations de plaisir, de questions réciproques sur ce qu'ils ont vu, et sur ce qu'ils auraient bientôt à voir. A peine les déjeunés champêtres seront-ils servis, on n'entendra que des éclats de rire, des chants, et si quelque ménétrier de village faisait

entendre sa musette, qui sait s'ils ne danseraient pas. Les Anglais, j'en conviens, se distinguent par l'amour de leur patrie, et par d'autres qualités très-estimables; mais un sentiment d'orgueil qu'ils ne dissimulent point, ternit un peu leur caractère, et l'on en conviendra quand on saura le motif de l'éloignement qu'ils éprouvent les uns pour les autres, tel qu'on nous l'a expliqué naïvement à l'auberge de Chamouni, où nous nous retrouverons bientôt avec nos Anglais voyageurs.

« La cascade de Chède.—Notre arrivée à SALANCHES.—Le peu de cas que fait notre hôte de deux Français qui voyagent sans suite. »

Je n'essaierai point de peindre des objets si grands, si étonnants, que la peinture même n'en peut donner qu'une imparfaite idée. Rien ne saurait exprimer l'admirable effet de ces sites monstrueux; ce luxe, cette richesse de végétation; ces masses qui vous effraient d'abord par leur grandeur, qui disparaissent bientôt à l'aspect de masses encore plus énormes; ces hauts sapins qui paraissent comme des bruyères qui couvrent le flanc des montagnes; ces chalets nombreux dont les couleurs vives ne sont point affaiblies par la perspective aérienne, et auxquels vous croiriez atteindre si la perspective linéaire, en rappetissant l'objet, ne

vous en indiquait l'éloignement; ces bords écumeux de l'*Arve* qui roule avec grand bruit des eaux laiteuses, auxquelles se joignent des torrents sans nombre d'eaux ou noires ou limpides; et cette superbe cascade de Chède, que, par la beauté du site qui l'environne, la distribution des eaux, la position pittoresque du rocher qui interrompt sa chute pour la rendre encore plus bruyante, on croirait être un monument de l'art, si la puissance de l'art pouvait s'élever jusqu'à concevoir des plans si vastes, et surtout les exécuter; et ces monceaux de glaces éternelles qui s'échappent des montagnes pour envahir la vallée, et qui finiront par s'en emparer, parce qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir s'opposer à ces grands travaux de la nature : quel peintre, quel poète peuvent peindre de pareils objets? où sont les couleurs? où sont les mots qui peuvent rendre l'impression profonde qu'ils font sur l'ame? Quant à moi, j'éprouvais cette oppression de plaisir et de tristesse que cause tout ce qui est immense, et qui reporte tont à la fois la pensée vers la création de l'homme et vers son néant. Si je n'avais été distrait par les êtres animés qui m'environnaient; si je me fusse trouvé seul dans cette vallée, au milieu de ces glaciers, de ces rochers à pic que le pied de l'homme ne peut jamais toucher, je me serais cru sur les

débris d'un monde dont la volonté de l'Éternel venait d'ébranler les fondements.

« Notre séjour à Salanches. — Le mont Blanc au clair de la lune. — Encore des Anglais. »

Nous voyagions en véritables artistes : les domestiques ne nous fatiguaient pas de leur service souvent importun. Et pourtant nous fûmes bien reçus à l'auberge : c'est que nous étions encore les seuls voyageurs qui eussions paru. Notre hôte très-poli se mit en disposition de nous faire préparer un bon souper, nous donna une chambre commode, nous montra les curiosités du pays, ses bouquetins et ses chamois empaillés : il nous conduisit sur le balcon d'où nous devions admirer le mont Blanc éclairé par la lune. Bientôt un grand bruit de voitures se fit entendre; il nous quitta précipitamment ; et nous restâmes là, attendant le souper. La beauté de la soirée, le bruit de l'Arve, la vue éloignée des lumières que l'on apercevait dans un village sur l'autre rive (*Saint-Martin*), tout fournissait matière à notre conversation. Bientôt la lune se dégagea des nuages du soir qui se forment sur la montagne, et nous découvrit le mont Blanc, dans sa partie la plus brillante de neige. Il ne s'offrit plus à nous tel que nous l'avions vu lors-

qu'il était éclairé par le soleil. Ses nuances dorées avaient disparu; mais à ces couleurs rougeâtres avait succédé l'éclat du vif-argent, et ses ombres étant devenues moins transparentes, faisaient ressortir davantage les déchirements de son flanc, qui ne peuvent être que d'immenses abîmes. Nous ne nous lassions pas d'admirer cet étonnant spectacle. De temps en temps quelques Anglais, et surtout des Anglaises, venaient sur notre balcon, et par quelques mots seulement exprimaient leur admiration; mais tous ces voyageurs, moins enthousiastes que nous, redescendaient bientôt vers leurs appartements. Nous nous retrouvâmes seuls encore : notre admiration pleinement satisfaite, et la faim commençant à se faire sentir, nous nous aperçûmes que l'on nous faisait bien attendre notre souper. Nous appelâmes avec toute l'impatience de voyageurs qui ont faim. Personne ne répondait; à la fin, nous fîmes tant de bruit qu'un garçon vint nous dire que tous les voyageurs avaient soupé, et qu'ils allaient se coucher; qu'il était heureux pour nous que la duchesse de D*** que milady P*** ne fussent point encore endormies, car, au bruit que nous faisions, nous les eussions réveillées. « C'est très-bien, dit Elleviou; mais personne ne dormira que nous n'ayons soupé. » Et aussitôt il alla parler d'une manière si positive à ce bon hôte si poli, qui nous avait si bien

accueillis, mais qui nous faisait jeûner par politesse aussi pour ses Anglais de qualité, qu'il fallut bien, bon gré malgré, qu'on nous servît. On apporta la table dans notre chambre ; mais avec tant de lenteur que notre mauvaise humeur en augmenta. Quand nous fûmes bien certains de pouvoir satisfaire notre appétit, la gaîté nous revint. Nous avions été un peu mystifiés, comme on le pense bien, de n'avoir pas été traités comme des excellences, et nous résolûmes de nous en venger sans passer pourtant les bornes de la décence ; et voici comment : nous donnâmes congé au garçon qui nous servait, en l'assurant que nous n'avions nul besoin de lui, et dès qu'il fut sorti, nous nous enfermâmes, et nous nous mîmes à table. Nous avions remarqué que dans ces maisons bâties toutes en sapin, le plus petit bruit fait dans une partie de la maison était entendu même à l'autre bout : et c'est ce qui nous servit dans notre projet de vengeance. Nous convînmes de prolonger le repas jusqu'à l'instant où tout le monde se mettrait au lit, et de continuer notre conversation d'une manière très animée, mais sans paraître cependant avoir l'intention de troubler le repos de qui que ce fût. On dit que la vengeance est un friand morceau : en vérité, je le crois, lorsqu'elle ne conduit pas au remords. Comme c'est le seul jour de ma vie où je me sois

permis de m'y livrer, je conviendrai franchement que j'eus du plaisir à la satisfaire : et de quoi s'agissait-il pour cela ? De rester long-temps à table, de boire peut-être un peu plus qu'à l'ordinaire, et de parler de tout à tort et à travers. Notre conversation, qui n'était d'abord qu'un bruyant bavardage, finit par devenir une discussion passablement intéressante. Nous traitâmes toutes les matières, excepté la politique, et pour cause. Enfin, nous ne finissions pas de nous venger, lorsque les premiers rayons de l'aurore nous apprirent qu'il était temps de chercher du repos, ce que nous ne fîmes pas encore sans rire. Comme il n'y a qu'une très-courte journée de là à Chamouni, il nous importait peu d'arriver plus tard que les autres voyageurs : aussi, quand nous nous levâmes, tous nos Anglais et leurs dames étaient partis; et, tout en allant demander notre déjeuné, nous eûmes la satisfaction d'apprendre que nous avions parfaitement réussi dans notre projet. Car, sans être vus, nous entendîmes un garçon qui disait à l'autre : « *Tous nos étrangers sont partis de bonne heure : ils ont bien fait. Le jour est venu qu'ils n'avaient pas encore fermé l'œil. Ces deux Français avaient le diable au corps.* » Et nous de rentrer et de rire de notre succès. Quant à notre hôte, il ne parut pas : il sentit probablement qu'il avait eu tort de nous traiter avec

mépris, et craignit peut-être que nous ne lui fissions quelque sermon bien moral sur ce texte : que si l'égalité devant les lois existait pour tous les hommes, tous les hommes dans son auberge devaient être traités également... pour leur argent.

« Arrivée à Chamouni. — Départ pour le mont Anvers. — La maisonnette du repos. — Tableau à faire. — La Mer de Glace. — Histoire contée par notre guide Balma.»

Nous arrivâmes tard à Chamouni, mais assez tôt pour souper à table d'hôte, à l'auberge de ***, où nous étions descendus. Nous nous étions déja munis d'un guide que nous avions rencontré sur notre route : c'était un vieillard nommé Pierre Balma, qui avait accompagné M. de Saussure dans ses nombreuses excursions sur le mont Blanc. Quoiqu'on nous eût prévenus qu'il fallait attendre d'être arrivés à Chamouni pour choisir son guide, nous arrêtâmes d'avance Balma : la bonne physionomie de ce vieillard, son air de gaîté, sa conversation sur les personnes qu'il avait accompagnées, nous plurent beaucoup ; mais ce qui me décida en sa faveur, c'est qu'au nombre des personnes qu'il citait, et auquel il avait voué le plus tendre attachement, il me nomma M. de Pontécoulant, que depuis long-temps j'avais l'honneur de connaître. Il l'avait accompagné dans ses voyages aux gla-

ciers, dans ce moment où les plus fermes appuis de la patrie, où les hommes les plus généreux étaient obligés, pour sauver leur tête, d'abandonner leur pays, dont ils avaient soutenu les droits avec tant de courage et tant de talent. Cette idée, que ce brave homme avait accompagné un des plus recommandables défenseurs des droits du peuple, qu'après tant d'années, après tant d'évènements funestes à la liberté, on retrouve encore dans ses mêmes rangs et avec les mêmes opinions, me le rendit tout-à-fait intéressant; et je n'eus, en effet, qu'à me louer de ses soins et des moyens qu'il savait prendre pour m'éviter des fatigues et des dangers. Sans doute pour les jeunes gens les voyages aux glaciers sont une bagatelle; mais pour l'homme qui a passé cinquante ans, et qui n'a pas l'habitude de gravir ces montagnes, s'il n'a pas pour guide un homme très-prudent, il n'évitera aucune fatigue, et pourra même éprouver de graves accidents.

Lorsque les voyageurs sont très-nombreux, le départ pour le mont Anvers forme un spectacle charmant. Tous sont armés d'un long bâton ferré : des mules conduisent les femmes ou les hommes âgés jusqu'au tiers de la route; là, on est forcé de les abandonner, pour parcourir à pied un chemin très-pénible. C'est là aussi que votre guide vous sauve beaucoup de fatigue, par la manière dont il

vous soutient dans les mauvais pas. Vers le milieu de la montagne, on rencontre quelques châlets et une belle fontaine. Tout le flanc de cette montagne est couvert de rhododendron, ce qui doit produire un très bel effet, lorsqu'ils sont en fleurs ; de distance en distance, de jeunes filles ou des enfants de la vallée viennent vous présenter des fraises.... Mais pourquoi m'avisé-je de donner tous ces détails si généralement connus, depuis que tant de voyageurs ont visité le mont Anvers? Il semble, en vérité, que j'aie fait quelques découvertes, et que je veuille apprendre quelque chose à mon lecteur : eh bien! j'en ai fait une au moins pour nos peintres de genre. J'ai trouvé le sujet d'un tableau, c'est celui des voyageurs arrivés au lieu de repos. Malgré la fatigue qui m'accablait, je fus frappé d'un spectacle qui me fit regretter de n'être pas peintre. J'aurais représenté l'intérieur de cette maisonnette qui a été restaurée aux frais de MM. de Pontécoulant et Félix Desportes; les voyageurs, hommes et femmes, accablés de fatigue et la figure animée, les uns se désaltérant, les autres mangeant avec appétit. La porte ouverte, laisserait voir les rochers de granit couverts de neige; à l'entrée de cette porte et par les croisées, des jeunes filles présenteraient leurs petits plateaux de fraises. Toutes ces figures de nations différentes mettraient

beaucoup de variété dans le tableau, si l'artiste surtout avait le soin de donner à ses personnages une physionomie qui pût faire reconnaître leur rang dans la société et leur côté ridicule. — Mais laissons là notre tableau; notre guide nous appelle, descendons vite aux glaciers. Je me garderai bien même de parler, tant je suis pressé de partir, du coup d'œil admirable qu'offre cette mer de glace; encore moins de ces masses de granit déchirées par la nature, d'une manière si pittoresque, qu'elles offrent l'aspect d'obélisques d'inégales grandeurs, qui ressemblent à des monuments de la barbarie, élevés sur des ruines. Que l'on suppose un homme seul habitant cette case, placée dans l'endroit de la montagne où la végétation disparaît : il n'a devant les yeux qu'un abîme de plusieurs lieues, comblé par des glaces éternelles; ces glaces, en s'ouvrant laissent apercevoir de nouveaux abîmes; tout, en ces lieux, est lugubre, et froid comme la mort: on peut la trouver à chaque pas; semblable au bruit du tonnerre, elle roule au-dessus de la tête sous la forme d'une avalanche; chaque rocher semble prêt à se détacher de sa base, pour engloutir l'imprudent qui s'en approche : ce n'est qu'en tremblant que le curieux vient jeter un énorme caillou dans ces immenses gueules de cristal, qui ne témoignent avoir reçu vos présents que par une voix

sourde qui semble vous appeler dans l'éternité. Et comment ce lieu ne porterait-il pas aux idées les plus sombres, quand on a sous les yeux le tableau de la destruction du monde?

Voilà que, sans le vouloir, je fais du romantique. Mon lecteur doit me pardonner cette petite prétention, quand il saura que je ne suis pas le partisan de ce genre dont on abuse trop souvent. Il est pourtant des cas où il doit être permis d'employer des couleurs étranges pour rendre des objets extraordinaires. Je sais que j'aurais beaucoup mieux fait de ne pas essayer d'esquisser ce qui est au-dessus de la puissance du pinceau comme de celle de la parole. Mais enfin, j'ai senti et j'ai cru devoir tant bien que mal, donner à mon lecteur une idée de mes sensations. Rentrons bien vite dans le ton naturel; car il me semble que de tous les ridicules, le plus grand est le ridicule romantique.

Après nous être approchés discrètement de ces précipices de glaces que l'on ne peut sonder qu'en calculant le temps qu'une pierre en y roulant, se fait entendre, et nous être représenté le genre du supplice qu'eût éprouvé un homme en tombant dans ce froid abîme, notre guide nous conta à ce sujet une anecdote qui mérite de tenir sa place dans mes souvenirs. Un négociant de Nantes, se trouvant, comme nous, sur le bord de ces abîmes,

tout en portant les yeux sur leur profondeur, avait son portefeuille à la main et une cigarre qu'il venait de retirer de sa bouche; par une distraction commune à tous les hommes, voulant se débarrasser de sa cigarre éteinte et la jeter dans le précipice, il y jeta son portefeuille. On ne peut se figurer son désespoir, quand il se fut aperçu de sa méprise : son portefeuille contenait les papiers les plus importants pour sa fortune. Il demanda aux guides s'il n'était aucun moyen de ravoir ce portefeuille; les guides lui dirent bien qu'ils savaient qu'on avait retiré le corps d'un homme qu'un accident y avait précipité; mais que, n'ayant point été témoins de cet évènement, ils ne sauraient comment s'y prendre. Cependant ils se consultèrent entre eux, et l'appât d'une grande récompense les décida à tenter cette entreprise; il se trouva parmi eux un jeune homme très-courageux qui consentit à se laisser descendre à une profondeur de cent brasses au moins, entre deux murs de glace. Il annonce, par le moyen convenu, qu'il a atteint son but, qu'il faut le remonter; on exécute ses ordres, il reparaît, montre le portefeuille, le négociant se réjouit, court à lui tout joyeux de retrouver son trésor, le lui arrache des mains... mais, hélas! le portefeuille était vide! En tombant, tous les papiers en étaient sortis, et ne

s'étaient point présentés aux regards de notre courageux jeune homme.

Mais sortons de cette mer de glace si effrayante. Je ne fus nullement tenté de faire plusieurs lieues au milieu de ces gouffres, pour aller visiter ce qu'on appelle le *Jardin*, le tranquille asile des marmotes. Redescendons, et le plus lestement que nous pourrons, cette montagne si pénible à gravir ; et, je crois, encore plus fatigante à descendre. En vain Elleviou, afin de me rendre le courage, m'excite par son exemple, ou me persifle sur mon peu de légèreté; moitié riant moitié me désespérant, je parviens enfin à me retrouver dans Chamouni. Non, de ma vie je n'ai éprouvé une fatigue plus grande. Cependant, après quelques heures de repos, je me trouvai en état de paraître au souper où Elleviou, par une franchise un peu hors de saison, fit naître une scène assez piquante parmi les voyageurs. La plus grande partie de ces voyageurs étaient, comme je l'ai dit, Anglais; cependant, il s'y trouvait aussi quelques dames allemandes accompagnées de leurs maris. Vers la fin du repas, la conversation devint générale, et les grandes beautés de la Suisse furent d'abord le sujet de l'entretien; on parla du nombre d'étrangers qui venaient la visiter. Un des Anglais convint qu'il ne sortait pas un homme de son pays, qui ne dirigeât

ses pas vers la Suisse, et que par ce motif les Anglais s'y trouvaient toujours en très-grand nombre. Elleviou, qui avait peut-être encore sur le cœur notre souper de Salanches, lui dit qu'en effet il en avait vu beaucoup à Servoz : et là-dessus il fit un tableau assez original de la manière dont les Anglais vivaient entre eux, de cette indifférence qu'ils se témoignaient mutuellement. Il ajouta qu'il ne concevait pas que des hommes d'un même pays pussent se rencontrer si loin de leur patrie, sans se témoigner le plaisir de se trouver ensemble ; qu'à les voir, on les prendrait pour des ennemis, qui ne cherchent que les moyens de se prouver leur haine ou leur mépris. Comme je craignais qu'il n'allât trop loin, je lui pressais secrètement le genou pour l'inviter à la prudence. Personne ne répondit rien d'abord ; mais je vis quelques jeunes Anglais sourire à Elleviou d'un air d'approbation. Sans doute, il entendit cette espèce d'encouragement, car il continua sur le même ton avec plus de chaleur encore, au point d'interpeller un Anglais, que nous supposions être plus qu'un honorable gentleman, à ses airs tranchants et à l'air de supériorité qu'il prenait avec ses autres compagnons de voyage. Notre lord au lieu de répondre franchement que telles étaient les mœurs de son pays, s'avisa de répondre à Elleviou : « Qu'il y aurait beaucoup de

« danger à accueillir hors d'Angleterre des gens « que l'on rougirait de voir dans sa patrie; qui, « fiers d'un accueil qui ne serait dû qu'au hasard, « se croiraient autorisés à venir publiquement vous « toucher dans la main. » Cette réponse révolta tellement mon étourdi d'ami, qu'il se permit les mots les plus durs contre l'orgueil de l'aristocratie anglaise, et dit même que nos Français grands seigneurs seraient moins fiers; car, dussent-ils compromettre leur noblesse, ils aimeraient encore mieux témoigner de la bienveillance à un Français voyageur, causer, rire, chanter et boire avec lui, que de s'ennuyer dans leur morgue nobiliaire, comme le font messieurs les nobles Anglais. Je m'attendais que ce discours allait faire naître une querelle, lorsque je vis le plus grand nombre des Anglais se lever, s'approcher d'Elleviou et lui porter un toast d'amitié : nous y répondîmes, et ce mouvement ayant forcé les voyageurs à quitter la table, les gens de qualité profitèrent de l'occasion pour se retirer : les autres Anglais, qui étaient de vrais descendants de John Bull, se rassemblèrent autour de nous, remercièrent Elleviou de la leçon qu'il avait donnée à leur noble compatriote; et, pour nous prouver qu'ils étaient bien de l'opposition, ils nous engagèrent à porter plus d'un toast *à la liberté du monde*.

« Passage *de la Tête-Noire.* — Ses sites effrayants. — Ses torrents ou noirs ou blanchâtres. — Le Châlet. — Repos du voyageur. — Arrivée à MARTIGNY. Un désastre récent. — Anglais qui y perd sa voiture et ses bagages. — Sa réclamation auprès du gouvernement. »

Si je voulais en effet écrire un voyage, ces seules notes m'offriraient matière pour un volume, par les beautés et les horreurs qu'elles rappellent à ma mémoire ; mais que mon lecteur se rassure, je ne lui donnerai aucune description de cette partie des Alpes que j'ai traversée, tantôt monté sur une mule, puis après forcé d'en descendre par les difficultés du terrain. Je ne lui parlerai ni des immenses torrents qui coulent avec un bruit épouvantable, et qui, selon la nature des rochers d'où ils s'échappent, se colorent de teintes plus ou moins sombres. Comme je l'ai déja dit, de pareils objets sont au-dessus de la description : pour les comprendre, il faut les voir. — On se doute bien que notre fidèle Balma, notre guide, notre ami, car on finit par être son ami, tant il vous montre de bonhomie et d'intérêt, nous accompagnait dans notre passage. Nous prîmes quelque repos dans un petit châlet, situé vers le fond de la vallée qui sépare une partie de la montagne qu'on appelle la *Tête-Noire.* Cette habitation, placée sur le bord des

torrents, est remplie d'inscriptions tracées par les voyageurs qui, plus d'une fois sans doute, arrêtés par quelque orage, ont été forcés d'y rester plus qu'ils ne l'auraient voulu. Si j'y ai distingué quelques pensées morales, j'en ai remarqué plus encore de folles et de licencieuses : pas plus que dans les livres qu'on vous présente à Chamouni pour y inscrire votre nom et quelques pensées, je n'y ai trouvé rien qui fût digne d'être retenu. Seulement sur le livre de Chamouni, je vis une caricature fort bien faite, représentant une femme d'une grosseur énorme, qui voulait gravir le mont Anvers : on y voyait des cabestans disposés de distance en distance et les hommes d'une maigreur extrême qui servaient à la hisser produisaient un contraste si plaisant qu'il appelait au moins le sourire. En regardant cette caricature, je songeai tout de suite à ma triste position sur la montagne, où la fatigue m'ayant tout-à-fait ôté le courage, m'aurait rendu nécessaire le secours du cabestan. — Continuons notre route, et surtout ne nous arrêtons pas à lire les inscriptions. Mais le lecteur me pardonnera de lui raconter un singulier trait de prudence de mon guide. (Je me fais d'autant moins de scrupule de l'arrêter sur ma route, qu'il peut avoir aussi l'envie de voyager dans les Alpes, et qu'il est bon qu'il soit prévenu des dangers qu'il

peut y courir.) Je m'abandonnais à la prudence de ma mule, comme il faut toujours faire, lorsqu'il lui prit fantaisie de monter rapidement plusieurs portions de rochers taillés par la nature en escaliers inégaux; je la laissais aller, lorsque je vis mon guide et son compagnon accourir vers moi avec beaucoup d'empressement, se parler vivement dans leur patois, arrêter ma mule et la regarder dans tous les sens. Sur ces entrefaites, mon compagnon de voyage arriva. Étonné comme moi du motif qui leur faisait se parler avec tant de chaleur, il leur demanda la cause de leur trouble; alors mon ami Pierre Balma, nous répondit avec naïveté : *Qu'il se trouvait dans les Alpes une espèce de mouches qui s'acharnaient tellement contre les mules, que lorsqu'elles avaient le malheur d'en être piquées, elles en devenaient folles, et couraient se jeter dans le premier précipice.* On se doute bien que pendant le reste du voyage, j'avais bien l'attention de veiller sur ma mule, et de prier surtout mon ami Balma de me préserver *des mouches.* — Oh ! l'horrible chose que les mouches ! quelque dangereuses pourtant qu'elles soient dans les Alpes, je les préfère encore à celles de Paris !

Nous arrivâmes très-tard à Martigny. J'étais accablé de fatigue; mais je l'oubliai presque pour ne sentir que l'effroi du spectacle que j'avais sous

les yeux. Que l'on se figure l'état d'une ville dont quelques mois auparavant, les maisons ont été renversées ou comblées, ou couvertes de débris de rochers; qu'on se figure le ravage qu'une masse d'eau de cinq a six cents pieds de profondeur, sur une longueur de plusieurs lieues, peut causer quand elle s'échappe en rompant ses digues, s'écoule, ou plutôt s'élance, sur un plan incliné. On se fera une idée de la force de ce torrent, par les masses de rochers qu'il voiturait avec ses eaux : je ne sortais point d'étonnement, en contemplant ces fragments de rochers, que cinquante hommes, ne pourraient mouvoir. Je ne parle pas d'une couche de sable et de grosses pierres qui remplissaient encore le rez-de-chaussée des maisons : les malheureux habitants, au moment de mon passage, étaient encore occupés à les déblayer.

La cause de ce funeste évènement nous fut assez mal expliquée pas les gens de l'auberge de la Poste, où nous étions descendus. On prétendait qu'une vallée voisine de Martigny, mais beaucoup plus élevée, avait recueilli dans son sein des eaux qui coulaient depuis long-temps de glaciers voisins; une digue composée de glaçons s'était formée naturellement; elle retenait cette masse d'eau dans la vallée; mais, par la succession des temps, les eaux s'étant augmentées d'une manière con-

sidérable, finirent par former une petite mer, qui n'était retenue que par la digue de glaces que l'imprévoyance du gouvernement crut sans doute indestructible. Cependant, comme elle pouvait se rompre, et que le danger augmentait d'année en année, les habitants, qui pouvaient avoir à le redouter, commencèrent à sentir des craintes; ce qui détermina le gouvernement à envoyer des ingénieurs, pour aviser aux moyens d'écouler doucement les eaux. Mais, soit qu'il fût trop tard pour faire une pareille opération, soit que les moyens de l'art que l'on employa fussent insuffisants, au moment où l'on se disposait à creuser une galerie dans cette immense digue, dont on ne pouvait sans doute connaître l'épaisseur, les ingénieurs virent toute la difficulté du travail, et jugèrent sans doute à d'autres indices, que la rupture de la digue était inévitable. On n'eut que le temps d'en avertir les habitants, qui se sauvèrent sur les montagnes voisines; et le danger devint si pressant, qu'ils ne purent enlever plusieurs malades ni des vieillards infirmes qui n'avaient pas eu assez de force pour suivre les enfants. Quarante personnes périrent dans cet horrible désastre; et les habitants, placés sur le penchant des montagnes voisines, purent voir, avec une curieuse horreur, rouler furieux le torrent qui devait détruire leurs habitations, et

consommer leur ruine. On prétend que telle était la force de la masse d'eau qui descendait du penchant de la colline, que le simple déplacement de l'air suffit pour renverser les plus gros arbres qui se trouvaient sur son passage ; bien avant que le torrent ne les eût atteints.

Puisque les Anglais doivent toujours se trouver dans mon petit caquetage sur la Suisse, je raconterai la singulière réclamation que fit un Anglais, relativement aux pertes qu'il éprouva dans ce désastre. Il y avait perdu sa voiture et ses bagages ; mais n'attribuant cette perte qu'à l'imprévoyance des magistrats du canton, il réclama d'eux une assez forte somme : il prétendait qu'au moment où l'on avait pris la résolution de travailler à la digue, on devait prévoir les dangers qui pouvaient en résulter ; qu'il aurait donc fallu par prudence, par humanité, interdire aux voyageurs l'entrée de la ville ; et que, puisque l'appât du gain avait décidé les habitants à recevoir les étrangers, c'était aux magistrats à payer les pertes que leur imprévoyance ou leur ignorance avait pu occasioner.

Sans doute ces raisons, pour qui connaît certaines parties de la Suisse, pour qui sait que les voyageurs contribuent beaucoup à la prospérité du pays, ne sont pas dénuées de fondement. Mais à l'aspect d'un désastre public, dont tous les habitants sont

plus ou moins les victimes, comment un voyageur peut-il songer autant à ses intérêts, surtout lorsque tout annonce, par la manière dont il voyage, que la fortune l'a placé au-dessus de pareilles indemnités.

Il faut rendre cette justice aux autres Anglais voyageurs, tous ont été indignés de la conduite de leur compatriote; et tous spontanément, par une souscription aussi généreuse qu'abondante, se sont empressés de réparer autant qu'il était possible, les pertes des malheureux habitants, que leurs magistrats mêmes n'avaient pas les moyens de secourir.

« Vue de Pissevache. — Malgré la hauteur de cette immense cascade, elle me plaît beaucoup moins que celle de Chède. — St-Maurice. — Bey, Vevey, Lausane, etc. Toutes ces villes qui bordent le lac sont charmantes; mais ce n'est pas en courant qu'on peut les voir. — Il faut absolument que je revoie la Suisse. »

Je ne parlerai pas du superbe pays que nous avons parcouru (les cantons du Valais et de Vaud), par une très-bonne raison, c'est que tout en le parcourant, je ne l'ai pas vu; nous avions été invités à une fête publique de Genève, la fête de la Navigation. Pour arriver à temps, nous fûmes obligés de passer, sans rien voir de ce qui appelle la cu-

riosité des voyageurs ; nous nous contentâmes d'admirer les sites superbes qui bordent le lac, tout en voyageant sur un chemin que l'on peut comparer à ceux de nos jardins anglais les mieux entretenus. Nous avions pris à Saint-Maurice un petit charaban qui, malgré la beauté du chemin, pensa nous être funeste : soit par la maladresse du conducteur, soit par quelque vice du cheval, on nous versa avec une force extrême tout près d'un mur : quelques pieds plus près, nous devions nous fendre la tête. Cet évènement, s'il fût arrivé, eût été un nouvel exemple de ce qui se passe dans la vie : nous venions de parcourir les montagnes les plus impraticables, nous avions marché sur le bord des abîmes ; et c'est dans un chemin uni, où nul péril n'était apparent, que nous eussions terminé notre carrière. Que de marins échappés au naufrage, que de militaires, qui ont eu cent fois la mort présente, viennent périr sans éclat et sans honneur à l'instant où le repos leur sourit! Mille fois pardon, mon cher lecteur, de cette réflexion très-commune ; mais je la fis au moment de la chute, et je n'ai pas dû te la cacher.

Nous arrivâmes à Lausane d'assez bonne heure ; comme nous devions y coucher, je ne fus pas fâché d'avoir presque une demi-journée pour parcourir la ville. Nous profitâmes de ce temps pour

aller voir le banquier *Wil;* je l'avais connu à Paris chez son gendre M. Pillet-Wil, que son crédit et ses connaissances dans tous les genres ont rendu un homme très-intéressant, comme banquier et comme honorable citoyen. Nous reçûmes l'accueil le plus hospitalier de ce respectable vieillard et de sa fille; sa maison délicieuse, par sa distribution et sa position, eut droit à mes compliments; et comme elle est située sur le lac, et que je ne tarissais pas sur l'éloge de la beauté du lac, de la couleur de ses eaux, des sites qui l'environnaient, il nous proposa d'y faire une promenade. Il demanda sa barque, et, dans un instant, nous nous éloignâmes d'une rive où l'on ne connaît ni la vase ni les roseaux. La conversation fut gaie, animée : le soir on fit de la musique. On aurait bien voulu faire chanter mon troubadour; mais, soit que l'air du soir, ou la fatigue du voyage ne l'eût pas disposé à donner ce plaisir à la société, il se montra cruel envers les plus jolies dames, qui le supplièrent vainement de mêler sa belle voix à leurs chants.

Au nombre des plaisirs que je m'étais promis en visitant la Suisse, je comptais une visite au colonel La Harpe, que j'avais connu chez mon compatriote Ginguené et chez mon vieil ami Jean-Baptiste Say. Une pareille société indique assez quelles ont été les opinions en politique de l'honorable instituteur d'Alexandre. Je ne le connais

point assez pour entrer dans des détails sur sa vie; mais, selon mes conjectures, elle doit offrir des évènements remarquables, qui pourraient fournir matière à des mémoires bien intéressants sur les malheurs qui ont pesé sur la France, et dont nous, pauvre peuple, nous n'avons connu que les funestes résultats. Mais ce qui, relativement à M. La Harpe, est parfaitement connu, c'est qu'il n'a négligé aucun moyen pour faire entendre une voix généreuse en faveur de la liberté auprès de son auguste élève; c'est qu'il est au moins parvenu à sauver son beau pays du despotisme aristocratique du canton de Berne. Ginguené, mon digne compatriote, l'ami de mon frère, et en même temps de toute la famille, avait trop d'estime pour le colonel La Harpe, pour qu'il n'en fût pas digne. Tous les hommes de lettres qui ont connu mon compatriote, savent qu'il unissait aux plus grands talents en littérature, le caractère le plus noble, la philosophie la plus douce, et le patriotisme le plus sincère, le plus désintéressé. Ses nombreux ouvrages, qui se recommandent trop d'eux-mêmes à l'estime publique, pour que je cherche à vouloir appeler sur eux une célébrité qui déja leur est acquise, sont dans toutes les bibliothèques, comme le souvenir des vertus de l'auteur existera toujours dans le cœur de ses amis, et de ses contemporains.

Avant d'arriver à Genève, nous nous arrêtâmes

un instant à Copet. Je savais que M. le duc de Broglie habitait le château de sa belle-mère, madame de Staël, dont les cendres y reposent; et je désirais offrir un tribut de respect et d'admiration à celle dont le talent et l'esprit sont européens. Mais je crus m'apercevoir, à la manière polie dont M. de Broglie me reçut, qu'il était lui-même trop affecté de la perte récente qu'il venait de faire, pour que j'osasse lui témoigner le désir qui me conduisait vers lui.

Nous arrivâmes de bonne heure à Genève, et je m'empressai d'aller voir les personnes dont j'avais reçu l'accueil le plus flatteur. Mademoiselle Romilly était de ce nombre : son esprit vif, original et piquant l'a fait surnommer *la petite de Staël;* aux qualités de l'esprit et du cœur, elle joint le goût de tous les arts. Parente et amie de M. Massot, peintre distingué qui ferait honneur à l'école de Paris, elle a suivi les leçons de son maître avec un succès complet. Ses compositions sont pleines de grace : comme elle a une facilité extrême pour dessiner en peu de temps les gens de lettres, les artistes qui viennent rendre hommage à ses aimables qualités, à son talent, elle s'est fait une collection des portraits de tous ses admirateurs. Un quart d'heure a suffi pour me procurer l'honneur de me trouver du nombre, et tous les voyageurs qui me connaissent, m'ont

assuré qu'ils me trouvaient d'une ressemblance frappante. Mademoiselle de Romilly, en échange de ses aimables politesses, exigea de moi une complaisance à laquelle il me fut doux de céder : elle me pria de lui lire chez elle une de mes pièces qu'Elleviou lui avait dit que j'avais dans mon bagage. J'y consentis, sans lui témoigner la répugnance que j'éprouvais intérieurement : j'étais tout-à-fait étranger à Genève ; je savais que le gouvernement n'y permettait pas les représentations théâtrales, et je craignais que ce genre de littérature n'y fût tout-à-fait passé de mode. Cependant je voulus remplir ma promesse, et je me rendis à la maison de campagne (le château Blanc) que M. Massot habitait en ce moment ; c'était le lieu du rendez-vous, et j'y trouvai une nombreuse société. Des deux ouvrages que je portais avec moi, j'avais choisi de préférence *la Fille d'Honneur*, espérant, par son grand intérêt, triompher plus facilement de la froideur d'un cercle qui sans doute était composé de gens très-respectables, mais qui pouvait ne pas avoir le goût de la littérature. Quelle fut ma surprise de voir l'attention avec laquelle on m'écoutait ! Cette attention m'encouragea, et je vis avec plaisir que ma pièce avait généralement plu. Je pouvais croire que l'intérêt seul, dans ma comédie, avait captivé l'auditoire ; mais, par les re-

marques fines qui suivirent ma lecture, par de légères observations que l'on me fit avec une excessive bienveillance, je vis que j'avais lu devant des personnes qui aimaient la littérature avec enthousiasme, et principalement le théâtre. La privation même d'un théâtre, que leur imposait sans doute la rigueur de leur consistoire, leur rendait cette lecture plus agréable, plus intéressante.

M. Decandole, célèbre botaniste, jadis un des professeurs à notre Jardin des Plantes, estimé et chéri de tous nos savants par ses rares talents, son esprit aimable et toutes les qualités qui font le vrai philosophe et le grand citoyen, se trouvait à cette lecture. Déja j'étais allé le voir avec mon ami, et l'accueil que je reçus, en ma qualité d'ami de ses amis (il est lié avec MM. Say, etc.), me fit regretter de ne pouvoir rester que peu de jours à Genève. Les moments que j'ai passés chez lui, à sa maison de campagne sur les bords de l'Arve, me seront toujours précieux, par les doux souvenirs qu'ils m'ont laissés. Il me raconta les motifs qui l'avaient engagé à fixer son séjour dans un canton libre; et il me donna mille preuves du patriotisme de ses nouveaux concitoyens. Dans tout ce qui avait rapport au bien public, c'est parmi les citoyens qu'il trouvait son plus grand appui : déja ils avaient fait ce qu'il était impossible au trésor

public d'exécuter. Tous les riches habitants s'étaient empressés de concourir à l'établissement de son jardin des Plantes : chacun d'eux faisait venir à grands frais les productions étrangères les plus rares. Les femmes mêmes furent jalouses de concourir à cet acte de civisme : M. Decandole avait un herbier très-rare, dont il n'était que le dépositaire; pour les intérêts de son établissement, il aurait désiré en avoir une copie; mais quel travail, quel temps il fallait pour pouvoir se la procurer! Il témoigna ses chagrins aux dames de sa société, et, au même instant, toutes les dames qui savent dessiner, et il paraît que le nombre en est grand (*), consentirent à lui livrer, en quelques mois, une copie de cet important herbier. La même générosité des citoyens, au moment où je me trouvais à Genève, et toujours graces aux sollicitudes patriotiques de M. Decandole, était sur le point de fonder une bibliothèque. Heureux le pays où chaque citoyen peut, par un léger sacrifice, contribuer au bien de tous! mais ce n'est que sur une terre libre qu'on trouve ces hommes qui savent, par ces dons d'un

(*) En effet, il n'existe pas une ville où l'on trouve plus de talents réunis. Si mademoiselle de Romilly s'est fait une réputation, mademoiselle Rath, que j'ai connue à Paris, se distingue aussi par des talents supérieurs. J'ai eu le plaisir de la retrouver à Genève, de jouir de son aimable conversation et de recevoir des preuves de sa bienveillante politesse.

généreux civisme, honorer les sciences et leur patrie.

M. Decandole, m'avait aussi prié de lire chez lui l'un de mes deux ouvrages. Pouvais-je refuser celui que, avant de le connaître, j'avais appris à estimer. Comme j'avais essayé l'effet que produirait ma *Fille d'Honneur*, je fus jaloux de soumettre mon *Faux Bonhomme* à la même épreuve. J'eus pour auditeurs à cette lecture ce qu'on appelle la première société; je dis première, car il y a du premier et du grand, même dans les républiques. Plusieurs noms des personnes qui composaient mon auditoire, ne m'étaient point inconnus; entre autres celui de M. Pictet, qui, attaché à l'ancien gouvernement de Bonaparte, s'était acquis par ses connaissances et ses talents les plus justes droits à l'estime publique. M. Decandole, sans doute afin de me piquer d'amour-propre, me présenta à une dame très-âgée, citée par son esprit, et qu'on disait avoir été amie de Voltaire. A en juger par les choses aimables qu'elle me dit, je vis bien qu'elle appartenait au siècle philosophe et galant. J'ai le malheur de ne pas me rappeler son nom : il m'eût été doux, si elle vit encore, de lui donner un témoignage de ma vénération. Mais j'en reviens à mon *Faux Bonhomme*. Jamais pièce de moi n'a produit à la lecture, dans aucune société,

une sensation plus forte. Chaque mot qui peignait le caractère était senti; chaque trait malin arrachait le rire; et c'est cette même pièce que, graces à une cabale et à la sotte humeur d'un acteur, le public n'a point connue suffisamment, et n'a pas peut-être appréciée à sa juste valeur!

Mais laissons pour toujours ces causes de chagrin, qui abrégent la vie d'un auteur. Éloigné des tempètes, dois-je donc songer aux causes de mes naufrages? Qu'ils aient été l'effet de mon peu de prévoyance ou de l'ignorance de mes pilotes, aujourd'hui peu importe : je n'ai plus à craindre maintenant l'inconstance d'un perfide élément, ni la maladresse de mon équipage. Je me suis retiré dans un port tranquille, en attendant qu'un autre plus sûr encore ne me laisse pas même un souvenir de ma vie agitée.

Encore une fois, trève à des réflexions qui me portent trop facilement vers la mélancolie; n'oublions pas que je suis à Genève, que je dois faire partie de *la fête de la Navigation*. Aussi bien, je crois entendre le bruit des tambours et des trompettes. Déja tout le peuple est en mouvement : le soleil brille de tout son éclat; chaque habitant s'est paré de son habit de fête; la jeune fille appelle sa compagne; le soldat citoyen rejoint ses camarades; il regarde si ses armes sont en bon état, non pour

assassiner son semblable par ordre des rois, mais pour prouver, par le simulacre de la guerre, qu'il saurait défendre sa patrie.

Elleviou et moi nous partons pour le lieu du rendez-vous. Nous allons, avec la musique et les premiers citoyens de la république, chercher les magistrats. Bientôt réunis sur le bord du lac, nous montons la barque amirale : les pavois, la musique, le bruit du canon, les cris des matelots, les rires et les chants des jeunes gens qui se pressent de monter dans leurs légères embarcations pour suivre la barque d'honneur, tout a un air de fête; tout respire la joie, la liberté, le bonheur.

Après une navigation d'une heure et demie tout au plus, nous descendons sur une rive charmante qui offre mille tableaux enchanteurs : là, on danse sous la feuillée; plus loin des prix servent d'encouragement à tous les exercices ou du corps ou d'adresse, qui peuvent être utiles aux hommes. On distingue à leur joyeux cortége tous les *rois*, c'est-à-dire, les commandants devenus les vainqueurs, et jamais on n'a vu tant de rois dans une république. Je dois croire que, tous les jours de ces solennités publiques, les magistrats et les principaux officiers de ce petit État ont l'usage de s'asseoir au même banquet, de boire à la même coupe, et d'y inviter les étrangers qu'ils croient dignes de partager leurs

plaisirs : en effet, à peine arrivés sur ces bords enchanteurs du Léman, on nous fit entrer dans une grande salle dont les croisées, toujours ouvertes sur le lac, présentaient un coup d'œil enchanteur. La table était servie, et la gaîté bientôt anima le festin : on mangea de bon appétit; on but raisonnablement. Et comme la conversation dans une si nombreuse assemblée ne pouvait être générale, dès que le dessert parut, les chants commencèrent. Tous les jeunes poètes de Genève, et le nombre en est grand, tous ceux qui font l'amour et des chansons, avaient consacré pour ce jour-là leur voix à la patrie. Tous les chants respiraient la haine de la tyrannie; les bienfaits de la liberté. Tous les couplets qui furent chantés me parurent charmants, et tous furent répétés avec enthousiasme. Les santés d'usage furent portées : la coupe de Guillaume Tell circula parmi les nombreux convives. Ce vase d'or d'une excessive grandeur est entouré d'un nombre de médailles égal sans doute au nombre des cantons qui forment la confédération. Je bus de bon cœur à la paix, à l'union, à la gloire des Treize Cantons; et s'il m'eût été permis d'ajouter à ce toast de prospérité, j'aurais dit : « *Puisse un jour la confédération être assez riche, assez forte, pour n'être plus forcée d'ouvrir ses portes et de prêter ses soldats à la tyrannie!* » La gaîté de la fête s'augmenta de plus

en plus; et cependant aucun désordre, aucun mot hasardé ne fit craindre de la voir finir par des troubles, résultat trop ordinaire des réunions nombreuses. On continua de chanter; on aurait bien désiré qu'Elleviou se fît entendre; mais par convenance on n'osait le lui demander. On sait que les grands musiciens s'abaissent rarement à chanter sans instruments. Eh bien! Elleviou emporté par la gaîté de tous ces jeunes citoyens, après avoir complimenté le dernier qui venait de se faire entendre, dit qu'il était désespéré de ne pas savoir des chants qui pussent célébrer la gloire de l'Helvétie, mais qu'il voulait au moins essayer de contribuer aux plaisirs de la fête, en chantant une vieille chanson française dont les paroles étaient assez médiocres, mais dont l'air convenait à sa voix. Et, en effet, il chanta :

> Elle aime à rire, elle aime à boire;
> Elle aime à chanter comme nous, etc.

Il y avait bien long-temps que je n'avais entendu Elleviou, car la chose à laquelle il pense le moins maintenant, c'est à la musique; mais je ne crois pas que de sa vie il ait fait entendre des sons plus mélodieux : sa voix me parut plus belle encore qu'autrefois; et cette chanson, qui ne m'avait jamais semblé qu'un vrai refrain de cabaret, chantée par lui, me parut une chose délicieuse. Je ne puis ex-

29.

primer le plaisir qu'il fit, et la manière bruyante et flatteuse dont on lui témoigna sa satisfaction.

Mais la nuit commence, le canon du départ se fait entendre; quel beau temps! et quel coup d'œil! Il ne dépendrait que de moi de me jeter encore dans le romantique; j'ai tout à ma disposition pour réussir dans ce genre : j'ai des rives étincelantes de mille feux, des montagnes dont le front est ceint d'un bandeau virginal, une mer dont le zéphir du soir agite les flots argentés, des échos répétant les sons bruyants d'une musique militaire; mille beautés voguant autour de nous dans des nacelles légères; sur leurs voiles brillantes tombent en festons les fraîches guirlandes de Flore; et de ces nacelles qui se pressent partent des gerbes étincelantes de feux, au milieu des éclats de la poudre, des chants des matelots, et des rires d'une folâtre jeunesse. Je pourrais donc, avec de tels matériaux, composer un brillant tableau du beau spectacle que j'avais sous les yeux; mais je me défie de moi-même, et, malgré tout mon désir de faire connaître à mon lecteur le charme de cette fête, j'y renoncerai, dans la crainte de me trouver au-dessous de mes maîtres dans l'art de l'inversion. Je me contenterai de lui dire qu'il n'y a que les pays libres où les fêtes publiques puissent être agréables. La liberté porte la gaîté sur tous les vi-

sages; tout ce qui ne nuit point à son voisin est permis; rien n'est donc défendu, rien n'est méthodiquement arrangé : les magistrats sont confondus avec le peuple; aussi, point de gardes, point de soldats. A quoi serviraient ces précautions insultantes, puisque tous les citoyens veillent mutuellement à leur sûreté, puisqu'ils sont tous enfants d'une même famille, et que tous ont droit à la même protection, aux mêmes faveurs.

Mais il est temps de quitter Genève. Allons faire mes visites d'adieu à tous ces honorables citoyens de la ville haute, de la ville basse, qui m'ont comblé de politesse; allons saluer aussi cette excellente dame étrangère (madame Orlof), qui est venue respirer l'air pur des montagnes, et que je n'avais pas vue depuis mon départ de Saint-Pétersbourg; portons-lui des vœux pour sa guérison prochaine; puissions-nous la retrouver à Paris, jouissant enfin de toute la santé que son époux lui désire, et heureuse de tout le bonheur qu'elle répand autour d'elle! Disons adieu à ces beaux sites qui bordent le lac Léman, à ces eaux transparentes que je ne pouvais me lasser d'admirer, à ces jeunes filles qui seules et sans nocher guident leur légère barque sur ce petit océan azuré. Adieu, bons citoyens; adieu, sites enchanteurs; adieu tout ce qui m'a plu, tout ce qui m'a charmé! Le souvenir des plai-

sirs purs que j'ai goûtés parmi vous ne s'effacera point de ma mémoire : ils sont tellement présents à ma pensée, que je me surprends souvent à désirer une chaumière sur vos bords enchantés. Vos mœurs simples, vos goûts distingués, votre amour pour les lettres, vos belles institutions, tout m'attache à vous, tout me fait désirer de vivre près de vous; et s'il était en mon pouvoir de me fixer pour toujours dans votre heureuse cité, sans m'éloigner de tout ce qui m'est cher, de ma bonne famille, j'irais briguer l'honneur d'être l'un de vos citoyens, car pour tout ami des hommes, qui a traversé nos révolutions, il ne peut être de bonheur que là où se trouvent à la fois la raison, la justice et la liberté.

PERSONNAGES.

DE FRANVILLE, receveur-général.
CANDOR, ami de Franville.
SAINT-GÉRANT, colonel de dragons.
DUMONT, caissier de Franville.
MADAME DE FRANVILLE, femme de Franville.
SOPHIE, fille naturelle de Franville.
UN DOMESTIQUE du receveur.
UN DOMESTIQUE de Candor.

La scène est dans une ville de province.

LE

FAUX BONHOMME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRANVILLE, DUMONT.

FRANVILLE.

Oui, j'ai cent fois raison d'en vouloir au préfet :
En agissant ainsi sait-il bien ce qu'il fait ?
Sans doute il a le droit de visiter ma caisse.
Mais le doit il? Je vois le motif qui le presse ;
Et lorsque de mes fonds il se fait l'inspecteur,
C'est afin de prouver que sur un receveur
Qui se croit son égal en esprit, en naissance,
Il peut à son caprice exercer sa puissance.

DUMONT.

Vous mettez à cela beaucoup trop de chaleur;
Tâchez de vous calmer. Je vois avec douleur
Pour quelques sots propos un homme respectable
S'emporter sans raison.

FRANVILLE.

Et je me donne au diable!

Mais non, je veux prouver que je suis modéré,
Et sur tous ces débats raisonner à ton gré.
Receveur-général, depuis dix ans peut-être,
Toi, qui fus mon caissier, tu dois bien me connaître :
Dis, le contribuable a-t-il souffert jamais?
L'ai-je pour percevoir, tourmenté par des frais?
Récemment n'ai-je pas sauvé d'une faillite
D'honnêtes commerçants?

DUMONT.

Ah! vous allez si vite!....
Et qui sait mieux que moi tout ce que vous valez?

FRANVILLE.

Je veux te dire encore....

DUMONT.

Eh bien! monsieur, parlez...
J'attendrai qu'à mon tour je puisse vous répondre.

FRANVILLE.

Et mes vils ennemis espèrent me confondre!
Je verrai de sang-froid mes dénonciateurs
Attaquer sourdement ma gestion, mes mœurs,
Sans oser opposer à tant de calomnie
Ma réputation, mes travaux et ma vie!....
Dussé-je être écrasé par mes persécuteurs,
Fussent-ils appuyés de nobles protecteurs,
Je veux aux yeux de tous dévoiler leur conduite;
Ils me retrouveront toujours à leur poursuite.
Déja l'ami Candor, qui m'écrit de Paris,
Sans s'expliquer beaucoup, m'en a beaucoup appris :
Oui, le coup qui m'atteint part de la préfecture....
Ah! monsieur le baron, si de cette imposture

Je parviens à savoir que vous êtes l'auteur,
Je vous prouverai, moi, sans y mettre d'humeur,
Que tout en vous moquant de ma grande opulence,
Des ridicules airs de l'homme de finance,
Vous convoitez mes biens, et vous montrez jaloux
Que l'on dîne chez moi beaucoup mieux que chez vous.

DUMONT, riant.

Votre table en effet....

FRANVILLE.

J'en conviens, est très-bonne;
S'il n'en fait pas les frais à tort il en raisonne:
Ma femme, m'a-t-on dit, ne lui plaît pas aussi;
Sa gaîté, ses bons mots, font trop de bruit ici:
Pour punir cet abus qu'il prenne une mesure,
Ou qu'il perçoive un droit sur l'esprit en roture.

DUMONT.

Ah! vous riez, monsieur, et je puis à présent
Détromper votre esprit, vous prouver clairement....

FRANVILLE.

Abrége.

DUMONT.

Eh bien! je sais d'une source très-pure,
Puisque c'est d'un commis de notre préfecture,
Que monsieur le baron vous estime beaucoup,
Et que son amitié....

FRANVILLE.

Dumont! ah! pour le coup....
Son amitié, morbleu! c'est lui qui me dénonce.

DUMONT.

Beaucoup trop promptement votre courroux prononce.

Sa conduite envers vous me rend son défenseur.
Qui vous a donc prouvé qu'il est un délateur?

FRANVILLE.

Mais le bruit qu'on répand de sa haine secrète,
Sur moi, sur ma maison, tout le blâme qu'il jette.
N'a-t-il pas le projet de faire un grand éclat,
De visiter ma caisse avec le magistrat?
Cette visite-là, d'un soupçon le présage,
Prudente pour tout autre, est pour nous un outrage.

DUMONT.

Laissez; on peut venir, monsieur, quand on voudra;
Ne vous en mêlez point, c'est moi qui serai là.
Un caissier comme moi ne fait pas de bévue :
Mes comptes sont à jour, on peut tirer à vue,
Et je ne sais lequel doit être plus vanté,
Moi, de mon talent, vous, de votre probité.

FRANVILLE.

Talent et probité n'empêchent point la brigue;
En sommes-nous donc moins victimes d'une intrigue,
Et ne vois-tu pas bien que j'y succomberai?

DUMONT.

Ah! bah! vous vous montrez trop tôt désespéré :
Tous les honnêtes gens prendront votre défense;
Déja pour réclamer l'un est parti d'avance;
Il vous a bien promis.... Ah! c'est un homme d'or,
Un excellent ami, que ce monsieur Candor;
Il vous aime vraiment comme on aime son frère:
« Reste ici, vous dit-il, je prends sur moi l'affaire :
Je me rends à Paris, et je ferai si bien
Que j'aurai du ministre un secret entretien;

Que je saurai de lui quelle est la brigue infame
Qui te vaut, sans raison, le reproche et le blâme.
Allons, plus de retard, je partirai ce soir :
Qui sauve son ami ne fait que son devoir. »

FRANVILLE.

Je ne suis pas content de sa lettre dernière :
Sur ce qu'on dit de moi je la trouve peu claire ;
Et d'un autre côté je vois mes bons voisins,
Ces convives joyeux amis de mes festins,
Me regarder d'un air qui sent fort la disgrace.
Chacun me dit des yeux : Vous n'avez plus de place ;
De dîner avec vous je n'aurai plus l'honneur ;
Bon voyage, j'attends un autre receveur.

DUMONT.

Mais sur leur amitié vous comptiez peu, j'espère ?

FRANVILLE.

Ils ont trouvé chez moi plus que la bonne chère.
Ces aimables messieurs, dans leur besoin urgent,
M'accordaient la faveur d'emprunter mon argent.
Mais comment se fait-il que moi dont l'ame franche
S'ouvrait à tout le monde, obligeait sans revanche,
Je sois abandonné, surtout dans le moment
Où je suis accusé par le gouvernement ?

DUMONT.

Vous n'êtes point aimé, monsieur, dans notre ville.

FRANVILLE.

Heim ?

DUMONT.

Oui, l'on rend justice au receveur Franville ;
Tout le monde avec moi loûra sa loyauté ;

Mais il dit en parlant toujours la vérité;
Ce n'est pas là, je crois, un bon moyen de plaire :
Votre grand ennemi c'est votre caractère.

FRANVILLE.

Je n'en changerai pas : s'il faut être un flatteur
Pour avoir des amis, je suis leur serviteur.

DUMONT.

Eh! mais, sans trop flatter on peut être agréable.
Voyez monsieur Candor, cet homme respectable :
Il plaît à tout le monde, on le fête à plaisir;
D'être bien avec lui chacun a le désir;
Il se fait un ami dès la première vue;
Il faut le voir alors qu'il passe dans la rue;
Il prend la main à l'un, il sourit au second,
A l'enfant d'un voisin il donne du bonbon,
Parle de la santé du père et de la tante;
Enfin il a pour tous une mine obligeante
Qui vous prévient pour lui, qui vous séduit d'abord,
Et qui l'a fait nommer partout le bon Candor.

FRANVILLE.

Je conviens avec toi que Candor est aimable;
Mais lorsqu'aïnsi que lui je ne puis être affable,
Suis-je donc pour cela si dur et si méchant?

DUMONT.

Non, vous ne l'êtes pas; mais l'on vous craint autant.
Comme un être parfait chez vous l'on vous révère;
Mais ailleurs on vous fuit comme un homme sévère
Qui ne pardonne rien, et qui trop brusquement
Exprime sa pensée. Encor tout récemment
On disait que Dorlis faisait bien ses affaires.

« Dorlis! c'est un fripon que l'on doit aux galères, »
Dites-vous. On le sait; mais on ne le dit pas;
Ou bien il faut s'attendre à se voir sur les bras
De cousins, de neveux une nombreuse clique,
Qui par de sots propos à vous nuire s'applique.
Je conçois que, certain d'être très-bien famé,
On peut se consoler de n'être pas aimé;
Cependant il vaut mieux, par raison, par prudence,
Acheter son repos par un peu d'indulgence.

FRANVILLE.

De l'indulgence! moi! je n'en aurai jamais,
Pour tous ces impudents, honorable laquais,
Ces vils flatteurs des grands, vieux coutisans des belles
Selon l'esprit du maître arrangeant leurs nouvelles,
Parasites honteux, et qui dans un repas
Mesurent leur gaîté sur le nombre de plats,
Tels qu'on voit.... il suffit. Il faut que je te laisse;
Dix heures vont sonner, et le temps qui me presse
M'appelle ce matin chez le brave Formont.
Je reviendrai bientôt; adieu, mon cher Dumont:
Tout en appréciant ton amitié sincère,
Tes conseils ne pourront changer mon caractère;
Et, quand je le pourrais, je ne le voudrais pas.
Si j'ai pour ennemis des sots ou des ingrats,
Ils ne peuvent au moins ôter à leur victime
L'amitié de Candor, la tienne et mon estime.

SCÈNE II.

DUMONT, SEUL.

Sans doute vous l'avez.... malgré son ton bourru,
C'est un homme excellent, le meilleur que j'ai vu.
J'en excepte Candor : il est bien plus aimable ;
Et quand il vous oblige, ah! quel air agréable!
C'est une politesse, une manière, un ton
Qui double la grandeur de sa bonne action.
Oblige-t-il souvent? oui, car, je dois l'en croire,
De ses petits bienfaits lui-même il fait l'histoire.
Mais, pour le cher Franville, il ne dit jamais rien,
Et, comme on fait le mal, je crois qu'il fait le bien ;
Et sa gentille femme, oh! c'est tout autre chose :
S'il se fâche, elle rit, de tout plaisante et glose ;
A ses jolis propos elle met tant d'esprit,
Que notre homme irrité tout en riant s'enfuit.
Ce Franville vraiment.... Mais j'aperçois sa nièce ;
Si je disais sa fille.... ah! ce secret m'oppresse,
Je suis le seul qui sais, de toute la maison,
Que cette infortunée ignore encor son nom.

SCÈNE III.

SOPHIE, DUMONT.

SOPHIE.

Ah! c'est vous que l'on cherche, ou mon oncle, peut-être.
Il vient d'entrer quelqu'un que j'ai cru reconnaître.

DUMONT.

Vous êtes tout émue?

SOPHIE, troublée.

Oui, mon étonnement....

DUMONT.

Vous connaissez?...

SOPHIE.

Mais non, on se trompe souvent.

DUMONT.

Le cher oncle est sorti. Je vais voir la personne....
Adieu, ma chère enfant.... aussi belle que bonne.
Que ne puis-je bientôt vous voir un tendre époux,
Ami de votre père et digne enfin de vous!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SOPHIE, SEULE.

Mon père! Que dit-il? Ah! Dumont, à son age,
Peut bien déraisonner en parlant mariage.
Mariage!.... un époux! je dois y renoncer.
Saint-Gérant! Mais à moi peut-il encor penser?
Quand j'ai dit à Paris à madame Dermance
De cacher le motif de ma subite absence,
Une lettre m'apprend que bientôt à mes yeux
Il va se présenter sous le nom de Dervieux:
Ah! s'il aimait encor cette pauvre Sophie
Qu'il disait nécessaire au bonheur de sa vie!
Non, non, c'est impossible, il m'aimerait en vain;
Il est fils d'un ministre; un grand seigneur est vain;

Jamais il ne voudrait qu'une pauvre orpheline
Vint partager le rang qu'à ce fils on destine.

SCÈNE V.

SOPHIE, SAINT-GÉRANT.

SAINT-GÉRANT, en dehors.

Non, j'attendrai, vous dis-je, et l'on m'avertira
Dans cet appartement quand monsieur paraîtra.
Ah! ma chère Sophie, enfin je vous retrouve!

SOPHIE.

Monsieur le colonel, je vous vois, et j'éprouve....

SAINT-GÉRANT.

Oui, ce trouble charmant qui ferait mon bonheur
Si je pouvais savoir qu'il vînt de votre cœur...

SOPHIE.

Pourquoi douteriez-vous?

SAINT-GÉRANT, lui baisant la main.

Oui, vous m'êtes fidèle.

SOPHIE.

Saint-Gérant!....

SAINT-GÉRANT.

Ce n'est plus ainsi que l'on m'appelle.
Vous savez qu'en mettant le pied dans la maison,
Saint-Gérant n'est plus rien, que Dervieux est mon nom.

SOPHIE.

Quoi?

SAINT-GÉRANT.

C'est un parti pris; surtout il faut se taire,

Car c'est vous seule ici qui saurez le mystère.

SOPHIE.

Que cache un tel projet?

SAINT-GÉRANT.

Il est fort important.
Ne me connaissez plus, je ne suis plus amant;
Je suis un étranger, mais très-recommandable,
Qui fais en ce pays un voyage agréable.
La lettre qu'à votre oncle on adresse aujourd'hui
Sollicite pour moi sa faveur, son appui:
Dès ce jour, j'en suis sûr, je deviendrai son hôte.
Ah! qu'il m'accueille bien, ou, morbleu par sa faute!
Il pourrait n'être plus receveur-général:
J'ai reçu le pouvoir de lui faire du mal,
Et c'est dans sa maison qu'il faut jouer mon rôle.
Ah! je vais voir aussi la plus aimable folle,
Votre tante qu'on dit être pleine d'esprit....

SOPHIE.

Peut-être elle en a trop. Sans doute on vous a dit
Qu'elle est un peu maligne.... Oui, souvent la censure
Lui reproche des mots qui passent la mesure:
On la craint, et pourtant, malgré sa déraison,
J'aime son caractère aussi franc qu'il est bon.

SAINT-GÉRANT.

Ah! comme vous je l'aime, et je veux, pour lui plaire,
M'établir près de vous, ma foi, l'année entière.

SOPHIE, froidement.

Vous avez donc repris votre ton persiffleur,
Qui souvent à Paris venait blesser mon cœur?

SAINT-GÉRANT.

Si je persiffle ici que le ciel me foudroie;
De vivre près de vous si je montre la joie....

SOPHIE.

Je ne vous entends pas.

SAINT-GÉRANT.

Je le crois bien, vraiment!
Sais-je si je m'entends moi-même en ce moment?

SOPHIE.

Vous êtes fou.

SAINT-GÉRANT.

Mais non, vous allez me comprendre;
Je vous dois un récit, et vous allez l'entendre.
D'abord je crois devoir vous gronder d'un départ
Dont je fus informé malgré vous, mais trop tard.
J'obtins la vérité de madame Dermance,
Qui par pitié pour moi trahit votre défense;
J'appris d'elle à la fin qu'un oncle généreux
Vous offrant sa maison satisfaisait vos vœux,
Qu'il était estimé dans la haute finance,
Et qu'à la probité joignant de l'opulence,
Il ne tarderait pas, surtout en vous dotant,
A me ravir un cœur qui dût être constant.
Vous pensez quel courroux.... J'allai trouver mon père,
Je lui dis que j'aimais, que, s'il m'était contraire,
Et que s'il repoussait un amoureux transport,
Il ne me restait plus d'autre espoir que la mort.
Jugez de mon bonheur lorsque je pus entendre
Mon père me répondre avec un calme tendre:
« Et pourquoi donc ainsi, mon fils, vous effrayer?

Suis-je un ambitieux pour vous sacrifier?
Vers l'objet de vos vœux je suis prêt à me rendre,
Si d'honnêtes parents le sort l'a fait descendre.
— Son oncle est, dis-je alors, receveur-général.
— Très-bien, à ce lien je ne vois aucun mal.
—Et comment nomme-t-on...?—Il se nomme Franville.
— Je le connais beaucoup, et je lui fus utile:
Mais cependant sur lui j'ai reçu des écrits
Qui vont vous affliger autant qu'ils m'ont surpris.
Il n'est plus estimé, sa gestion est dure;
Et je ne sais pas trop si sa conduite est pure.
A de secrets avis j'aurais très-peu de foi
Sans son ami qu'il vient d'envoyer près de moi,
Qui, tout en défendant Franville qu'on accuse,
N'a pas pu me donner une valable excuse.
Il parlait de ses torts, mais vantait son honneur;
Il citait sa faiblesse et louait son bon cœur;
Enfin il a tant fait, cet ami serviable,
Que je crois maintenant Franville très-coupable.»

SOPHIE.

Grands dieux!

SAINT-GÉRANT.

« Si l'on m'a dit, mon fils, la vérité,
Je ne puis accueillir votre jeune beauté,
Quand j'ôte au receveur qui lui servit de père
Un honorable état et mon estime entière.
Cet ami.... — Ce perfide, ai-je ajouté soudain,
Me paraît un rival qui se fraie un chemin.
— Il a des protecteurs près de mon ministère.
— Je le garantis traître, il faut que je l'éclaire....

Et pour le démasquer je serai si pressant....
Ah! monsieur, laissez-moi sauver un innocent!»
Mes soupçons à mon père ont offert quelque preuve,
Car il a consenti que je fisse une épreuve;
Il la seconde même: il m'accorde un écrit
Qui pourra déjouer le plus malin esprit.
Heureux de quelque espoir, je viens vers ma Sophie
Disputer aux méchants le bonheur de ma vie,
Reconnaître et punir un calomniateur,
Qui fait seul en ce jour obstacle à mon bonheur.

SOPHIE.

Ah! je vous tromperais en vous cachant ma joie:
Pour défendre mon oncle, oui, le ciel vous envoie.
On l'a calomnié, je puis vous l'affirmer;
Il a mille vertus qui forcent à l'aimer:
Je sais qu'on lui reproche un bouillant caractère,
Qu'envers ses ennemis il a l'ame très-fière;
Mais il est plein d'honneur, sincère et généreux.
Quel est donc cet ami, cet homme officieux,
Qui pour perdre un rival feignait de le défendre?
Ignorez-vous son nom?....

SAINT-GÉRANT.

Je pourrai vous l'apprendre;

(Il cherche le nom.)

C'est Da...nor... La personne est de peu de valeur;
Mais son nom singulier a le son très-flatteur.

SOPHIE.

Candor!

SAINT-GÉRANT.

C'est-cela même.

SOPHIE.

On vous trompa sans doute :
Lui, trahir son ami!

SAINT-GÉRANT.

Vous y metttez du doute?

SOPHIE.

Si vous le connaissiez!

SAINT-GÉRANT.

Oh! je le connaîtrai.

SOPHIE.

On lirait dans son cœur.

SAINT-GÉRANT.

Malgré lui j'y lirai.

SOPHIE.

Partout on le recherche, on l'aime, on le respecte.

SAINT-GÉRANT.

Sa conduite à mes yeux n'en est pas moins suspecte.

SOPHIE.

Il plaît à tout le monde.

SAINT-GÉRANT.

Et voilà le malheur.

SOPHIE.

Il compte cent amis.

SAINT-GÉRANT.

Donc il est faux.

SOPHIE.

Erreur.

SAINT-GÉRANT.

Laissez-moi m'expliquer, quelquefois je raisonne :
Qui compte autant d'amis ne peut aimer personne.

Dès qu'on n'aime personne on fait accueil à tous,
Même aux gens que l'on hait, aux sages comme aux fous.
Quand de tromper les gens on s'est fait une étude,
On a l'ame et l'esprit mauvais par habitude,
Et de là je conclus que votre ami Candor
Est un très-faux ami, peut-être pis encor.

SCÈNE VI.

SOPHIE, UN DOMESTIQUE, SAINT-GÉRANT.

LE DOMESTIQUE, sortant du fond et annonçant.

Je vous préviens, monsieur, que l'on peut voir mon maître.

SAINT-GÉRANT.

(Le domestique sort.)

Je vais.... Songez, Sophie, à ne plus me connaître.
Oui, je suis étranger, je le serai pour vous:
Si ma bouche est muette, un langage plus doux
Me fera supporter cette froide contrainte....
Mes yeux exprimeront le tourment de la feinte;
Mais l'espoir consolant qu'elle offre à mon amour
Me rendra moins cruel ce pénible détour.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SOPHIE, SEULE.

Et pourrai-je cacher cette heureuse nouvelle?
Je revois Saint-Gérant; je le revois fidèle,
Tout obstacle lui cède, il vient m'offrir sa main;
De mon oncle il se rend l'appui le plus certain;

Il dévoile un ingrat; mais cela peut-il être?
Et doit-on soupçonner que Candor soit un traître?
Non; Saint-Gérant se trompe, et je ne croirai point
Qu'on puisse être méchant et perfide à ce point.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, MADAME FRANVILLE.

(On l'entend rire dans le coulisse à gauche.)

SOPHIE.

Mais ma tante revient, je crois, de sa visite.
Vous riez?

MADAME FRANVILLE.

C'est que tout à la gaîté m'excite.
Qui pourrait aller voir nos chers provinciaux
Sans étouffer de rire. Ah! quels originaux!
Il faut en convenir, si la ville m'ennuie,
Ses habitants au moins m'offrent la comédie.
Mon maître, mon seigneur, a voulu ce matin
Que je visse un instant madame Dernettin
Et son peuple d'enfants; car la bonne nature
Lui fait don tous les ans d'une progéniture.
Pour complaire à la dame, en dépit du bon sens,
J'ai dû de ses marmots louer les grands talents.
L'aîné m'offre en dessin la tête de Socrate:
Au piano sa sœur écorche une sonate;
Tandis que le dernier vient, pour régal nouveau,
M'étourdir aigrement de son *Maître Corbeau*.

SOPHIE.

Oh! ma tante, doit-on?....

MADAME FRANVILLE.

Et ne peut-on pas rire?
Que l'on m'enterre ici si je ne peux médire.

SOPHIE.

Mais j'aperçois mon oncle.

SCÈNE IX.

SOPHIE, FRANVILLE, MADAME FRANVILLE.

FRANVILLE.

Oui, vraiment, il est fou.

MADAME FRANVILLE.

De qui parlez-vous donc?

FRANVILLE.

Du commerçant Barjou:
Il quitte sa fabrique, et monsieur fait la banque;
Le fabricant gagnait, le nouveau banquier manque.
Ah! je l'ai joliment arrangé ce matin.

SOPHIE.

Et son malheur sans vous allait être certain,
N'est-il pas vrai?

MADAME FRANVILLE.

Sans vous il aurait fait faillite?

FRANVILLE.

J'ai fait pour l'imprudent bien plus qu'il ne mérite;
Aussi l'ai-je traité de la bonne façon:
Prenez garde, ai-je dit, on devient un fripon
Lorsque l'on entreprend plus que l'on ne peut faire.
Il voulait répliquer, mais moi je l'ai fait taire;

Et, si d'un coup cruel j'ai sauvé son honneur,
J'ai dit au sot d'aller au diable de bon cœur.

MADAME FRANVILLE.

Ah! que ne puis-je avoir ce moyen admirable
D'offrir la vérité sous cet aspect aimable?
J'en userais, monsieur, tout aussi bien que vous.
Je dirais, par exemple, à madame Dernoux,
Chez qui, selon votre ordre, aussi j'ai dû me rendre,
Que femme à se parer sait plus ou moins s'entendre;
Et qu'il ne faudrait pas dans la société
D'une grande parure étaler la beauté,
Lorsque l'on doit chez soi devenir moins altière
Et reprendre l'habit d'une humble chambrière.
Je dirais à sa sœur, l'insipide Zoé
(Car toute la maison est l'arche de Noé),
Que je m'occupe peu du prix de nos denrées,
Du renchérissement des droits et des entrées,
Et que, sans dédaigner un domestique soin,
Ce n'est qu'au cuisinier que j'en parle au besoin.
Je leur dirais encore....

FRANVILLE.

Eh! madame, de grace!....
Le trait le plus piquant mal dirigé nous lasse.
Il ne faut pas jouer avec ses ennemis.

MADAME FRANVILLE.

Moi, je ne me connais, monsieur, que des amis,
Qui me disent tout bas que je suis bonne et belle;
Qu'ils sont francs et discrets, que leur cœur est fidèle...

FRANVILLE.

Oui, tous nos jeunes gens viennent vous adorer.

MADAME FRANVILLE.

Il ne tiendrait qu'à vous de vous en assurer.

FRANVILLE, souriant.

Ah! folie!....

MADAME FRANVILLE.

A présent vous voulez donc bien rire?

FRANVILLE.

C'est bon. Vous m'avez fait oublier de vous dire
Qu'il faut que l'on prépare un grand appartement:
Un étranger chez moi va venir....

MADAME FRANVILLE.

Quoi! vraiment?

SOPHIE, à part.

Saint-Gérant disait vrai.

MADAME FRANVILLE.

Grace au ciel, je respire.
Quelqu'un va donc enfin adoucir mon martyre.
Nous vient-il de Paris? est-il jeune? est-il beau?
Quel qu'il soit, il plaira, puisque c'est du nouveau;
Et je pourrai du moins, pour peu qu'il soit aimable,
Plaisanter avec lui d'un mari peu traitable,
D'une charmante nièce au regard tendre et bon,
Qui n'a que le défaut d'avoir toujours raison.

SCÈNE X.

SOPHIE, FRANVILLE, MADAME FRANVILLE, UN DOMESTIQUE *de Candor*.

LE DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Le bon monsieur Candor auprès de vous m'envoie,

Vous dire qu'en ce jour il compte avoir la joie
D'embrasser son ami.

(Il sort.)

FRANVILLE.

Candor est de retour?
Oh! que je suis content! Ma chère, quel beau jour!

MADAME FRANVILLE.

C'est surcroît de plaisir!

FRANVILLE.

J'ai quelque chose en tête;
Il faut pour notre ami préparer une fête.

SOPHIE, à part.

Ah! s'il était méchant, l'aimerait-on ainsi?

MADAME FRANVILLE.

Nous ne pouvons, mon cher, donner de fête ici.

FRANVILLE.

Soit, mais il faut au moins qu'à dîner on invite
Tous les gens distingués par leur rang, leur mérite;
Quoiqu'il soit un peu tard, tout le monde viendra,
Car on saura bientôt que Candor y sera.

MADAME FRANVILLE.

Mais à tous vos messieurs il faut joindre des dames;
Je m'en vais inviter aussi leurs bonnes femmes:
Cette tapisserie, arrangée avec goût,
Pourra faire plaisir à l'étranger surtout.

FRANVILLE.

Vous vous occuperez.... Mais il faut que je sorte:
Je vais voir mon ami.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SOPHIE, MADAME FRANVILLE.

MADAME FRANVILLE.

Moi, je vais faire en sorte,
Pour le bien recevoir, que tout soit préparé.
Et puis à ma toilette.... Ah! j'y réfléchirai.
Je vais mettre aujourd'hui cette robe nouvelle
Dont Paris m'envoya le précieux modèle.
Ah! qu'il est élégant! mon dieu, comme il est fait!
Je vais désespérer la femme du préfet.
Enfin nous échappons à la mélancolie
Qu'on doit à la province, à sa monotonie.
Profitons de ce jour, et recevons gaîment
Un ami, quelques sots....

SOPHIE, à part.

Et le plus tendre amant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOPHIE, DUMONT.

SOPHIE.

Oui, mon oncle m'a dit : « O ma bonne Sophie !
Toi sur qui j'ai fondé le bonheur de ma vie ;
Il faut te marier; il est de mon devoir
D'assurer ton bonheur, et j'en conçois l'espoir :
Je t'offrirai bientôt un époux estimable. »
— Un époux! ai-je dit. — Tu seras raisonnable;
Quel que soit cet époux, il doit être accepté.
Ton sort et ta naissance,.... oui, la nécessité.... »
A ces mots sur son front une rougeur subite
Paraît.... puis, tout à coup mon oncle prend la fuite,
Et me dit dans son trouble : « Adieu, Dumont t'attend,
Par lui tu vas connaître un secret important. »
Quel est donc ce secret dont vous devez m'instruire?

DUMONT.

(A part.)

Mademoiselle, eh! mais.... Comment vais-je lui dire?

(Haut.)

Vous êtes bien aimée. Oui, Franville d'abord
Par tendresse a voulu vous fixer un beau sort ;

Tous les ans il a soin d'augmenter votre rente.
Allez votre fortune est bien indépendante,
Et trois cent mille francs font un beau revenu!

SOPHIE.

Quoi!

DUMONT.

Je ne voudrais pas en ôter un écu.
A ses yeux vous avez les droits de sa famille :
(Timidement)
Si la loi vous les ôte.... il les rend à sa fille.

SOPHIE.

Sa fille! cher Dumont.

DUMONT.

Voilà le grand secret.
Hélas! sur votre orgueil il en a craint l'effet;
Mais le doux souvenir de votre heureuse enfance
Vous fera pardonner le tort d'une naissance....

SOPHIE.

J'entends : à ses bontés je n'ai pas deviné
Que par le cœur d'un père il était entraîné!

DUMONT.

Il ne saurait, je crois, vous aimer davantage;
Mais il ne m'a pas dit un mot du mariage.
Je vois ce qui le fait agir en ce moment :
Pour vous faire accepter cet établissement,
Pour rompre tout obstacle, il a cru nécessaire
Cet aveu que plus tard il eût fallu vous faire.
Renfermez ce secret; oui, Franville aurait tort
Si madame par vous apprenait votre sort;
Dissimulez donc bien, surtout en sa présence;

Elle saura trop tôt quelle est votre naissance;
Elle est femme, elle est mère, et son orgueil jaloux
Pourrait accueillir mal et vous et votre époux.

SOPHIE.

Je dois me conformer aux ordres qu'on me donne.

DUMONT.

(A part.)

Adieu, mademoiselle. Ah! l'aimable personne!
Quel calme sur ses traits! et comme sans effort
Son ame se résigne à la rigueur du sort!

(Il sort.)

SCÈNE II.

SOPHIE, SEULE.

Dois-je donc accuser ma triste destinée,
Et pourrais-je me croire à souffrir condamnée,
Quand le plus tendre père expia son erreur,
Et par mille bontés me venge d'un malheur.
Hélas! j'aurais dû voir à sa tendresse extrême
Que le cœur paternel seul peut aimer de même.
Mais je sais mon devoir, je dois à son bonheur,
A son amour pour moi, sacrifier mon cœur.
Et n'ai-je pas d'ailleurs perdu toute espérance?
Me pardonnerait-on le tort de ma naissance?
Non, c'est un parti pris, tout est fini pour moi;
Tout m'ôte à Saint-Gérant, le préjugé, la loi....
Ah! que ce sacrifice à mon cœur est pénible!

SCÈNE III.

SOPHIE, SAINT-GÉRANT.

SAINT-GÉRANT.

En vérité, j'ai cru qu'il serait impossible
De vous rencontrer seule. A la fin je vous vois :
Faites-moi compliment. L'accueil que je reçois,
L'esprit et la gaîté de votre aimable tante,
Tout ce qu'on dit de vous, me ravit et m'enchante.
Me voilà maintenant établi dans ces lieux,
Et bientôt, je l'espère, au comble de mes vœux :
Mais quand ce doux espoir vient embellir ma vie,
Je vous trouve rêveuse ;..... eh ! qu'avez-vous, Sophie ?

SOPHIE.

Peut-il être pour nous un heureux avenir,
Quand un sort rigoureux tend à nous désunir ?

SAINT-GÉRANT.

Que dites-vous, ô ciel !

SOPHIE.

Pour nous plus d'espérance ;
Oui, le sort a rompu nos projets d'alliance.

SAINT-GÉRANT.

Vous riez sûrement ?

SOPHIE.

Je dis la vérité.

SAINT-GÉRANT.

Sophie ! ah ! trop long-temps vous avez plaisanté.

SOPHIE.

Je ne plaisante pas, et je vous le répète,
Un obstacle a rompu notre chaîne secrète.

SAINT-GÉRANT.

Quoi! monsieur de Franville....

SOPHIE.

A tous les droits sur moi.

SAINT-GÉRANT.

Il vous offre un époux?

SOPHIE.

Il a donné ma foi.

SAINT-GÉRANT.

Et quel est cet époux auquel on vous destine?

SOPHIE.

Je l'ignore.

SAINT-GÉRANT, d'un ton moqueur.

Il est bien, à ce que j'imagine:
Vous avez trop bon goût pour ne pas accepter
Celui qui de nous deux sut mieux vous mériter.

SOPHIE.

Ah! qu'il est déplacé ce cruel persiflage!

SAINT-GÉRANT.

Et fera-t-on bientôt cet heureux mariage?

SOPHIE.

Je ne répondrai plus.

SAINT-GÉRANT.

J'en serai le témoin,
Et même, si l'on veut, j'en prendrai tout le soin:
Il faut, quand pour vous voir j'entrepris ce voyage,
Que mon heureux rival y trouve un avantage...

SOPHIE.

Mais ma tante s'approche, et sa présence aura
Quelque pouvoir sur vous.

SAINT-GÉRANT.

Ma bouche se taira;
Mes chagrins rentreront dans ce cœur que l'on blesse,
Mais....

SCÈNE IV.

SOPHIE, MADAME FRANVILLE, SAINT-GÉRANT.

MADAME FRANVILLE.

A m'accompagner est-ce ainsi qu'on s'empresse?
Il faut en convenir, vous êtes peu galant:
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être cependant;
En tout bien, tout honneur, je suis un peu coquette;
Mais si ma nièce veut disputer ma conquête,
Il faudra bien céder à mon malheureux sort:
Je vois qu'auprès de vous les tantes ont grand tort.

SAINT-GÉRANT.

Ah! vous savez très-bien qu'il est certaine tante....

MADAME FRANVILLE.

Non, la plus raisonnable est très-impertinente,
Aussitôt qu'à sa nièce elle ravit des vœux....
Moi, je preférerais aux oncles les neveux.

SAINT-GERANT.

Lorsque je suis venu dire à mademoiselle
Qu'on avait le désir de sortir avec elle,
Un objet l'occupait....

MADAME FRANVILLE.

Un objet sérieux,
Et qui lui laisse encor cet air silencieux.

SOPHIE.

Je puis vous assurer...

MADAME FRANVILLE.

Non, vous avez beau dire :
Peu souvent, j'en conviens, ma chère, on vous voit rire;
Mais de votre langueur il faut qu'en ce moment
Vous ayez éprouvé quelque redoublement.

SOPHIE.

Vous croyez?

SAINT-GÉRANT.

A ce mal n'est-il aucun remède?

MADAME FRANVILLE.

Comme tante, j'ordonne, et c'est moi qui lui cède.
Par d'honnêtes plaisirs je cherche à l'amuser;
De nos loisirs jamais je ne puis disposer.
Si je propose un bal, ou bien la comédie,
Si j'appelle chez moi très-grande compagnie,
Elle y met un obstacle, et sa froide raison
Ferme à tous les plaisirs mon cœur et ma maison.

SOPHIE.

Si j'osai quelquefois....

MADAME FRANVILLE.

C'est une philosophe
Qui ne s'émeut de rien, que nul revers n'échauffe,
Et qui, sans y toucher, a l'art insinuant
De vous faire à son ordre obéir constamment.
Dès son entrée ici, plus de jeux, plus de danse;

Elle a vu mes plaisirs comme une extravagance.
Autrefois je savais de mon triste séjour
Embellir les ennuis par quelque aimable tour;
Des lourds originaux dont cette ville abonde
Je tirais un parti.... mais le meilleur du monde :
J'invitais Derronais ; c'est un petit auteur
Dont les vers éclopés sont remplis de fadeur,
Et qui, comme Pétrarque, a fait choix d'une Laure;
Et cette Laure est bien la plus triste pécore!....
Bientôt vous la verrez.... et vous verrez alors
Un visage bien long monté sur un long corps,
Un œil sans mouvement, une bouche entr'ouverte,
Et qui, quoi qu'on en dise, éprouva quelque perte;
Une statue enfin, qui n'a de sentiment
Que la haine qu'elle a pour un époux charmant.

SAINT-GÉRANT.

Vous aimez les portraits.

SOPHIE.

Ah! ma tante en raffole.

MADAME FRANVILLE.

Ah! je vois que déja vous m'ôtez la parole;
Le moindre badinage est un très-grand travers :
Plus de gais passe-temps pour mes tristes hivers.
Sa gravité s'oppose à tout ce que j'invente.
Moi, je suis l'étourdie, et Sophie est la tante;
Et j'ai, tout en cédant à sa pénible loi,
Le chagrin d'avouer qu'elle vaut mieux que moi.

SOPHIE.

Cet éloge n'est pas, ma tante, une épigramme?

SAINT-GÉRANT, *avec un air piqué.*

Quant à moi, je ne puis penser comme madame:
Je crois mademoiselle un être très-parfait;
Mais enfin elle est femme, et comme nous pourrait
Payer quelque tribut à la faiblesse humaine.

MADAME FRANVILLE.

Je pense comme vous.

SAINT-GÉRANT.

Je ne la crois pas vaine;
Mais le calme est souvent dans un cœur orgueilleux;
L'insensibilité prend l'air silencieux;
Et telle qui souvent se trouve raisonnable,
De quelque trait malin peut devenir capable.

MADAME FRANVILLE.

C'est superbe, monsieur, mais je n'y comprends rien:
De la tourmenter mieux je vous offre un moyen;
Sachez qu'avec ce ton, si froid en apparence,
Elle est très-romanesque, et garde souvenance
D'un chevalier...

SOPHIE.

Cessez....

MADAME FRANVILLE.

Non, non, plus de bonté,
Et je veux à monsieur dire la vérité.

SAINT-GÉRANT.

Ainsi, mademoiselle....

MADAME FRANVILLE.

Est très-dissimulée.
Ce n'est que par hasard, et dans une assemblée
Où j'avais réuni tout ce qu'on voit de mieux,

Que j'ai su son secret par son trouble et ses yeux.
Comme on le fait souvent, on parlait de la guerre,
De plusieurs colonels que l'on venait de faire :
Ma Sophie écoutait, mais à l'un de ces noms
Elle jette un grand cri, c'était pour les dragons.
Bientôt après le rouge a couvert son visage,
Et de là je soupçonne, et même je le gage,
Que ma nièce a choisi sentimentalement
Parmi nos corps d'armée un dragon pour amant.

SOPHIE.

Vous le voyez, monsieur, je suis bien criminelle.

MADAME FRANVILLE.

Mais allons voir la ville.

SAINT-GÉRANT.

On la dit assez belle.

MADAME FRANVILLE.

Notre endroit est charmant, ses habitants nombreux,
Et surtout ennuyés.... presqu'autant qu'ennuyeux.
Mais partons, il est tard.

SCÈNE V.

SOPHIE, FRANVILLE, MADAME FRANVILLE,
SAINT-GÉRANT.

FRANVILLE, entrant par le fond.

Quoi! vous sortez, madame?

MADAME FRANVILLE.

Oui, nous allons tous voir...

SOPHIE.

Mon père! ah! dans mon ame...

FRANVILLE.

(Bas et en l'embrassant.)

Bonjour, ma chère enfant. Tâche de te calmer.

MADAME FRANVILLE.

Ainsi de tout le monde elle se fait aimer :
Moi je suis délaissée...

FRANVILLE, avec une émotion contrainte.

Allons, point de colère;
Pour ma Sophie on sait que j'ai le cœur d'un père.

SOPHIE.

Et vous aurez toujours l'amour de votre enfant.

MADAME FRANVILLE.

Cessez, le pathétique est peu divertissant;
A devenir plus gais il faut que je vous aide.
Je vais...

FRANVILLE.

Ne sortez pas; Candor, que je précède,
Va venir pour vous voir.

MADAME FRANVILLE.

Ah! puisqu'il va venir,
Nous nous garderons bien, ma nièce, de sortir.
L'avez-vous bien grondé? Quoi! ne pas nous écrire,
Annoncer son retour!...

FRANVILLE.

Je n'ai pu rien lui dire :
Cent personnes au moins l'attendaient aujourd'hui.
Jamais homme ne fut plus affairé que lui :
De tous ses embarras, moi, j'étais au supplice.
Comme à tous ses amis il veut rendre service,
Il avait reçu d'eux plusieurs commissions;

L'un demandait l'effet de ses pétitions,
L'autre, s'il avait vu certaine grande dame
Qui devait appuyer le bon droit qu'il réclame;
A son tour Duronel parlait de son procès,
Saint-Romain d'une mine, Herbelot de forêts:
C'était dans la maison un bruit épouvantable.
Au milieu de ces cris il était admirable;
J'aurais perdu la tête, et lui, d'un ton charmant,
Répondait à chacun, et le plus simplement.
Il n'a pu leur donner une bonne nouvelle;
Mais pour eux il a fait si bien valoir son zèle,
Que nos solliciteurs, d'abord impatients,
Quoique tous éconduits, sont sortis très-contents.

MADAME FRANVILLE.

Ah! je reconnais là son bienveillant langage:
Le calme et la douceur sont peints sur son visage.
(A Saint-Gérant.)
Vous allez, grace à nous, le connaître aujourd'hui.

SAINT-GÉRANT.

De bon cœur je ferai connaissance avec lui.

FRANVILLE.

Ah! mesdames, il a pour vous des bagatelles.
« J'ai voulu leur prouver que je m'occupais d'elles, »
M'a-t-il dit.

MADAME FRANVILLE.

Ses présents sont de peu de valeur;
Mais il sait les offrir avec un si bon cœur!...
C'est lui que l'on entend.

CANDOR, en dehors.

Bonjour, mon cher Lafrance;

Comment vas-tu, Germain? — Et ta fille Laurence?

MADAME FRANVILLE.

Il est aussi l'ami de nos vieux serviteurs.

SCÈNE VI.

SOPHIE, CANDOR, MADAME FRANVILLE, FRANVILLE, SAINT-GÉRANT.

CANDOR.

Mes chers! mes bons amis! ah! j'en verse des pleurs.
Qu'il est doux le plaisir de revoir ceux qu'on aime!

FRANVILLE.

Ah! ce que tu ressens, nous l'éprouvons de même.

SOPHIE.

Monsieur!

MADAME FRANVILLE.

Mon cher Candor!

CANDOR, à madame Franville.

Toujours cet air charmant
Qui promet un esprit aussi gai que piquant.

SAINT-GÉRANT, à part.

Je le crois un flatteur.

CANDOR.

Et l'aimable Sophie,
Comme à moi, doit encor vous paraître embellie.

SOPHIE.

Votre indulgence...

CANDOR.

Oh! moi, je ne trompe jamais;

Et ce que mon cœur sent doit se voir sur mes traits.
En cela je ressemble à mon ami Franville.

(A Saint-Gérant.)

Monsieur nouvellement habite cette ville?

SAINT-GÉRANT.

Nouvellement, c'est vrai : je suis un voyageur...

FRANVILLE.

Qui m'est recommandé....

SAINT-GÉRANT.

La bonté de monsieur..

MADAME FRANVILLE.

C'est pour nous un plaisir...

CANDOR, à Saint-Gérant.

Avec cette figure
On est recommandé d'abord, je vous le jure.

MADAME FRANVILLE.

Laissons des compliments...

FRANVILLE.

Qui sont hors de saison.

CANDOR, passant près de Saint-Gérant.

Oui, donnons-nous la main, et cela sans façon;
Car nous ferons bientôt plus ample connaissance.

SAINT-GÉRANT.

Monsieur, je m'en faisais une douce espérance,
Et si j'en crois encor certain pressentiment...
Oui, je vous connaîtrai particulièrement.

MADAME FRANVILLE.

Mais à propos, Candor, il faut que je vous gronde:
Vous ne ressemblez guère à nos gens du grand monde;
Vous habitez Paris et vous pensez à nous,

Et vous nous apportez...

CANDOR.

Presque rien, des joujous.
Tous mes présents auraient un succès assez mince
Chez nos riches marchands, Turcarets de province;
Mais je crois qu'ils plairont à tous mes bons amis.

FRANVILLE.

Offerts par l'amitié, pour nous ils sont sans prix.

CANDOR, passant près de Franville et lui donnant un portefeuille.

D'abord ce portefeuille est pour notre Franville :
De le prendre plus grand il était inutile;
Je sais comme il agit : sa main n'écrit jamais
Les qualités, les noms des heureux qu'il a faits.

FRANVILLE, prenant le portefeuille.

Que ce cadeau m'est cher!

SAINT-GÉRANT, à part.

Quelle flatteuse adresse!

CANDOR, à Sophie.

C'est un nouveau papier d'une extrême finesse,
Entouré d'un dessin du goût le plus exquis;
De vous l'offrir, Sophie, il doit m'être permis.
Puisse-t-il recevoir bientôt la confidence
Que d'un bonheur prochain vous avez l'espérance!

SOPHIE, prenant le papier.

Avec un grand plaisir, monsieur, je le reçoi.

SAINT-GÉRANT, à part.

Je lui trouve un ton faux.

MADAME FRANVILLE, à Candor.

Vous n'avez rien pour moi?

CANDOR.

Vous ne le croyez pas que moi je vous oublie,
Vous, madame, si bonne, et de plus si jolie!...

SAINT-GÉRANT, à part.

Encore!...

CANDOR.

Oh! j'ai pour vous un détail curieux
De tout ce que la mode a de plus merveilleux :
C'est un croquis exact des parures nouvelles,
Des modes, des chapeaux, adoptés par nos belles.

MADAME FRANVILLE.

Mais vous me donnez là des armes contre vous;
Et maintenant, messieurs, je vous soumettrai tous.
Cher Candor, à propos d'amoureuse conquête,
Nous voulions ce matin vous donner une fête;
Le temps nous a manqué; mais vous serez charmé
Par un plus doux objet que vous avez aimé.
Vous l'aurez à dîner.

CANDOR.

Qui?

MADAME FRANVILLE.

La brune piquante,
L'ancienne passion : elle est vraiment charmante,
Surtout quand elle unit avec un peu d'apprêt
Un corset imposteur et le teint qui lui plaît.

CANDOR.

Convenez qu'on ne peut mieux louer une femme.

FRANVILLE.

Sur cet article-là si vous mettez madame,
Nous n'en sortirons plus.

MADAME FRANVILLE.

Oh! le galant époux!

FRANVILLE.

J'ai le désir, Candor, de causer avec vous.

MADAME FRANVILLE.

Ah! vous nous renvoyez?

FRANVILLE.

Non; mais ma chère amie,

Je veux...

MADAME FRANVILLE.

Je vous entends; allons, venez, Sophie;
Toutes deux nous allons, avec monsieur Dervieux
Voir de nos monuments les restes curieux;
Et quand nous aurons vu ces barbares reliques,
Si monsieur veut encor visiter des antiques,
J'irai le présenter aux sœurs du substitut,
Qui sont antiquités si jamais il en fut.

(Elle sort avec Sophie et Saint-Gérant.)

SCÈNE VII.

FRANVILLE, CANDOR.

FRANVILLE.

Elle est folle, vraiment.

CANDOR.

Dis donc qu'elle est charmante.

FRANVILLE.

Elle est très-bonne; mais...

CANDOR.

Mais un peu médisante,

Son esprit, j'en conviens, t'a fait des ennemis :
C'est la seule bonté qui donne des amis.
Cependant...

FRANVILLE.

Je voudrais qu'elle eût ton caractère.

CANDOR.

Mon cher, j'ai mes défauts, je n'en fais pas mystère:
Je suis brusque parfois, et je serais méchant
Si je m'abandonnais à mon secret penchant.
Je ne puis sans courroux supporter l'injustice,
De mon ressentiment faire le sacrifice,
Quand je vois un ami faussement accusé,
Par d'indignes commis un ministre abusé,
Et quand de l'amitié la plus franche éloquence
Ne saurait écraser l'intrigue et l'insolence.

FRANVILLE.

Ton généreux courroux me prouve tout-à-fait
Que ton zèle pour moi restera sans effet.
Pourquoi m'en étonner? je l'ai prévu d'avance,
Et je me suis dicté moi-même ma sentence.
Ai-je pour l'emporter ce qu'il faut aujourd'hui?
De mon intégrité me ferai-je un appui?
De me lancer ses traits puis-je empêcher l'envie?
Est-il un bouclier contre la calomnie?
On crie, on vous dénonce, on s'attache à vos pas...
Où sont vos ennemis? vous ne le savez pas;
Et ce n'est qu'au moment de votre décadence
Que vous sentez les coups portés dans le silence.
Mais toi que je chéris avec juste raison,
Sais-tu qu'on a voulu, par un affreux soupçon,

Contre toi, cher Candor, exciter ma colère?

CANDOR.

C'est juste, les méchants font ce qu'ils doivent faire.
On sait, car je le dis, quel est notre lien,
Et que ton ennemi toujours devient le mien...
(En riant.)
Mais enfin, que dit-on? J'ai le désir d'apprendre
Comment pour m'accuser on aura pu s'y prendre?

FRANVILLE.

Ils ont écrit sur toi la plus infame horreur:
Ils jurent que Candor fut mon persécuteur;
Que, sous les beaux dehors d'une amitié perfide,
De cinq ou six méchants il se faisait le guide;
Qu'il ne dénonçait pas, mais qu'il savait très-bien
Diriger l'action par un secret moyen;
Que tout en me louant, en me rendant justice,
Il décochait le trait sans en être complice;
Et qu'enfin à ce coup si je dois succomber,
Ce sera par toi seul qu'on me verra tomber.

CANDOR.

Mais cet arrangement est assez vraisemblable.

FRANVILLE.

Moi, je trouve qu'ils ont très-mal bâti leur fable.

CANDOR.

N'ont-ils point ajouté que je briguais l'honneur,
Graces à des appuis, d'être ton successeur?

FRANVILLE.

En effet, ils m'ont dit qu'un seigneur te protége.

CANDOR.

Qu'en allant à Paris je te tendais un piége.

FRANVILLE.

Qu'on devait t'y nommer receveur-général.

CANDOR.

Eh bien, mon cher Franville, ils n'ont pas dit grand mal.
S'ils ne m'avaient pas fait le moteur d'une intrigue,
S'ils avaient oublié ma ridicule brigue,
Propos qui ne pouvaient parvenir à ton cœur...
Si plutôt on eût dit que pour ton successeur
On désire m'avoir....

FRANVILLE.

Comment? mais tu veux rire.

CANDOR.

Non, pour te remplacer on cherche à me séduire;
Et mon grand protecteur, ce prince respecté,
S'est fâché d'un refus qui blesse sa fierté.
Monseigneur, ai-je dit, dans votre zèle extrême,
Vous voulez dépouiller le seul homme que j'aime.
Qui m'est tout dévoué, dont le cœur franc et bon...
(Candor guette la figure de Franville.) (Franville fait un geste d'impatience.)
Pour me faire accepter... il faudrait... Oh! mais non;
Je cours auprès de lui, loin de prendre sa place,
En véritable ami partager sa disgrace.

FRANVILLE.

A ce noble transport je reconnais ton cœur.
Va, les plus grands emplois ne font pas le bonheur.
Tu seras plus heureux lorsque dans ma retraite
Tu jouiras des biens d'une ame satisfaite.

CANDOR.

(Froidement.)

Quand l'ame est satisfaite... Ah!... quel est ton projet?

FRANVILLE.

De fuir tous les humains : n'en ai-je pas sujet?

CANDOR.

Tu te laisses aller à la misanthropie...

FRANVILLE.

Non, c'est un parti pris, je veux changer de vie.
Ce revers, qui par moi ne fut point mérité,
Sans m'avilir, pourtant a blessé ma fierté ;
J'ai le dessein d'aller m'établir dans ma terre;
Mais je ne prétends pas y vivre en solitaire :
Mon ami m'y suivra; j'ai conçu certain plan,
Et d'amour et d'hymen, enfin un vrai roman.

CANDOR.

Et d'amour et d'hymen?... Je ne puis te comprendre.

FRANVILLE.

Je vais, puisqu'il le faut, me faire mieux entendre.
Ma Sophie est, je crois, par ses biens, sa beauté,
Ses graces, son esprit, et surtout sa bonté,
Bien faite pour charmer le cœur d'un honnête homme :
Tu sais quelle est sa dot?

CANDOR.

Eh! n'ai-je pas la somme!

FRANVILLE.

Ces trois cent mille francs déposés dans tes mains,
Qui devaient de ma fille assurer les destins
Si la mort fût venue abréger ma carrière...

CANDOR.

Le ciel heureusement lui conserva son père.
Mais de veiller sur elle il m'eût été permis,
Puisque j'avais sa dot par *fidéi-commis.*

FRANVILLE.

Fort bien; mais le trépas peut aussi te surprendre.

CANDOR.

Je l'ai souvent pensé.

FRANVILLE.

Qu'aurait-elle à prétendre?

Tes héritiers viendraient...

CANDOR.

Quand la loi te défend

De tester en faveur d'un malheureux enfant,

Ne puis-je, moi...

FRANVILLE.

Candor, ne pouvons-nous mieux faire?

Un époux d'une dot est le dépositaire...

CANDOR.

Tu dis, mon cher ami?...

FRANVILLE.

Serais-tu donc fâché

De voir à ses vertus ton bonheur attaché?

CANDOR.

Je n'osais espérer...

FRANVILLE.

Un préjugé barbare

Ne saurait balancer notre amitié si rare.

CANDOR.

Comment? tu penserais...!

FRANVILLE.

Tout irait à ravir:

La dot est en tes mains; si tu veux t'en servir,

J'escompterai bientôt cette reconnaissance

Qui sur tous mes biens-fonds te donne une assurance.

CANDOR.

Fi donc! ne parlons pas, Franville, de cela :
J'accepte avec transport.

FRANVILLE, lui présentant la main.

Chér Candor, touche là.

CANDOR.

Je conviens que long-temps j'ai craint le mariage.

FRANVILLE.

Sois sûr que tu plairas.

CANDOR.

C'est un bien doux présage :
Mais si par cet hymen je n'étais pas heureux,
Au moins de mon ami j'aurais rempli les vœux.

FRANVILLE.

Ah! ce doux sacrifice a pour moi bien des charmes.

CANDOR.

L'espoir de ton bonheur me touche jusqu'aux larmes.

FRANVILLE.

D'abord dans mon château tu viendras habiter.

CANDOR.

Nous nous arrangerons pour ne plus nous quitter.

FRANVILLE.

Nous charmerons la paix de notre solitude
Par la chasse, le vin, le travail et l'étude.

CANDOR.

Le vin à la campagne est un amusement.

FRANVILLE.

Oui, le vin plaît toujours quand il est bu gaîment.
Je prévois des plaisirs... Il faut que je t'embrasse!

CANDOR.

De ta place bientôt que l'on te débarrasse....

FRANVILLE.

Je n'y tiens plus du tout.

CANDOR.

Et quelle est la faveur
Qui pourrait égaler ces doux plaisirs du cœur?
Tout présente à mes yeux un aspect admirable.

FRANVILLE.

Pleins de cet avenir, allons nous mettre à table,
Et portons entre nous d'abord une santé...

CANDOR.

Aux amis!

FRANVILLE.

Aux amants!

CANDOR, prenant la main de Franville.

Surtout à la bonté!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CANDOR, SAINT-GÉRANT.

SAINT-GÉRANT.
Lorsque dans les jardins on cause, on se promène,
Permettez-vous, monsieur, que l'on vous entretienne?

CANDOR.
Monsieur, je suis à vous, et vous pouvez parler.

SAINT-GÉRANT.
Certains faits importants que je veux dévoiler
M'obligent à vous faire ici la confidence
Du motif qui m'a fait vous cacher ma naissance.

CANDOR.
Votre naissance? Eh quoi! monsieur...

SAINT-GÉRANT.
Sous mon vrai nom
Je n'aurais jamais pu remplir ma mission.

CANDOR.
Mais.... votre mission?

SAINT-GÉRANT.
Est d'éclairer mon père,
Sur un acte important qu'on le contraint à faire.

CANDOR.

Quel est donc votre père?

SAINT-GÉRANT.

Un homme très-connu,
Que naguère, à Paris, vous avez beaucoup vu.

CANDOR.

Je cherche vainement.

SAINT-GÉRANT.

Oh! c'est un homme austère
Qui porte à ce qu'il fait un œil juste et sévère.

CANDOR.

C'est très-possible; mais....

SAINT-GÉRANT.

Jamais un délateur
Ne parvint à tromper son regard scrutateur.

CANDOR.

Il a donc le pouvoir....

SAINT-GÉRANT.

Oui, de vous être utile,
En privant d'un emploi le receveur Franville.

CANDOR.

De m'être utile, à moi?

SAINT-GÉRANT.

Vous paraissez surpris.

CANDOR.

Je dois l'être en effet.

SAINT-GÉRANT.

Vous m'avez mal compris
Peut-être....

CANDOR.

Mais enfin, monsieur, à qui parlé-je?

SAINT-GÉRANT.

Vous ne supposez pas que je vous tende un piége?

CANDOR.

Non, mais je penserais qu'il serait du devoir....

SAINT-GÉRANT.

De décliner mon nom; vous allez le savoir :
Cette lettre, monsieur, va vous faire comprendre
Ce que de vous, de moi, mon père doit attendre.

(Il lui remet la lettre.)

CANDOR, en regardant la lettre.

D'un ministre du roi le timbre et le cachet!

SAINT-GÉRANT.

(A part.)

Le paquet est pour vous. Il est tout stupéfait.

CANDOR, lisant haut.

« Monsieur, ne pouvant plus long-temps maintenir
« monsieur de Franville dans sa place, j'ai chargé le
« colonel Saint-Gérant (*Il salue Saint-Gérant*), mon
« fils, que des affaires appellent dans votre départe-
« ment, de vous remettre cette lettre, et de vous
« annoncer que vous succédez à votre ami. En vous
« accordant son emploi, je ne fais que céder au zèle
« de vos illustres protecteurs et à l'estime particulière
« que vous m'inspirez. Cependant, comme je crains
« d'avoir trop écouté les nombreuses dénonciations
« dont monsieur de Franville est la victime, je ne lui
« enverrai sa destitution qu'autant que j'aurai appris
« de vous même que je ne commets pas une injustice.

« Joignez-vous à mon fils, qui, par des moyens dont je
« lui ai laissé le choix, s'est chargé de m'éclairer sur
« la conduite de ce directeur. Soyez aussi désintéressé
« que lui dans votre rapport; que l'amitié ne vous aveugle
« pas; car lors même que, par délicatesse, vous ne vou-
« driez pas accepter la place de votre ami, s'il a mérité
« de la perdre, il me serait impossible de la lui conserver.
« Vous remettrez votre réponse à mon fils, qui vous
« confirmera les sentiments d'estime et de considéra-
« tion, etc., etc. »

SAINT-GÉRANT.

Quoi! vous restez muet?

CANDOR.

Ah! que viens-je de lire?
Je ne sais où j'en suis.

SAINT-GÉRANT.

Allons, vous voulez rire:
Peut-il être fâcheux d'avoir un tel emploi?

CANDOR.

Mais, monsieur, quelle idée avez-vous donc de moi?

SAINT-GÉRANT.

Du ministre, monsieur, vous remplirez l'attente;
On ne refuse point cent mille francs de rente.

CANDOR.

Et moi, j'ose espérer que, par un bon rapport,
Vous allez d'un ami faire changer le sort.

SAINT-GÉRANT.

Mon rapport est tout fait. Je vous donne une lettre
Qu'à mon entrée ici j'aurais dû vous remettre;
Car du premier coup d'œil j'ai jugé la maison,

Et du public déja j'ai pris l'opinion.
Que vois-je autour de moi qui ne blesse la vue?
Une magnificence au ministre inconnue!

CANDOR.

Ce que vous dites là, je l'ai trop répété;
Mais notre bon Franville est parfois entêté.
Je lui disais sans cesse: « Un homme de finance
« Ne doit pas afficher ces grands airs d'opulence.
« Quand sur soi du public on veut fixer les yeux,
« On doit craindre les traits que lance un envieux. »
Eh bien! ce bon ami, que malgré ses torts j'aime,
Qui, dans sa gestion, est la prudence même,
Dont on vante partout la stricte bonne foi,
Riait de mes sermons et se moquait de moi.

SAINT-GÉRANT.

Très-bien; et direz-vous que madame Franville
Doit se donner les airs qu'elle a dans cette ville;
Qu'elle doit, sans penser, parler à tout propos;
Se moquer de nos grands, qu'elle appelle des sots;
Sur de pieux sujets essayer des saillies,
Juger nos magistrats par des plaisanteries,
Et porter, comme un titre à la discussion,
Sur des actes publics sa folle opinion?

CANDOR.

Bon! son époux n'y voit qu'une aimable folie,
Ou quelques traits malins de son espièglerie:
En vain je lui disais, mais avec ma douceur,
Que le plus mauvais ton était le ton railleur,
Et qu'un trait décoché par l'esprit et la grace
N'en blessait que plus fort, et marquait mieux sa place;

Que l'indulgence était d'un devoir rigoureux
Envers les bonnes gens qui vivaient avec eux :
Eh bien ! mes bons conseils à cette aimable dame
M'ont attiré vingt fois sa maligne épigramme ;
Mais, malgré tous ses torts, son cœur sec et méchant,
En plaignant mon ami, je l'excuse pourtant.

SAINT-GÉRANT.

Vous l'excusez en vain, ce zèle est inutile ;
Je sais tout ce qu'on pense et d'elle et de Franville.

CANDOR.

Tous ses petits défauts ne tiennent point au cœur :
Leur caractère seul a fait tout leur malheur.
Vivre avec mon ami, c'est la chose impossible,
Et, malheureusement, il est incorrigible :
Il a dans ses rapports certaine fermeté,
Qu'il appelle franchise, et c'est de l'âcreté.
Pour sa femme et pour lui j'ai rompu mille lances,
Mais en vain : il naissait de nouvelles semences
De haine, de discorde.... Enfin je les ai vus
Froids avec le préfet, et souvent mal reçus ;
L'avocat-général évite leur présence ;
Tous les droits-réunis blâment leur importance ;
Ils ont eu quelques mots avec le commandant ;
Le procureur du roi se plaint d'eux ; cependant
Il les voit quelquefois ; mais avec le domaine
Ce sont mille propos inventés par la haine.
Ces commérages-là tenaient de la fureur ;
Je devins, par pitié, leur conciliateur.
Et comme ces messieurs ont pour moi de l'estime,
Et qu'avec eux je vis d'une façon intime,

A les arranger tous mes soins sont parvenus:
Tout va le mieux du monde, ils ne se parlent plus.

SAINT-GÉRANT.

C'est très-adroitement terminer une affaire.
Parmi les habitants, votre bon caractère
Vous a donné sans doute un grand nombre d'amis.

CANDOR.

Bon dieu! comment pourrais-je avoir des ennemis?
D'un vain luxe d'esprit je suis très-économe,
Et je parle et j'agis comme fait un bonhomme.

SAINT-GÉRANT.

Cela se voit très-bien : je ne m'étonne pas
Que l'on fasse de vous, monsieur, un si grand cas.
Dans nos débats publics, fertiles en orages,
Vous vîtes, m'a-t-on dit, de très-près les naufrages.

CANDOR.

Oui, malgré soi souvent on se trouve embarqué;
Mais on fuit le péril....

SAINT-GÉRANT.

Sans être remarqué;
Plus d'un gouvernement vous prouva son estime.

CANDOR.

Accepter des bienfaits ne fut jamais un crime.

SAINT-GÉRANT.

J'applaudis au contraire à leur discernement.

CANDOR.

Je ne demande rien, non, rien absolument;
Moi, je suis philosophe.

SAINT-GÉRANT.

On ne peut davantage.

Aussi de vos amis vous avez le suffrage;
Et vous devez savoir que tous avaient écrit
Afin que votre nom fût le premier inscrit
Parmi les candidats que dut choisir mon père.
Cette marque d'estime est faite pour vous plaire.

CANDOR.

Non, j'en suis très-fâché; j'aime ma liberté,
Et le repos qui suit la médiocrité.
Puis Franville....

SAINT-GÉRANT.

Croirait peut-être que l'envie
Employa contre lui sa noire perfidie.

CANDOR.

Monsieur, je....

SAINT-GÉRANT.

Vous ferez très-bien de refuser
Cet emploi dont pour vous on vient de disposer.

CANDOR.

Un prince me protége, et je peux lui déplaire
En prononçant d'abord sur une telle affaire....
Je prétends....

SAINT-GÉRANT.

Bon! sans vous elle s'arrangera;
Vous refusez la place, et quelqu'autre l'aura.
J'ai parmi mes amis un brave militaire,
Estimé par son nom et par son caractère,
A qui cet emploi-là pourrait aller très-bien.
Si vous n'acceptez pas, c'est un fort bon moyen
Pour le lui faire avoir.

CANDOR.

Je vois votre espérance.

SAINT-GÉRANT.

Il allait l'obtenir sans votre concurrence.

CANDOR.

Cependant je pourrais....

SAINT-GÉRANT.

Je dois vous prévenir
Que j'étais mécontent de vous y voir venir.

CANDOR.

Mais je n'ai point....

SAINT-GÉRANT.

Comment, votre délicatesse
Ne vous fait pas céder au soupçon qui la blesse?

CANDOR, *un peu ému.*

Il est au moins prudent, avant de rejeter
L'honneur que l'on me fait, de bien me consulter.
Je ne suis point encor certain si je renonce....
Mais si.... Bientôt, monsieur, vous aurez ma réponse;
Et surtout croyez bien que, quel que soit mon sort,
L'amitié dans mon cœur ne peut avoir de tort.
A son instinct secret ma raison s'abandonne;
Aussi je n'ai jamais fait de mal à personne.

SAINT-GÉRANT.

Comme vous le deviez vous m'avez répondu,
Et de votre bonté je reste convaincu.

(Candor sort.)

SCÈNE II.

SAINT-GÉRANT, SEUL.

Ah! traître! je te tiens. Grace à mon stratagême,
Je sais tous tes projets aussi-bien que toi-même.
J'ai lu dans ton sourire et ton regard menteur
Que tu veux de Franville être le successeur.

SCÈNE III.

SAINT-GÉRANT, SOPHIE.

SAINT-GÉRANT.

Venez, chère Sophie! il faut que je vous dise....
Chère Sophie! ah! dieu! vous que l'on a promise
A mon rival heureux!

SOPHIE.

Ah! laissez, Saint-Gérant;
Se jouer de ma peine est un plaisir méchant.

SAINT-GÉRANT.

Sophie, ah! croyez-vous que si j'avais la crainte
Qu'un autre à mon bonheur pût porter quelque atteinte,
Vous me verriez ainsi plaisanter avec vous?
Personne ne pourra rompre des nœuds si doux.
Chaque instant qui s'écoule accroît mon espérance:
Le perfide Candor est dans ma dépendance;
Quelques moments encor, votre oncle connaîtra
Quels sont les ennemis ou les amis qu'il a,

Et, certain de l'avoir sauvé d'une infortune,
Je viens mettre à vos pieds mon rang et ma fortune.

SOPHIE.

De ce constant amour puis-je douter jamais?
A ma tante aujourd'hui révélons nos secrets,
Et je....

SAINT-GÉRANT.

Quoi, vous voulez?...

SOPHIE.

Elle est si bienveillante,
Et son aimable esprit....

SAINT-GÉRANT.

Mais voici votre tante.

SCÈNE IV.

SAINT-GÉRANT, MADAME FRANVILLE, SOPHIE.

MADAME FRANVILLE.

Monsieur, dans ce moment j'échappe à deux combats.

SAINT-GÉRANT.

Vous?...

MADAME FRANVILLE.

Chacun en partant m'a laissé sur les bras
Deux très-braves guerriers, vétérans de la gloire,
Qui m'ont très-longuement raconté leur histoire.
Le vieux marquis d'Argeac, courbé sur un bâton,
Parlait de ses amours, amours de garnison;
Et, d'un petit air fin, relevant ses prunelles,

Me vantait ses lauriers cueillis auprès des belles.
Mais l'autre, plus sensé, m'a parlé des Gaulois,
De ses nobles aïeux, et surtout de leurs droits :
L'un, nommé Barberousse, a servi Charlemagne,
Et tous, de père en fils, se sont mis en campagne;
Mon baron a marché.... Je sais de lui comment,
Par une présidente il eut son régiment.
A ses anciens combats il me menait si vite,
Que, laissant l'escadron, soudain j'ai pris la fuite,
En songeant qu'il vaut mieux vivre comme un bourgeois,
Que d'assommer les gens en contant ses exploits.

SAINT-GÉRANT.

Vous avez bien raison; cette sotte manie
De nos sociétés devrait être bannie;
Et j'aime mieux dix fois me battre vaillamment,
Que de dire pourquoi, dans quels lieux, et comment.

MADAME FRANVILLE.

Eh! bon dieu! vous parlez comme un homme de guerre,
Qui l'a faite long-temps, ou bien qui va la faire.

SAINT-GÉRANT.

Eh! non, madame.... mais....

MADAME FRANVILLE.

Je ne m'étonne pas
Si l'un de mes conteurs m'a raconté tout bas
Qu'il a cru vous connaître à la première vue.
N'a-t-il point avec vous passé quelque revue?

SAINT-GÉRANT.

Ce monsieur-là se trompe.

MADAME FRANVILLE.

Oh! non, certain soupçon....

Convenez-en, monsieur, vous êtes un dragon?

SAINT-GÉRANT.

Mais....

MADAME FRANVILLE.

Ma nièce rougit.... Oh! la plaisante histoire!

SAINT-GÉRANT.

Quelle est donc cette idée, et d'où pouvez-vous croire?...

MADAME FRANVILLE.

De certain embarras que je vois à tous deux.
De ce je ne sais quoi qu'ont tous les amoureux.
Tant mieux! j'ai désiré pendant toute ma vie
Dans le monde une fois trouver la comédie,
Y jouer même un rôle, y protéger l'amant,
Si par un mariage il fait le dénoûment.

SOPHIE.

Eh bien! de nos secrets vous serez confidente.

SAINT-GÉRANT.

Oui, nous serons charmés d'avoir pour nous la tante.

MADAME FRANVILLE.

Comment, il serait vrai?... par quel basard heureux?...

SAINT-GÉRANT.

Vous me protégerez, car je suis l'amoureux.

MADAME FRANVILLE.

Quelque prince étranger?

SOPHIE.

Non, mais un homme aimable
Et qui, par un motif tout-à-fait estimable,
Sans m'avoir avertie, est venu ce matin....

SAINT-GÉRANT.

Afin de vous sauver d'un esprit très-malin.

SOPHIE.

Monsieur prétend qu'il sait....

SAINT-GÉRANT.

Trop aimable Sophie,
Ne dites rien de plus, ah! je vous en supplie;
(A madame Franville.)
Attendons à demain; oui, demain vous saurez
Le but de mon voyage, et vous l'approuverez.

MADAME FRANVILLE.

Ne le révélez pas; je crains trop le mystère :
Et pourtant j'ai prouvé que je savais me taire.
J'ai dû.... Mais revenons à votre beau roman.
Puis-je vous y servir? J'en ignore le plan.
Suis-je, dans l'action, la soubrette ou la tante?
Je dois tromper quelqu'un, si je suis confidente;
Ou, comme tante, au moins, je dois très-prudemment
Surveiller la pupille et tourmenter l'amant.
A vos doux entretiens je saurai mettre obstacle.
Pourtant, comme ce soir j'ai ma loge au spectacle,
Vous pourrez y venir; et là, je vous promets
Que, malgré vous, j'aurai tous vos autres secrets.

SAINT-GÉRANT.

Ah! madame!...

MADAME FRANVILLE.

Avec vous trop long-temps je demeure;
J'ai ma toilette à faire; il me faut plus d'une heure.
Allons, venez, Sophie, et faites vos adieux
A l'amant des amants le plus mystérieux.

SCÈNE V.

SAINT-GÉRANT, SEUL.

Si, pour tromper Candor, j'eus recours à la ruse....
Avançons. Mon secret est, si je ne m'abuse,
Tout prêt à m'échapper, et je n'ai pas l'écrit
Qui pourra démasquer notre fourbe maudit.
Mais le voici; sans doute il va me le remettre.

SCÈNE VI.

SAINT-GÉRANT, CANDOR.

SAINT-GÉRANT.

Eh bien! mon cher monsieur, avez-vous votre lettre?
Je vous ai dit, je crois, que je voulais partir.

CANDOR.

A rester aujourd'hui vous devez consentir.

SAINT-GÉRANT.

Non, pas un seul instant. Le ministre, mon père,
Doit être prévenu de toute cette affaire;
Et si vous refusez, il faut que mon ami....

CANDOR.

Votre ami!...

SAINT-GÉRANT.

L'officier qu'on dut placer ici....

CANDOR.

Il doit y renoncer, car j'accepte la place;
Vous pourrez obtenir pour lui quelque autre grace.

SAINT-GÉRANT.

Vous acceptez, vraiment?...

CANDOR.

Et vous approuverez
Ma résolution, surtout quand vous saurez
Quelle sera bientôt ma nouvelle famille....

SAINT-GÉRANT.

Quoi?

CANDOR.

Franville, monsieur, doit m'unir à sa fille.

SAINT-GÉRANT.

Vous devenez son gendre?

CANDOR.

Oui, de notre amitié
Je lui dois une preuve, et de plus la pitié....

SAINT-GÉRANT.

La pitié?...

CANDOR.

Vous avez toute ma confiance,
Et d'un bizarre hymen je vous fais confidence.
Je ne peux rien cacher à ceux vers qui mon cœur
Se porte malgré moi....

SAINT-GÉRANT.

Vous me faites honneur.

CANDOR.

Franville, comme on sait, dès sa tendre jeunesse
A payé le tribut à l'humaine faiblesse;
De ses fréquents écarts il reste un rejeton
A qui je donne un rang en lui donnant mon nom.

SAINT-GÉRANT.

J'entends.

CANDOR.

A mon ami je dois un sacrifice.

SAINT-GÉRANT.

Ce n'est qu'un préjugé ; mais je vous rends justice,
Car cette jeune fille, élevée en secret,
Peut-être n'offre pas un très-grand intérêt.

CANDOR.

La demoiselle est bien.

SAINT-GÉRANT.

Elle est sans avantage ;
Franville a de grands biens ; mais à son héritage
Elle n'a point de droit.

CANDOR.

Aux soins litigieux
Je ne descends jamais.

SAINT-GÉRANT.

Vous êtes généreux.

CANDOR.

Quand on est très-ami tout cela contrarie,
Et peut mettre entre vous un peu de zizanie.
Seulement, aujourd'hui, je crois de mon devoir
D'accepter un emploi qu'il ne doit plus avoir ;
En cela je le sers, car il a l'apparence
De ne s'en dessaisir que par une alliance.

SAINT-GÉRANT.

Vous avez cette fois parfaitement raison.
Franville a dû trouver cet arrangement bon.

CANDOR.

Oh! de l'en avertir je me garde au contraire;
Il est homme à venir brouiller toute l'affaire:
Son esprit est rempli de singularités;
Dans tout il aperçoit des contrariétés.
Depuis quelques instants il s'est fait philosophe;
Le ciel sait qu'il n'en eut pourtant jamais l'étoffe!
Il voudrait m'emmener dans un très-beau château;
Et que nous y prissions la bêche et le râteau :
Je ne répugne pas à ce genre de vie,
Car j'aime la campagne avec idolâtrie;
Mais je suis jeune encore, et tout bon citoyen
Pour servir son pays ne doit négliger rien.
Trop long-temps le public accusa ma paresse;
Et si j'ai des talents il faut qu'il les connaisse.
Vous voyez qu'un ami ne peut s'en prendre à moi....
Vrai, c'est pour l'obliger que je prends son emploi.

SAINT-GÉRANT.

Il aurait tort.

CANDOR.

Pour lui c'est un grand avantage;
En épousant sa fille....

SAINT-GÉRANT.

A quand le mariage?
Je verrai la future?

CANDOR.

Eh! vous la connaissez.

SAINT-GÉRANT.

Où l'aurais-je connue?

CANDOR.

Ici, tantôt.

SAINT-GÉRANT.

Cessez....

CANDOR.

Quoi! vous n'avez pas vu cette bonne Sophie?

SAINT-GÉRANT.

Elle est sa fille!.... et c'est à vous qu'on la marie!

CANDOR.

Pourquoi vous étonner?

SAINT-GÉRANT, à part.

Ah! voilà le secret.

(Haut.)

Elle doit inspirer le plus vif intérêt;
Elle est d'une beauté....

CANDOR.

Vous la trouvez?....

SAINT-GÉRANT.

Charmante!

CANDOR.

Tant mieux! pour ma future un tel aveu m'enchante.
Je ne suis pas très-beau, mais je me fais aimer.
Puis avec moi d'ailleurs point de vœux à former.
Oui, ma femme sera maîtresse souveraine:
Point de parcimonie, et surtout point de gêne.
On a quelques amis qu'on réunit le soir:
Et j'espère, monsieur, que vous viendrez nous voir

(Avec un ton caressant qui va toujours en augmentant.)

Quand de la garnison vous ferez le voyage.
Nous vous recevrons bien dans le petit ménage;

Ma femme et moi, monsieur, ferons de notre mieux
Pour vous faire passer quelques instants heureux.

SAINT-GÉRANT.

Ah! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Non, sans cérémonie,
Il faut pour mon bonheur qu'avec vous je me lie.

SAINT-GÉRANT.

Monsieur....

CANDOR.

Dans votre cœur je prétends remplacer
L'officier qu'en ce lieu vous désiriez placer.

SAINT-GÉRANT.

Et mon désir aussi....

CANDOR.

Certaine sympathie
Me dit que je serai votre ami pour la vie.
Ce que je vous parais je le serai toujours.
Sans peine, sans ennui, je coule de beaux jours;
Et si, sans aucun frais, à chacun je sais plaire,
Je dois cet avantage à mon bon caractère:
Car avec moi jamais de contradiction;
Je sais jouir de tout, oh! mais, sans passion.
Je prends sans le savoir l'empreinte qu'on me donne;
Avec les hommes froids gravement je raisonne;
Avec les vieux amis je vais faire un boston;
Avec un franc buveur je vide mon flacon,
Je dis quelques gaîtés à la brune, à la blonde:
Eh bien! sans m'en douter j'ai charmé tout le monde.

SAINT-GÉRANT

Vous me plaisez aussi beaucoup, en vérité.

CANDOR.

Oh! même un peu plus loin je pousse la gaîté;
Car j'aime le plaisir autant qu'un militaire,
Les chansons et le jeu, surtout la bonne chère.
Je m'amuse de tout enfin en bon vivant.

FRANVILLE, en dehors.

Que le diable....

CANDOR.

Franville!....

SAINT-GÉRANT.

Ah! vous devez avant...
Votre lettre, monsieur, car il faut que je parte.

CANDOR.

La voilà, mais....

SAINT-GÉRANT, l'arrachant des mains de Candor.

Donnez.

SCÈNE VII.

SAINT-GÉRANT, FRANVILLE, CANDOR.

FRANVILLE, furieux entrant par le fond.

Oui, que la fièvre quarte
Puisse tous les saisir!

SAINT-GÉRANT, à part, montrant la lettre.

A la fin je la tiens.

CANDOR.

Qu'as-tu donc, mon ami?

FRANVILLE.

Le préfet et les siens
Arrivent à l'instant pour visiter ma caisse.

CANDOR.

Eh bien, il faut aller....

FRANVILLE.

Qui, moi! que je m'abaisse...

CANDOR.

Tes comptes, il le sait, sont en très-bon état.

FRANVILLE.

Eh! qui le force donc à faire un tel éclat?

SAINT-GÉRANT.

Mais peut-être en a-t-il l'ordre du ministère.

FRANVILLE.

Il se peut.

CANDOR.

Par sa place il a droit de le faire.

FRANVILLE.

Et j'ai le droit aussi de jurer après lui.

CANDOR.

Il faut plutôt songer à t'en faire un appui.
Le préfet, tu le sais, a pour moi de l'estime,
Je vais lui faire part du courroux qui t'anime,
Et lui faire sentir que sa visite ici
En blessant ta fierté me contrarie aussi;
Et que si contre toi quelque orage se forme,
Il doit user pour nous d'une indulgente forme....

FRANVILLE.

Que dis-tu donc, Candor?.... Mais tu m'y fais songer,
Et d'après mon courroux il peut mal me juger.

Je n'en disconviens pas, sa visite me blesse,
Mais c'est par un excès de ma délicatesse.
Certes, je ne crains pas les yeux d'un surveillant,
Et comptable jamais ne fut plus au courant;
Et quand il aura vu, s'il ne rend pas justice
A mon franc dévoûment, à certain sacrifice,
S'il ne dit pas partout que j'ai bien mérité
Tant du gouvernement que de notre cité,
Je consens, cher Candor, à perdre ton estime,
Et cet espoir si doux du lien plus intime
Qui doit de ma Sophie assurer le bonheur....

SAINT-GÉRANT, vivement, en lui prenant la main.

Allons voir le préfet, monsieur le receveur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FRANVILLE, CANDOR.

CANDOR.

Conviens-en, cher Franville, il est bien agréable
D'arracher de la sorte un tribut honorable
D'éloges mérités. J'ai vu tes ennemis
Forcés à te louer.

FRANVILLE.

Le préfet m'a surpris.
En s'approchant de moi d'un air de courtoisie,
Il m'a dit : « Ah! monsieur, si de la calomnie
Vous avez un instant éprouvé les effets,
Je veux contribuer à vous rendre la paix. »

CANDOR.

Eau bénite de cour! Sa feinte politesse
Avec un art charmant sait cacher son adresse.
Moi, j'aime le préfet; mais cent fois je l'ai vu
Couvrir d'un beau semblant le trait le plus aigu.
Du grand monde il a pris les nobles simagrées,
Ces protestations visiblement outrées,
Ce regard pénétrant, ces mots pleins de douceur

Qu'on pourrait supposer l'expression du cœur,
Si la distraction, l'ennui qu'on a de feindre
Ne venaient doucement dans les regards se peindre.
Je n'ai qu'à m'en louer, moi, personnellement;
Il m'a toujours traité très-honorablement;
Mais je crois du devoir d'un ami véritable
De montrer le danger qu'offre son air affable.

FRANVILLE.

Eh! qu'il soit avec moi tout comme il le voudra,
Jamais par ses dehors il ne me séduira.
Plus que toi j'apprécie un courtisan peut-être:
Souvent le plus aimable est aussi le plus traître;
Et je me doute bien que, malgré mon succès,
Près du gouvernement je perdrai mon procès.

CANDOR.

Oui, j'ai quelques raisons de croire à ta disgrace:
C'est à toi qu'on en veut plus encor qu'à ta place;
Et le fait est si vrai que je pouvais l'avoir,
Qu'on veut me la donner.... Mais je sais mon devoir.

FRANVILLE.

Lorsque tu fais le bien, tu ne surprends personne:
Ta conduite me plaît plus qu'elle ne m'étonne.
Ton refus est sans doute et généreux et grand;
Mais à ta place, moi, j'en aurais fait autant.

CANDOR.

Pourtant, mon cher ami, s'il faut que je le dise,
Par générosité j'ai fait une sottise.

FRANVILLE.

Comment?

CANDOR.

Écoute bien. Tantôt j'ai réfléchi
Que l'hymen ajoutait aux droits de ton ami;
Que je devais songer au bonheur de ta fille;
Et que ta place enfin étant dans la famille,
Il serait maladroit de nous en dessaisir,
Puisqu'alors je pouvais l'accepter sans rougir.
Certes, je suis bien loin d'en avoir quelque envie.

(Avec enthousiasme.)

N'a-t-on pas tous les biens lorsque l'on a Sophie?
Et de plus, cet espoir si touchant et si doux
De vivre à la campagne entre amis comme nous!
Mais il serait plaisant de déjouer la haine
De tous tes envieux, et de la rendre vaine.

(Avec gaîté.)

Conviens donc avec moi qu'ils seront attrapés
Quand dans leurs résultats ils se verront trompés,
Et que ce bel emploi qu'ils ont voulu te prendre,
Tu ne l'auras quitté que pour moi, pour ton gendre.

FRANVILLE.

Eh bien, ton beau projet ne me plaît pas du tout.
Notre retraite aux champs est bien plus de mon goût;
Et si je ne voyais le motif qui te porte
A me vouloir venger de cette étrange sorte,
Je croirais qu'en secret tu formas le dessein
De rechercher l'emploi qu'on peut m'ôter demain.

CANDOR.

Qui, moi?

FRANVILLE.

Pardonne; il faut que mon ami m'excuse.

Ah! je suis tellement victime de la ruse,
Que, malgré moi, mon cœur est un peu défiant.

CANDOR.

Et moi je te dis tout, comme fait un enfant:
Quand je forme un projet tout plein d'extravagance,
En te le révélant j'y mets peu d'importance.
Avec ses vrais amis on agit comme il faut,
Dès qu'on ne cache rien, que l'on pense tout haut.
Tu ne m'approuves pas, je ne dois pas m'en plaindre:
Avec toi, j'aime mieux avoir tort que de feindre.
Ainsi restons-en donc à nos premiers projets,
Et d'un champêtre asile allons goûter la paix.
Quel heureux avenir pour ta bonne famille!
Tu trouves ton ami dans l'époux de ta fille:
Pour un père adoré que de soins prévenants!....
Mais je n'y songeais pas, et tes petits-enfants?...
Ces tableaux paternels ont pour moi tant de charmes
Que je sens dans mes yeux... ah! ce sont bien des larmes!
Ce faible cœur a beau s'armer de fermeté,
La nature trahit sa sensibilité.

FRANVILLE.

Cher Candor, ces doux pleurs ont su toucher mon ame.

CANDOR.

As-tu de nos projets entretenu ta femme?

FRANVILLE.

Pas encor; je l'attends pour lui parler ici;
Déclarer ton hymen, la prévenir aussi
Que Sophie est ma fille.... Il faut de la prudence
Pour lui faire oublier ma faute et mon silence.

CANDOR.

Elle a pour ta Sophie un tendre attachement,
Et tout ira très-bien. Moi, je vais à présent
En vrai triomphateur courir toute la ville,
Dire que le préfet est allé chez Franville
Pour visiter sa caisse, et qu'il n'a jamais vu
Chez aucun receveur un compte mieux tenu.
Je saurai plaisamment raconter l'aventure
A ceux qui te croyaient en mauvaise posture.
Les perfides!.... Je veux de la bonne façon
Les vexer à leur tour; et pourtant je suis bon.

(Il sort.)

SCÈNE II.

FRANVILLE, SEUL.

Contre mes ennemis le cher Candor se fâche;
Il les connaît bien tous, il les suit sans relâche.
Pour me préserver d'eux il les voyait exprès;
Mais il ne pouvait rien contre des coups secrets.
C'est ma femme.... Courage! il faut que je lui dise....

SCÈNE III.

MADAME FRANVILLE, FRANVILLE.

MADAME FRANVILLE.

De l'honneur le plus grand vous me voyez surprise.
Vous le savez trop bien, je me plaignais souvent
De l'orgueil du préfet, de l'air presque insolent

Qu'il prenait avec nous. Le voilà qui me quitte;
Oui, le plus poliment il m'a rendu visite :
Et, pour mieux parvenir à se justifier,
A dîner pour demain il vient de nous prier.

FRANVILLE.

Quoi! demain? c'est charmant!

MADAME FRANVILLE.

Du baron je raffole.
Lui qui disait partout que j'étais une folle,
Il me trouve adorable, et veut absolument
Que nous soyons amis, mais très-intimement.

FRANVILLE.

Bon! de lui maintenant vous n'irez plus médire?

MADAME FRANVILLE.

De lui? non; mais sa femme!....

FRANVILLE.

(Avec embarras.)

Ah!... je devais vous dire
Un secret.

MADAME FRANVILLE.

Oui, vraiment? Quel air embarrassé!
Je ne vous vis jamais si décontenancé.

FRANVILLE.

Ma chère, je réclame un peu votre indulgence.

MADAME FRANVILLE.

J'aime à voir mon époux implorant ma clémence.
Voyons, qu'avez-vous fait qu'on doive pardonner?

FRANVILLE.

Souvent dans la jeunesse on se laisse entraîner....
Quand vous saurez....

MADAME FRANVILLE.

Après ?....

FRANVILLE.

Cette bonne Sophie...

MADAME FRANVILLE, à part.

Ah ! je le vois venir.

FRANVILLE.

De vous elle est chérie.

MADAME FRANVILLE.

Très-tendrement.

FRANVILLE.

Elle est par des liens secrets....

MADAME FRANVILLE.

Votre fille, monsieur.

FRANVILLE.

Comment ?....

MADAME FRANVILLE.

Je le savais.

FRANVILLE.

Vous le saviez ?

MADAME FRANVILLE.

Sans doute, et je devais me taire
Par égard pour moi même et pour le cœur d'un père.
On me croit un démon ; peu de femmes pourtant,
Se trouvant à ma place, en auraient fait autant.

FRANVILLE.

Votre ame généreuse....

MADAME FRANVILLE.

Ah ! point de flatterie....
Peut-être plus que vous j'aime ma jeune amie ;

Et j'aurais eu bien tort de ne pas recevoir
Une fille aussi chère et qu'il m'est doux d'avoir.
Vous avez cependant blessé ma confiance
En usant avec moi d'un peu trop de prudence.
Je veux vous en punir, et c'est en exigeant
Que l'on dote Sophie ainsi que notre enfant.

FRANVILLE.

Que par tant de bonté vous me devenez chère!
Vous adoptez Sophie et lui servez de mère?
Vous voulez qu'on la dote? Ah! mon cœur....

MADAME FRANVILLE.

Ah! le cœur....
Nous allons, mon ami, tomber dans la fadeur;
Et cette fadeur-là me fatigue et m'ennuie....
Laissons-là mes vertus et votre étourderie;
Pardessus tout, mon cher, je crains de m'attendrir.
Quand on me fait pleurer, ah! c'est pour en mourir!
Sans compter que cela vous ôte tous vos charmes.
Mon visage est, je crois, très-peu fait pour les larmes.

FRANVILLE.

Vos bonnes qualités....

MADAME FRANVILLE.

Fort bien, un compliment.
Tantôt vous me disiez, mais très-impoliment,
Que j'étais une folle, et que mes épigrammes
Me faisaient détester des hommes et des femmes;
Que j'avais un esprit très-méchant, très-railleur,
Qui dans moi décelait un assez mauvais cœur:
Et voilà comme on juge! Ah! pauvre espèce humaine!
C'est notre intérêt seul qui nous pousse et nous mène:

Selon que l'on agit ou pour ou contre nous,
Nous sommes bonnes gens, ou nous sommes des fous.

FRANVILLE.

Savez-vous que voilà de la philosophie?

MADAME FRANVILLE.

Et de la bonne encor, celle d'une étourdie.
Sur un pareil sujet c'est beaucoup trop parler;
(Avec finesse.)
Vous n'avez plus, mon cher, rien à me révéler,
Et je vais....

FRANVILLE.

Pardonnez : sachez que ma Sophie
A notre bon Candor bientôt doit être unie.

MADAME FRANVILLE.

Candor! c'est un époux qui lui conviendrait fort.
Aux regards de Sophie il n'aura qu'un seul tort,
Mais ce tort est bien grand, c'est celui de déplaire.

FRANVILLE.

Non; ma fille possède un trop bon caractère....

MADAME FRANVILLE.

Mais votre fille aussi possède un trop bon goût
Pour préférer celui qui n'est pas bien du tout,
A certain inconnu que je crois militaire,
Et qui mieux que Candor a le talent de plaire.

FRANVILLE.

Quoi! ma fille aimerait?....

MADAME FRANVILLE.

Un aimable garçon,
Qui doit être fort bien sous l'habit de dragon.

FRANVILLE.

Vous croyez?

MADAME FRANVILLE.

Oui, monsieur; au moins je le soupçonne:
Son port est noble et fier, et sa figure est bonne.

FRANVILLE.

Que m'importe! Son nom?

MADAME FRANVILLE.

Voilà mon embarras.
Puis-je le révéler, si je ne le sais pas?

FRANVILLE.

Quel est donc cet amant?

MADAME FRANVILLE.

Un homme de mérite
Dont vous avez tantôt accueilli la visite.

FRANVILLE.

Comment, cet étranger?

MADAME FRANVILLE.

Tout juste est l'amoureux
De la bonne Sophie. Ah! qu'ils s'aiment tous deux!
Comme je vous l'ai dit, je suis la confidente:
Pour jouer la soubrette ils ont choisi la tante;
Mais il est un secret qu'il nous faut découvrir.
Puisqu'ils me l'ont caché, je dois les en punir.
De cet aveu je crois qu'il va naître une scène,
Entre vous et l'amant, et piquante et soudaine.
Après quelques débats chacun s'expliquera,
Et l'amant déguisé peut-être épousera.

FRANVILLE.

Il n'épousera point, ma parole est donnée.

MADAME FRANVILLE.

Quoi! vous voulez, monsieur, faire une infortunée?

FRANVILLE.

Mais songez....

MADAME FRANVILLE.

N'allez pas imiter les tyrans,
Ou je me range, moi, du côté des amants.

FRANVILLE.

Ah! vous riez encore. Il faut, ma bonne amie,
Très-sérieusement parler à ma Sophie.

MADAME FRANVILLE.

Quoi! vous voulez, monsieur, que d'un ton solennel
J'aille faire valoir votre droit paternel?
Puis-je affecter jamais la mine doctorale
Qu'on doit avoir sitôt que l'on parle morale?
Votre fille, monsieur, va rire en m'écoutant,
Et moi, pour en finir, j'en ferai tout autant.

FRANVILLE.

Quant à cet étranger, moi, je le congédie.

MADAME FRANVILLE.

Ah! bon dieu, n'allez pas finir ma comédie.
Il ne s'en ira pas, il faut absolument
Que l'amant déguisé se trouve au dénoûment.
Tenez, tout à propos je vois qu'il nous arrive.
Que la scène d'abord n'aille pas être vive.

SCÈNE IV.

MADAME FRANVILLE, FRANVILLE, SAINT-GÉRANT.

MADAME FRANVILLE.

Monsieur, l'*incognito* vous devient superflu!
Le tyran est instruit et le prince est connu.

SAINT-GÉRANT, à madame Franville.

Eh quoi! vous avez dit?.... ah! j'espérais, madame....

MADAME FRANVILLE.

Un secret est terrible; il étouffe une femme.
De me faire parler on a su le moyen;
J'ai dit ce que je sais....

SAINT-GÉRANT.

Oh! ce n'est presque rien.

MADAME FRANVILLE.

Mais le sort vous en veut; pour vous, plus de Sophie.
A notre ami Candor, monsieur, on la marie.
Mon cher époux l'ordonne, et ne veut pas enfin
Que notre belle intrigue aille jusqu'à la fin.

FRANVILLE.

C'est d'une autre façon.....

SAINT-GÉRANT.

Moi, j'ai plus de courage,
Et je sais un moyen de conjurer l'orage.
Monsieur Candor est bon; mais, malgré sa bonté,
Il sera, j'en suis sûr, le rival écarté.

MADAME FRANVILLE.

Cela serait piquant.

FRANVILLE.

Moi, je crois le contraire,
Si vous me supposez ici les droits d'un père.

SAINT-GÉRANT.

Mais c'est vous seul, monsieur, qui le congédîrez.

MADAME FRANVILLE.

Ainsi voilà l'amant que vous préférerez.

SAINT-GÉRANT.

Je n'ose me flatter....

FRANVILLE.

Laissons ce badinage;
Candor est mon ami, qui l'offense m'outrage.

MADAME FRANVILLE.

Très-bien, cela s'anime.

SAINT-GÉRANT.

Ah! lorsque vous saurez....

FRANVILLE.

Je n'ai rien à savoir.

SAINT-GÉRANT.

Vous vous repentirez....

FRANVILLE.

Moi!

SAINT-GÉRANT.

De voir qu'un méchant....

FRANVILLE.

Monsieur!

SAINT-GÉRANT.

C'est un infame!

FRANVILLE, *furieux.*

Je ne souffrirai pas....

MADAME FRANVILLE.

Vous tombez dans le drame,
Et c'est le mauvais genre.

SAINT-GÉRANT.

Oui, madame a raison,
Et je dois m'expliquer de toute autre façon.
Si madame permet, je puis, en confidence....

MADAME FRANVILLE.

Ah! vous me renvoyez?

SAINT-GÉRANT.

Par excès de prudence;
Vous êtes si discrète....

MADAME FRANVILLE.

Ah! je crois en effet
Que l'on a quelque tort de me dire un secret;
D'ailleurs je les devine, et sans aucun obstacle.
Mais voici le moment de nous rendre au spectacle,
Et je puis vous laisser.... Vous devez y venir;
Car si dans vos amours vous voulez réussir,
Faites-moi bien la cour; surtout plus de mystère:
Pour avoir ma Sophie, il faut d'abord me plaire.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

FRANVILLE, SAINT-GÉRANT.

FRANVILLE.

Enfin, nous voilà seuls, et je puis être instruit....

SAINT-GÉRANT.

Que c'est votre intérêt qui toujours m'a conduit;

Que si, sous mon vrai nom, j'évitai de paraître,
C'était pour vous sauver de l'ami le plus traître....

FRANVILLE.

Quoi! vous osez encore....

SAINT-GÉRANT.

Oui, je l'ose, monsieur;
Et je vais à l'instant vous dévoiler son cœur.

FRANVILLE.

Si je n'étais chez moi, je sens que la colère....

SAINT-GÉRANT.

Quand je vous donnerai la preuve la plus claire
Que vous n'eûtes jamais de plus grand ennemi;
Qu'il est un patelin, qu'il est un faux ami;
Qu'il appela sur vous les chagrins, la disgrace,
Qu'il vous fit dénoncer pour avoir votre place;
Qu'il n'a fait promptement ce voyage à Paris
Que pour la demander; qu'il la veut à tout prix :
Que s'il a dit partout qu'il venait vous défendre,
Ce n'était qu'un moyen plus sûr de vous la prendre;
Que par ses protecteurs il dut l'avoir; qu'il l'a;
Qu'enfin c'est un perfide.... et la preuve en est là.

(Il montre la lettre de Candor.)

FRANVILLE.

Ah! monsieur, donnez-moi le temps de me remettre.
Je crois me rappeler.... Quelle est donc cette lettre?

(Il regarde l'adresse.)

C'est bien son écriture : au ministre il écrit....
Mais c'est en ma faveur peut-être qu'il la fit.
Cependant il aurait.... Non, cela ne peut être :
Jamais homme à ce point ne peut devenir traître.

Je ne crois point encore au soupçon odieux
Qui comme un scélérat le présente à mes yeux.
Je donnerais, je crois, ma fortune et ma vie
Pour voir si cet écrit contient sa perfidie.
Que cette incertitude est un cruel tourment!
Je doute.... et si je fais certain rapprochement
Des projets qu'il formait tantôt d'un air aimable,
Je reste convaincu qu'il doit être coupable.

SAINT-GÉRANT.

Par cet écrit, monsieur, nous allons le savoir.

(Il décachète la lettre.)

FRANVILLE.

Quoi! vous l'ouvrez, monsieur?

SAINT-GÉRANT.

Je remplis un devoir.

FRANVILLE.

Se peut-il? le ministre....

SAINT-GÉRANT.

A cela m'autorise:
Je viens pour vous sauver; que ce mot vous suffise.

FRANVILLE.

Vous m'étonnez au point que je ne puis parler.

SAINT-GÉRANT.

Oh! le moment viendra de tout vous révéler.
Courons au plus pressé. Vous saurez que j'ignore
Ce que contient l'écrit. Eh bien, je gage encore
Que votre bon ami va prouver de sa main
Qu'il n'est qu'un scélérat aussi faux que malin.

FRANVILLE lit.

« Monseigneur, c'est avec la plus vive reconnaissance

« que j'accepte la place que vous daignez m'offrir. »
Il a donc cette place?

SAINT-GÉRANT.

Il l'a depuis une heure.

FRANVILLE lit.

« Vous avez été trop bien instruit des motifs qui
« doivent justifier la disgrace de mon bon ami Franville.»
Et quels motifs ?

« Si je n'ai pu vous les dissimuler tout-à-fait, c'est qu'ils
« sont publics. »

Ah! dieux!

SAINT-GÉRANT, à part.

Pauvre Franville! il pleure.
Allons, continuez....

FRANVILLE lit.

« Les torts qu'on lui reproche sont moins les siens que
« ceux de son caractère, de l'esprit méchant de sa
« femme, et d'une erreur de jeunesse. »

Et que prétend-il donc?

« C'est à l'instant où la perte de son emploi pourrait
« l'affliger que je vais lui donner une grande preuve de
« mon amitié, en épousant une prétendue nièce!... »
Oser parler! Je sens la rougeur sur mon front.
Le monstre!

« Et ce sacrifice, bien désintéressé, me donne le droit
« d'être son successeur, sans cesser d'être son ami. »

(Il s'assied.)

Permettez qu'un instant je respire.

Mon cœur est oppressé ; ce que je viens de lire
M'accable.... Et dans l'instant ce perfide Candor
Attestait sa franchise....

SAINT-GÉRANT.

Il va le faire encor.

FRANVILLE.

Et pour son vieil ami sa tendresse inquiète
Cherchait tous les moyens d'embellir sa retraite.

SAINT-GÉRANT.

Il chérit la campagne.

FRANVILLE.

Ah ! je sens que mon cœur
Par un transport subit se livre à la fureur.

(Il se lève.)

Oui, je saurai punir sa lâche perfidie ;
Il a voulu ma place, il faut qu'il ait ma vie !

SAINT-GÉRANT.

De grace, calmez-vous ; et, bien loin d'éclater,
Il faut vous contenir.

FRANVILLE.

Puis-je, sans m'emporter,
Le revoir aujourd'hui, lire sur sa figure,
Dans ses yeux caressants son adroite imposture ?
Et comment répondrai-je à ce souris menteur
Qui vous montre la joie et cache un délateur ?
Le traître ! en m'excusant, il me souille d'un vice !
En épousant ma fille, il fait un sacrifice !
Ma fille, qui rassemble et vertus et talents,
Et lui porte une dot de trois cent mille francs !

SAINT-GÉRANT.

De trois cent mille francs! Ce que je viens d'apprendre
Me paraît singulier. Il me faisait entendre
Que d'argent entre amis jamais il ne parlait,
Que, par égard pour vous, sans dot il épousait.

FRANVILLE.

Mais il a dans ses mains ce bien de ma Sophie.
Je tremble pour ma fille!... Ah! quelle étourderie!
Mon cœur, trop confiant, dans ses mains l'a remis;
Il le possède enfin par *fidéi-commis.*

SAINT-GÉRANT.

A faire un tel dépôt qui put donc vous résoudre?

FRANVILLE.

Je me sentis frapper ainsi que par la foudre
D'un mal très-dangereux; bientôt je vis le sort
Où cette enfant allait se trouver par ma mort.
La loi, la repoussant de mon riche héritage,
Lui ravissait l'espoir de tout autre avantage;
Et le cruel destin qui menaçait mes jours
La laissait à la fois sans nom et sans secours.
A ce traître Candor alors je me confie:
Comme il voit le danger, et qu'il craint pour ma vie,
Lui-même le premier il m'indique un moyen
D'assurer à ma fille une part de mon bien.
Je lui fais de la somme une reconnaissance,
Et sur tous mes biens-fonds j'assure sa créance.
Sur ce titre, monsieur, j'ignore ses desseins;
Mais je dois m'effrayer de le voir dans ses mains.

SAINT-GÉRANT.

Votre position est très-embarrassante;

Et s'il vous rend l'argent, c'est contre mon attente.
Un méchant, quel qu'il soit, ne l'est guère à demi ;
Mais il n'est plus d'espoir contre un perfide ami.
Cependant avec lui tâchez encor de feindre ;
De ses torts envers vous il ne faut pas vous plaindre.
En le voyant, montrez un air doux et riant ;
Et de tous ses projets paraissez ignorant.

FRANVILLE.

Qui, moi, dissimuler ! la chose est impossible :
Mon courroux dans mes yeux sera par trop visible.

SAINT-GÉRANT.

Une idée.... excellente !... Ah ! profitons du temps.
Votre présence ici serait un contre-temps ;
Candor pourrait venir : vous convenez vous-même
Que dans votre courroux vous devenez extrême,
Et que dès son abord il verra dans vos yeux
Que vous avez connu ses projets odieux.
Il faut vous retirer, vous cacher à sa vue :
Je vais avec Candor avoir une entrevue ;
Et, tout malin qu'il est, il sera bien adroit
Si je ne vous l'amène à rendre ce qu'il doit.

FRANVILLE.

Pour m'obliger, monsieur, j'admire un si beau zèle ;
Vous m'êtes inconnu ; mais votre ardeur est telle....
Et de me la prouver vous êtes si jaloux,
Que, qui que vous soyez, je m'abandonne à vous.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-GÉRANT, SEUL.

Ah! certes, ce n'est pas l'intérêt qui me guide....
On sait trop que l'amour.... Mais tromper un perfide,
Mais dans un piége ouvert attirer un Candor,
Ce triomphe a pour moi plus de prix que son or.
Voici le patelin. Ne perdons pas courage,
Et sur son air joyeux composons mon visage.

SCÈNE VII.

SAINT-GÉRANT, CANDOR.

(Un domestique qui porte des fleurs.)

SAINT-GÉRANT.

C'est vous, monsieur Candor? eh! bon dieu que de fleurs!

CANDOR.

Pour ces dames.

(Le domestique sort.).

SAINT-GÉRANT.

J'entends : à leurs vives couleurs
Vous voulez comparer le teint de la future.

CANDOR.

Elles ont de l'éclat, graces à leur culture;
Moi seul j'en prends le soin.

SAINT-GÉRANT.

Ah! vous avez ce goût?

CANDOR.

Oui, pour passer le temps, je fais un peu de tout.
J'aime mieux m'occuper de quelques bagatelles,
Que de jouer mon bien ou de tromper les belles.

SAINT-GÉRANT.

Et vous goûtez ainsi des plaisirs sans regrets.
Que vous méritez bien, cher Candor, vos succès!
Vous voilà receveur, c'est un grand avantage:
Vous allez pour Paris vous remettre en voyage?
Il faut, pour terminer, ne pas perdre un moment:
Vous devez préparer le cautionnement....

CANDOR.

Comment! vous croyez donc qu'il le faut tout de suite?

SAINT-GÉRANT.

Du plus petit retard un ministre s'irrite;
Mais vous avez les fonds?

CANDOR.

Au moins je les aurai:
Assez facilement je les emprunterai.

SAINT-GÉRANT.

Vous vous adresserez à votre ami Franville?

CANDOR.

D'avoir recours à lui me paraît inutile.

SAINT-GÉRANT.

Je vois que vous avez un banquier à Paris.

CANDOR.

Non, je n'ai pas songé....

SAINT-GÉRANT.

Je suis vraiment surpris
De vous voir en affaire une telle ignorance.

Vous perdrez votre emploi, je le prédis d'avance.
Pour trouver de l'argent il vous faut des délais;
Et, si vos fonds bientôt ne se trouvent pas faits,
Je dois vous avertir du sort qui vous menace.
Vous savez que quelqu'un qui comptait sur la place,
Sachant votre embarras, pourra s'offrir encor:
Moi, je puis déposer tous ses fonds au trésor;
Et, tout en regrettant de vous être contraire,
J'appuîrai mon ami comme je dois le faire.

CANDOR.

Ah! vous faites ses fonds?

SAINT-GÉRANT.

Au rang supérieur
On attache toujours le faste et la grandeur;
Et l'argent que je place avec quelque avantage
Me donne au régiment un très-grand étalage.

CANDOR.

Quoi! de me nuire, à moi, vous auriez le projet?

SAINT-GÉRANT.

Non, de vous desservir je n'ai pas de sujet;
Mais si vous n'avez point....

CANDOR.

J'en ressens de la peine;
La sympathie en moi....

SAINT-GÉRANT.

De même elle m'entraîne;
Mais vous n'êtes pas prêt?

CANDOR.

Déja, dans l'avenir,
Je voyais le lien qui devait nous unir.

SAINT-GÉRANT.

Ce sentiment aussi....

CANDOR.

Je ne devais pas craindre
Qu'un jour votre crédit....

SAINT-GÉRANT.

Et pourquoi donc vous plaindre?
Je vous suis attaché ; mais....

CANDOR.

Ne pourriez-vous pas,
Si vous m'aimiez un peu, me tirer d'embarras?

SAINT-GÉRANT.

Il faut savoir avant.... Je ne puis rien promettre....

CANDOR.

Vous pourriez m'être utile, et sans vous compromettre.

SAINT-GÉRANT.

Mon ami me donnait pour mon nantissement
Un titre qu'il avait sur le gouvernement.

CANDOR.

Mais si j'ai quelques droits à votre confiance,
Je puis d'autre façon assurer la créance.

SAINT-GÉRANT.

Si le titre est valable.... Oui, je serais joyeux
De réparer un tort qui me nuit à vos yeux.

CANDOR.

Bah! je n'y pense plus.

SAINT-GÉRANT.

D'un intérêt honnête.
Pour les fonds avancés vous savez que l'on traite.

CANDOR.

Vous serez très-content.

SAINT-GÉRANT.

Ces fonds sont à Paris ;
Du soir au lendemain ils peuvent être pris.

CANDOR.

Bien !

SAINT-GÉRANT.

Dès mon arrivée on comptera la somme.

CANDOR.

Monsieur le colonel, vous êtes un brave homme !

SAINT-GÉRANT.

Mais votre titre ? Il faut....

CANDOR.

Venez, il est chez moi.

SAINT-GÉRANT.

Allons.

CANDOR.

Puis, nous rendant chez un homme de loi....

SAINT-GÉRANT.

Afin de consulter ?

CANDOR.

Plutôt chez mon notaire
L'acte sera passé.

SAINT-GÉRANT.

Je sais ce qu'il faut faire.

CANDOR.

Près du ministre un jour vous me protégerez.

SAINT-GÉRANT.

Moi, je viendrai vous voir, et vous me recevrez.

CANDOR.

Mon bon, mon franc ami!

SAINT-GÉRANT.

Que ce titre m'honore!

Quel avenir charmant!

CANDOR.

Oh! ce n'est rien encore:

Donnez-moi votre main, que ce cœur attendri....

SAINT-GÉRANT.

Ah! que vous êtes bon!

CANDOR.

D'un véritable ami,

Et de son dévoûment c'est l'expression tendre.

(Il presse la main de Saint-Gérant avec affectation.)

SAINT-GÉRANT.

Maintenant, cher ami, terminons sans attendre.
Venez, comptez sur moi, monsieur le receveur,
Tout autant que je dois compter sur votre honneur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

On fait la nuit pendant l'entr'acte.

SCÈNE I.

SAINT-GÉRANT, SOPHIE, MADAME FRANVILLE, CANDOR.

(Un domestique apporte des flambeaux; le jour paraît.)

MADAME FRANVILLE.

IL faut un grand désir de voir la comédie
Pour supporter l'ennui trois heures et demie.
Qu'aurai-je fait, bon dieu! sans les originaux
Qui m'ont à leurs dépens inspiré quelques mots?
D'abord, tout en lorgnant l'imposante Bélange
Dont le visage épais et bouffi comme un ange
Fait un plaisant contraste avec son maigre époux,
J'ai vu, j'en ris encore, à quelques pas de nous
Le galant Saint-Firmin avec la présidente,
Qui causaient de très-près d'une affaire importante,
Et qu'on doit supposer du ressort du mari.
Enfin de tous les sots si je n'avais pas ri,
Je crois qu'en maudissant les acteurs et la pièce,
Je serais morte là bien mieux que la princesse.

SAINT-GÉRANT.

Quoi! ce beau mélodrame a manqué son effet?

MADAME FRANVILLE.

Fi donc! mais ce n'est pas un auteur qui l'a fait:
On y parle français. Pas un coup de théâtre;
Les héros deux à deux ne viennent point se battre.
Point d'ermite non plus, ni grotte, ni rocher?
Puis de quelque intérêt le cœur se sent toucher:
Tout dans ce drame enfin me semble insupportable;
Et la grande raison, c'est qu'il est raisonnable.

SOPHIE, à Saint-Gérant.

Vous êtes venu tard?

SAINT-GÉRANT, regardant Candor.

Oui, j'étais retenu.

MADAME FRANVILLE.

Notre opéra du moins....

SAINT-GÉRANT.

Celui-là je l'ai vu.
Vous avez un chanteur.... Le traître, comme il crie!

MADAME FRANVILLE.

Eh! mais il le faut bien. Dites-moi, je vous prie,
Ce qu'il ferait de mieux. En province on ne vient
Que par forme au théâtre; et là, l'on s'entretient
Des nouvelles du jour.... oui, souvent au parterre
On y parle commerce et l'on fait une affaire;
Et l'acteur qui voit trop qu'il n'est pas entendu
Fait pour se dintinguer un effort superflu.
Ah! ce n'est qu'à Paris que vraiment on écoute,
Qu'en silence on jouit du plaisir que l'on goûte,
Que l'on suit pas à pas l'ingénieux auteur
Qui charme votre esprit pour arriver au cœur.
Plaisirs que j'ai perdus, combien je vous regrette!

A Paris on existe, en province on végète.
Mais je me suis promis de cacher mes regrets;
Mon cher époux prétend qu'ils sont très-indiscrets;
Et j'ai des habitants encouru la disgrace
Pour ne pas avoir su m'ennuyer avec grace....
Mais le thé nous attend. Qu'avez-vous donc, Candor?
Je vous trouve rêveur.

CANDOR.

Non, je pensais encor....

SOPHIE.

Vous n'avez pas parlé de toute la soirée?

MADAME FRANVILLE.

Au théâtre tantôt j'ai vu dès votre entrée....

CANDOR.

Bon, vous avez cru voir....

MADAME FRANVILLE.

Non, certainement non.
Pendant tout le spectacle, ah! pas un seul bonbon.
Vous qui, toujours placé près de moi dans ma loge,
Pour le plus petit soin méritiez un éloge:
Vous êtes un ingrat, je ne vous aime plus.

SAINT-GÉRANT, souriant malignement.

Par ces reproches-là vous le rendez confus.
Je vois, mon cher Candor, qu'un rien vous contrarie:
J'ai causé son humeur sans en avoir l'envie;
Il voulait me mener chez un homme de loi,
Et des papiers remis....

CANDOR.

Monsieur, permettez-moi....

SAINT-GÉRANT.

J'en puis sans nul danger être dépositaire.

CANDOR, *effrayé.*

Mais le secret....

SAINT-GÉRANT.

Demain nous finirons l'affaire.

CANDOR.

Vous m'aviez dit tantôt....

SAINT-GÉRANT.

Seriez-vous inquiet?

CANDOR.

Au contraire, monsieur, je suis très-satisfait.

MADAME FRANVILLE.

Avec vos beaux discours notre thé reste à faire:
En nous le préparant, il pourra se distraire;
C'est l'emploi qu'il remplit le soir à la maison:
S'il est absent le thé me paraît bien moins bon.
Donnez-moi votre main.

SAINT-GÉRANT, *à part.*

Il jure au fond de l'ame.

MADAME FRANVILLE, *le regardant d'nn air sérieux.*

Oui, vous avez ce soir un air de mélodrame.
(A Sophie et à Saint-Gérant.)
Vous nous suivez?

SCÈNE II.

SAINT-GÉRANT, SOPHIE.

SAINT-GÉRANT.

Allez, car moi je n'irai pas.

Si Candor demandait ce qui retient mes pas,
Dites-lui que je viens de sortir pour affaire.

SOPHIE.

Entre vous et Candor il est donc un mystère?
Je vous trouve toujours dans une activité....

SAINT-GÉRANT.

Ah! pour bien moins, Sophie, on serait agité;
Songez donc que je suis le moteur d'une intrigue;
Que je déjoue ici l'impudence et la brigue;
Et que, pour arriver au but que j'entrevois,
Il m'a fallu tromper tout le monde à la fois.

SOPHIE.

Sans doute, vous trompez; et c'est ce qui me fâche.

SAINT-GÉRANT.

La justice et l'amour ont ennobli ma tâche.

SOPHIE.

Ne pouviez-vous user d'un tout autre moyen?

SAINT-GÉRANT.

On n'intrigue jamais avec les gens de bien:
Avec un fourbe adroit il faut un avantage;
Ce n'est qu'en se masquant qu'on peut voir son visage.
Retournez au salon.

SCÈNE III.

SAINT-GÉRANT, DUMONT, *entrant par la gauche.*

SAINT-GÉRANT, à Dumont.

Ah! monsieur le caissier,
Si Franville en ces lieux arrivait le premier,

Dites-lui qu'à présent tout va le mieux du monde,
Que le fourbe Candor à ravir me seconde,
Et que chez le préfet je me rends de ce pas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DUMONT, SEUL.

Quoi! le fourbe Candor! Eh! je ne comprends pas....

SCÈNE V.

DUMONT, FRANVILLE.

FRANVILLE, dans le fond.

Je ne peux plus long-temps demeurer solitaire:
Cette contrainte encor redouble ma colère;
Seul dans mon cabinet je ne veux plus rester.
Dût l'aspect de Candor me forcer d'éclater....
Je prétends....

DUMONT, apercevant Franville.

Ah! c'est vous! qu'à propos je vous trouve!
Je dois vous exprimer le chagrin que j'éprouve.
Mais apprenez d'abord que vous avez chez vous....
(C'est un homme échappé de la maison des fous)
Un certain étranger qui, dans son insolence,
Parle du bon Candor avec irrévérence.
Il le traite de fourbe; oui, le fait est certain....

FRANVILLE.

L'étranger a raison, c'est le plus grand coquin....

DUMONT.

Quoi !

FRANVILLE.

C'est la vérité.

DUMONT.

Mais sa figure bonne....

FRANVILLE.

N'est qu'un masque trompeur que le traître se donne.

DUMONT.

Et ce regard si doux ?....

FRANVILLE.

Laissons ce malheureux.
Mais que t'a dit notre hôte en sortant de ces lieux ?
Dans ma position j'attends tout de son zèle.

DUMONT.

A ses mots outrageants ma colère était telle....
Que je ne sais pas trop ce qu'il a dit ou fait :
Pourtant je crois qu'il est allé chez le préfet.

FRANVILLE.

Mon cher Dumont, fais-moi le plaisir de t'y rendre ;
Dis-lui qu'en ce moment je ne puis plus attendre,
Que la fureur m'égare, et que, s'il ne vient pas,
Je crains de me livrer à de honteux éclats
Qui pourraient sans retour ruiner ma Sophie.

DUMONT.

Ruiner ?... quoi ! monsieur.... mais quelle autre folie ?...

FRANVILLE.

Bientôt tu sauras tout. Le temps est précieux.
Va dire à l'étranger qu'il revienne en ces lieux ;
Que je l'attends.

DUMONT.

(A part en sortant.)

J'y vais.... Candor un misérable!....
Ah! s'il n'est pas un ange.... il faut qu'il soit un diable.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FRANVILLE, SEUL, *s'asseyant à gauche.*

Non, jamais mon esprit ne fut plus tourmenté.
Je souffre.... je respire avec difficulté....
En vain de cet ingrat je cherche à me distraire,
A fuir le souvenir du passé qui m'éclaire.
Et moi, qui, dans le feu du transport le plus doux,
De ma fille aujourd'hui voulais le rendre époux!

(Il se lève.)

Ce méchant devait-il?... Évitons sa présence:
Je l'ai promis d'ailleurs, je le dois par prudence.
Cependant malgré moi je me sens emporté
Par un secret désir de voir sa fausseté;
D'épier son regard, et dans son doux sourire
D'aller chercher le mot que sa bouche va dire.

(Candor paraît dans le fond du théâtre.)

Le voilà justement. Je devrais m'en aller:
Non, non, je ne le puis, et je veux lui parler.
En m'observant de près, je saurai me contraindre.
Je ferai plus encor, je vais tâcher de feindre.

SCÈNE VII.

CANDOR, FRANVILLE.

FRANVILLE.

Que cherches-tu, Candor? tu parais inquiet....

CANDOR, cherchant des yeux Saint-Gérant.

Oui, c'est cet étranger....

FRANVILLE.

Cet étranger te plaît?

CANDOR.

Beaucoup.... Il est sorti?

FRANVILLE.

Je ne puis t'en instruire.

CANDOR.

Sais-tu quelle raison chez toi l'a pu conduire?

FRANVILLE.

Il m'est recommandé; j'ai cru de mon devoir
D'offrir cette maison, de l'y bien recevoir.

CANDOR.

Tu ne le connais pas?

FRANVILLE.

En sais-tu davantage?
As-tu quelque rapport avec ce personnage?

CANDOR.

Non. Je réfléchissais qu'il faut être prudent,
Que par des étrangers on est trompé souvent.

FRANVILLE.

Cette réflexion me paraît assez bonne.

Tu crois donc qu'il ne faut se fier à personne?

CANDOR.

J'excepte les amis.

FRANVILLE, *ironiquement.*

Les amis comme toi,
Qui d'être confiants se sont fait une loi.
Ah! tu connais aussi tout le fond de mon ame;
Ton esprit franc et droit m'encourage ou me blâme.
C'est grace à tes conseils que je trouve aujourd'hui
Dans ton amitié noble un secourable appui.
J'ai perdu mon emploi; mais l'époux de ma fille
M'a promis le bonheur au sein de ma famille.

CANDOR.

Tu dis que ton emploi.... Mais rien n'est décidé.

FRANVILLE.

On m'écrit de Paris qu'il vient d'être accordé.

CANDOR.

Mais tu dois à l'emploi savoir qui te succède?

FRANVILLE, *se contraignant.*

On m'a caché le nom. Celui qui le possède,
Si j'en crois ce qu'on dit, est un ancien ami
Qui pour me supplanter bassement m'a trahi.
Mais pourquoi, cher Candor, renouveler ma peine?
Ah! parlons bien plutôt de cette douce chaîne...

CANDOR.

Qu'il m'est doux cet hymen!... Qu'a fait ton successeur
Contre toi?

FRANVILLE.

Ce que fait un dénonciateur.
Laissons ce misérable, et parlons, je te prie,

Des paisibles travaux de ma nouvelle vie.
Ma Sophie et Candor sauront les partager.

CANDOR.

Oui, c'est à tes enfants à te dédommager.
Mais es-tu bien certain que l'ami qu'on accuse
Pour obtenir ta place ait employé la ruse?

FRANVILLE.

Je connais, cher Candor, les moyens qu'il a pris.
Pourquoi le défends-tu? Je dois être surpris....
Toi, pour mes intérêts si zélé d'ordinaire,
Tu viens.... mais songe donc que je serai ton père,
Que nous devons tous deux nous retirer aux champs,
Que tes soins empressés.... Et mes petits-enfants?

CANDOR.

De me parler ainsi ce n'est pas ta coutume.
Dans ce que tu me dis je vois de l'amertume.

FRANVILLE.

Il se peut, en effet, dans ma position,
Qu'aujourd'hui je ressente un peu d'émotion;
Quand on perd une place, et quand on voit un traître...

CANDOR.

De te la conserver quelque moyen peut-être....

FRANVILLE.

Impossible; au ministre on m'a représenté
Comme un homme odieux, presque sans probité.

CANDOR.

Comment! tu dis... mon cher...

FRANVILLE.

Jusqu'à ma pauvre femme
Dont l'esprit trop méchant s'est attiré le blâme.

CANDOR.

Ah!

FRANVILLE.

Puis de ma jeunesse on cite les erreurs.

CANDOR.

Oui?

FRANVILLE.

Mes torts sont publics, et je n'ai point de mœurs.

CANDOR.

Mais....

FRANVILLE.

Et je suis enfin un homme méprisable.
Pourtant mon successeur tout-à-fait charitable,
Qui devait épouser....

CANDOR, dans le plus grand trouble.

Il est....

FRANVILLE.

Tout près de moi:
Ce fourbe, ce méchant; cet infame.... c'est toi!

CANDOR.

Mon ami!....

FRANVILLE.

Ton ami!

CANDOR.

Toujours à la colère
Tu te laisses aller.

FRANVILLE.

Comment peut-on se taire?

CANDOR.

En parlant doucement on pourrait s'expliquer.

FRANVILLE.

Mais dis, à tout cela que peux-tu répliquer?

CANDOR.

Comment puis-je parler? tu ne veux pas m'entendre...

FRANVILLE.

A ce ton de douceur ne crois pas me reprendre.

CANDOR.

Si tu veux m'écouter....

FRANVILLE.

Nous rompons pour jamais.

CANDOR.

Tu seras, j'en suis sûr, honteux de tes excès.

FRANVILLE.

Pour vous justifier, eh! que pourriez-vous dire?
Au ministre, monsieur, vous ferez mieux d'écrire.

CANDOR.

Dans une telle affaire une lettre n'est rien;
Et tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ton bien.

FRANVILLE.

Pour mon bien, j'en suis sûr.

CANDOR.

Oui, voyant ta disgrace,
Sachant depuis long-temps que tu perdais ta place,
J'ai cru de mon devoir d'obtenir malgré toi
Cette grande faveur: car enfin cet emploi,
Tu l'aurais conservé pour l'époux de ta fille,
Et ton honneur voulait qu'il fût dans ta famille.
Je t'ai même parlé tantôt à ce sujet;
Et si tu m'as paru rejeter ce projet,
Devais-je y renoncer? Si ta misanthropie,

Que tu dois au chagrin, te fait changer de vie,
Dois-je te seconder, quand peu de temps après
Je puis te voir en butte à de cuisants regrets?
Non, Franville ne peut me blâmer de mon zèle;
A tous les gens sensés aujourd'hui j'en appelle:
De ma conduite enfin je ne dois pas rougir,
Et je ne t'ai trahi que pour mieux en agir.

FRANVILLE.

J'admire avec quel art ce perfide en impose,
Et quel tour il essaie à donner à la chose.
Mais tes efforts sont vains, je pénètre ton cœur;
J'y découvre à présent tout l'art d'un imposteur.
Mais en quoi, malheureux, était-il nécessaire
De parler de mes torts et de mon caractère?
Et pourquoi donc aussi, calômniant mes mœurs,
Révéler sans motif mes anciennes erreurs?....
En épousant ma fille, aussi riche que sage,
Monsieur dit qu'il m'honore et qu'il me dédommage!

CANDOR.

J'ai vu comme un honneur...

FRANVILLE.

Toi son époux, grands dieux!
Ah! je l'accorderais au dernier malheureux,
Plutôt que de te voir l'époux de ma Sophie.
Mais sachons à quel point ira ta perfidie!
Vous avez un écrit inutile en vos mains
Qui devait de ma fille assurer les destins,
Si mon trépas.... Eh quoi! vous changez de visage?
Je l'ai trop deviné: ce trouble me présage
Qu'il n'est rien de sacré pour le cœur d'un méchant...

Tu ne me rendras pas le bien de mon enfant!
Et, t'appuyant des lois contre ma confiance,
Tu vas punir mon cœur d'un excès de prudence!
Oui, tu vas te venger, te voyant reconnu,
De l'accablant mépris que pour toi j'ai conçu.
Mais si tu veux pourtant échapper au scandale
Qui portera sur toi la haine générale,
Si tu veux tout calmer, il n'est qu'un seul moyen:
C'est d'annuler l'écrit qui te donne mon bien.
Allons, prends ce papier.

(Lui montrant la table.)

CANDOR.

Et comment puis-je écrire?...

FRANVILLE.

Tu pourrais hésiter?....

CANDOR.

Avant je dois vous dire....

FRANVILLE.

Non, je n'écoute rien.

CANDOR.

Mais lorsque vous saurez....

FRANVILLE.

Ce que je vais dicter, morbleu! vous l'écrirez.

CANDOR.

La violence? ô ciel!

FRANVILLE.

J'ai la tête perdue;
La haine et le courroux obscurcissent ma vue...
Je ne me connais plus.... Tu me rendras raison....

(Candor va pour sortir.)

Ne crois pas m'échapper. Hors de cette maison
La mort saura punir ta lâche perfidie,
Ou combler tes forfaits si tu m'ôtes la vie.
Viens, suis-moi.

CANDOR.

Non, monsieur.

FRANVILLE.

Morbleu!

CANDOR.

Je n'irai pas.

FRANVILLE.

Si tu fuis!

CANDOR.

Laissez-moi.

FRANVILLE.

Je m'attache à tes pas.

SCÈNE VIII.

CANDOR, MADAME FRANVILLE, FRANVILLE, SOPHIE.

MADAME FRANVILLE.

Mais quel bruit! qu'avez-vous?

FRANVILLE.

Dieux! ma femme et ma fille!

CANDOR, à Franville.

Ah! se peut-il, monsieur, qu'un père de famille?...
Vouloir que d'un ami j'aille percer le sein!

MADAME FRANVILLE.

Que dit-il?

SOPHIE.

Ah! mon père!....

CANDOR.

Être son assassin!
J'aimerais cent fois mieux devenir sa victime
Que de vouloir jamais me souiller d'un tel crime.

MADAME FRANVILLE.

Quoi! Franville voulait?....

SOPHIE.

Et quelle est la raison?

CANDOR.

Il noircit son ami du plus honteux soupçon.

FRANVILLE, en colère.

Son ami!

CANDOR.

C'est en vain que je le désabuse;
Malgré tous mes discours il m'accuse de ruse.

FRANVILLE.

Ah! le monstre!

CANDOR.

Il me traite ainsi qu'un malheureux:
Il vient de m'accabler de noms injurieux.

MADAME FRANVILLE.

Se peut-il?

FRANVILLE.

L'impudent!

CANDOR.

Mais quand on est sincère,

Et quand le cœur n'a point de reproche à se faire....

FRANVILLE.

Grands dieux!

MADAME FRANVILLE.

Laissez parler.

CANDOR.

On peut patiemment
Supporter d'un ami le prompt égarement.
Ah! personne jamais ne me vit en colère.

FRANVILLE.

Si....

CANDOR.

Je n'outrage point l'ami que je révère.

FRANVILLE.

Vous osez....

CANDOR.

Il le sait, je crains peu son humeur.

FRANVILLE.

Ah!

CANDOR.

Sa vivacité ne tient qu'à son bon cœur.

FRANVILLE.

Comme il garde son masque!

MADAME FRANVILLE.

Et vous, par une injure...

CANDOR.

Il ne me blesse pas. Lorsque notre ame est pure....

FRANVILLE.

L'ame d'un scélérat!

MADAME FRANVILLE.

Encore!

CANDOR.

Oh! laissez-le à son gré
S'emporter contre moi, je serai modéré;
Et jamais sa fureur ni son aveugle haine
Ne rompront le doux nœud qui près de vous m'enchaîne.
Il viendra le moment qu'il entendra raison;
Et je serai toujours l'ami de la maison.

MADAME FRANVILLE.

Il a beau vous prier, de lui rien ne vous touche.

FRANVILLE.

Quoi!

MADAME FRANVILLE.

Des mots outrageants sortent de votre bouche.

FRANVILLE, en fureur.

Mais l'enfer!...

MADAME FRANVILLE.

Il répond avec calme à cela:
Puisqu'il est modéré, c'est vous qu'on blâmera.

FRANVILLE.

Puis-je parler enfin, et, lorsque tout m'accable,
Donnerez-vous raison à l'homme abominable....

MADAME FRANVILLE.

Ah! vous recommencez.

FRANVILLE.

Morbleu! dans mon dépit...!
Tant d'obstination me fait perdre l'esprit.
Comment, auprès de miens je n'ai pas un refuge!
C'est ainsi qu'est le monde, et voilà comme on juge.

Le plus vil imposteur, trompant votre amitié,
Viendra vous dénoncer sans pudeur, sans pitié,
Et quand vous dévoilez cet homme méprisable,
S'il répond doucement, vous serez le coupable!
Ses amis complaisants crîront avec douceur
Que l'on a très-grand tort d'attaquer son honneur,
Et qu'il vaut beaucoup mieux devenir sa victime
Que de lui reprocher publiquement son crime!
Voilà comme un infame est toujours triomphant.
Et moi je dis qu'il faut signaler un méchant;
Que plus à se défendre il emploîra d'adresse,
Plus on doit en public lui prouver sa bassesse;
Ainsi comptez, monsieur, sur mon ressentiment;
Et, quand je le pourrai, sur votre châtiment.

SCÈNE IX.

CANDOR, MADAME FRANVILLE, SAINT-GÉRANT, FRANVILLE, SOPHIE, DUMONT.

MADAME FRANVILLE.

Ah! que notre inconnu nous serait nécessaire!

(A Saint-Gérant qui entre.)

Arrivez donc, monsieur, car nous avons la guerre.
Entre de bons amis empêchez un éclat :
On crie, on se querelle, on parle de combat;
Et moi, seule au milieu d'un bruit épouvantable,
Pour la première fois je suis très-raisonnable.

SAINT-GÉRANT.

Je connais le sujet qui brouille les amis :

Monsieur Franville a tort.

FRANVILLE.

Comment?

MADAME FRANVILLE.

C'est mon avis.

(A Franville.)

On ne voit point sur quoi ce grand courroux se fonde;
Vous êtes condamné, mon cher, par tout le monde.

(A Saint-Gérant.)

Mais à présent, monsieur, que l'arrêt est porté,
Sur quoi les deux amis ont-ils donc disputé?

SAINT-GÉRANT.

Eh mais, presque sur rien, sur une bagatelle,
Et qui va s'éclaircir bientôt, grace à mon zèle.
En peu de mots, voici tout ce dont il s'agit.

(Montrant Candor.)

Votre époux est trop franc; monsieur a de l'esprit,
Un esprit au courant de tout ce qui se passe;
Il sait que son ami bientôt perdra sa place,
Et qu'on l'a dénoncé.... comme on dénonce enfin
Pour perdre le rival qu'on trouve en son chemin.
Que fait-il? Inspiré par son amitié tendre,
Il court vite à Paris, mais c'est pour le défendre;
Il parle en sa faveur, et le défend si bien,
Que de son bon ami c'est lui qui prend le bien,
Mais par un bon motif, et que l'honneur respecte.

MADAME FRANVILLE.

L'emploi de mon époux!

CANDOR.

A tort on me suspecte.

Madame, vous saurez que c'était mon devoir,
Et que je devais donc....

SAINT-GÉRANT.

Le prendre pour l'avoir,
Sans doute; mais bientôt il vient au ministère

(Montrant Candor.)

Certain renseignement qui sur monsieur l'éclaire:
On sait par le préfet que le bon successeur
A pour intime ami le dénonciateur.
Le ministre s'indigne, et veut qu'on aille vite
Chez l'ancien receveur faire exacte visite,
Et que si de ses fonds l'ordre et bien établi,
Il soit dans son emploi sur le champ rétabli.
Le préfet obéit, on visite la caisse;
Du généreux comptable on vante la sagesse,
Et dans ses fonctions il reste maintenu.

FRANVILLE.

Quoi! je suis.....

SAINT-GÉRANT.

Vous voyez, c'est un malentendu
Qui ne dénoûra point les liens agréables
Qu'entre eux avaient formé deux hommes respectables.

DUMONT, à part.

Ah! nous restons encor.

CANDOR, à Saint Gérant.

Monsieur, je vous entends,
Et vos discours amers....

SAINT-GÉRANT.

Dites donc innocents.
Vous êtes un ingrat.... Perdrai-je l'avantage

De revoir mon ami dans son petit ménage?
A propos, j'oubliais votre nantissement,
Ce titre indispensable au cautionnement :
Comme vous n'avez plus aucun besoin d'en faire,
Vous le rendre, monsieur, me semble nécessaire.

(Il fait un mouvement pour tirer son portefeuille.)

FRANVILLE.

Ce titre sur mes biens, quoi! vous l'avez, monsieur?
Ah! gardez....

CANDOR.

Pouvez-vous d'une semblable horreur
Me soupçonner, Franville? Ah! d'un dépositaire
J'eus et j'aurai toujours le noble caractère;
Et si je disposai de l'écrit important
Qui devait assurer le sort de votre enfant,
Mon hymen projeté....

FRANVILLE.

N'en parlons plus, de grace!

SAINT-GÉRANT, à Candor.

Je vois que vous perdez la future et la place.

CANDOR.

C'est assez. Je découvre en vous....

SAINT-GÉRANT.

Votre rival,
Et vous avez raison de me vouloir du mal.

CANDOR.

Je ne vous en veux pas... plus qu'à monsieur Franville,
Et je suis trop connu, trop aimé dans la ville,
Pour redouter l'effet de propos indiscrets.
Oui, mes nombreux amis prendraient mes intérêts.

Exercez donc sur moi toute votre malice ;
C'est au temps, au public, à me rendre justice.
Loin de vous imiter, moi qui vous aime tous,
Je ne dirai jamais qu'un très-grand bien de vous ;
Et ce ton modéré prouvera, je l'espère,
Que Candor ne sait point changer de caractère.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME FRANVILLE, SAINT-GÉRANT, FRANVILLE, SOPHIE, DUMONT.

FRANVILLE, à Candor qui sort.

Eh ! va-t-en, misérable ; on ne m'abuse plus.

DUMONT.

Qui pouvait ne pas croire a ses fausses vertus !

MADAME FRANVILLE.

De tout ce que j'entends je reste stupéfaite....
Lui qui m'avait séduite avec son air honnête.

SOPHIE.

Ah ! Saint-Gérant !

FRANVILLE, étonné.

Monsieur !... c'est votre nom ? comment ?
Vous le fils du ministre ?....

MADAME FRANVILLE.

Et de plus un amant.

SOPHIE.

Oui, mais ce fils....

SAINT-GÉRANT, à Franville.

Croyez qu'il peut être le vôtre.

FRANVILLE.

Ah! monsieur, cet honneur....

MADAME FRANVILLE.

En voilà bien d'un autre.

Enfin l'avais-je dit? Grace au déguisement,
L'amant épousera : c'est le vrai dénoûment.

SAINT-GÉRANT, prenant la main de Sophie.

Il fera son bonheur de celui de Sophie.

FRANVILLE.

Aurais-je dû m'attendre à tant de perfidie?
Pour moi quelle leçon! Si jamais la bonté....

SAINT-GÉRANT.

Craignez de voir aussi partout la fausseté :
S'il est quelques méchants qui, pour cacher leur vice
D'une aimable apparence empruntent l'artifice,
Bien plus d'hommes encor sont bons, vrais, indulgents;
Et pour notre bonheur croyons aux bonnes gens.

FIN DU FAUX BONHOMME,

ET DU TOME VIII.

TABLE

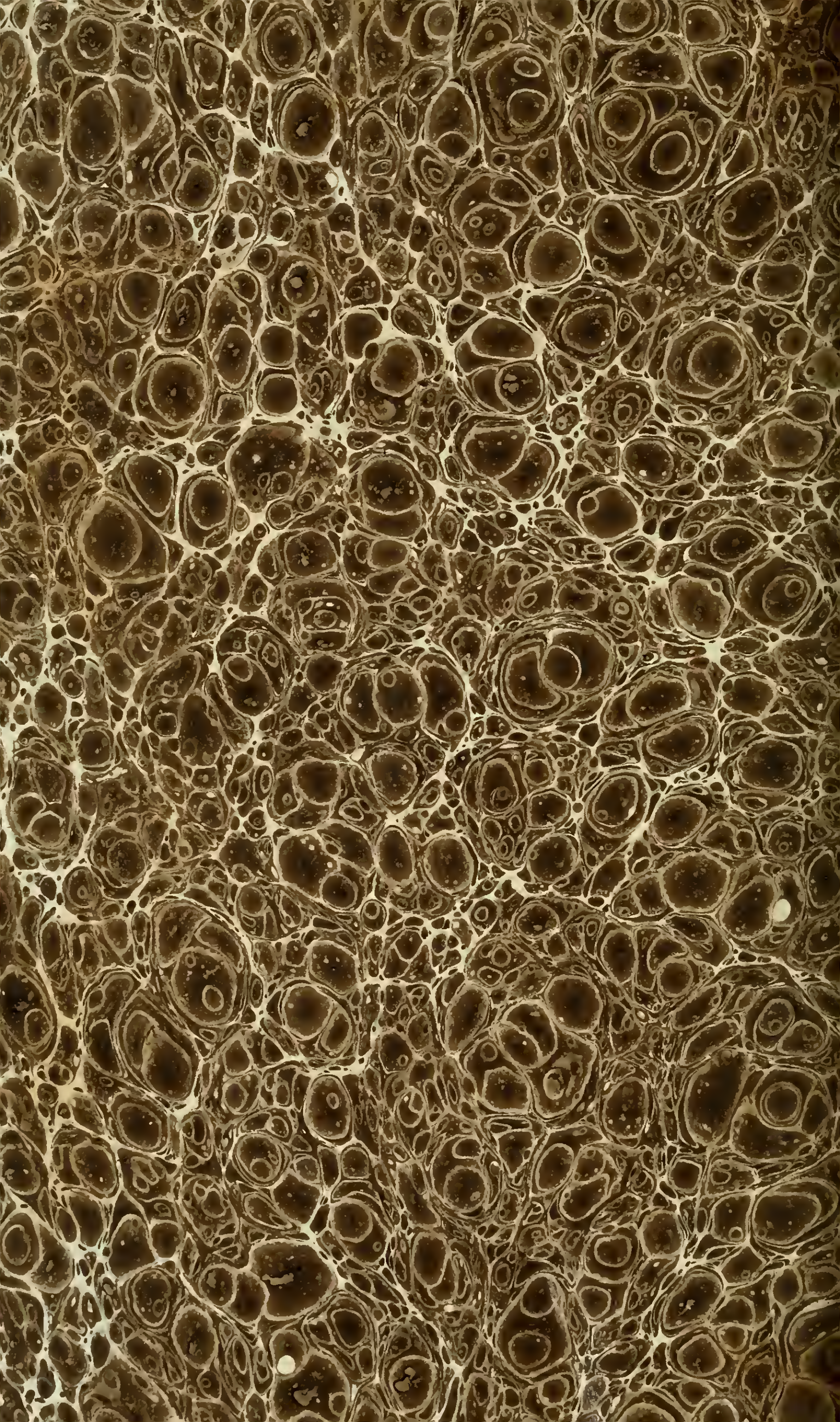
DU HUITIÈME VOLUME.

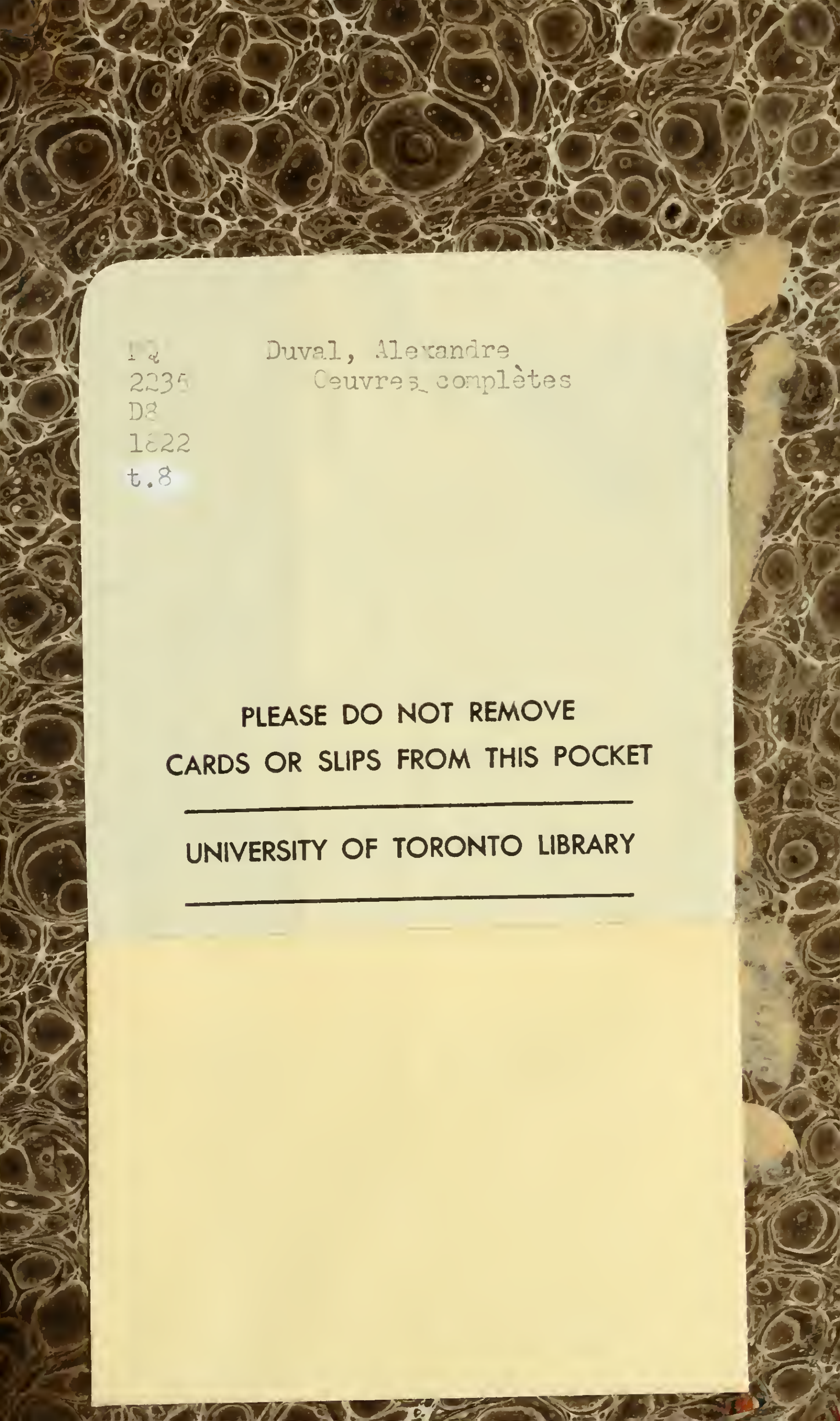












PQ
2235
D8
1822
t.8

Duval, Alexandre
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

